LE COMBAT DE LA FOI

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET APOLOGÉTIQUES (1re SÉRIE)

LE DOUTE

ET

SES VICTIMES DANS LE SIÈCLE PRÉSENT

PAR

Mgr BAUNARD

RECTEUR HONORAIRE DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

THÉODORE JOUFFROY. — MAINE DE BIRAN
SANTA-ROSA. — GEORGES FARCY. — VICTOR COUSIN
EDMOND SCHERER. — LORD BYRON. — FRÉDÉRIC SCHILLER
LÉOPARDI. — LES POÈTES DU DOUTE EN FRANCE

DIXIÈME ÉDITION
(29e mille.)

PARIS
LIBRAIRIE Vve CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1909

Tous droits de reproduction réservés.

LE COMBAT DE LA FOI

ÉTUDES BIOGRAPHIQUES ET APOLOGÉTIQUES (1re SÉRIE)

LE DOUTE

ET

SES VICTIMES DANS LE SIÈCLE PRÉSENT

PAR

Mgr BAUNARD

RECTEUR HONORAIRE DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

THÉODORE JOUFFROY. — MAINE DE BIRAN
SANTA-ROSA. — GEORGES FARCY. — VICTOR COUSIN
EDMOND SCHERER. — LORD BYRON. — FRÉDÉRIC SCHILLER
LÉOPARDI. — LES POÈTES DU DOUTE EN FRANCE

DIXIÈME ÉDITION
(29e mille.)

PARIS
LIBRAIRIE Ve CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1909

Tous droits de reproduction réservés.

AVANT-PROPOS DE LA PRÉSENTE ÉDITION

Ce livre, dont on me demande une neuvième édition, a été publié, il y a plus de trente ans, en 1866, pour la première fois. Ce fut le premier ouvrage qu'essaya ma jeunesse sacerdotale. Par contre, il est bien à croire que cette neuvième édition, qui en portera le tirage total à plus de vingt mille exemplaires, sera aussi la dernière à laquelle ma vieillesse aura pu mettre la main. J'ai donc voulu qu'elle fût complète, pour être définitive. Il faut s'amender sans cesse, et faire profiter ses œuvres à l'école de la vie. Ce qu'elle m'a appris de nouveau sur les hommes dont j'ai écrit, ce livre le sait maintenant, et il va le redire.

Cette succession ininterrompue d'éditions m'avait déjà permis d'introduire dans l'ouvrage de nombreuses additions et améliorations, à mesure que les années m'apportaient des documents inexploités ou inconnus. C'est ainsi que l'étude sur M. Cousin, celle sur M. Scherer, celle sur les poètes du Doute, ont reçu précédemment des développements qui en faisaient presque une chose nouvelle. Aujourd'hui c'est le portrait de Maine de Biran, et un peu celui de Paul de Molènes qui, grâce à des papiers intimes, vont trouver ici leur complément, sinon leur achèvement.

Ces soins incessants et plus tendres pour ce livre s'expliqueront peut-être assez par une prédilection que connaissent tous les pères : il est mon fils premier-né.

Une autre explication de cette tendresse spéciale, c'est qu'au cours de sa carrière, ce cher fils n'a pas manqué de semer quelque bien, si j'en crois les échos qui m'en sont apportés de toutes parts. Et voici qu'il me revient, comme Jacob revenait vers le vieil Isaac, « répandant le doux parfum d'un champ de blé en fleur. »

Qu'il soit béni comme lui ; et que surtout il mérite de plus en plus la bénédiction de Celui que les pauvres aveugles imploraient sur le chemin et qui s'est appelé lui-même « la lumière du monde » !

Lille, Toussaint 1898.

INTRODUCTION

I

Voici un livre qu'il faudrait écrire avec des larmes ; car l'histoire qu'il raconte n'est pas une histoire qui nous soit étrangère, faite pour le charme des lettrés ou le loisir des curieux. C'est l'histoire d'un mal qui est le grand mal de ce siècle et dont se meurent les âmes de nos frères. Je voudrais donc ici en signaler les ravages et en dire les victimes, parce que le temps presse, que la contagion gagne, et qu'en dépit des prétentions des uns comme des espérances des autres, là est encore maintenant le tourment des esprits et l'angoisse des cœurs.

Que font ces esprits ? Ils doutent. Que font ces cœurs ? Ils souffrent.

Vainement a-t-on prétendu que l'état des esprits n'est plus aujourd'hui le même, et que l'assurance hautaine de la négation a remplacé le trouble de l'inquiétude religieuse. N'y a-t-il pas là plus de forfanterie que de sincérité, et ces nouveaux docteurs sont-ils certains de ce qu'ils disent ? « Je ne suis qu'un Jupiter assemble -nues, disait de lui-même un sophiste du siècle dernier. Mon talent est de former des doutes, mais ce ne sont pour moi que des doutes[1]. » C'est encore l'unique talent des sophistes de nos jours. Ils nient ou affirment en l'air ; mais ils n'établissent

rien ; et, quel que soit le système ou l'école qui sème, c'est en définitive le scepticisme qui récolte.

Il ne sert donc à rien de se le dissimuler : le doute est le prince de ce siècle. « Ces philosophies diverses, — écrivait M. Lebre il y a quarante ans, — toutes ces philosophies si hautaines dans leurs prétentions, si chétives dans leurs résultats, impuissantes à rien fonder, ne sont habiles qu'à s'entre-détruire. Il ne reste de tout ce labeur d'intelligence qu'une critique insatiable qui n'épargne rien. Ce nouveau déluge monte, grossit, s'étend et menace déjà de son flot amer les plus hauts refuges cherchés contre lui.

« Une crise pareille traverse le monde entier. Partout, chez les peuples européens, c'est un même ébranlement de croyances, une même angoisse des âmes, un même désordre des esprits. Un doute dont on voudrait en vain se dissimuler la puissance nous obsède... Dans le sanctuaire de la conscience il nous propose l'utile à la place du juste, le bien-être au lieu du devoir. L'hôte funeste nous suit jusqu'auprès du foyer domestique, et là il argumente contre la famille et la propriété. Tout est mis en question, tout devient précaire, tout semble menacé. Pour la première fois le scepticisme répand ses ombres sur toute la surface de la terre, et dans cette obscurité la tristesse, la crainte et l'ennui nous prennent. Ce ne sera pas un logicien qui terminera ces vastes incertitudes. Ce ne sont pas ici jeux et difficultés d'école, mais cruelles et profondes perplexités. De grands événements les ont fait naître, de grands événements pourront seuls y mettre un terme[2]. »

Or nous en sommes encore là ; et le spectacle du monde nous en apprend là-dessus encore plus que les livres. Il ne faut que hanter un cercle ou entrer dans un salon, pour y rencontrer le doute léger ou pédantesque, sarcastique ou rêveur, présomptueux ou discret ; mais souverain partout, et partout infectant et dissolvant de son souffle les mœurs, les lois, l'histoire, la politique et les arts. Cette situation ne

s’accuse pas d’ordinaire par de violents accès ; même le plus souvent on ne discute point, on ne conteste pas ; toutes les croyances sincères ont le droit de se produire, toutes les opinions comme tous les symboles sont sûrs d’être respectés, sinon d’être acceptés ; mais là s’arrête l’accord. On se fait des concessions, mais sous quelles réserves ! on est plein de bienveillance, mais la confiance manque ; et après l’entretien en apparence le plus pleinement sympathique, on reste dans une division d’autant plus irrémédiable qu’elle se voile et s’atténue de toutes les tolérances, même de celle de la vérité, à laquelle on a cru faire beaucoup d’honneur en la mettant sur un pied d’égalité avec l’erreur.

Ainsi tout se divise, la famille aussi bien que l’école et le monde. « La famille, écrivait un jour M. Michelet, la famille, c’est l’asile où nous voudrions tous, après tant d’efforts inutiles et d’illusions perdues, pouvoir reposer notre cœur. Nous revenons las au foyer : y trouvons-nous le repos ? De quoi allons-nous parler à nos mères, à nos femmes, à nos filles ? Des sujets dont nous parlons aux indifférents, d’affaires, de nouvelles du jour, nullement des choses qui touchent le cœur et la vie morale, de religion, de l’âme ou de Dieu. Hasardez-vous à dire un mot de ces choses à table, à votre foyer, dans le repas du soir. Votre mère secoue la tête, votre femme contredit, votre fille tout en se taisant désapprouve. Elles sont d’un côté de la table, vous de l’autre. »

Entre vous et elles qu’y a-t-il donc ? Le doute. Et qui l’a mis ? Qui donc, de vous ou d’elles, a rompu la chaîne d’or qui vous eût unis indissolublement pour ce monde et pour l’autre ? Nous ne le savons que trop : c’est nous, hommes, qui avons rompu avec les croyances sacrées. Le frère se lève contre le frère, les pères ne savent plus qu’enseigner à leurs fils, et les jeunes gens branlent la tête aux leçons de leurs maîtres. « Nous avons autant de peine à être de vrais croyants que nos pères en avaient à être des incrédules,

écrivait M. Sylvestre de Sacy peu de temps avant de mourir. Bien des gens, même parmi ceux qui veulent être religieux, ne trouvent pas de meilleur moyen que d'y penser le moins possible et de ne jamais approfondir. »

« Triste ressource ! » ajoute-t-il, car comment en effet se faire illusion ? Mises sans cesse en présence des choses de la foi, les âmes vulgaires peuvent bien fermer les yeux et s'endormir ; mais les âmes religieuses, — et le nombre en est grand, — regardent, s'émeuvent et souffrent. Ainsi, quoi qu'il en ait, notre âge est tourmenté d'un mal ardent et vague que nos pères n'ont point connu. Tantôt il jette un regard de regret vers le passé, tantôt il tourne un regard d'espérance sur l'avenir, et, assis sur les débris de ses croyances religieuses et de son ancien bonheur, il cherche de quel côté luira la foi nouvelle, comme le voyageur de nuit qui, couché sur des ruines, attend, pour s'orienter et repartir, le retour de l'aurore qui ne vient pas.

II

Or, tandis que le doute travaille les esprits, l'angoisse torture les âmes ; un des caractères du scepticisme moderne, c'est d'être un scepticisme douloureux et souffrant.

Le siècle dernier fut sceptique, mais il ne se plaignait pas ; il riait, loin de gémir. La philosophie d'alors était encore si jeune ! Elle avait tant de confiance en elle et son avenir ! Elle était si heureuse de s'épanouir au soleil, libre et souveraine pour la première fois ! Mais quand les scènes lugubres de la Révolution eurent succédé aux rêves des encyclopédistes ; quand la fraternité eut rougi de sang humain la France d'abord, puis le monde ; lorsque, au lieu de l'âge d'or promis par la philosophie, la Terreur régna au nom de la Liberté, et que de tous les Droits de l'homme, pompeusement promulgués, l'homme ne garda pas même

le droit de vivre et de mourir sur le sol de la patrie, dans la maison de ses pères, il y eut une première époque de découragement.

Une nouvelle école s'éleva sur ces ruines. Elle s'appelait l'école spiritualiste, et elle en avait le droit ; car elle reconstituait la dignité de l'âme, la religion naturelle, l'immortalité et la sanction morale. Mais elle était aussi l'école rationaliste, s'obstinant à demander à la seule raison la réponse aux questions de la terre et du ciel. C'est ce qui l'égara : il n'était pas difficile de poser les problèmes, mais les solutions manquaient. Le grand effort de l'étude s'était alors porté sur la psychologie ; mais cette psychologie, en soulevant le problème de la destinée humaine, éveillait des besoins et creusait des abîmes qu'elle se trouva bientôt impuissante à combler. Plus l'investigation avait été profonde, plus profond fut le vide qu'elle laissa dans les âmes ; et si précédemment le matérialisme avait fait les âmes abjectes, le rationalisme fit les âmes souffrantes.

Qui comptera les victimes de cette désespérance, comme l'appelait un de ceux qui en ont le plus souffert ? Que de hautes intelligences, que des cœurs généreux y périrent à la peine ! On a lu leur histoire, celle de Jouffroy est à peu près connue. Mais il y en a d'autres qui seraient pour notre époque une révélation qu'elle ne soupçonne point. Je ne nommerai que les morts. D'autres vivent encore parmi nous ; et certainement ceux-là ne sont pas les moins à plaindre, qui traînent une vieillesse rongée de plus d'inquiétudes qu'ils n'en ont amoncelé sur la génération qu'ils avaient le devoir d'instruire et de conduire.

Telles furent dont les successions historiques du doute :

— La première philosophie, celle du dix-huitième siècle, amena la violence impie suivie de l'indifférence.

— La seconde philosophie amena le scepticisme inquiet et douloureux.

— Et la troisième philosophie, celle du positivisme matérialiste, athée, que nous amènera-t-elle ? On en verra déjà quelque chose dans ce livre, bien qu'elle ne puisse encore être appréciée totalement dans ses résultats moraux, non plus que sociaux.

Mais, quels que soient les effets, ils ont tous les mêmes causes. Et c'est dans l'analyse de l'âme, dans l'étude de nos erreurs et de nos passions, qu'il faut chercher la raison de cet état morbide qui s'appelle le Doute.

III

La première de ces sources du doute, c'est l'ignorance.

Un prêtre qui connaît bien notre jeunesse a dit : « On n'a jamais été assez frappé du prodige que voici. Il n'y a pas d'homme parmi nous, instruit ou non, homme fait ou jeune homme, enfant ou vieillard, qui ne se croie lui seul juge compétent du christianisme. Cela est-il vrai ? Est-il vrai que ce jugement se porte d'ordinaire dans les collèges de treize à quinze ans, et que l'on vit sur ce même jugement sans y rien changer pour le fond, souvent pendant toute sa jeunesse et son âge mùr, et quelquefois jusqu'à sa mort ? Qui n'a connu cet écolier qui, l'âge venu, déclare qu'il ne croit plus à rien ? Pour lui maître, parents, Église et tradition, grands hommes, grands auteurs et grands siècles, Bossuet, Fénelon, Pascal et tous les autres, tout cela n'est pour lui que mensonge, sottise, superstition, ténèbres. Lui seul sait à quoi s'en tenir, et il s'y tient. Cet enfant est manifestement ridicule ; mais ne sommes-nous pas nous-mêmes cet enfant ? Le prodige est ici : c'est que ce même jugement porté dans notre aveugle et maladive enfance, sous l'influence de l'éducation détestable de l'esprit orgueilleux du siècle, ce même jugement continue à

constituer le fond de notre jugement actuel sur le catholicisme et le christianisme[3]. »

Maintenant faut-il s'étonner que des doutes s'élèvent sur une doctrine mûrie dans de si sérieuses pensées, approfondie, pesée dans de si graves conseils ? Est-il besoin de se demander d'où viennent, sur ces questions, toutes les énormités que contiennent aujourd'hui nos livres, nos discours, nos journaux surtout ? On en reste confondu, et on ne saura jamais quelles ténèbres s'entassent dans ces vastes esprits qui possèdent toute science, excepté celle de la vie et de l'éternité.

Chez les uns, cette ignorance tient au malheur des temps et aux regrettables lacunes qui, par suite, furent laissées dans leur éducation. Qu'on se rappelle seulement où en était la France il y a soixante-dix ans, et sur quelles ruines sont nés et ont grandi nos pères ! Hélas ! il faut les plaindre, car tout leur a manqué : l'instruction, le bon exemple, les traditions de la famille, l'enseignement du prêtre, les loisirs de la paix. Entre le catéchisme, qui fut une lettre morte, et une philosophie misérable et sans foi, la religion n'est pas venue s'asseoir dans leur école, prendre place sur leurs bancs, et leur dire la parole du Maître par excellence. De monstrueux préjugés, des railleries odieuses, de petites impiétés en prose et en vers, de grands mots pleins de vent, voilà la somme théologique de milliers de chrétiens qui s'honorent de leurs cheveux blancs et qui touchent peut-être aux portes de leur éternité. Un jour, ne fût-ce qu'au dernier de leurs jours, lorsque la foi aura renversé d'un souffle cette montagne de préjugés, eux-mêmes rougiront de leurs étranges méprises, et ils se diront à genoux : « Nous sommes de grands coupables. » Non, ils n'auront été que de pauvres enfants, des enfants de cent ans, comme s'exprime l'Écriture., qui ont douté du soleil parce qu'ils n'avaient regardé que du

côté des nuages, et qu'ils « s'étaient mis quelque chose devant les yeux pour ne point voir ».

Chez les autres, l'ignorance tient à l'empoisonnement ou à la pauvreté des sources où ils ont puisé leurs notions religieuses. L'apologétique chrétienne a produit de nos jours des œuvres considérables ; et depuis la Révolution, elle peut déjà compter plusieurs phases distinctes qui, en variant le point de vue, l'ont mise en harmonie avec tous les besoins et à la portée de toutes les natures d'âme. Il y a eu la démonstration scientifique, historique, psychologique, esthétique, sociale ; et ni les grands écrivains ni les grands orateurs ne lui ont fait défaut. Mais on ne le sait que trop, ce n'est pas là que la foule va chercher l'instruction. Les plus lettrés demandent leur pâture intellectuelle aux nouvelles brochures et aux revues en vogué. Les autres se contentent de quelque feuille quotidienne d'un esprit détestable, et vivent, au jour le jour, de tout ce qu'elle leur sert.

Or je défie de trouver rien de plus perfidement combiné que ces feuilles, et surtout que ces revues, pour livrer les âmes à l'anarchie du doute. Dans ceux de ces recueils qui se respectent, vous ne trouverez pas le blasphème insolent, l'emportement de la violence, le cynisme grossier, les systèmes tranchants et les intolérances despotiques et haineuses. Ce n'est pas de la polémique que font ces écrivains, c'est, disent-ils, de la critique. Ils exposent, ils supposent, presque toujours sans se donner la peine de conclure. Un de leurs principes fondamentaux est qu'entre les propositions les plus contradictoires il n'y a que des nuances ; et le lecteur s'accoutume à ne voir que des nuances entre le Dieu du panthéisme et le Dieu de l'Évangile, entre le Verbe divin et la raison de l'homme, entre l'Église qui affirme et l'école qui nie. Cela n'empêche pas ces hommes de se dire chrétiens, dans le sens mal défini d'un christianisme libre qui laisse subsister le nom de tous les anciens dogmes en détruisant la chose. Quant à

la vieille religion, ils ne l'attaquent pas de front, ils minent sourdement les fondements qui la portent, et conduisent à l'encontre de sa doctrine révélée d'habiles lignes de tranchées, jusqu'à ce qu'éclate enfin, comme une bombe à longue mèche, telle proposition qui l'ébranle de fond en comble, mais toujours sans paraître intentionnellement dirigée contre elle.

Et ensuite quelles fleurs on jette sur ces décombres ! Sous quels hommages se cachent ces exécutions ! Quels regrets hypocrites l'on verse sur cette tombe que l'on vient de creuser ! Quel encens choisi on offre à ce mysticisme vénérable qui se faisait croire de nos pères et qui garde encore le privilège de nous charmer ! Avec quelle impudence s'affichent les intérêts sacrés de la vérité, les droits de la tolérance jusque dans les plus odieux attentats de l'impiété et les mensonges patents de la mauvaise foi ! Il y a même telle Revue, la plus répandue de toutes, où le même volume présentera un article formellement athée à côté d'un article à peu près orthodoxe, fort étonné de se trouver en un tel voisinage[4]. Ces accommodements sont rares, il est vrai, de plus en plus rares aujourd'hui ; mais, en garantissant au recueil qui s'y prête une certaine apparence d'impartialité, ils accréditent l'erreur, et deviennent pour le lecteur une séduction de plus.

Ainsi le bien et le mal, le vrai et le faux, le oui et le non se rencontrent, se heurtent, se confondent dans des esprits désemparés, surpris, presque tous incapables d'en faire le discernement ; jusqu'à ce qu'enfin déroutés entre toutes ces voies qui se croisent, fatigués de systèmes et de contradictions, ne sachant plus de quel côté se trouve la lumière, les moins violents s'asseyent et se reposent dans le doute comme « sur le meilleur oreiller pour une conscience bien faite », selon le mot de Montaigne.

IV

A la suite de l’ignorance, il faut mettre au nombre des principales causes du doute la fausse science de ce siècle.

Le premier tort de la science, c’est qu’elle s’est égarée, par une présomption qui l’a rendue oublieuse de ses propres limites. Comme ces aérolithes qui, pour être sortis de la sphère d’attraction qui les retenait en équilibre, sont précipités à terre, de même la science sortie de son domaine légitime s’est fourvoyée dans un monde où l’attendaient la chute et le brisement. Fière de ses progrès, elle s’est demandé pourquoi ce progrès n’irait pas à trouver l’explication du monde surnaturel par le monde naturel de plus en plus connu. A les voir, la croyance au mystère n’est que l’aveu de notre ignorance des lois de la nature. Mais, le mouvement scientifique se poursuivant toujours, ne peut-on pas prévoir une époque où, tous les faits encore inexpliqués étant soumis à la lumière d’une science plus complète, n’auront plus de secrets, et où le voile du temple tombera devant le dernier mystère et le dernier miracle ?

« Non, répond la vraie science, plus nos connaissances s’étendent dans les sciences naturelles, plus elles doivent, au lieu d’ajouter à notre présomption, nous donner un sentiment plus profond de notre ignorance et de notre incapacité naturelles, quant à la science des choses divines... Le spectacle de jour en jour plus étendu de l’univers matériel nous apprend de plus en plus combien nous savons peu de l’univers spirituel... Savoir qu’il y a certaines choses que nous ne pouvons savoir est en soi une connaissance aussi précieuse que sûre, et il n’y a point de plus grand service à rendre à la science que la juste détermination de ses. limites[5]. »

Aussi les hommes de la science se sont-ils partagés en deux catégories. Les uns, les plus grands, les meilleurs, comme Pascal, Descartes, Leibnitz, Newton, Volta, Ampère,

Biot, Cauchy, Leverrier, Dumas, acceptent ces limites de l'intelligence humaine, les respectent et s'inclinent devant l'infini divin.

Les autres, plus saisis de la puissance de l'homme que de son infirmité, s'exaltent dans l'orgueil, se lancent en aveugles dans les suppositions, confondent le divin et l'humain, arrivent ainsi au scepticisme, et, faute de comprendre le surnaturel, le suppriment, au nom de la prétendue religion de l'avenir !

Écoutons M. Taine, l'une des têtes les plus enivrées de ce progrès. « ... Voici, proclame-t-il, que d'un mouvement commun, sur toute la ligne de la pensée humaine, les causes reculent jusque dans une région abstraite, où la philosophie n'était point allée les chercher depuis dix-huit cents ans. Alors aussi paraît la maladie du siècle, l'inquiétude de Werther et de Faust, toute semblable à celle qui, dans un moment semblable, agita les hommes, il y a dix-huit siècles ; je veux dire le mécontentement du présent, le vague désir d'une beauté supérieure et d'un bonheur idéal, la douloureuse aspiration vers l'infini. L'homme souffre de douter, et cependant il doute ; il essaye de ressaisir ses croyances, elles se fondent dans sa main ; il voudrait s'asseoir et se reposer dans les doctrines et dans les satisfactions qui suffisaient à ses devanciers, il ne les trouve pas suffisantes. Il se répand, comme Faust, en des recherches anxieuses à travers les sciences et l'histoire, et les juge vaines, douteuses, bonnes pour des pédants d'académie et de bibliothèque. C'est l'au delà qu'il souhaite ; ils le pressent à travers les formules des sciences, à travers les textes et les confessions des Églises, à travers les divertissements du monde et les éblouissements de l'amour.

« Il y a une vérité sublime derrière l'expérience grossière et les catéchismes transmis ; il y a un bonheur grandiose par delà les agréments de la société et les contentements de la famille. Sceptiques, résignés ou mystiques, ils l'ont

tous entrevu ou imaginé, depuis Gœthe jusqu'à Beethoven, depuis Schiller jusqu'à Heine ; ils y sont montés pour remuer à pleines mains l'essaim de leurs grands rêves ; ils ne se sont point consolés d'en tomber ; ils y ont pensé du plus profond de leurs chutes ; ils ont habité d'instinct, comme leurs devanciers, ce magnifique monde invisible où dorment, dans une paix idéale, les essences et les puissances créatrices ; et « la vé-
« hémente aspiration de leur cœur a attiré hors
« de leur sphère ces esprits élémentaires qui,
« mêlés aux choses dans les flots de la vie,
« dans la tempête de l'action, travaillent sur
« le métier bruissant de la durée, et tissent la
« robe vivante de la divinité[6] ».

Traduisez en formule claire ce pathos germanique : c'est le doute. Traduisez en sentiment vrai ces vagues aspirations : c'est l'angoisse du cœur. Traduisez en réalité ces grandes promesses : c'est le vide. Tâchez de tirer l'étincelle de ces nuages épais : c'est la foudre, c'est la mort.

Le second tort de la science et la deuxième cause de son aveuglement, c'est qu'elle s'est rapetissée, rétrécie dans son procédé, sa portée, son domaine. N'acceptant d'autre méthode que la méthode mathématique, certains esprits ont pris le parti de rejeter dans le champ des pures conjectures toute proposition religieuse ou morale impuissante à se réduire en formules exactes, et à atteindre l'évidence de la géométrie. Ce sont les positivistes, et leur école est reine. Sont-ils convaincus ou ont-ils voulu seulement se donner de grands airs, en se montrant difficiles en matières de preuves ? La fatale prédominance des études mathématiques dans l'éducation les aurait-elle amenés à cet aveuglement de ne reconnaître qu'un seul ordre de vérités et qu'un seul procédé de démonstration ? N'ont-ils pas vu que leur méthode en ruinant la religion

ruinait en même temps toute philosophie, toute morale, toute esthétique, toutes les sciences humaines qui reposent sur l'instinct, le sentiment, le témoignage, en un mot, tout ce qui n'est pas le chiffre ? Je ne sais, mais l'énormité de pareilles conséquences les réfute suffisamment. Et si de plus ils demandent pourquoi la certitude en matière religieuse n'est pas celle de l'évidence, au sens où ils la prennent, nous leur demanderons de méditer cette page d'un écrivain qui certes ne leur sera pas suspect de trop de mysticisme :

« Pour que ce combat dont l'immortalité est le prix fût possible, écrit M. de Lamartine, il fallait qu'il y eût assez de ténèbres sur notre âme pour produire le mérite, assez de lueurs pour éclairer la foi. Sans ces ténèbres, l'évidence de Dieu aurait foudroyé l'âme de vérité et de vertu, contraint l'équilibre entre le bien et le mal, entre les lumières et les ténèbres... Le péché aurait cessé d'être possible, et la sainteté d'être méritoire. L'homme n'aurait pas eu sa part d'action dans sa propre destinée. En cessant d'être libre, il aurait cessé d'être homme ; sa vertu forcée l'aurait dégradé de sa vertu volontaire. Voilà le mot de l'énigme. Le mot est lourd et dur, mais il est divin. Le soulever depuis le berceau jusqu'à la tombe, c'est le fardeau et l'effort de l'homme. Un jour ce mystère nous sera révélé dans sa vérité et dans sa plénitude. Il nous sera permis de le déplorer jusque-là, mais alors nous n'aurons qu'à le bénir et à l'adorer. »

Enfin le troisième tort de la science moderne est qu'elle s'est ravalée au service des sens et des jouissances sensuelles. Les intérêts matériels ont dominé despotiquement, absorbé exclusivement toute la pensée humaine. Voyez ce qui se passe aujourd'hui : L'intelligence de l'Europe, je pourrais dire de l'Univers, n'est plus tournée qu'à deux choses qui se partagent ses forces : produire et détruire ; produire par l'industrie, le commerce, les affaires, la plus grande somme possible de

jouissances terrestres ; détruire par la guerre les plus grosses masses d'hommes, et inventer chaque jour de nouveaux engins dont la perfection va constituer bientôt l'unique supériorité d'une nation sur une autre. Voilà l'unique fin de la science ; voilà le haut emploi de myriades d'intelligences qui n'ont étudié et n'étudient que pour cela. Maintenant, dans cette existence grossièrement utilitaire, trouver une heure de recueillement où l'âme puisse entendre l'appel de sa vraie nature, il n'y faut pas compter. C'est une loi psychologique comme un fait d'expérience que plus la vie extérieure devient envahissante, plus se rétrécit et s'appauvrit la vie intérieure et spirituelle qui seule mérite le nom de vie. Le sens religieux s'éteint ; le cœur s'engourdit, une métamorphose immonde s'opère dans cet être : c'en est fait, il a bu le philtre de Circé.

V

Dans l'énumération de ces causes du doute je n'ai tenu compte encore que d'un premier élément, l'élément intellectuel. Mais le doute se complique d'un élément moral bien plus considérable. Il est donc temps de mettre au nombre de ses causes l'intérêt des passions et le désenchantement qu'apporte d'ordinaire le spectacle du monde et de la vie.

Oui, quel que soit l'égarement de la raison humaine, il ne faudrait pas désespérer de son retour à la vérité, si elle n'avait un complice dans le désordre du cœur. C'est là le rudiment de la science des âmes. Sans doute cette règle comporte d'honorables exceptions. Sans doute bien des choses resteront mystérieuses dans la genèse intime de l'incrédulité. Mais, ce qui ne peut être un mystère pour personne, c'est que notre siècle de scepticisme obstiné est également le siècle du sensualisme éhonté ; c'est que tous ces esprits soi-disant incrédules ne sont le plus souvent que

des consciences malades ; que le nuage s'élève d'ordinaire des orages du cœur ; que l'âge des défections dans le christianisme est précisément l'âge des mauvaises joies de l'âme, et que le motif vrai de ses apostasies n'est pas l'obscurité mystérieuse de notre dogme, c'est l'obligation de la morale chrétienne qui se dresse derrière lui comme une menace qu'il faut conjurer à tout prix.

Quelle argumentation n'échouerait devant un égarement qui n'a rien de commun avec le raisonnement ? Le remède est ailleurs, et les saints ne l'ignorent point. Quand Dieu met sur la route de leur apostolat quelques-unes de ces victimes de leurs fautes plus que de leur erreur, ils ne s'amusent pas à leur faire de beaux discours ; mais, les regardant avec une compassion secourable, ils les mènent en un lieu de purification où ils les illuminent en les régénérant. Ils font ce que le Sauveur fit pour l'aveugle-né, lorsque, lui ayant mis sur les yeux un peu de boue, — image de cette fange qui nous ôte la vue de Dieu, — il l'envoie se purifier à la fontaine de Siloé, où il retrouve en même temps la pureté et la vue : Et abii, lavi et video !

Enfin je n'aurais pas dit une dernière et puissante cause du scepticisme, si je n'avais nommé ce scandale de la vie qui, en faisant périr en nous la foi humaine, y met la foi divine dans un péril égal.

Pourquoi les illusions de la jeunesse ne durent-elles pas toujours ? Pourquoi cette adorable simplicité de l'âme se déflore-t-elle sitôt au contact des hommes, à l'expérience des choses ? Pourquoi l'âge ne dure-t-il pas où l'on croit naïvement que nos frères sont bons lorsqu'ils en ont l'air, que les consciences sont droites, que les âmes n'ont point de masque, les visages point de fard, et que tout homme est ce juste « qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu » ?

Malheur, a dit le Seigneur, malheur à celui qui scandalise un de ces petits ! Malheur à ceux qui ruinent les illusions vertueuses de ceux qui eussent peut-être gardé toute leur

vie cette innocence de l'esprit qui n'est pas moins belle que l'innocence du cœur ! Malheur à ceux qui forcent l'homme à douter de l'homme, car ils l'amèneront peut-être un jour à douter de Dieu !... Ainsi, dans la famille, l'école, la société, il y avait des êtres ingénus et francs, qui, dans l'éloignement des tristes réalités que leur dissimulait leur heureuse ignorance, s'avançaient dans la vie souriants, confiants, portant la bonté dans leurs yeux, la franchise sur leurs lèvres, se livrant sans réserve, et ne comprenant pas ce qu'on voulait leur dire quand on les invitait à se défier des loups qui viennent déguisés sous la toison des brebis. Il a fallu de longues et fréquentes leçons pour que le désillusionnement se fit enfin dans ces âmes ; il a fallu de grands coups pour que les feuilles et les fleurs tombassent toutes de cet arbre qui promettait tant de fruits ! Mais lorsque est venu le jour des révélations ; lorsque, admis dans les coulisses de ce théâtre du monde, on en a vu les trompe-l'œil, les machines et les masques ; lorsqu'on a vu la fortune en proie aux plus habiles, la fourberie maîtresse sous le nom de la prudence, l'hypocrisie cachée sous le voile de la vertu, la trahison enfonçant sa griffe dans le cœur sous l'étreinte de l'amitié, l'égoïsme savant sur le pavois de l'honneur, la grande renommée achetée par de petits calculs, les convictions vendues pour une vile monnaie de gloire, la générosité ardente dans les phrases et la personnalité tyrannique de la vie... ; alors s'est faite dans l'âme une révélation qui l'a retournée de fond en comble. « J'ai donc été trompée ! » s'écrie-t-elle d'abord dans une vive douleur suivie d'abattement. Mais bientôt sa fierté se raidit contre sa souffrance, et c'est alors que se justifie le mot de Chamfort : « Il faut qu'à trente ans le cœur se brise ou se bronze. »

Il se brise parfois. Il y en a chez qui il se brise dans une tristesse qui mène à la mort, ou à une agonie pire que la mort même. Il y en a chez qui il se brise dans l'amour de ce qui seul mérite d'être aimé en ce monde, parce qu'on peut

l’aimer encore dans l’autre. Il y en a chez qui il se brise dans le repentir et dans la charité, comme ce vase que Madeleine répandit sur les pieds de Jésus. Mais il y en a aussi chez qui le cœur se bronze dans un scepticisme stoïque qui s’étend à toutes choses, aux choses de la terre et aux choses du ciel, aux choses de la vie et à celles de l’éternité. Ainsi les verrez-vous désormais, ces malheureux, s’enfermer systématiquement dans une morne méfiance, et se faire une citadelle de leur doute fatal et de leur dédain vengeur. Vous les verrez se retirer dans un isolement de principes et d’existence qui désespère le zèle. Car, que peut le zèle pour ceux qui ne croient plus en lui ? Je sais bien qu’ils se trompent, que c’est un sophisme de conclure de la fausseté de quelques-uns à la fausseté de tous, et que la vérité subsiste malgré tous les menteurs. Mais la foi ne leur reviendra pas, à ceux-là, par la raison ; elle ne pourra leur revenir que par l’amour. Ne les prêchez donc pas, mais aimez-les beaucoup. Souhaitez-leur de rencontrer quelque grand homme de bien, quelque grand homme de cœur, qui leur fasse oublier ces méchants hommes d’esprit ; qui les réconcilie avec le genre humain, en leur faisant éprouver ce qu’il a encore de sincère, de vertueux et d’aimable ; qui enfin les fasse renaître à l’espérance, en les ranimant dans l’amour. Si ce bonheur leur manque, il ne leur restera plus qu’à traverser la vie avec un sourire amer, et à aller mourir sur le rocher de Brutus, en disant comme lui que la vérité n’est qu’un rêve, et la vertu un mot.

Mais le malheur du doute ne saurait absoudre le douteur, et de tout ceci il faut conclure :

Que le doute n’est point raisonnable, parce que, la vérité religieuse étant démontrable, il néglige le secours de cette démonstration et reste dans la confusion des idées sur ce point ;

Que, pour les mêmes raisons, le doute n’est point invincible, et qu’il y a deux portes ouvertes pour en sortir : la recherche de la vérité et la pratique de la vertu ;

Que, bien qu'il soit explicable dans quelques individus, il est généralement coupable dans ses sources ; qu'il naît parfois de l'erreur dont nous sommes tous tributaires, mais qu'il procède souvent aussi de la négligence, de l'orgueil, d'un vice quelconque de l'esprit ou du cœur.

Telles sont donc ses causes. Examinons maintenant ses principaux résultats dans l'ordre intellectuel, moral et social ; et en voyant comment le doute entraîne, comme conséquence, l'affaiblissement des esprits, l'abaissement des âmes, la fièvre des changements, et pour quelques malheureux le dégoût de la vie, nous aurons l'explication de l'état maladif qui est l'état chronique de nos contemporains.

VI

Je mets en première ligne l'affaiblissement des esprits : et à la désolante anémie intellectuelle dont nous sommes atteints je n'hésite pas à donner pour cause l'incertitude de la pensée moderne.

« Il y a dans le temps présent, a observé Jouffroy, qui en ceci est un juge d'une grande expérience, il y a dans le temps présent absence de criterium en matière de vrai et de faux, de bien et de mal, de beau et de laid. Tout principe ayant été détruit, toute règle fixe du jugement se trouve supprimée. Or qu'arrive-t-il de là ? C'est que chaque individu a le droit de croire ce qu'il veut, et d'affirmer avec autorité ce qu'il lui plaît de penser. Individualisme et anarchie, voilà ce qui doit être et ce qui est, voilà où il était nécessaire que nous en vinssions… La conviction qu'il n'y a pas de criterium de vérité engendrant le mépris de la réflexion, il en résulte cette ignorance profonde que nous voyons, et qui compose, avec la présomption, les deux traits caractéristiques des intelligences de ce siècle. Et de là vient que, dans la plupart des productions de notre

temps, on ne sait qu'admirer davantage, ou de la prodigieuse fatuité avec laquelle les idées les plus usées ou les plus absurdes sont émises, ou de l'absence complète de toutes les connaissances positives qui pourraient autoriser tant de confiance [7]. »

Individualisme et anarchie ! Voilà bien, en effet, la vraie situation dans les lettres, les arts, toutes les sciences morales, qui, manquant de principes, manquent par cela même de consistance et de fécondité. — Dans les lettres, plus de règles et plus de traditions ; mais la licence de tout dire, conséquence nécessaire du droit de tout penser ; toute retenue bannie, toute précision absente, toute doctrine flottante, l'à peu près dans les idées, la confusion dans les choses, enfin la fantaisie naturellement maîtresse là où le doute est roi. — Dans les arts, plus d'écoles, plus d'esthétique sûre ; plus de grandes inspirations, filles de fortes croyances ; mais la théorie sceptique de Fart pour Fart devenue dominante partout, et partout éteignant dans le sein de la muse la dernière étincelle de divinité. — Enfin, dans les diverses branches des sciences morales, dans l'histoire, dans la politique, le règne du fatalisme, qui n'est pas autre chose que le scepticisme appliqué aux faits, le culte du succès, l'indifférence systématique pour le bien et le mal. Voilà l'état des esprits. Or qu'est-ce que cela, encore une fois, sinon le doute, envahissant tout ce qui nous est donné pour charmer, éclairer et relever la vie, et qui par notre faute ne fait que l'attrister, l'égarer et la corrompre !

Il y a quelque chose de plus regrettable encore que la pauvreté des esprits, c'est l'abaissement des caractères. Tel est encore l'effet du doute. Là où il pose son doigt, il détend le ressort de l'âme, et les cœurs ne battent plus, ou ils battent mollement. C'est Jouffroy qui dit encore : « Personne n'a plus de caractère dans ce temps, et par une bonne raison c'est que des deux éléments dont le caractère se compose, une volonté ferme et des principes arrêtés, le

second manque et rend le premier inutile. » Qui ne comprend cela ? On ne voue pas sa vie à des vertus pénibles ou à de grands sacrifices sur la foi d'un peut-être. Et, de fait, qui ne sent que l'absence de toute conviction est devenue l'absence de toute énergie, de toute virilité ? Où sont maintenant les cœurs que visite la flamme sacrée de l'enthousiasme ? Où est le culte généreux de son drapeau et de sa cause ? Dans la majorité des hommes qui nous entourent, où est l'amour dévoué du beau, du bien, de l'honneur à outrance, à tout prix ? Où sont les courageuses ardeurs de la pensée, de la parole ? Où est le sentiment passionné du devoir, depuis qu'on ne sait pas même ce que c'est que le devoir ?

Il y a quelque temps on s'en doutait encore, mais on ne sait plus. On est convenu de rire de certains courages d'opinion comme de conduite ; et quant aux délicatesses sublimes de la vertu, elles aussi sont traitées de poésie, c'est-à-dire de rêverie et de délire. De même que toute science réside dans le chiffre, toute moralité est dans la réussite. Le désintéressement est un rêve d'enfant, et c'est être un enfant que d'aimer quelque chose qui ne soit pas une proie d'orgueil ou de plaisir. On se vante d'être positif, et c'est être positif que d'avoir blasé sa vie, cautérisé sa conscience et pétrifié son cœur ! La souveraine tristesse c'est que ces cœurs sont quelquefois des cœurs de vingt ou trente ans, de pauvres cœurs atrophiés dans leur plus vif élan, et que le doute condamne impitoyablement à traîner avant l'âge cette longue chaîne d'illusions déçues et d'espérances trompées qui est bien le plus lourd fardeau de cette vie.

Ce que deviennent les mœurs dans cette vacillation générale des idées et cet abaissement profond des caractères, on le devine bien. C'est un axiome de la science morale que les croyances sont la règle et le mobile de la vie. Ne soyons donc point surpris qu'on se permette tout, quand on doute de tout, et ne cherchons point ailleurs la

cause principale d'une corruption sans borne, parce qu'elle est sans frein. Qui donc l'arrêterait, quelle force la réprimerait, dès que la sanction divine a perdu son empire ? L'intérêt et la passion ne reculent point devant une ombre, et de l'orgueil du scepticisme à l'abjection des sens la distance est petite. Qu'est-ce que Dieu ? se demande-t-on. Qu'est-ce que le ciel ou l'enfer ? Qu'est-ce que le bien et le mal ?... Quand la foi est soumise à de pareilles questions, c'en est fait de la foi, et le doute sur l'autre vie a pour première conséquence de nous précipiter dans le déshonneur de celle-ci.

Et maintenant on s'étonne des révolutions ! On n'a plus de principes, plus de fond où jeter l'ancre, et on s'étonne de voir la société livrée aux caprices des flots et des souffles populaires ! On annonce la fin des dogmes religieux, et on ose parler de dogme politique ! La conscience publique fait chaque jour litière de l'autorité de Dieu, et on lui demande d'obéir à l'autorité de l'homme ; on a appris au peuple à insulter ses prêtres, et l'on exige de lui qu'il respecte ses maîtres ! Les masses n'espèrent plus aux promesses de l'autre monde, et on leur interdit de chercher les biens de celui-ci à travers l'émeute, la spoliation et l'anarchie !... Ah ! que de fois, au lendemain de nos bouleversements, encore meurtris de la chute de nos espérances, n'avons-nous pas accusé la versatilité du caractère français ! Que ne dit-on point chaque jour de cette incorrigible légèreté d'esprit, de cette inconstance « impatiente de ce qui est, avide de ce qui n'est pas, devant laquelle il n'y a point d'institution qui puisse durer et de gouvernement qui puisse vivre[8] » ? On ne dit que trop vrai ; mais si le mal est maintenant plus grave que jamais, si tout nous manque à la fois dans cette mobilité, cela ne viendrait-il pas de ce que le doute a miné par ses infiltrations le sol de la patrie, que tous nos établissements reposent sur un sable mouvant bouleversé par chaque

orage, et qui cache le gouffre près de s’ouvrir sous nos pas ?

Enfin il peut se faire que le scepticisme jette tant de trouble dans l’esprit et de telles amertumes dans la vie, que celle-ci devienne insupportable ; et le dernier effet du doute est le dégoût de l’existence avec la tentation et le besoin d’en sortir.

J’avoue que peu y succombent. La plupart le portent dans leur sein douloureusement, toute leur vie, comme un feu qui les brûle sans les consumer entièrement. Mais d’autres se rencontrent aussi, plus ardents, plus extrêmes, plus logiques peut-être, qui, un jour poussés à bout par leurs incertitudes, prennent tristement le parti de la mort contre la vie, et, pressés d’échapper à l’angoisse du doute, s’ouvrent cette porte sombre et froide du suicide qui de nos jours a vu passer tant de jeunes ombres !

La leçon qui sort de là, c’est que l’arbre est mauvais, qui porte de tels fruits ; c’est que, l’homme étant fait pour la paix et le bonheur, il ne peut être condamné à ces tristesses inquiètes ; que ces voies douloureuses sont des routes de mensonge ; qu’il doit y avoir une issue pour en sortir, que Dieu a dû y pourvoir ; et que s’il y existe quelque part une doctrine, une religion qui seule donne pleine satisfaction à l’esprit, et qui seule soit bonne et bienfaisante au cœur, c’est une grande raison de croire qu’elle seule aussi est vraie.

VII

Telle est la conclusion que je présenterai à la fin de ces études.

Maintenant il est temps de faire comparaître les plus illustres d’entre les victimes du doute, pour leur faire porter, en faveur de la religion, le témoignage de leurs tortures, de leurs aveux et de leurs regrets. Voilà ce que je

voudrais faire dans un livre simple et vrai, duquel la charité ne serait pas absente.

Je partagerai en deux groupes les sceptiques souffrants : les philosophes et les poètes ; les sceptiques de l'école et les sceptiques de la vie.

Ce seront les deux principales divisions de cet ouvrage.

Je n'analyserai ni ne réfuterai directement les systèmes ; ce n'est pas un livre de philosophie que j'écris. Je ne jugerai les idées que par leur effet sur les âmes. Dans les diverses écoles philosophiques et littéraires où je pénétrerai, je prendrai quelque martyr du mal que je décris, et je demanderai à ses œuvres, à sa vie, à sa mort, le secret de ses combats et celui de ses souffrances.

Dans un autre ouvrage, qui suivra celui-ci et le continuera, j'opposerai au malheur de l'homme qui s'égare le contraste d'un croyant qui, dans la même carrière, dans le même pays, à la même époque, a trouvé dans la foi l'aliment de sa force et la source de son bonheur.

De la sorte, la démonstration par les faits sera complète : et si l'histoire du cœur est la plus émouvante de toutes les histoires, pourquoi ces vies intimes racontées sincèrement n'auraient-elles pas aussi la puissance de toucher en même temps que celle d'instruire ?

J'ambitionne toutefois un meilleur prix de mon entreprise, et je voudrais que le funeste égarement des uns fût un avertissement salutaire pour les autres.

Ceux qui cultivent près de Naples la verte campagne qui de Torre del Greco s'étend jusqu'au Vésuve, lisent cette inscription gravée par Fonseca, à l'endroit où la lave engloutit autrefois la maison de leurs pères :

CAVETE, POSTERI, VESTRA RES AGITUR !

Si une leçon semblable ressortait de ces pages, Dieu les aurait bénies.

1re édition : Orléans, 1er mars 1866.
8e édition (20e mille). Lille. 8 mai 1891.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

THÉODORE JOUFFROY

> Comment vivre en paix quand on ne sait ni d'où l'on vient, ni où l'on va, ni ce qu'on à faire ici-bas, quand tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible.
>
> (JOUFFROY, Mélanges philos., p. 338.)

I

Ceux d'entre nous qui ont aujourd'hui soixante ans passés se souviennent-ils de l'élan qui, au commencement de ce siècle, poussait vers l'étude et la science des idées la brillante génération dont nous sommes les fils ? Il y avait au lendemain de la Révolution une renaissance générale dès choses de l'intelligence, et comme un recommencement universel. L'esprit français ressemblait à une terre fertile où l'on a bivouaqué, et qui, à peine délivrée du pied qui la foulait, appelle toutes les cultures, impatiente de produire. Aussi, dès qu'on y mit la main, ce fut de toutes parts une furie de végétation. Il y eut de grands poètes, de savants historiens, d'illustres orateurs et d'éminents critiques. Qui ne connaît leurs noms ? Qui ne se

rappelle l’émulation unanime de la jeunesse, les luttes de l’opinion et le mouvement passionné des écoles d’alors ?

La philosophie eut sa part de ces enthousiasmes. Avec Royer-Collard et Maine de Biran, elle se dégagea peu à peu de la psychologie sensualiste de Condillac, et bientôt inaugura un spiritualisme dont le règne, à l’heure qu’il est, n’est plus guère qu’un souvenir. Les questions qu’elle se posait, une école rivale, l’école théologique, ainsi qu’on l’appelait, se flattait d’y répondre au nom d’une doctrine qui ne venait pas de l’homme, et dont Joseph de Maistre, de Bonald, de Chateaubriand et plus tard Lamennais étaient les quatre prophètes, non toujours écoutés, mais universellement respectés. Toutefois, comme on le devine bien, entre l’école de la tradition et celle qui s’intitulait l’école du progrès, le partage n’était pas égal. C’était vers la nouveauté que se portait le courant ; et cette jeune France, sortie du vieux matérialisme du dix-huitième siècle, sans trop savoir encore ce que serait le dix-neuvième, ressentait en son sein le tressaillement que dut éprouver le premier homme, quand l’étincelle de la vie fut allumée en lui et que l’argile reçut une âme.

Après cette première phase de résurrection, l’école spiritualiste entra dans une seconde période, que signale l’avènement de l’éclectisme. M. Royer-Collard s’était inspiré surtout de Thomas Reid et de l’Écosse ; M. Cousin rattacha bientôt son enseignement à celui de l’Allemagne par Emmanuel Kant. Tout au plus jusqu’ici avait-on déblayé le terrain encombré par les anciens systèmes, et dressé les échafaudages de la science des idées : M. Cousin se fit fort de bâtir un monument qui remplacerait le vieux temple, en choisissant ce qu’il y avait de bon dans ses matériaux : et l’éclectisme parut.

On s’aperçut bientôt que ce n’était que le scepticisme sous un nom fastueux. Partant de ce principe que l’erreur n’est que la vérité incomplète, que le tout est de savoir démêler l’une de l’autre, ce système, renouvelé des Grecs

d’Alexandrie, livrait l’esprit au labeur de recherches impossibles, et le cœur à d’inexprimables angoisses. Mais l’éloquence du maître couvrait de voiles si brillants le vide de ses doctrines, que beaucoup se laissèrent prendre à cette séduction. M. Royer-Collard, malgré l’autorité de sa grave parole, avait professé à peu près dans le désert ; et le jeune docteur Cousin n’arrivait à sa chaire qu’en rendant le flot chaque jour grossissant des auditeurs attiré par le pompeux éclat de son langage, plus encore que par le mirage de ses idées. Ses disciples étaient presque ses courtisans.

Or, au pied de cette chaire entourée de tant de sympathie, on eut bien vite remarqué, à la rentrée des cours de 1814, un jeune montagnard arrivé de Jura depuis quelques semaines. C’était une âme franche, un caractère de roche, voulant énergiquement, cherchant le bout de toutes choses, naïf, candide encore, croyant au beau et au vrai sans arrière-pensée, capable d’enthousiasme, et portant sur son front cette grâce de la vertu qui faisait dire à Rousseau « qu’un jeune homme qui a conservé son innocence jusqu’à vingt ans est, à cet âge, le meilleur et le plus aimable des hommes ».

Ce qui le distinguait parmi ses camarades de l’École normale, c’était l’exaltation d’un esprit vigoureux et nourri de réflexion, avec une âme ouverte à la mélancolie et un cœur qui ne pouvait se passer d’espérance. Se plaisant dans les synthèses, mais capable d’analyse, il recherchait les sommets supérieurs des choses, pour voir de haut et respirer dans le grand air. Une certaine sauvagerie, qui à l’École l’avait fait surnommé le Sicambre ; l’humeur libre, un peu fauve, comme qui dirait d’un chamois des roches jurassiennes ; une bonté qui se portait vite à l’attendrissement, l’adoration de l’honnête ou de ce qu’il croyait tel, l’indignation contre le mal armée d’une ironie qui mordait dans le vif, une faculté de poésie grandiose et élevée, reflétant la nature comme un lac qui réfléchit un

paysage de montagnes ; des études historiques larges et bien nourries, un trésor de souvenirs, du fond desquels se dressaient et reparaissaient sans cesse son pays, sa famille, la foi de son enfance ; une confiance opiniâtre en la raison humaine, d'où sa perte est venue ; une parole calme, mais sûre, un style où a passé le souffle de Pascal ; point ou peu d'ambition, mais un prosélytisme philosophique immense ; en somme, un riche esprit et un très beau caractère servi par un grand cœur : Jouffroy était tout cela. La philosophie d'alors ne devait pas connaître de plus sincère néophyte, de plus ardent zélateur, et le scepticisme de plus noble victime.

II

Le christianisme que Jouffroy apportait à l'École normale n'était pas seulement une poésie de souvenirs, c'était un christianisme positif, pratique, de conviction et. d'action ; c'était conséquemment un christianisme heureux.

« Né de parents pieux et dans un pays où la foi catholique était encore pleine de vie au commencement de ce siècle, raconte-t-il lui-même, j'avais été accoutumé de bonne heure à considérer l'avenir de l'homme et le soin de son âme comme la plus grande affaire de ma vie, et toute la suite de mon éducation avait contribué à fortifier en moi ces dispositions sérieuses. Pendant longtemps, les croyances du christianisme avaient pleinement répondu à tous nos besoins, à toutes les inquiétudes que de telles dispositions jettent dans l'âme. A ces questions, qui étaient pour moi les seules qui méritassent d'occuper l'homme, la religion de mes pères donnait des réponses, et ces réponses j'y croyais, et, grâce à mes croyances, la vie présente m'était claire, et par delà je voyais se dérouler sans nuage l'avenir qui doit la suivre. Tranquille sur le chemin que j'avais à suivre en ce monde, tranquille sur le but où il devait me

conduire dans l'autre, comprenant la vie dans ses phases et la mort qui les unit, me comprenant moi-même, connaissant les desseins de Dieu sur moi et l'aimant pour la bonté de ses desseins, j'étais heureux de ce bonheur que donne une foi vive et certaine en une doctrine qui résout toutes les grandes questions qui peuvent intéresser l'homme[9]. »

Ces jours heureux de Jouffroy, hâtons-nous de les saluer, nous ne les reverrons plus. Que se passa-t-il en lui au sortir de l'enfance ? Ses aveux ne nous le laissent qu'à peine soupçonner. Mais il paraît certain qu'une curiosité présomptueuse et précoce l'initia de trop bonne heure aux incrédulités de son malheureux temps. Une sorte de journal intime écrit par l'écolier parle de certaines lectures faites au collège de Dijon, dans les dernières années de ses études classiques, et qui furent le premier ébranlement de sa foi[10]. Puis l'orgueil s'en mêla. On avait exalté outre mesure ce jeune homme de talent et d'avenir. Le sentiment de son mérite lui inspira bientôt celui de l'indépendance. L'École fit le reste. A peine Jouffroy eut-il respiré l'air de Paris, qu'il se sentit troublé par le vent du scepticisme, « qui de toute part battait les murs et ébranlait les fondements du paisible édifice au sein duquel s'était abritée sa jeunesse [11]. »

A partir de ce moment son histoire intime est un drame. Et quel drame que cette lutte dont l'enjeu n'était rien moins que l'avenir éternel ! Il en a déroulé les péripéties dans des pages célèbres. D'une part, c'est « l'ardeur de sa curiosité qui ne peut se dérober aux objections puissantes semées comme la poussière dans l'atmosphère qu'il respire ». De l'autre, c'est « son enfance et ses poétiques impressions, sa jeunesse et ses religieux souvenirs, la majesté, l'antiquité, l'autorité de cette foi qu'on lui avait enseignée, toute sa mémoire, toute son imagination soulevées et révoltées contre cette invasion d'une incrédulité qui les blessait profondément ; son cœur enfin

ne pouvant défendre sa raison [12] ». Quel douloureux martyre nous révèlent ces alternatives de foi et d'incertitude, ce flux et reflux d'une âme qui ne sait où se prendre ; et qui peut dire combien l'infortuné en a souffert ?

Il a décrit ce martyre ; c'est lui qui, dans son beau langage, nous a raconté « cette mélancolique révolution qui fuit le grand jour de la conscience, ces scrupules, ces saintes et vives affections qui la lui rendaient trop redoutable pour qu'il s'en fût avoué les progrès ; la pente sur laquelle l'intelligence avait glissé, le frémissement et la répulsion de la pensée qui recule devant le mot quand la chose est accomplie ; cet état si peu fait pour la faiblesse humaine [13] » ! On croirait lire l'histoire des adieux d'un Werther, qui craint de s'arracher à ce qu'il ne peut plus aimer, et qui, regardant tour à tour ses armes et le ciel vengeur, hésite jusqu'au bout entre la vie et la mort.

Le suicide intellectuel ainsi décrit par Jouffroy s'était opéré d'abord sourdement dans son esprit. Il le tenait secret encore, quand un jour enfin, forcé de se l'avouer à lui-même, et de sonder la plaie saignante de son âme, il le fit « dans une page égale aux plus belles qu'aient produites en ce genre les lettres françaises depuis Pascal, mais dont on ose à peine louer le charme passionné et le poétique éclat, quand on songe de quel prix cette beauté littéraire a été payée, et quelles angoisses il a fallu traverser pour que le souvenir, même lointain, de cette crise eût encore cet accent[14] ».

« Je n'oublierai jamais la soirée de décembre où le voile qui me dérobait à moi-même ma propre incrédulité fut déchiré. J'entends encore mes pas dans cette chambre étroite et nue où, longtemps après l'heure du sommeil, j'avais continué de me promener ; je vois encore cette lune, à demi voilée par les nuages, qui en éclairait par intervalles les troids carreaux. Les heures de la nuit s'écoulaient, et je

ne m’en apercevais pas. Je suivais avec anxiété ma pensée, qui de couche en couche descendait vers le fond de ma conscience, et, dissipant l’une après l’autre toutes les illusions qui m’en avaient jusque-là dérobé la vue, m’en rendait de moment en moment les détours plus visibles. En vain je m’attachais à ces croyances dernières, comme un naufragé aux débris de son navire ; en vain, épouvanté du vide inconnu dans lequel j’allais flotter, je me rejetais pour la dernière fois avec elle vers mon enfance, ma famille, mon pays, tout ce qui m’était cher et sacré : l’inflexible courant de ma pensée était plus fort. Parents, famille, souvenirs, croyances, il m’obligeait à tout laisser.

« L’examen se poursuivait plus obstiné et plus sévère à mesure qu’il approchait du terme, et il ne s’arrêta que quand il l’eut atteint. Je sus alors qu’au fond de moi-même il n’y avait plus rien qui fût debout. Ce moment fut affreux, et quand, vers le matin, je me jetai épuisé sur mon lit, il me sembla sentir ma première vie, si riante et si pleine, s’éteindre ; et derrière moi s’en ouvrir une autre sombre et dépeuplée, où désormais j’allais vivre seul, seul avec ma fatale pensée qui venait de m’y exiler et que j’étais tenté de maudire[15]. »

Ainsi s’était consommé dans l’âme de Jouffroy, non seulement un douloureux sacrifice, mais, il faut bien le dire, un déplorable attentat ; car la juste compassion que ces lignes inspirent ne doit pas nous empêcher d’en reconnaître l’illusion et l’erreur funeste. Non, le courant de la pensée qui poussait vers le doute le malheureux étudiant n’était pas, quoi qu’il dise, un courant inflexible, une pensée fatale. En dépit de ses prétentions, l’examen ne se poursuivait ni sévère ni complet, tant que, ne tenant compte que de la raison de l’homme, il ne recourait pas aux révélations de Dieu. Jouffroy était à plaindre, mais il n’avait pas le droit de se désespérer : il n’avait pas, loin de là, épuisé toutes les ressources, il n’avait pas prié, il n’avait

pas interrogé, il n’avait pas imploré les puissances divines qui l’auraient soutenu. Même la raison seule, mais la raison totale, impartiale et droite, eût suffi à le mettre sur le chemin de la foi, comme nous le ferons voir ; et en lisant cette page d’une éloquence si triste, je m’en rappelais une autre pleine d’une égale émotion, mais d’une meilleure doctrine. Je me rappelais ce qu’avait éprouvé Pascal dans cette nuit fameuse où lui aussi, avant tous les tristes héros de l’inquiétude moderne, il avait subi les angoisses de la Passion spirituelle, et d’où il était sorti en s’écriant, comme un triomphateur effaré, dans l’action de grâces de sa victoire : « Certitude, certitude, sentiment, joie, paix ! »

C’était donc librement et volontairement que, dans cette soirée fatale, Jouffroy avait consommé l’apostasie de sa foi. Mais, pour être coupable, il n’en souffrait pas moins, et de cuisants regrets lui faisaient payer cher son orgueilleuse émancipation. Ce qu’il regrettait alors c’était, avec son Dieu, son père mort jeune encore, mais dans une religion ferme comme son caractère et pure comme sa vie. C’était sa digne mère, simple et noble paysanne à qui il devait tout, dont il avait les traits, les yeux profonds, la distinction agreste, mais délicate et fière. C’était le collège de Nozeroi, où il avait porté sa première innocence. C’était l’image de son oncle, le vieil abbé Jouffroy, son premier maître dans les lettres divines et humaines. C’était enfin, peut-être, le collège de Dijon où, chaque jour, il jetait sur des notes intimes sa reconnaissance d’enfant, dans un épanchement chrétien et vertueux. Ces souvenirs précieux sont les racines humaines qui retiennent la vérité dans le sol de notre âme ; et même quand la foi s’étiole, quand elle ne donne plus ni ses fleurs ni ses fruits, elle tient encore par ce côté, et on ne l’extirpe pas sans de grands déchirements.

III

« Les jours qui suivirent cette découverte furent les plus tristes de ma vie. »

A côté de cet aveu qui n'a rien d'étonnant, on n'est pas peu surpris d'entendre Jouffroy ajouter : « Bien que mon intelligence ne considérât pas sans quelque orgueil son ouvrage, mon âme ne pouvait s'accoutumer à un état si peu fait pour la faiblesse humaine[16]. »

Ainsi dès le début se révèle dans Jouffroy un double sentiment qui remplira sa vie et en dessinera le caractère : un sentiment douloureux, qui le rend digne d'intérêt et de compassion ; un sentiment orgueilleux, qui le rend digne de blâme et de condamnation.

Mais, si fier qu'il fût de sa démolition, il fallait toutefois penser à reconstruire. C'était là pour son âme une question de vie ou de mort ; il le sentait et disait :

« Si en perdant la foi j'avais perdu le souci des questions qu'elle m'avait résolues, sans doute ce violent état n'aurait pas duré longtemps ; la fatigue m'aurait assoupi, et ma vie se serait endormie comme tant d'autres, endormie dans le scepticisme. Heureusement il n'en était pas ainsi ; jamais je n'avais mieux senti l'importance des problèmes que depuis que j'en avais perdu la solution. J'étais incrédule, mais je détestais l'incrédulité ; ce fut là ce qui décida de la direction de ma vie. Ne pouvant supporter l'incertitude sur l'énigme de la destinée humaine..., je résolus de consacrer tout le temps qui serait nécessaire, et ma vie, s'il le fallait, à cette recherche. C'est par ce chemin que je me trouvai amené à la philosophie, qui me sembla ne pouvoir être que cette recherche même[17]. »

Pourquoi l'homme est-il ici-bas ; à quelle fin ; dans quel but ? Comment doit-il user de sa liberté, et dans quel sens doit-il diriger sa conduite ? — Toute l'existence est-elle renfermée dans cette vie, et pourquoi cette foule de désirs et de facultés que cette vie ne contente pas ? — L'autre vie, si elle existe, que sera-t-elle ? Sera-t-elle immortelle ou

limitée ? Quel sera le sort de l'homme ? Comment s'opérera son passage de la vie présente à l'existence future ? Y reverra-t-il ses parents, ses amis, ses enfants ? Les méchants y seront-ils sur le même pied que les bons ? — Ce monde qui nous enveloppe, ces astres qui nous éclairent, cette terre et tout ce qui la couvre, quel en est l'ouvrier ? — Où réside-t-il ? Comment est-il, et que veut-il de nous ? — Qu'est-ce que l'humanité ? Quel est le centre mystérieux de ces deux générations de créatures humaines, dont l'une se perd dans la nuit du passé et l'autre dans celle de l'avenir ? Où est le commencement et la fin de cette chaîne ? Quelle est la raison d'existence de l'espèce ? — Où va sa destinée ? Où vont ces peuples qui se succèdent ? Pourquoi pas un seul ; pourquoi plusieurs ? D'où vient qu'ils ne se ressemblent pas ; qu'ils ont des génies, des langues, des visages différents ? L'espèce est-elle tout entière sur la terre, ou la retrouve-t-on partout la même dans tous les mondes ? — L'homme lui-même, quel est-il ? Qu'est-ce que l'âme dont on lui parle ? Qu'est-ce que le corps qu'il touche et qu'il voit ? Quelle est l'union et la dépendance de ces deux natures, et comment se forme-t-elle à l'heure de la naissance, et comment se rompt-elle à celle de la mort ? — Enfin, parmi les hommes les uns sont riches, les autres sont pauvres ; les uns gouvernent, les autres obéissent ; les uns sont heureux, les autres sont souffrants ; les uns possèdent, les autres ne possèdent pas : d'où viennent ces différences ? Quel est cet ordre fondé et maintenu par des lois qui imposent des devoirs et qui confèrent des droits ? Comment tout cela s'est-i établi ? Est-ce le hasard, est-ce l'usage, est-ce la nécessité, est-ce la raison ? Cela est-il bon, cela est-il mauvais ? Où prendre une règle pour en juger ? Quels seront l'autorité et le fondement de cette règle[18] ?

Telle était l'étendue, et tels sont presque les termes du programme que Jouffroy dressait de ses prochaines

recherches philosophiques. Il embrassait toute science, et l'on ne peut se défendre d'une sorte de vertige en songeant que c'est dans le fond de cet insondable abîme qu'allait se précipiter un homme de vingt ans !

Était-ce chose praticable, et ce vaste programme ne se ruinait-il pas lui-même par son immensité ? En formulant ainsi dans leur étendue incommensurable les problèmes naturels que tout homme, selon lui, a le devoir de résoudre, Jouffroy ne prouvait-il pas l'impossibilité où nous sommes d'y répondre par notre seul effort, et dès lors le besoin de la révélation ? C'est la première réflexion qui naît à cette lecture. On n'ose croire que toutes ces questions, qui sont pour nous des questions capitales, ne soient que des thèmes d'étude cruellement laissés à l'examen privé de tout homme venant en ce monde ; on ne peut croire que Dieu ait jeté de telles énigmes en pâture à des intelligences que lui, le Père des lumières, aurait ainsi livrées à une aberration presque inévitable ; et la double impression qu'on éprouve en lisant cet énorme questionnaire est une juste frayeur de l'immensité de la tâche, et un doute fondé que cette tâche soit la nôtre.

Il est vrai que Jouffroy était alors plein de confiance dans ses moyens de solution. Il n'en voulait qu'un seul.

« Les convictions, dit-il, renversées parla raison ne peuvent se relever que par elle. » Et ailleurs : « N'ayant plus les lumières de la foi pour résoudre le problème de la destinée humaine, il ne me restait plus que les lumières de la raison pour y pour voir[19]. »

Certes, ce flambeau, s'il est tenu d'une main droite et sincère, suffit à reconnaître les vérités de l'ordre purement naturel : tel est l'enseignement de l'Église. Le chrétien peut donc accepter dans ce sens le défi de Jouffroy ; et, sûrement dirigée, sa raison fût arrivée à la solution des problèmes philosophiques qu'elle s'était posés. Mais j'entends par ce mot la raison tout entière, allant, comme

dit Fénelon, jusqu'au bout d'elle-même ; puis là, arrivée à ce terme, reconnaissant et constatant elle-même ses limites, appelant conséquemment une lumière supérieure dont elle se prouve le besoin, dont elle contrôle les titres, et ne craignant pas dès lors d'écouter une parole de laquelle elle est sûre, parce qu'elle s'en est démontré la certitude et la véracité. C'est en ce sens que M. de Rémusat a pu dire : « II y a dans la raison quelque chose d'au delà d'elle. Elle en sait plus qu'elle n'en voit, elle donne plus qu'elle ne possède, et par ses limites mêmes trahit son origine. Celui qui l'exposa sur cette terre a laissé dans son berceau des marques de haute naissance et quelques lettres demi-effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas. » Que M. de Rémusat nous permette d'ajouter que, pour apprendre cette langue à l'intelligence humaine, il lui faut une mère ; celte mère, c'est l'Église : il est donc nécessaire que la raison se laisse élever, instruire par elle. C'est la seule raison raisonnable que celle-là, si j'ose parler ainsi ; la seule raison complète, la seule lumineuse. L'autre est une raison mutilée et boiteuse, qui ne peut aller au but et qui se brise dans l'effort, parce que, quand le pied lui manque, elle refuse de se laisser emporter sur des ailes.

Jouffroy ne tarda pas à faire l'expérience de cette infirmité. Sa première déception, dès qu'il eut touché ie seuil de la philosophie, fut de voir que l'enseignement donné dans la Faculté et à l'École normale ne disait pas un mot de la grande question qui tourmentait son âme. Tout le débat s'agitait autour de la psychologie. On tenait passionnément pour Royer-Collard ou pour Laromiguière ; mais on ne sortait pas de l'origine des idées, grave question sans doute, mais dont le néophyte n'apercevait pas l'importance pratique. M. Cousin, « un homme jeune encore, mais qui depuis n'a jamais été plus remarquable par son éloquence qu'il ne l'était alors, » survenant dans la mêlée, avait ramassé les armes de M. Royer-Collard ; mais, sous des chefs nouveaux, le champ clos restait le même.

« Aucune vue d'ensemble sur la carte du pays à parcourir. » Nulle percée lumineuse sur l'existence et ses devoirs, nulle théodicée, nulle morale, nulle synthèse : combien ce champ parut rétréci à Jouffroy ! Quel désenchantement d'abord, puis quelle tristesse de se voir emprisonné pendant dix-huit mois sous les verrous de cette froide et étroite question, lui qui, dit-il, « s'était persuadé qu'il allait rencontrer une science régulière, le conduisant par des chemins sûrs et bien tracés à des connaissances certaines sur les choses qui intéressent le plus l'homme[20] ; » lui dont « l'intelligence excitée par les besoins et élargie par les enseignements du christianisme, avait prêté à la philosophie le grand objet, les vastes cadres, la sublime portée d'une religion[21] ». — « Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, s'écrie-t-il douloureusement, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait[22]. » Vainement M. Cousin fouillait avec vigueur les replis de la pensée, exposant, discutant, sur des questions particulières, tous les systèmes des écoles. « M. Cousin, jeune comme nous, raconte son disciple, et comme nous nouveau venu dans la philosophie, partageait notre expérience. Ce que nous ignorions, il l'ignorait ; ce que nous aurions voulu apprendre, il aurait voulu le savoir [23]. » Aussi bien avoue-t-il que, sans les engagements qui l'enchaînaient dès lors à l'Université, il « aurait laissé là le maître et les leçons ». Mais il était élève de l'École normale, et « soit qu'on goûtât ou qu'on ne goûtât pas la philosophie, il fallait écouter[24] ». D'ailleurs « l'autorité des maîtres, la ferveur des disciples, lui imposaient ; de sorte qu'il n'osait montrer ni sa surprise ni son désappointement [25] ». Il se laissa donc faire. « M. Cousin me donna ce qu'il put me donner, dit franchement Jouffroy, et je sortis de ses mains sachant très peu, mais capable de chercher et de trouver, et dévoré de l'ardeur de la science et de la foi en moi-même[26]. »

IV

C’est sur ces entrefaites et dans le courant de l’année 1817 que, son noviciat universitaire terminé, Jouffroy fut nommé maître de conférences à l’École normale et professeur de philosophie au collège Bourbon. Ce jeune maître improvisé, incertain de ses voies, ignorant de son but, investi tout à coup d’une puissance doctrinale et presque sacerdotale sur des âmes semblables à la sienne, eut l’honnêteté de s’effrayer de sa tâche et la sincérité d’avouer son épouvante. « On avait beau me dire que l’enseignement dont on me chargeait était élémentaire ; c’était précisément à cause de cela qu’il m’effrayait. Cet enseignement avait son programme, ce programme, il fallait en un an le remplir ; et que comprenait-il ? Non pas une question ni deux, non pas même une de ces sciences comprises dans le sein de la philosophie ; mais trois de ces sciences : la psychologie, la logique et la morale ; encore celle-ci devait-elle être suivie des linéaments d’une quatrième, la théodicée. C’était là ce qu’on demandait à moi, un esprit de vingt ans, à qui l’on avait enseigné ni l’une ni l’autre de ces sciences, et qui, dix-huit mois auparavant, n’en avait aucune idée ! En vérité, il y avait lieu de trembler, et cependant il était impossible que je reculasse[27]. »

A ce découragement eut bientôt succédé une ivresse studieuse, dans laquelle Jouffroy, commençant par rejeter son petit bagage de l’École, entreprit de se refaire lui-même, et de se refaire tout seul une science universelle et des convictions neuves. Étrange contradiction ! singulière infatuation de l’orgueil philosophique ! C’est dans le moment même où il se sent le plus écrasé par le sentiment de son insuffisance, que Jouffroy s’émancipe de toute doctrine auxiliaire et s’isole de tout ce qui n’est pas lui-même. « J’avais donc jeté les livres où je ne rencontrais

rien qui me fût clair, dit-il, ou qui me parût méthodiquement cherché et scientifiquement prouvé. J'avais trouvé plus court de bâtir à neuf que de construire avec des matériaux empruntés[28]. » — « Les livres, les cours, ajoute-t-il quelques pages après, ne me furent plus rien. Si j'ouvrais les philosophes, si je continuais d'assister le plus souvent que je pouvais aux leçons de M. Cousin, c'était plutôt pour apprendre où étaient les questions que pour en obtenir la solution. J'en vins même à me convaincre que je ne comprenais véritablement que ce que j'avais trouve moi-même. Je perdis toute foi à l'instruction transmise[29]. »

Il y avait bien de l'orgueil dans cet isolement, et il allait créer un péril redoutable au jeune philosophe ainsi livré aux hasards de sa propre pensée. Mais, plus elle se sentait seule, plus cette pensée superbe se faisait violence à elle-même pour obtenir les réponses dont elle revendiquait la responsabilité, afin sans doute d'en porter à elle seule tout l'honneur.

Quelles années pour l'ardent et patient solitaire que celles qui s'écoulèrent de 1817 à 1822 ! Que d'heures silencieuses consommées dans le labeur éternellement renaissant de l'Organisation des sciences philosophiques ! « C'étaient donc des journées, dit-il, des nuits entières de méditation dans ma chambre. C'était une concentration d'action si exclusive et si prolongée sur les faits intérieurs où je cherchais la solution des questions, que je perdais tout sentiment des choses du dehors, et que, quand j'y rentrais pour boire et manger, il me semblait que je sortais du monde des réalités et passais dans celui des illusions et des mensonges[30]. »

« Personne n'est plus capable de passion que les hommes intérieurs, a remarqué un critique. Pour nous arracher aux distractions du dehors et aux intérêts sensibles, il faut des idées enflammées et dévorantes : d'un homme elles font un

moine. Pour ce chercheur obstiné peu importait le pays, le rang, la santé : une idée fixe, unique, le remplissait et le poursuivait : L'homme veut savoir le mot de toutes les énigmes qu'on se pose sur le tombeau de ceux qui ne sont plus, et qui reviennent si souvent, dans le cours de la vie, à l'heure de la douleur, de l'injustice, de la maladie, en présence de la nature, dans l'obscurité des nuits sans sommeil, et jusque dans ses rêves. Il veut le savoir, parce qu'il n'y a pas pour lui de repos autrement. »

Parmi les veilles consacrées à ce rude travail, il y avait des moments de jouissances intimes. C'étaient ceux où parfois « jaillissaient des éclairs dans la nuit profonde qui couvrait pour lui la philosophie », et où il croyait voir la carrière se dessiner, « comme le font aux premières lueurs du crépuscule les lignes obscures et indécises d'un pays où l'on voyage[31]. » C'étaient ceux où « le plaisir de trouver la vérité lui redonnait un bonheur que lui avaient procuré jadis les mathématiques pures [32] ».

Mais il y avait aussi des tristesses soudaines, des souvenirs pleins de regrets, des brises du passé traversant le présent comme un souffle de la patrie perdue et lointaine, comme un rayon céleste à travers les barreaux d'un cachot obscur. Il a décrit ces heures où « son âme, dit-il, par des retours violents cherchait à regagner les rivages qu'elle avait perdus, et retrouvait dans la cendre de ses croyances passées des étincelles qui semblaient par intervalles ranimer sa foi[33]. » Il avait beau vouloir ajourner l'examen des questions religieuses qu'il semblait redouter, elles revenaient à lui comme une vision inexorable, et ne lui permettaient pas de se confiner tranquillement dans la spéculation des faits psychologiques. Alors, n'y tenant plus, obsédé par ses regrets, par ses remords peut-être, Jouffroy abandonnait sa table et ses notes : « Quand j'avais quelques heures à rêver la nuit à ma fenêtre, ou le jour sous les ombrages des Tuileries, des élans intérieurs, des

attendrissements subits me rappelaient à mes croyances passées, à l'obscurité, au vide de mon âme et au projet toujours ajourné de le combler [34]. »

Le professeur se remettait ensuite à son travail ; mais son cœur, malgré lui, s'échappait du côté des montagnes paternelles ; et c'est alors que le philosophe, qui avait le cœur d'un poète, jetait dans une lettre ces mélancoliques peintures qui le rajeunissaient par d'heureux souvenirs :

« Que vous dira la fraîcheur de nos fontaines, la modeste rougeur de nos fraises ? Qui vous dira les murmures et les balancements de nos sapins, le vêtement de brouillard que chaque matin ils prennent, et la funèbre obscurité de leurs ombres ? Et l'hiver, dans la tempête, les tourbillons de neige soulevés, les chemins disparus sous de nouvelles montagnes, l'aigle et le corbeau qui planent au plus haut de l'air, les loups sans asile hurlant de faim et de froid, tandis que les familles s'assemblent au bruit des toits ébranlés et prient Dieu pour le voyageur ! O mon pays que je regrette, quand vous verrai-je ? »

V

Ce fut en 1820 que la mort de son père et des nécessités impérieuses de santé rappelèrent Théodore Jouffroy dans ses montagnes du Jura. Lui-même nous apprend qu'une maladie nerveuse, résultat du travail obstiné auquel il se livrait depuis quatre ans, l'obligea à aller prendre dans son pays un repos indispensable.

Le tempérament physique de Jouffroy était faible ; sous les apparences d'une constitution robuste et d'un développement athlétique se cachait la délicatesse frêle et nerveuse d'une femme. A voir sa grande taille, son attitude noble, son vaste front porté haut, tout chargé de pensée et d'inspiration, on prenait l'idée d'une forte intelligence

servie par des organes qui n'étaient pas indignes d'elle. Mais de près l'étude détaillée de sa physionomie, la couleur de son teint, la profondeur de son regard, habituellement humide, révélaient les impuissances autant que les ardeurs d'une âme qui s'était accommodée d'un corps et le consumait de sa flamme. Aussi n'était-ce qu'avec une compassion inquiète que ses contemporains considéraient « ce mélancolique jeune homme, dont la figure grave et belle avait des expressions si douces et si fières, si sereines et si tristes ; dont les yeux, d'un bleu pâle et d'une lenteur réfléchie, ne se laissaient pas détourner des contemplations intérieures, et dont les joues amaigries étaient creusées par le mal qui consumait déjà une vie destinée à finir si vite[35] ».

Il ne lui fallut pas moins de deux années entières pour se remettre de ce mal, si tant est qu'il s'en remit jamais. Elles ne furent pas perdues pour ses méditations. Dès qu'il fut loin de Paris, dans la solitude champêtre peuplée de ses souvenirs, et dans le recueillement que commandent le sentiment et les appréhensions d'une santé délabrée, le jeune homme entendit les rappels de Dieu. Puis, n'y a-t-il pas des lieux naturellement éloquents, où tout parle, interroge et demande qu'on réponde ? Jouffroy le pensait ainsi, et sans doute c'est de lui-même et de ses impressions qu'il rend compte dans cette page écrite postérieurement :

« Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création ; c'est là qu'éclate son apparente supériorité ; c'est là qu'il semble dominer la scène du monde, ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul. Mais lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui-même, si exclusivement préoccupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et parmi la foule de ses semblables, se trouve par hasard jeté au milieu d'une immense nature, qu'il se trouve seul en face de ce ciel sans fin, en face de cet horizon qui s'étend au loin et au delà duquel il y a d'autres horizons

encore, au milieu de ces grandes productions de la nature qui l'écrasent, sinon par leur intelligence, du moins par leur masse ; puis lorsque, voyant à ses pieds du haut d'une montagne, et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infimes comme lui ; qu'il compare ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne, cette nature elle-même avec notre monde sur la surface duquel elle n'est qu'un point ; et ce monde, à son tour, avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs et auprès duquel il n'est rien : à la vue de ce spectacle, l'homme prend aussi en pitié ses misérables passions toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui aboutissent inévitablement au dégoût, et alors aussi la question de savoir ce qu'il fait ici-bas lui vient ; et alors aussi il se pose le problème de sa destinée[36]. »

Telles furent, en effet, les préoccupations solennelles et pressantes qui naquirent pour Jouffroy du spectacle de ses montagnes. C'est bien dans ces pensées, ainsi qu'on nous l'a dépeint, qu'il gravissait avant l'aube la cime de la Dôle, où le Doubs prend sa source, songeant à la source invisible des choses. L'aspect du soleil levant le rappelait à l'idée d'une meilleure lumière ; la vue d'un pâtre debout, silencieux, les bras croisés, appuyé sur son bâton au penchant des collines, le rappelait à ces questions de la vie et de la mort que la grande nature éveille dans l'âme, et « que le pâtre entend autant que le philosophe et autant que le poète[37] ».

Mais c'était surtout lorsque, descendu de ces hauteurs, Jouffroy rentrait aux Pontêts, son village natal, que les sollicitations religieuses lui arrivaient de tout ce qu'il voyait et de tout ce qu'il aimait. « Tout concourait, dit-il, à faire prendre à mon esprit cette direction[38]. » Ses combats intérieurs recommencèrent alors plus violents que jamais ;

et si l’on veut comprendre quelque chose à ces luttes où l’homme a le triste pouvoir de résister à Dieu, il faut lire ces lignes plaintives, si poétiquement éloquentes, mais par lesquelles, sans le savoir, l’infortuné Jouffroy se juge et se condamne :

« Je me trouvais sous le toit où s’était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m’avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence dans les plus beaux jours de ma première vie. Chaque voix que j’entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas, ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de cette première vie. Mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et ces impressions n’y trouvaient plus les mêmes noms. Tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement ; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir ; cette maison, on y élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuillages ; ce curé qui m’avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours ; et tout ce que j’aimais, et tout ce qui m’entourait avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi. Moi seul l’avais perdue ; moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi ; moi seul si savant je ne savais rien ; moi seul étais vide, agité, privé de lumière, aveugle et inquiet[39]. »

Une telle crise appelait un dénouement immédiat, et c’est à amener ce dénouement pressant que Jouffroy résolut de consacrer les loisirs forcés de sa convalescence. « Devais-je, s’écrie-t-il, pouvais-je demeurer plus longtemps dans cette situation ? » Il en fallait sortir, en trouvant la vérité à quelque prix que ce fût. Mais là encore deux voies se présentaient à lui : il y avait à gauche la raison séparée, la raison exclusive, orgueilleuse, tronquée, refusant de se

compléter par la révélation ; il y avait à droite la raison totale, conséquente, lumineuse, continuée par la foi, toute la raison humaine à laquelle se superpose la raison divine. Jouffroy pouvait choisir, et que d'avances amies devaient incliner son choix vers le christianisme ! Elles ne furent point écoutées, et avec un orgueil que les faits justifiaient mal : « Puisque la foi, dit-il, ne pouvait se relever, avais-je du temps à perdre pour essayer d'appliquer à ces grandes questions, devenues des énigmes pour mes yeux, cette raison qui maintenant savait chercher la vérité et la trouver[40] ? »

Les résultats obtenus ne tardèrent pas à montrer la décevante présomption de ces dernières paroles. La raison savait peut-être chercher la vérité ; mais, quant à la trouver, il devint manifeste qu'elle ne le savait point, lorsque, au bout de ces deux années de méditation proclamées par lui-même « les plus heureuses et les plus fécondes de sa carrière philosophique », on entendit Jouffroy confesser hautement que la grande solution n'avait pas fait un pas !

Toute cette histoire de sa vie dont j'ai détaché quelques pages, ce long et éloquent aveu de ses souffrances, ce tableau de ses besoins et de ses incertitudes n'étaient, dans son plan, que le péristyle d'un immense travail qui, sous le titre fastueux d'Organisation des sciences philosophiques, devait embrasser toute science, et donner satisfaction à cette soif de vérité, de bonheur et de paix. Mais, ô déception ! 6 manifeste impuissance de cette philosophie ! De tout cet édifice pompeusement inauguré, le philosophe put à peine achever le portique, avec quelques pierres d'attente qui indiquent en même temps la grandeur de ses projets et la stérilité de ses efforts ! Autant, dans ce travail, la première partie, la partie négative, la peinture de son âme et de ses déceptions est large, vraie, émouvante, autant la seconde partie, la partie didactique, positive et

doctrinale est sèche, pauvre, écourtée, dénuée de style et d'âme. Jouffroy se traîne comme il peut, jusqu'à ce qu'enfin, arrivé fort péniblement au chapitre de la Morale, il termine brusquement, après qu'il en a seulement écrit le titre ; puis il s'arrête essoufflé, et tombe déjà épuisé, au seuil de la carrière.

Encore que nous apprend-il, dans l'esquisse de cette deuxième partie de son ouvrage ? Qu'a-t-il résolu ? qu'a-t-il organisé dans cet essai d'organisation universelle ? En voici l'analyse :

Dans le premier chapitre : de la Psychologie, il montre que nous avons une personnalité propre et individuelle ; que le moi humain comprend une dualité qui est le corps et l'âme ; que ces deux parties de notre être sont distinctes mais unies, et qu'elles fournissent l'objet à deux sciences distinctes : la psychologie et la physiologie ; qu'enfin la psychologie embrasse, dans ses études, diverses facultés de l'âme dont le jeu est observé par le sens intime ou la conscience.

Dans le second chapitre, consacré à la Logique, Jouffroy note seulement que la logique comprend et pose trois questions : La vérité est-elle ? Qu'est-ce que la vérité ? Et comment la découvrir ?

Quant à leur solution, ce n'est plus son affaire. « Je n'espérais nullement arriver à ces réponses, dit-il découragé : il me paraissait évident qu'il y avait là plus d'énigmes que la raison n'en pouvait résoudre[41]. » Et ailleurs, désespérant de la vérité elle-même : « Au-dessus de toutes les sciences humaines plane un doute, car il est possible que tout ce qui nous paraît vrai ne le soit pas. Mais faire de la solution de ce doute l'objet d'une science humaine, c'est se moquer ; et les philosophes qui ont sérieusement poursuivi la solution de ce doute n'étaient pas dans leur bon sens [42]. » Et dans un autre endroit : « Comment ne s'aperçoit-on pas, dit-il, que cette prétention

n’est autre chose que celle de démontrer l’intelligence humaine par l’intelligence humaine ? ce qui est et sera éternellement impossible. Nous croyons le scepticisme à jamais invincible, parce que nous regardons le scepticisme comme le dernier mot de la raison sur elle-même. »

Ainsi Jouffroy était-il descendu au fond de l’abîme. Ainsi la raison laissée à ses propres forces avait-elle fini par se nier elle-même, et ce scepticisme final donnait raison encore une fois au mot célèbre des Lettres de Fénelon : « Je ne compte que sur la grâce pour diriger la raison, même dans les bornes étroites de la raison. Une philosophie naturelle est un roman de philosophie[43]. »

Voilà l’emploi que fit Jouffroy de ce temps de repos, qui aurait pu devenir une station salutaire, un de ces temps que Jésus appelait les jours de sa visite. Il y eut visiblement, pendant ces deux années de séjour aux Pontêts, de larges courants de grâce, et je ne sais quel bain d’atmosphère chrétienne dans laquelle cette âme malade aurait pu se retremper et guérir. L’orgueil ne l’a pas voulu. Ces heures bénies passèrent, et je doute que jamais Jouffroy en ait retrouvé de pareilles dans sa vie. C’est que parfois Dieu se lasse. La vérité est pareille à cette fontaine guérissante dont parle l’Évangile : c’est quand l’ange l’a remuée, c’est quand elle a été agitée, préparée par le remords et la douleur, qui sont eux aussi des puissances de Dieu, qu’il laut que l’on s’y plonge ; car l’ange peut-être ne repassera plus.

VI

Quand Jouffroy revint à Paris, au mois de novembre 1822, sa situation et celle de son enseignement dans l’Université venaient de recevoir une atteinte qu’on croyait être son coup de mort. Devenue suspecte de carbonarisme, l’École

normale était supprimée et dispersée, et Jouffroy se démettait de ses fonctions de professeur au collège Bourbon.

Dans cette disgrâce, il eut une consolation qui était en même temps un sympathique hommage rendu à son beau talent. On vit alors se former spontanément autour de lui un groupe de jeunes gens d'élite, qui, pendant près de six ans, furent son auditoire et l'écho discret de sa pensée. Quelques-uns de ces jeunes hommes, devenus des vieillards, se rappellent encore avec émotion cette chambre mystérieuse de la rue du Four-Saint-Honoré, où l'on se rendait le soir, un à un et sans bruit, car le moindre éclat aurait inquiété la police. Il y avait là des hommes de toutes les conditions, publicistes, savants, médecins, hommes d'État, étudiants, orateurs, presque tous pleins d'avenir. On peut citer les noms de MM. Vitet, Duchâtel et Sainte-Beuve. Une cotisation mensuelle de trente francs, payée par chacun des auditeurs, était un témoignage également honorable de la pauvreté du maître et de la délicate sympathie des disciples. Lorsque les initiés, au nombre de vingt ou vingt-cinq, avaient rempli le petit appartement de Jouffroy, la porte se refermait, on se rangeait en silence, et le jeune maître, debout, adossé à la cheminée, commençait à demi-voix sa conférence intime sur les choses de l'âme. On l'écoutait avec cette attention bienveillante qu'on a si bien nommée un applaudissement silencieux ; car Jouffroy possédait à un rare degré le talent de bien dire. La grandeur du sujet, les ombres croissantes du soir, l'expression de maladie et de mélancolie que le jeune docteur portait dans ses grands traits ; cette auréole dont, en France, on entoure le front de tous ceux qui sont victimes ou qui paraissent l'être ; cette éloquence contenue d'abord, puis débordante et jaillissant du sujet, comme poussée par lui ; la communion d'idées et d'espérances qui formait une sorte de chaîne électrique entre tous les membres de ce cénacle ; le sentiment commun de

l’oppression de la pensée, exagéré, mais sincère, et prompt à décerner à toute la petite école la palme du martyre : tout cet ensemble d’ardeur, de générosité, de compassion, d’opposition, de recueillement philosophique et d’émotion morale ne tardait pas à porter un sourd enthousiasme dans cette conspiration de la libre pensée.

C’était d’ailleurs une conspiration pacifique ; et bien rarement Jouffroy, contraint à la prudence, se permettait de mêler à ses spéculations sur la psychologie des considérations d’un ordre moins théorique sur les choses du temps. Il n’en était pas de même dans les colonnes du Globe, ouvertes aux colères d’une polémique haineuse, injuste par conséquent, et souvent sacrilège. Les trop fameux articles Comment les dogmes finissent, — La Sorbonne et les philosophes, — marquent une mauvaise époque dans l’histoire de Jouffroy. Comment cette fine nature, calme, méditative, plaintive et élevée, a-t-elle pu s’oublier dans des emportements qui maintenant encore donnent tant d’embarras à ses panégyristes ? On est mal venu à alléguer ses rancunes, l’ardeur aveugle du combat, la prétendue légitimité des représailles, l’exaspération d’une âme ulcérée mais excusée par la disgrâce : la religion n’était pas coupable de ses chagrins. Il lui devait un respect que d’autres adversaires, dans cette même école, ne lui refusaient pas, et ce n’était point de ce ton sarcastique et railleur qu’il devait annoncer aux chrétiens la fin prétendue des dogmes qu’ils adorent.

Et puis quel singulier moment il choisissait pour célébrer la ruine du christianisme, lorsque, au contraire, tout a cette époque témoignait de sa force ! Quelle réfutation ce déplorable factum ne recevait-il pas des événements mêmes qui se passaient sous tous les yeux ! N’était-ce pas alors que notre dogme immortel venait de recevoir, dans les prisons, dans les champs de l’exil et sur les échafauds le plus beau témoignage, le témoignage du martyre ? N’était-ce pas alors qu’il recevait de Chateaubriand, de Maistre. de

Bonald, de Lamennais, de bien d'autres, le témoignage de l'éloquence et du génie ? N'était-ce pas le temps enfin où la croix, se levant de tous les décombres où on la croyait ensevelie, voyait les populations accourir à ses pieds, la porter en triomphe et lui rendre sa place à leur foyer et dans leurs cœurs ? Jouffroy s'était trompé : ce qu'il avait pris pour le soir, c'était le matin ; ce qu'il croyait être le crépuscule, c'était l'aurore ; et, par toutes ces colères, le scepticisme n'avait prouvé qu'un aveuglement égal à son impuissance. Comme elle était sortie victorieuse de l'échafaud et rajeunie par le martyre, l'Église allait sortir de l'épreuve du sophisme plus brillante que jamais de charité et de sainteté, entraînant à sa suite ce cortège de bonnes oeuvres et d'institutions réparatrices qui la feront marcher reine des temps nouveaux ; et sept années plus tard Jouffroy, mieux éclairé, se donnait à lui-même ce démenti mélancolique, qui sera son expiation : « Ceux-là sont bien aveugles qui s'imaginent que le christianisme est fini, quand il lui reste tant de choses à faire. Le christianisme verra mourir bien des doctrines qui ont la prétention de lui succéder[44]. »

Lorsque Jouffroy prononçait ces remarquables paroles, il avait repris avec plus de faveur que jamais son enseignement public. C'était en 1830. La révolution de juillet, consacrant le triomphe des idées libérales, leur avait rendu le sceptre et placé Jouffroy au centre de ses prédilections, en le nommant professeur d'histoire de la philosophie moderne à la Sorbonne. De la situation compromise et suspecte où il était naguère, il se vit bientôt porté aux plus hautes dignités universitaires. A quelque temps de là nous le trouvons député, et les amis de la science purent craindre que son souci des choses intellectuelles ne se noyât bien vite dans l'ivresse du succès, le mouvement politique et le débordement des affaires.

Il n’en fut pas ainsi. C’est au contraire du sein de ce bouleversement que la question de l’avenir éternel se dressa devant Jouffroy, plus pressante que jamais. Il crut qu’il était temps de la traiter en public ; et, à peine intronisé dans sa chaire de philosophie, le professeur annonça que l’objet de son cours serait la recherche de notre destinée future.

L’heure était solennelle ; et quelle ne dut pas être l’émotion de cet auditoire, encore tout frémissant des passions de la veille, quand, abordant le sujet de la patrie qui ne change pas, on l’entendit ouvrir ses leçons en ces termes, devant ces héros de Juillet dont il relevait le regard au-dessus des trônes croulés et des pavés vainqueurs : « Rien, disait-il, ne donne le sentiment de la destinée humaine comme ces temps de crise où elle fait un grand pas ; et si j’ai choisi pour sujet de ces leçons le problème moral, c’est qu’il m’a paru que dans un moment où s’agitent, au sein de cette grande ville et de cette grande nation, les destinées de l’humanité, il serait convenable, il était important de traiter dans cette Faculté le problème de la destinée de l’homme [45]. »

C’est sous ce titre que fut recueilli et publié son cours de 1830. Se prenant corps à corps, pour la troisième fois, avec le terrible sphinx, Jouffroy, selon sa coutume, pose d’abord la question, l’inexorable question, puis il montre son urgence, son importance unique, ses racines dans l’âme, son développement, son progrès. Cette première partie est d’une haute éloquence :

« Comment voulez-vous, dit-il, que l’homme vive en paix, quand sa raison, chargée de la conduite de la vie, tombe dans l’incertitude sur la vie elle-même, et ne sait rien de ce qu’il faut qu’elle sache pour remplir sa mission ? Comment vivre en paix quand on ne sait ni d’où l’on vient, ni où l’on va, ni ce qu’on a à faire ici-bas ? quand on ignore ce que signifient et l’homme, et l’espèce, et la création ? quand

tout est énigme, mystère, sujet de doutes et d'alarmes ? Vivre en paix dans cette ignorance est chose contradictoire et impossible [46]. »

« Cependant, se demande-t-il quelques pages plus haut, en jetant les yeux sur la société qui nous entoure, qu'y voyons-nous ? Où sont les hommes préoccupés du grand problème de la destinée humaine, les hommes que ce problème tourmente, les hommes que ce problème agite et élève, les hommes à qui ce problème prenne une de leurs pensées et dérobe une des minutes de leur temps[47] ? »

Puis, avec un mépris qui rappelle les colères de Pascal et les amères ironies de Lamennais, ravalant jusqu'à la brute cet inerte troupeau qui traverse la vie sans en chercher le but : « A. voir, dit-il, le spectacle que nous présente la foule, et ces milliers d'êtres qui vivent au jour le jour, poursuivant les objets divers de leurs passions, très contents quand ils les ont atteints, très désappointés quand ils leur ont échappé, mais, heureux ou trompés, se prenant le lendemain d'ambitions toujours nouvelles, de désirs toujours renaissants, et poursuivant intrépidement leur rôle, sans songer jamais à se demander le sens de cette pièce qui leur donne tant de mal et dans laquelle ils figurent sans savoir pourquoi ; à voir, dis-je, cette réalité de la vie humaine, on croirait que, si le privilège de comprendre que nous avons une destinée est le fait qui distingue l'homme de l'animal, ce n'est guère que par exception qu'il prend le rang supérieur qui lui a été assigné [48]. »

Alors Jouffroy décrivait, avec un art profond, l'ensemble des circonstances qui élèvent l'esprit de l'homme à cette pensée morale qu'il appelle la pensée humaine par excellence : Pourquoi suis-je ici-bas, et quel est le sens définitif du rôle que j'y remplis ? Il citait premièrement le mal, la douleur et nos pâles bonheurs plus tristes que la douleur même. Il citait le spectacle de l'immense création

nous apportant la révélation de notre petitesse. Il suivait dans l'histoire la marche mystérieuse des sociétés humaines, et l'homme, comme perdu dans cet océan sans rives, cherchant à s'orienter au milieu de ces vagues qui l'emportent avec elles comme un brin d'herbe. Enfin c'était la science, la science cosmogonique particulièrement, qui, en exhumant des entrailles de la terre l'histoire du globe que nous habitons, provoquait, elle aussi, l'attention de l'esprit devant le problème que Jouffroy promène ainsi sur nos têtes comme un sombre nuage.

Encore une fois, personne n'a mieux exposé que lui, avec un sentiment plus profond, un accent plus pénétrant, l'urgence de cette question en présence de laquelle les autres ne sont rien. La seule lecture donne l'idée et le sentiment de l'impression que devait produire sa parole. Je ne m'étonne donc point que le jour où le professeur, racontant les transformations successives du globe, se demanda « si le temps ne viendrait pas aussi où notre race serait effacée, et où nos ossements déterrés ne sembleraient plus aux espèces alors vivantes que les ébauches grossières d'une nature qui s'essaye », un frémissement se soit produit parmi les assistants, et qu'ils se soient levés par un même mouvement, comme sous le coup d'une épouvante sacrée.

VII

« Par nature et par éducation, M. Jouffroy était un homme intérieur. Cette disposition était le trait saillant de son caractère... Maigre et un peu voûté, les épaules saillantes comme tous les poitrinaires, les yeux d'un bleu pâle, profondément enfoncés dans l'orbite flétri, l'air pensif et mélancolique, il portait dans toute sa personne une expression de fatigue, de noblesse et de résignation. Il était fier, hautain même, mais réservé et volontiers silencieux.

Tandis que M. Cousin, emporté par l'assaut intérieur de la verve, causait, s'ouvrait, s'épanchait, dissertait, plaidait avec les gestes et l'appareil oratoire, dans un jardin public, dans son cabinet, n'importe où, n'importe devant qui, M. Jouffroy, même en chaire, paraissait froid et contenu. Il n'avait point l'air de se douter qu'on fût là. Son geste était rare, son corps immobile ; on eût dit qu'il lisait un livre intérieur, uniquement attentif à le comprendre et à se convaincre ; il réfléchissait tout haut. Point de mots brillants ni de phrases hasardées ; nul calcul pour amuser, émerveiller ou toucher.

« Cependant, dès le premier jour, tout esprit attentif fléchissait sous son esprit. Dès l'abord, on découvrait en lui un foyer secret d'ardeur inextinguible ; moins il s'enflammait, plus on le sentait brûler. A ses répétitions redoublées, à ses tâtonnements opiniâtres, à ses divisions infinies, on sentait un esprit insatiable de l'exactitude, et qui, averti de l'étroitesse de la route et du débordement d'erreurs qui l'entoure, était décidé à ne point faire un pas avant d'avoir exploré ou assuré le terrain qu'il allait fouler. On voyait qu'il ne poursuivait que le vrai, et qu'il y employait toute sa force... On était rempli de respect et de confiance, et quand un tremblement de la voix ou quelque image subite indiquait la découverte d'une vérité importante, on apercevait dans ce faible signe plus d'émotion et d'éloquence que dans les magnifiques dithyrambes de Cousin[49]. »

D'où lui venait cette éloquence, sinon de son fond d'expériences, hélas ! et de ses tourments ?

« La philosophie, disait-il dans ce même temps, est une affaire d'âme, comme la poésie et la religion ; si on n'y met que son esprit, il est possible qu'on devienne philosophe un jour : on ne l'est pas encore [50]. » A ce titre, il l'était, car aucune âme ne fut plus agitée que la sienne par la tempête morale qu'il soulevait chez les autres. C'était lui, c'était son

cœur plein de doutes et d'effroi qu'il mettait ainsi à nu, dans ces douloureux appels à la lumière absente.

Que cet homme a dû souffrir ! « Oh ! disait-il un jour, les doutes que la question de l'avenir provoque, si l'homme n'en trouve pas immédiatement la solution dans les croyances établies, les doutes qu'elle provoque sont terribles ! »

Puis, nous faisant entrer plus confidentiellement dans le fond de sa vie : « Je sais bien, disait-il, que des hommes, après avoir connu le problème, semblent le perdre de vue et ne plus guère s'en inquiéter. Mais ne vous y trompez pas, Messieurs : une fois cette idée venue, elle ne peut plus périr ; on peut s'en distraire, il est vrai, mais s'en défaire, jamais !... Cette question est comme le flambeau de la fable de Psyché. Avant cette formidable révélation, l'homme obéissait à ses instincts, et, sans prévision, sans inquiétude, arrivait ou n'arrivait pas au but où ils le poussaient. Quand il l'atteignait, il était heureux ; quand il ne l'atteignait pas, il souffrait. Mais ces malheurs passagers, bientôt effacés par l'apparition de passions nouvelles, ne ressemblaient en rien à cette tristesse profonde, à cette incurable mélancolie qui s'empare de celui qui a conçu la question de la destinée humaine et entrevu les ténèbres qui l'enveloppent. Alors une nouvelle corde est ébranlée au fond de l'âme, et toutes les distractions du monde n'empêchent pas que cette corde ne soit là et que le moindre événement ne la fasse vibrer[51]. »

Il fallait donc conclure. Plus la question est instante, plus la réponse doit être prompte, et Jouffroy indiqua deux sources de solution. Il y avait d'abord la révélation chrétienne, et c'est à ses réponses qu'il rendait hommage, lorsqu'il lui décernait cet éloge souvent cité, mais qu'il faut relire encore :

« Il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église. Lisez ce petit livre, qui

est le catéchisme ; vous y trouverez une solution de toutes les questions que j'ai posées, de toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, qui de sa vie n'y a songé, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime qu'il ne comprendra pas [52], mais qui n'en est pas moins admirable. Demandez-lui comment le monde a été créé et à quelle fin ; pourquoi Dieu y a mis des animaux, des plantes ; comment la terre a été peuplée ; si c'est par une famille ou par plusieurs ; pourquoi les hommes parlent plusieurs langues ; pourquoi ils souffrent, pourquoi ils se battent, et comment tout cela finira : il le sait. Origine du monde, origine de l'espèce, question de races, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme avec ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et, quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique et sur le droit des gens : car tout cela sort, tout cela découle avec clarté et comme de soi-même du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion ; je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

Eh bien, c'est cette réponse complète, universelle, dont Jouffroy ne veut point, pour ce motif unique qu'elle vient de l'autorité et non de la raison ; que, par conséquent, elle n'est pas philosophique, et que le catéchisme n'est pas le livre des adultes. Mais s'il est le livre de Dieu, du Dieu de vérité, n'est-il pas conséquemment le livre de tous les âges ? Mais au lieu de repousser de prime abord l'autorité, la raison ne peut-elle pas s'assurer que cette autorité est recevable et légitime ? Or Jouffroy a-t-il commencé par examiner ses lettres de créance ? a-t-il contrôlé ses titres ? et, s'il ne l'a pas fait, est-il vraiment philosophe ? A-t-il le droit de rejeter une bonne réponse seulement parce qu'elle

est vieille, qu'elle se dit révélée et qu'elle ne vient pas de lui ? Non, et cette fois encore le conseil de l'orgueil prévaut sur celui de la sagesse. La sagesse avoue bien « qu'il serait plus commode pour l'homme que celui qui a tout créé et qui sait le secret de son œuvre eût daigné nous dire le mot de cette grande énigme ». Mais l'orgueil s'obstine à « n'aborder le problème qu'avec l'arme mâle et sainte de la science ». Ainsi parle Jouffroy. Ce n'est pas qu'il ait une confiance robuste dans les certitudes de la science : « Je ne vous promets ni des solutions complètes ni des solutions incontestables, » avoue-t-il. Mais alors pourquoi ces solutions sont-elles les solutions qu'il préfère ?... Étrange aveuglement d'un si brillant esprit ! Il sera dit de lui qu'il aura entrevu toutes les vérités dans la lumière du cœur, mais pour les rejeter dans l'orgueil et l'aveuglement de la raison ; que toute sa vie se sera passée à regretter ce qu'il aurait si facilement retrouvé, et à pleurer dans le désert, couché et mourant de soif, à côté de la source que lui montraient en vain les envoyés de Dieu.

La science ne lui donna point ce qu'il n'avait pas voulu recevoir de la foi. Il en fut de ce cours sur la destinée humaine comme de son traité sur l'organisation des sciences philosophiques. La première partie, l'exposition du drame, avait été saisissante, éloquente, pathétique ; la seconde partie, où était pourtant le nœud de la pièce, est faible, aride, traînante, et le dénouement fait absolument défaut. Dans cette seconde partie intitulée : Méthode pour résoudre le problème, Jouffroy montre d'abord que toute la morale et la théodicée présupposent la question de la destinée humaine. C'est ce qu'il appelle fixer le sens du problème. Puis il fait voir que la meilleure voie pour le résoudre est l'observation de la nature de l'homme. Mais que révèle cette nature ? Ici s'arrête son travail : « Voilà le cadre de la science, Messieurs, s'écrie-t-il, son cadre rigoureux et vrai. » Puis il descend de sa chaire : c'est fini.

De tout ce grand monument promis par la science, la science n’a dressé que les échafaudages :

> … Pendent opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes I

Tel fut l’enseignement philosophique de Jouffroy pendant les années de sa plus grande gloire. Les esprits qui venaient s’illuminer près de lui en sortaient pleins de feu sur ces débats si graves ; mais que les âmes étaient tristes ! Parmi celles-ci il y avait de jeunes hommes qui, avec Ozanam, lui écrivaient leurs regrets de le voir ainsi troubler par son enseignement la foi qu’ils tenaient du prêtre et de leurs mères. Jouffroy ne s’en offensait pas : il acceptait l’observation, il tâchait d’y répondre dans les leçons suivantes ; et voyant dans cette protestation religieuse un signe des temps nouveaux : « Messieurs, disait-il, il y a cinq ans, je ne recevais que des objections dictées par le matérialisme ; les doctrines spiritualistes éprouvaient la plus vive résistance : aujourd’hui les esprits ont bien changé, l’opposition est toute catholique[53]. »

Mais il y en avait d’autres moins croyants, moins heureux, plus pénétrés de ses doutes éloquents que de ses timides réponses, qui, « semblables, comme il dit, au maître d’une maison le lendemain de l’incendie, n’avaient plus ni foyer, ni abri, ni avenir. » Et ceux-là descendaient les degrés de la Sorbonne inquiets, branlant la tête, regardant ironiquement la croix des églises, et se disant avec un de leurs jeunes poètes :

> Et moi, tel qu’un aveugle aux murs tendant la
> main,

A tâtons, dans la nuit, je cherche mon chemin…
Le doute aussi m’accable, hélas ! et j’y succombe.
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du déluge égarant son essor :
Et l’olivier sauveur ne fleurit pas encor[54]…

VIII

De telles études au sein de telles souffrances usent vite. La santé de Jouffroy, déjà fort ébranlée, s’était épuisée entièrement dans ce travail solitaire du mineur qui creuse son filon loin des libres champs de l’air où tout respire. Le ciel de Pise auquel, dès 1837, il était allé redemander des forces, ne lui avait rendu qu’un souffle faible et court. En 1839, il dut quitter sa chaire. En 1841 il renonça à paraître à la Chambre des députés, dont il faisait partie depuis dix ans. Il revit ses chères montagnes ; mais elles ne purent le sauver ; et, quelques mois après qu’il les eut visitées pour la dernière fois, Jouffroy haletant, miné par une fièvre opiniâtre, dévoré d’autres inquiétudes qu’il n’exprimait point, disait à un ami qui voulait lui donner des espérances de guérison : « Mon ami, soyez sûr que je suis mal, très mal : cela tient à différentes causes. »

M. Taine a avoué que Jouffroy est mort du coup que lui avait porté la perte de la foi. « Ces sortes de changements laissent l’âme à jamais malade. A vingt ans on est déjà trop vieux pour devenir philosophe ; celui qui quitte sa religion après ce moment ne peut plus la déraciner sans ébranler tout le sol. Chez M. Jouffroy, cet ébranlement dura. Le mot mélancolique revenait sans cesse sous sa plume. Il achevait ainsi son cours d’esthétique : « A la vue

« d’un arbre sur la montagne battu par les vents,
« nous ne pouvons pas rester insensibles ; ce spec-
« tacle nous rappelle l’homme, les douleurs de sa
« condition, une foule d’idées tristes. » Il était lui- même cet arbre. »

Il y avait un an que Jouffroy était nommé inspecteur général de l’Université. C’est en cette qualité qu’en 1840, présidant la distribution des prix au collège Charlemagne, il fit un discours qui devait être le dernier. Sa voix était éteinte, son visage amaigri, ses traits exténués ; mais rarement son âme avait jeté une flamme plus vive que dans ce discours de fête, qui sonnait comme un adieu et comme un glas funèbre. Cet homme de quarante ans, se tournant vers les enfants qu’il allait couronner, leur parlait de la vie comme l’eût fait un vieillard assis au bord de sa tombe :

« Il y a aujourd’hui vingt-sept ans, leur disait-il, que mon cœur battait pour la dernière fois dans une enceinte semblable à celle-ci. J’en sortis chargé de couronnes pour entrer dans la vie. Cette vie, je l’ai en grande partie parcourue ; j’en connais les promesses, les réalités, les déceptions ; vous pourriez me rappeler comment on l’imagine, je veux vous dire comment on la trouve... On la croit longue, elle est très courte : car la jeunesse n’en est que la lente préparation ; et la vieillesse que la plus lente destruction. Dans sept à huit ans vous aurez entrevu toutes les idées fécondes dont vous êtes capables, et il ne vous restera qu’une vingtaine d’années de véritable force pour les réaliser. Vingt années ! c’est-à-dire une éternité pour vous et en réalité un moment. Croyez-en ceux pour qui ces vingt années ne sont plus : elles passent comme une ombre, et il n’en reste que les œuvres dont on les a remplies. »

Il leur disait plus loin : « Le sommet de la vie vous en dérobe le déclin. De ses deux pentes, vous n’en connaissez qu’une, celle que vous montez : elle est riante, elle est belle, elle est parfumée comme le printemps. Il ne vous est pas donné, comme à nous, de contempler l’autre, avec ses

aspects mélancoliques, le pâle soleil qui l'éclaire et le rivage glacé qui la termine. Si nous avons le front triste, c'est que nous la voyons[55]. »

Jouffroy voyait donc sa fin ; mais il est juste de dire qu'elle était consolée par l'entrevue plus claire de cet autre monde dont sa raison avait agité le problème, mais dont il sentait la promesse dans son cœur :

« Votre âge, disait-il dans ce mémorable discours, votre âge se trompe encore d'une autre façon sur la vie : il y rêve le bonheur, et celui qu'il y rêve n'y est pas. Ce qui rend la jeunesse si belle et qui fait qu'on la regrette quand elle est passée, c'est cette double illusion qui recule l'horizon de la vie et qui la dore. Ces nobles instincts qui parlent en nous et qui vont à des buts si hauts ; ces puissants désirs qui nous agitent et qui nous appellent, comment ne pas croire que Dieu les a mis en nous pour les contenter, et que cette promesse la vie la tiendra ? Oui, c'est une promesse. C'est la promesse d'une grande et heureuse destinée, et toute l'attente qu'elle excite en votre âme sera remplie ; mais, si vous comptez qu'elle le sera en ce monde, vous vous méprenez. Ce monde est borné, et les désirs de votre nature sont infinis. Quand chacun de vous aurait à lui seul tous les biens qu'il contient, ces biens jetés dans cet abîme ne le combleraient pas... Nous n'emportons de ce monde que la perfection que nous avons donnée à notre âme ; nous n'y laissons que le bien que nous y avons fait. »

Il conclut ainsi : « Faites en sorte de ne pas laisser éteindre dans votre âme cette espérance que nous y avons nourrie, cette espérance que la foi et la philosophie allument, et qui rend visible, par delà les ombres du dernier rivage, l'aurore d'une vie immortelle. »

Ainsi résolvait-il d'instinct et péremptoirement, ainsi emportait-il d'assaut, si j'ose dire, ce redoutable problème de la destinée humaine dont il faisait laborieusement le siège depuis vingt ans.

C’était dix-huit mois seulement avant sa mort que Jouffroy se réconciliait ainsi avec l’espérance. Elle ne le quitta plus. Comme une fidèle amie du dernier jour, elle adoucit le passage en lui donnant la main et l’aida à porter le poids d’une longue épreuve. Il ne s’irrita pas contre la maladie, il l’accueillit doucement comme une envoyée de Dieu, et l’écouta comme une grave et sainte conseillère. De telles dispositions sont bien près d’être chrétiennes, et certes ce n’était pas la main d’un révolté qui écrivait des lignes comme celles-ci, du 20 décembre 1841 :

« Je ressens tous les bons effets de la solitude. En se retirant de son cœur dans son âme, de son esprit dans son intelligence, on se rapproche de la source de toute paix et de toute vérité, qui est au centre, et bientôt les agitations de la surface ne semblent plus qu’un vain bruit et une folle écume… La maladie est certainement une grâce que Dieu nous fait, une sorte de retraite spirituelle qu’il nous ménage pour nous reconnaître, nous retrouver, et rendre à nos yeux la véritable vue des choses. »

C’est dans cette retraite spirituelle qu’il reçut la visite d’un de ses compatriotes qui était son ami, M^{gr} Cart, évêque de Nîmes, dont il goûtait particulièrement l’entretien religieux, animé de cet esprit de mansuétude qui a fait de lui un second François de Sales. Jouffroy lui dit : « Monseigneur, je ne suis pas de ceux qui pensent que les sociétés modernes peuvent se passer du christianisme, je ne l’écrirais plus aujourd’hui. Vous avez, Monseigneur, une belle mission à remplir. Ah ! continuez à bien enseigner l’Évangile !… »

Le malade avait une petite fille de douze ans qui se disposait à faire sa première communion. C’était pour le philosophe une consolation hautement manifestée de voir son enfant se préparer à cette grande solennité de sa vie. Elle lui amena le prêtre qui lui faisait le catéchisme, M. Martin de Noirlieu, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas :

« Nous nous sommes entretenus de philosophie et de religion, a raconté celui-ci. Il a été question du dernier ouvrage de M. de Lamennais qui vient de paraître[56]. Jouffroy a déploré sa défection et m'a dit avec un profond soupir : « Hélas ! monsieur le curé, tous ces systèmes
« ne mènent à rien. Mieux vaut mille et mille fois
« un bon acte de foi chrétienne [57]. »

M. de Noirlieu ajoute qu'il « sortit de chez le malade avec de bonnes espérances ». Mais elles ne devaient pas se réaliser entièrement. Il ne put le revoir ; et peu de jours après, le 1er mars 1842, le malheureux Jouffroy, surpris par l'asphyxie en buvant une potion, entrait dans cette autre vie dont le problème l'avait inquiété si longtemps.

« Je crois, a dit le prêtre qui l'a visité, que la foi s'était ranimée dans le cœur de ce pauvre Jouffroy, qui avait été fort pieux dans sa première jeunesse. » C'est l'espérance que veulent garder de lui tous ceux qui ont suivi cette vie et cette mort. Quels que soient les regrets que fait éprouver la lecture de ses œuvres, orgueilleuses sans doute, mais gémissantes, on ne se défend pas d'une compassion sympathique pour cette grande infortune. Certes, on n'oublie point qu'il fut gravement coupable, mais on se rappelle surtout qu'il fut très malheureux, et que, s'il fit beaucoup de mal, il en fut la première victime. Ainsi a-t-il passé au milieu de nous, objet à la fois de terreur et de pitié, semblable à ces victimes de la fatalité antique poursuivies par un mal dont elles ne savaient pas guérir ; et sa tombe placée sur un des sommets intellectuels de ce siècle, comme le tombeau d'Achille sur le cap Sigée, y restera longtemps, pour dire aux passagers que les plus vaillants succombent dans cette lutte où l'on s'attaque au ciel même, et que nul n'est fort contre Dieu.

CHAPITRE II

MAINE DE BIRAN

> Le plus grand bienfait de la religion est de nous sauver du doute et de l'incertitude, qui sont le plus grand tourment de l'esprit humain, le vrai poison de la vie.
>
> (MAINE DE BIRAN, Pensées, p. 333.)

I

Il y a quelques années fut publié, sous le titre de Maine de Biran, sa vie el ses pensées, un livre de M. Ernest Naville qui excita une grave attention parmi les hommes sérieux. C'était l'histoire d'une âme, histoire fort simple, mais fort belle. La Vie faisait connaître, dans un style d'une irréprochable distinction, bien moins les événements que le mouvement moral d'une existence mêlée aux affaires publiques, mais portée par sa pente à la méditation des choses intellectuelles. Les Pensées rendaient compte de ces méditations. Toutes les observations philosophiques de l'auteur, toutes les vicissitudes de doute et de foi, de tristesse et de bonheur, de découragement et d'ardeur qu'il avait traversées, trouvaient leur confident dans le Journal intime, où, à partir de l'année 1794 jusqu'à celle de sa

mort, ce sage inventoriait l'état de son esprit et le résultat de ses recherches.

C'est cet homme et ce livre que je voudrais opposer à la vie et aux écrits de Théodore Jouffroy.

Nous en étions restés là des documents originaux de cette vie, documents incomplets et d'abord incompris, sur lesquels M. Cousin, leur premier éditeur, avouait lui-même « n'avoir jeté qu'un regard rapide », lorsque parut, dans la Revue de Lille, en 1895, une série de lettres du philosophe, mises au jour par un de nos disciples les plus chers, M. le chanoine Mayjonade, qui vient d'en publier et compléter sa précieuse collection dans un volume qui nous restitue la vie et l'âme de Maine de Biran tout entières.

C'est cette âme, c'est cette vie que nous voudrions placer ici sous les yeux des hommes de bon vouloir et de bonne foi. Ils y apprendront, de ses leçons et de son exemple, comment on revient à Dieu non seulement par l'esprit, mais par l'ensemble de toutes les facultés de l'âme, par le sentiment en même temps que par le raisonnement, par le cœur comme par l'intelligence, par le chemin de la vertu aussi bien que par celui de la lumière, et porté par deux ailes, comme s'exprime Platon.

Né le 23 novembre 1766, François-Pierre Gonthier de Biran, surnommé Maine du nom d'une terre de famille, après des études faites au collège de Périgueux, tenu par les Doctrinaires du bienheureux César de Bus, était entré, à dix-neuf ans, dans les Gardes-du-corps, très joyeux compagnons, qui lui ouvrirent tout grands les salons de Paris, où l'aimable provincial eut bientôt oublié, dans les fêtes, le jeu, la dissipation et la société sensuelle et sceptique de cette époque, les religieuses leçons de sa première enfance.

Ce mondain n'en était pas moins un soldat. Dans les journées du 5 et 6 octobre 1789, posté en avant du château de Versailles, pour la défense de Louis XVI et de Marie-Antoinette, contre la bande des sans-culottes de Maillard, il

avait eu son cheval tué sous lui, et avait reçu au bras une glorieuse blessure. Mais bientôt, les gardes du roi ayant été licenciés, il s'éloigna de Paris et s'en retourna en Périgord pour y passer les mauvais jours.

C'est dans sa terre de Grateloup que nous le retrouvons, à une lieue et demie de Bergerac et non loin du berceau de Montaigne et de Fénelon. « Son habitation, rapporte M. Naville, s'élevait isolée, entourée de bouquets d'arbres et de prairies, vers le sommet d'une éminence. Au pied de la colline, un cours d'eau serpente dans un paisible vallon. De la terrasse du château, la vue s'étend sur un terrain accidenté couvert de riches cultures ou planté d'arbres vigoureux, qui, sans offrir les beautés grandioses des contrées alpestres, ne manque ni de charme ni de variété. C'est un aspect qui porte à l'âme de douces impressions : il ne rappelle que l'éternelle majesté de la nature et les paisibles travaux des habitants des campagnes. »

C'est là que Maine de Biran passa les dangereuse années de la Terreur. Une heure fut où, paraît-il, il trembla pour lui-même : « Je m'étais flatté, écrit-il, de pouvoir vivre ignoré dans ma solitude, mais je commence à perdre cette espérance. Les agitateurs soufflent dans tous les coins de la France le tumulte et le désordre, et mon pays commence à participer à la contagion. S'il en est ainsi, je ne vois plus où fuir, et il ne me reste plus d'autre parti que celui d'apprendre à souffrir et à mourir s'il le faut. »

Cette leçon, il la demanda d'abord à la philosophie. C'est à cette époque, croyons-nous, qu'il faut attribuer son Portrait du sage, jusqu'à cette heure inédit, et qui se termine par cette sorte d'acte de consécration à sa science chérie : « O philosophie ! c'est à toi que je remets la conduite de ma vie. Je me livre à toi tout entier et sans réserve. Toi seule mènes à la vertu ; c'est toi seule qui domptes les vices. Comment les hommes peuvent-ils ignorer tes bienfaits ? Que sont-ils, privés de ton secours ? Ils étaient épars : tu fondas leurs villes, tu les rassemblas

en société, tu leur appris à former des sons articulés, à peindre leur pensée par des caractères ; tu leur inspiras la douce nécessité de vivre en famille et d'instituer les mariages ; tu inventas les lois, tu enseignas les mœurs et la sagesse. Un seul jour passé selon tes préceptes est préférable à l'immortalité passée dans le vice. Et comment cesserais-je d'implorer ton secours, puisque je te dois la tranquillité de ma vie et que tu as banni de mon cœur la crainte de la mort[58] ? » Cet hymne enthousiaste à la philosophie, seule maîtresse de sa vie, ne se trompe-t-il pas d'adresse ?

C'est à la même époque et aux plus mauvaises phases révolutionnaires qu'il faut rapporter de même cette note du Sage : « Dans les circonstances actuelles, et vu ma manière de penser, la vie que j'ai adoptée est la seule qui puisse me convenir. Isolé du monde, loin des hommes si méchants, cultivant quelques talents que j'aime, moins à portée que partout ailleurs d'être témoin des désordres qui bouleversent notre malheureuse patrie, je ne désire rien autre chose que de pouvoir vivre dans ma solitude[59]. »

C'est le suave mari magno du poète antique. Mais un coup de vent survint à travers cette paix sereine, qui le força de chercher un plus haut et plus sûr refuge. Le 29 juillet 1793, sa sœur aînée, Marie-Victoire, expirait sous ses yeux, et cette mort admirable lui était une première leçon de philosophie chrétienne : « Le spectacle de son agonie est toujours devant mes yeux, il y restera longtemps, écrit-il à cette date. Tous ceux qui l'ont vue mourir ne peuvent pas l'oublier. Cette patience, cette résignation, ce sourire qui animait encore sa figure mourante et par lequel elle semblait vouloir consoler ceux qui s'affligeaient de sa perte. Quel tableau ! ô philosophes, venez apprendre à mourir ! »

Puis, quelques lignes après, racontant l'accueil que la mourante venait de faire au ministère du prêtre : « Les

yeux levés au ciel, elle a joint ses prières à celles de l'Église. Dès ce moment, elle a employé à prier tout le temps que lui ont laissé les souffrances. O religion ! que tu es consolante ! Qu'il est à plaindre celui qui, livré à toute la faiblesse humaine, ne cherche pas son appui dans le ciel ! »

Que faisait-il durant ce temps : « Retiré dans un coin, jetant de temps en temps les yeux sur le visage de ma sœur et suivant les progrès de la mort, j'étais à genoux, j'écoutais les prières des assistants. Heureux, me disais-je, celui qui, dans la simplicité de son cœur, invoque avec confiance un Dieu de bonté ! O philosophie, que tu es triste ! Eh ! si tu n'étais que mensongère !... »

Les pages qui suivent sont une démonstration philosophique, émue et émouvante, de l'immortalité de l'âme, avec cette conclusion : « Laissez-moi me reposer de mon avenir sur l'Auteur de mon existence. C'est à lui seul que je puis sans amertume en faire le sacrifice [60]. »

Ne nous y trompons pas toutefois : le frère en pleurs, que nous venons de voir à genoux devant la dépouille de sa sœur, ce n'est pas encore le chrétien ; loin de là. C'est le déiste, rien que le déiste, qui porte envie au croyant et qui regrette de ne pas l'être. Mais le regret est un désir, comme le veut le mot latin qui les identifie, et ce désir est déjà une aile ouverte vers le soleil qu'il n'entrevoit encore que derrière des nuages.

Deux ans après, Maine de Biran entrait dans les fonctions publiques. Il faut nous habituer à le voir se partager, s'écarteler, si j'ose dire, entre deux existences : celle du philosophe, qu'il aime passionnément ; celle du fonctionnaire, qu'il déteste obstinément. Le 25 floréal, an III (14 mai 1795), il était placé comme préfet à la tête du département de la Dordogne, et, à ce titre, appelé à résider à Périgueux. Deux autres années après, le 13 avril 1797, la Dordogne l'envoyait siéger au conseil des Cinq-Cents, par un choix intelligent qu'annula le coup d'État du 18

fructidor. Paris le retint quelque temps par l'attrait de ses études philosophiques, jusqu'à ce que, le 1er juillet 1798, il rentra heureux à Grateloup, qu'embellissait désormais la présence d'une digne compagne, Louise Fournier, qu'il avait épousée à Périgueux, le 21 septembre 1795, et qu'il aimait tendrement.

Là, la recherche studieuse continue, non fiévreuse comme chez Jouffroy, mais patiente, opiniâtre ; non abstraite sur les idées pures, mais concrète, sur lui-même, sur son âme, et, par son âme, sur celle des autres : « Je crois, écrivait-il, que le seul être qui soit sur la route de la sagesse et du bonheur, c'est celui qui, sans cesse occupé de l'analyse de ses affections, n'a presque pas un sentiment, pas une pensée, dont il ne se rende compte à lui-même… » — « Je suis toujours occupé de ce qui se passe en moi, écrit-il ; je m'amuse à voir couler les diverses situations de mon âme, comme les flots d'une rivière, tantôt calme et tantôt agitée, mais toujours se succédant sans aucune permanence[61]. »

Cette âme consultée sans cesse et fouillée jusqu'au fond, que va-t-elle donc répondre ? Que va-t-elle répondre sur elle-même, sa nature, ses besoins, ses aspirations supérieures, ses devoirs, sa dernière fin ? Que va-t-elle répondre sur Dieu, son action en nous, sa présence, sa grâce, et finalement sur tout le mystère du royaume des cieux ?

Cette réponse définitive, il nous faudra l'attendre longtemps. C'est une marche lente que la sienne. Telle n'est pas, il faut l'avouer, la voie battue et commune du retour à la vérité, et Dieu notre père ne nous a pas laissé le travail et la peine de nous frayer vers lui ce sentier personnel qui en égarerait plusieurs. Mais puisqu'un observateur s'est rencontré, persévérant, obstiné, sincère et éclairé ; puisque ses observations sont de celles dont ses contemporains les moins suspects de partialité ont pu

dire qu’ « elles lui méritent une place première dans l’histoire de la philosophie en ce siècle », suivons ces sûres démarches, où il n’avance qu’à pas comptés et en sondant chaque passage où il pose le pied. Quand nous le verrons arrivé enfin à la vérité cherchée, désirée, nous pourrons proclamer qu’il a pris un bon chemin, que la psychologie intime bien étudiée est une des mille voies qui peuvent ramener à la religion, et que, de ce chef, celle-ci possède une démonstration de plus.

La route qu’il a suivie se partage en diverses étapes. Or, ces étapes, il se trouve que Bossuet les a marquées dans son admirable panégyrique de saint Benoît, en ces graves paroles : « Dans ce grand et infini voyage où nous devons marcher sans repos et nous avancer sans relâche, je remarque trois états et comme trois cieux où nous avons coutume de nous arrêter. Ou bien nous nous arrêtons dans le plaisir des sens, ou bien dans la satisfaction de notre amour-propre et l’exercice de notre liberté, ou bien enfin dans la vue de notre perfection. Ou bien nous nous arrêtons au-dessous de nous, ou nous nous arrêtons en nous-mêmes, ou nous nous arrêtons au-dessus de nous. »

Et le grand évêque ajoute : « Ame, ne sens-tu pas, à je ne sais quoi de pressant qui te pousse au-dessus de toi, que tu n’es pas faite pour toi-même ? Un bien infini t’appelle : Dieu même te tend les bras. »

Telles sont exactement les voies parcourues et les phases traversées par Maine de Biran, avant d’atteindre au bien infini qui le sollicite. Il s’arrête, en effet, d’abord au-dessous de lui, dans le monde des sens et le monde du dehors : c’est sa première phase, celle du sensualisme de l’école de Destutt de Tracy et de Condillac. Il s’arrête ensuite en lui-même, dans la suffisance de son esprit et de sa volonté comme uniques supports de sa vie spirituelle et morale : c’est sa seconde phase, celle du stoïcisme rationaliste et déiste. Enfin il s’élève au-dessus de lui-même, et, reconnaissant l’insuffisance de l’homme, il

invoque le secours de Dieu, appelle un Médiateur, le reconnaît, le salue, et finit par se donner à lui. C’est la troisième phase de sa philosophie, celle du christianisme théorique et pratique. Ainsi se termine cette instructive carrière où, comme un pionnier hardi et expérimenté, Maine de Biran, ayant reconnu tous les détours du chemin, nous invite à l’abréger, en allant droit au but.

II

C’est de 1792 à 1804 ou 1806, que Maine de Biran professe la philosophie de la sensation, léguée par Condillac au commencement de ce siècle. Il avait noué amitié avec les nouveaux maîtres de cette école, Cabanis, Destutt de Tracy, moyennant un Mémoire sur l’habitude, couronné par l’Institut, en 1802, qui lui avait valu la faveur d’être admis dans ce qu’on a appelé la deuxième réunion d’Auteuil, avec Volney, de Gérando, Laromiguière, plus tard Royer-Collard, Ampère, Stapfer, et qui avait son siège chez Cabanis lui-même. On a retrouvé six lettres de Destutt de Tracy à son ami. C’était un studieux comme lui : « Je ne connais que l’étude qui puisse remplir utilement la vie ; revenons-y donc, lui écrivait-il d’Auteuil, le 27 prairial an XII. En s’en occupant avec vous, elle a le charme de l’amitié. » Il lui écrivait encore, 1806 : « Il n’est pas possible que vous touchiez à quoi que ce soit sans l’avancer ou l’améliorer. » Ses lettres sont pleines d’une grâce charmante ; ce sont bien celles d’un gentilhomme de la société d’autrefois. Il déclare quelque part « qu’il a aimé la vérité non seulement plus que ses amis, mais encore plus que lui-même » ; et qu’il se réjouirait d’être battu par un homme tel que M. de Biran.

En attendant, celui-ci se tenait pour convaincu et satisfait d’une doctrine de laquelle alors il écrivait ces lignes qui sont sa formule même : « Quel que soit le mécanisme par

lequel nous avons des idées, il est. démontré que leur origine est dans les sens. » Toutefois la philosophie de Condillac ne niait pas l'âme, et même elle prétendait bien en sauvegarder la spiritualité et l'immortalité. Mais en faisant descendre et dépendre des sens toutes nos idées, lesquelles, suivant elle, ne sont plus que « des sensations transformées », elle tendait au matérialisme ; car on voit en quel abaissement elle mettait par là cette âme ainsi assujettie, asservie, et dans quelle sphère inférieure doivent se mouvoir des idées qui ne procèdent pas de plus haut.

Comment la vie morale n'en eût-elle pas subi une dépression conséquente et proportionnelle ? Il y a deux phases successives dans ce que j'appellerai la période sensualiste de Maine de Biran. Durant sa première phase, il cherche le bonheur dans le plaisir, et le plaisir dans la mondanité, comme lui-même l'appelle. C'est le temps de sa vie de soldat, vie dissipée où sans doute ses instincts d'honnêteté le préservèrent de l'extrême désordre, mais ne purent garder son cœur contre « la fascination de la bagatelle ». C'est ensuite le temps de ces années de Paris, desquelles il dit dans ses Pensées qu' « il avait la fatuité de croire qu'il produisait de l'effet partout où il se montrait, et se faisait un mérite des moindres choses[62]. »

Il avait d'ailleurs, disons-le, tout ce qu'il faut pour obtenir des succès de cette sorte : « Une grande obligeance dans les relations sociales, qui le faisaient rechercher ; un vif besoin de plaire, qu'il tenait d'une nature sensible et qui coûta plus d'un gémissement au philosophe ; une habitude du monde à laquelle il devait cette urbanité qui faisait de lui un type survivant de l'ancienne société française ; avec cela une figure charmante, à laquelle, étant jeune, il attachait quelque prix ; un esprit fort aimable, le talent de la musique, l'élégance des manières, le charme de la conversation, une foule d'aperçus heureux qui sortaient de

source : tout semblait faire de lui un homme du monde dans le meilleur sens de ce mot. »

Cette période de mondanité dura peu. Son âme était trop haute pour séjourner longtemps dans ces limbes de la pensée, et le premier signe par lequel le divin se trahit chez Maine de Biran, c'est le sentiment précoce de la contingence et de l'instabilité des plaisirs extérieurs, comme de toute chose d'ici-bas. A l'âge de vingt-huit ans il écrivait déjà : « Ce que le monde nomme plaisir, je l'ai goûté dans toute son étendue. Insensé que j'étais ! j'allais à l'opposé du bonheur, je courais après lui et je le laissais par derrière. Que les hommes sont aveuglés[63] ! » Telle est la première pensée de son journal intime, en 1794. C'était l'année qui avait suivi la mort de sa sœur Victoire. Douze ans plus tard, 1805, la mort, frappant un nouveau coup, lui ravissait la femme chérie qui lui laissait, avec le souvenir de quelques années heureuses, trois petits enfants pour se partager sa tendresse et consoler sa douleur. C'était un fils, Félix, et deux filles, Élisa et Adine, dont nous retrouverons les noms dans cette étude. « La blessure fut profonde, dit M. Naville, et ne se cicatrisa jamais entièrement. Ce souvenir demeura jusqu'à la fin une de ces chères tristesses qu'on ne changerait pas contre les joies les plus brillantes de ce monde. » Et, près de mourir, lui-même écrivait encore, en 1823 : « Ce 23 octobre, jour de deuil s'est trouvé un jour de grande réunion et d'amusement chez moi. J'y pleurais, il y a vingt ans. J'ai visité le tombeau de la mère de mes enfants ; j'ai prié, j'étais ému. »

Après la mort de sa femme, Maine de Biran avait demandé de nouveau aux fonctions administratives une distraction à cette grande douleur. D'abord conseiller de préfecture à Périgueux, puis sous-préfet de l'arrondissement de Bergerac, en 1806, il avait été porté par le suffrage de ses concitoyens à un siège de député au Corps législatif. C'est là qu'en 1813, il s'était uni à M.

Lainé, député de Bordeaux, son ami le plus intime, pour présenter à l'Empereur les doléances de la nation, à laquelle l'insatiable conquérant était venu demander encore des hommes et de l'argent. C'est là que, membre de la commission des Cinq, il fit voter par l'Assemblée une adresse demandant à l'Empereur le rétablissement du régime légal « par une paix honorable et durable ». La réponse fut la suppression du Corps législatif et le licenciement de ses membres. Le député de Bergerac revint tranquillement à Grateloup, attendant de meilleurs jours.

Le sensualisme de Maine de Biran, en donnant à ce mot son sens le moins grossier, entre alors dans une phase où il change d'objet. Le bonheur n'est plus cherché dans le plaisir du monde ; Maine de Biran le demande aux impressions agréables de la sensibilité, au calme d'une existence égale, équilibrée, partagée entre les livres, les douceurs de la famille et les joies renaissantes de l'immortelle nature. C'était bien encore pratiquement la philosophie de la sensation ; mais c'était la sensation exquise et délicate, telle que peuvent la rechercher les âmes reposées et ennemies de l'excès. Posséder quelque chose et jouir paisiblement du peu qu'on possède, ne se créer de besoins que dans la mesure du possible, prendre chaque jour qui vient comme un bienfait du Ciel, chaque événement de la vie comme une bonne fortune ; cultiver l'amitié, les champs et son esprit ; se faire ainsi une sagesse moyenne composée d'optimisme, de dilettantisme, de sybaritisme moral et d'harmonie constante : qui ne connaît ce rêve éternellement repris par les cœurs fatigués et les siècles blasés, depuis le siècle d'Auguste jusqu'au dix-huitième siècle, depuis Horace jusqu'à Rousseau ?

« Je rentre à Grateloup, écrit Maine de Biran pendant les troubles des Cent-Jours ; je rentre à Grateloup, où je reçois les marques d'intérêt et d'affection de mes voisins et de mes amis... Enfin, je suis chez moi... Je n'ai rien admiré

pendant que j'étais en place. Ce que j'aime et admire dans ma solitude, c'est une belle nature champêtre, les bois verdissants, les prés, les arbres que j'ai plantés et qui me prêtent aujourd'hui leur doux ombrage. J'en jouis pleinement[64]. » — Et le 13 mai suivant : « Je suis heureux, écrit-il, de l'air embaumé que je respire, du chant des oiseaux, de la verdure animée, de ce ton de vie et de fête exprimé par tous les objets. Mon âme tout entière semble avoir passé dans mes sens [65]. »

Il est vrai que, ces belles choses, il les voyait alors avec d'autres yeux que les siens, et qui les embellissaient. A cette époque, son bonheur s'était complété par un mariage en secondes noces avec une femme selon son cœur, M^{lle} Louise-Anne Favareilles de La Coustète, sa cousine, qu'il avait épousée le 3 mai 1814.

Cependant le retour du Roi le rappelle à Paris, où il reprend d'abord son grade dans les Gardes du corps, puis où il est appelé à la Chambre des députés par 223 voix sur 257 électeurs. C'est là que, le 29 août, il se représente, dans son Journal intime, errant dans une fête plein de trouble et d'ennui, — probablement la fête du roi, 25 août, — souffrant dans cette foule comme un galérien au bagne, ne pouvant être ému par aucune des beautés qui frappaient ses yeux, rentrant chez lui dans un triste désenchantement, regardant un instant les fusées et le bouquet d'un feu d'artifice, qui tombait en pluie d'or, et se disant alors, en fermant sa fenêtre : « C'est une belle chose qu'une fête... quand on en est revenu. » Après quoi il se met à lire un fragment de Bergasse sur Dieu, la parole et les athées.

Mais toute sa philosophie ne lui peut rendre l'équilibre. « Ma grande ambition, avait-il écrit précédemment, serait de me maintenir dans une situation moyenne. Celle-là m'offre l'image d'une paix si douce ! Je cherche la situation qui soit la moins sujette aux variations, mais je la cherche en vain. » Et il se comparait aux harpes éoliennes, dont les

cordes frémissent aux moindres souffles et rendent des sons harmonieux. La sienne rendait surtout des sons douloureux, on le voit.

Et, en effet, le vrai bien est-il dans une idylle ? Notre cœur est-il créé pour la médiocrité ? Attendre tout son bonheur de la nature physique ou de la nature morale, de l'impression vivifiante d'une belle journée, des douceurs bourgeoises du foyer domestique ou du jeu régulier et calme de l'organisme, n'est-ce pas se faire le jouet d'une mobilité continue, et, de plus, coucher son âme dans un lit de Procuste ?

A cette double phase de sensualisme philosophique succède ou plutôt se mêle une période de philosophie stoïque dans laquelle on le voit s'efforcer de trouver en lui, en lui seul, ce que lui refuse le monde, celui de la nature et celui de la société. « Il faut voir, écrit-il, ce qu'il y a en nous de libre, de volontaire, et s'y attacher uniquement. Les bonnes actions, la paix de la conscience, la recherche du vrai, du bon, toutes ces choses dépendent de nous. » N'insistons pas toutefois, de peur d'exagérer. Le « moi seul, et c'est assez », du stoïcisme superbe ne fut jamais le fait du modeste Biran. Si son esprit subit quelque temps cette éclipse, son cœur n'entra jamais dans cette ombre solitaire et froide, de laquelle d'ailleurs l'intelligence elle-même émergera bientôt et définitivement pour s'éclairer aux feux du Soleil éternel.

Comment y arriva-t-il ? Nous l'avons jusqu'à présent demandé à son Journal ; et à son journal seul. Demandons-le maintenant à l'influence de son milieu de famille et de société : ses lettres aujourd'hui connues nous y feront entrer avec lui.

III

La famille d’abord. Le collège électoral de Périgueux n’ayant pas ramené Maine de Biran à la Chambre des députés, en 1816, le roi l’en dédommagea en le nommant conseiller d’État. L’année suivante, le scrutin lui ayant rendu son siège de député, il ne quitta plus la Chambre jusqu’à la fin de sa vie. Mais Paris, la députation, le conseil d’État, c’était la séparation et l’éloignement des siens pendant l’année presque entière. Les lettres comblaient la distance et consolaient de l’absence. Elles s’adressent à sa femme, à son fils Félix, à ses deux filles Adine et Élisa, qui habitent ou Grateloup, ou le Murat, ou la Coustète, des terres de famille. Nous possédons cent trente de ces lettres de lui.

On n’en saurait imaginer de plus affectueuses d’abord. Loin de ceux qu’il aime, le père et l’époux se déclare un corps sans âme : « J’ai si grand besoin de m’entretenir avec mes chers enfants. Les voir, les entendre, les embrasser, me feraient tant de bien à l’âme ! Leur écrire est si froid ! » C’est le refrain de toutes ses lettres. Les leurs, il les dévore, il les mouille de ses larmes : « Ta lettre m’a fait du bien, ma bonne amie, j’ai senti couler mes larmes, et cela m’a soulagé. J’en avais besoin. » Il a toujours quelqu’une de ces chères lettres sur son pupitre, et il se sert avec fruit de ce doux calmant, écrit-il. Il y lit et relit les nouvelles et les descriptions qu’on lui donne de Grateloup, ses arbres, ses prés, ses tilleuls. Cela le console des affaires et de la politique : ces choses lui sont si antipathiques à lui, l’homme des contemplations intérieures ! « J’erre comme un somnambule dans le monde des affaires, » répète-t-il volontiers. Et ailleurs : « Je suis comme une plante qui sèche et qui aspire à un autre climat. » Il est malade, en effet, de cette nostalgie de son cœur, malade aussi du mal ou des maux de la France : la politique est si triste, les esprits si divisés, l’autorité si affaiblie ! L’assassinat du duc de Berry lui fait verser des larmes de sang.

Tant de sensibilité étonne chez le philosophe. Mais elle n'est pas stérile. Ce qu'il ne trouve pas dans les hommes, il le demande à Dieu : « Espérons, écrit-il à sa femme dès janvier 1816, espérons que cela finira, et que Dieu permettra que nous jouissions enfin de quelque repos. Toute ma confiance est en lui ; je n'en ai plus dans les hommes. » Cette correspondance n'est donc pas moins religieuse que tendre. Elle l'est surtout quand c'est à ses filles qu'elle s'adresse. Je n'ose dire cependant qu'elle soit chrétienne encore ; mais le père, en lui, prépare le croyant de l'avenir. Il en pratique déjà les actes, extérieurs du moins. Et, lorsqu'en juin 1816, la procession de la Fête-Dieu est rétablie à Bergerac, Maine de Biran y va prendre sa place d'honneur dans le cortège : « Je suis parti pour Bergerac à neuf heures et demie. J'y étais invité par le curé à assister à la procession solennelle de la Fête-Dieu, qui a eu lieu, ce jour-là, pour la première fois depuis vingt-cinq ans. » Ce ne sont là que des préludes encore : nous en verrons la suite.

Son milieu de société, à Paris, avait une autre influence, et fort diverse, sur ses dispositions. Je ne parle pas de la société des salons, qu'il ne fréquentait que par devoir, et non pas sans remords : « Pourquoi vais-je dans le grand monde ? se demandait-il au soir des plus brillantes fêtes. Est-ce que je suis un homme de salon ? Quel rapport y a-t-il entre ces hommes et moi ? O misère que cette vie de Paris où je perds tout ce que je vaux ! » Et tout ce gémissement s'achève par cette boutade, qui n'est que le haut relief de sa pensée : « Un vrai philosophe, s'il en existait aujourd'hui, ne pourrait vivre qu'au fond des déserts. »

Il philosophait donc ; il se faisait à lui-même ce désert au sein duquel il auscultait, jusque dans les tressaillements les plus secrets de l'âme, le mouvement d'une vie où n'arrivent plus les bruits de la terre et des sens : « Revenons maintenant à notre science chérie, » disait le psychologue à ses savants amis, quand ils s'écartaient de l'unique

question. Et comme l'un d'eux cherchait à le distraire lui-même de cet effort, par ménagement pour une santé dès lors affaiblie et chancelante : « Ma santé ! répondit-il, il doit bien être question de ma santé ; il ne doit être question entre nous que de ce qui est éternel.. »

C'était donc de préférence une société de philosophes qu'il réunissait chez lui, chaque semaine, dans son hôtel à Paris. Nous avons nommé précédemment les habitués d'Auteuil. Maintenant les invités de choix étaient de nouveaux penseurs : MM. Royer-Collard, de Gérando, Georges Cuvier, Planta, Guizot, Cousin, lequel n'était encore qu'une jeune espérance. Celui qui les recevait, et qu'ils appelaient leur maître, n'était connu encore que par quelques mémoires sur des sujets abstraits de psychologie. Mais son intelligence allait visiblement plus haut que ses écrits ; et lorsque, dans cette grave académie de penseurs, il prenait la parole pour traiter quelque point de sa science chérie, sa supériorité n'était plus contestable. M. Royer-Collard disait le mot célèbre : « Il est notre maître à tous ! » Un autre s'imaginait que la philosophie spiritualiste avait besoin de lui. M. Cousin le regardait déjà comme « le plus grand métaphysicien qui ait honoré la France depuis Malebranche ». Et une femme célèbre, M^{me} Swetchine, annonçait que ce serait un grand jour pour la philosophie, que celui où ce sage livrerait au public le fond de sa pensée et le testament de ses croyances.

Je veux citer aussi un jeune professeur, M. Charles Loyson, qui, se mettant à l'école de Maine de Biran, lui disait en beaux vers, au souvenir de Grateloup :

O Biran, que ne puis-je, en ce doux ermitage,
Respirant près de toi la liberté, la paix,
Cacher ma vie oisive au fond de tes bosquets !
Que ne puis-je à mon gré, te choisissant pour

maître,
Dans tes sages leçons apprendre à me connaître,
Et, de ma propre étude inconcevable objet,
De ma nature enfin pénétrer le secret !
Lorsque mon âme, en soi tout entière enfoncée,
A son être pensant attache sa pensée,
Sur cette scène intime où je suis seul acteur,
Théâtre, en même temps, spectacle et spectateur,
Comment puis-je, dis-moi, me contempler moi-même,
Ou voir en moi le monde et son Auteur suprême ?

L'Épître philosophique défie le scepticisme, et montre à la raison une lumière supérieure :

Fier sceptique, confesse une source inconnue,
D'où jusqu'à ton esprit la vérité venue,
S'y peint en traits brillants comme dans un miroir,
Et pour te subjuguer n'a qu'à se faire voir.
Que peut sur sa lumière un pointilleux sophisme ?
Descarte en vain se cherche au bout d'un syllogisme,
En vain vous trouvez Dieu dans un froid argument :
Toute raison n'est pas dans le raisonnement.
Il est une clarté plus prompte et non moins sûre,
Qu'allume à notre insu l'infaillible nature,

Et qui, de notre esprit dilatant la raison,
Est pour nous la première et dernière leçon[66].

Loyson était chrétien. D'autres, que nous venons de nommer au nombre des amis de Maine de Biran, étaient en voie de le devenir. Sébastien de Planta, lui aussi soldat et administrateur, naguère ministre de la marine, de la guerre et des relations extérieures de la République romaine, sous la Révolution, puis officier supérieur sous le commandement de Masséna, de Macdonald et de Baraguay-d'Hilliers, avait brisé son épée par conviction républicaine, et refusé de servir l'empire et l'empereur. Retiré non loin de Pignerolles, dans une modeste maison de campagne, au hameau de Sainte-Marguerite, près de Torre di Luzerna, lui aussi s'était adonné à la philosophie. Homme du monde et mathématicien, musicien et poète, causeur facile et agréable, parlant cinq ou six langues, il fréquentait à Genève la société qui rayonnait autour de M^{me} de Staël. Il était très épris de l'école allemande, mais surtout il s'était mis, comme Maine de Biran, à l'école de son âme, et elle lui avait révélé Dieu, la vie à venir et la sanction éternelle. Il avait prétendu d'abord se contenter, disait-il, de « ces principes essentiels à toute religion et à toute morale qui peuvent rester debout sur les ruines des dogmes. » Il avait établi alors sa vie morale sur trois pivots, qui étaient : 1° je ne sais ; 2° paix et peu ; 3° sentir, adorer, espérer. Cette troisième résolution l'avait conduit à la foi, non point à pas comptés et par degrés, comme Maine de Biran, mais soudainement et selon ce qu'il appelait lui-même la bouillance de sa nature. « Il avait vu clairement la puérilité de l'école superficielle de Condillac ; et tout de suite, lui alors inspecteur d'académie à Grenoble, il avait écrit à La Place une lettre où il le sommait d'abjurer son irréligion, au nom de son génie, de son bonheur, de sa

gloire, du bien de sa nation et de celui de l'humanité [67]. » C'est à ce point qu'en était Planta, quand il avait mis sa main dans celle de Maine de Biran : leurs âmes se touchaient.

Un autre ami plus illustre, M. Royer-Collard, se contentait alors de témoigner à la religion les plus sincères égards ; il la défendait devant les chambres, il en observait le culte ; mais il n'en faisait pas encore à cette époque la profession pratique qui lui fera dire plus tard à son petit-fils, M. Paul Andral, en lui donnant sa dernière bénédiction : « Soyez chrétien, mon enfant ; ce n'est pas assez, soyez catholique. Il n'y a de solide en ce monde que les idées religieuses ; ne les abandonnez jamais, ou, si vous en sortez, rentrez-y. »

Royer-Collard avançait vers la foi catholique par des chemins couverts ; chez lui le travail intérieur était sinon contrarié du moins ralenti par cet autre travail extérieur et absorbant, qui est la politique et le souci passionnant des affaires publiques. Planta, lui, avançait par soubresauts soudains et intermittents. Maine de Biran marchait à pas égaux et mesurés, et c'est par là que ses démarches sont si instructives.

Nous l'avons laissé sur le rocher du stoïcisme, ne cherchant qu'en lui et dans ses propres forces le bonheur et la vertu. Mais voici que les appuis intérieurs s'écroulent, sa volonté le trahit, sa confiance l'abandonne, ses affections gémissent : « Une vie si malheureuse, si elle durait, s'écrie-t-il, ne vaudrait pas le néant. Et aujourd'hui l'attrait, le charme de la vie n'est plus en moi ni hors de moi[68]. » Plus il marche, plus en lui l'idéal s'élève, plus ce moi lui paraît misérable, délabré, laissant pénétrer le mal par toutes ses fissures. Enfin il le condamne par cet arrêt décisif, et il en sort par cet aveu et ce religieux appel : « L'orgueil, s'écrie-t-il, fera le supplice de ma vie, tant que

je ne chercherai pas plus haut un esprit qui dirige le mien ou se mette à sa place [69]. »

Il écrivait de même : « Il faut pour être heureux que l'homme tienne à quelque chose qui n'est pas lui, qui est plus que lui, qui le soutienne quand il chancelle, qui reste quand il passe. Voyez les consolations de la philosophie stoïcienne et comparez-les avec celles de la religion ! » — « C'est donc avec raison que Fénelon l'a dit : « Notre cœur blessé dans
« la partie la plus intime de ses attaches les plus
« douces, les plus honnêtes, les plus innocentes,
« sent bien qu'il ne peut plus se tenir à lui-même,
« et il s'échappe de lui pour aller à DIEU[70]. »

IV

Deus ! Ecce Deus ! Maine de Biran n'avait plus qu'un dernier pas à franchir : celui qui, du Dieu de la raison, devait le conduire au Dieu de la révélation, par ce même chemin de l'étude de soi qui l'avait déjà fait « sortir du temps et du changement pour entrer dans l'infini divin ».

Il arrivait. C'était en 1818. Le 28 mai, Maine de Biran écrit cette note décisive, où se trouve, avec les motifs de sa conversion, le manifeste irrévocable de sa vie nouvelle : « Ne trouvant ni en moi ni hors de moi, dans le monde de mes idées ni dans celui des objets rien qui me satisfasse, je suis plus enclin, depuis quelque temps, à chercher dans les notions de l'Être absolu, infini, immuable, ce point d'appui fixe qui est devenu le besoin de mon esprit et de mon âme. Les croyances religieuses et morales que la raison ne fait pas, mais qui sont pour elles une base et un point d'appui nécessaires, se présentent comme mon seul refuge ; et je ne trouve de science vraie que là précisément où je ne trouvais autrefois, avec les philosophes, que des rêveries et

des chimères. Mon point de vue a changé avec mes dispositions et mon caractère moral [71] ; »

Ces dernières lignes disent bien quelle sorte de transformation s'était opérée dans Maine de Biran. Ce sont les dispositions morales qui ont changé le point de vue. C'est la conversion du cœur qui prépare et provoque la conversion de l'esprit. Maine de Biran entre dans la foi par le chemin de l'amour, et dans l'action pratique par la grâce de la prière. Aimer Dieu, le prier, et enfin le servir, furent en lui les degrés de ces élévations dont parle le Psalmiste : Ascensiones in corde suo disposuit.

Maine de Biran veut donc commencer par aimer.. « On n'entre dans la vérité que par la charité [72], » avait écrit Pascal. — Comment cela se peut-il faire ? comment peut-on aimer ce qu'on ne connaît pas ? C'était d'abord l'objection de Maine de Biran. — Mais, se répond-il ensuite, ne le connaît-on pas, du moins comme idéal, comme type mystérieux, mais type subsistant de toute perfection ? A ce titre, ne peut-il pas être l'objet de notre désir, ou, ce qui est la même chose, l'objet de notre amour ? car désirer, c'est aimer. « Oui, conclut-il, on peut commencer par aimer l'Inconnu, quand on sent que rien ici-bas ne peut satisfaire les besoins de l'âme, et c'est en se détachant de tout objet sensible que l'âme se fixe sur Dieu, qui est sa fin, son principe, sa vie tout entière. »

Ce qui était naguère pour lui un paradoxe est devenu désormais un principe fécond : « Toute morale, dit-il, comme toute religion, commence par l'amour, et il ne peut y avoir de connaissance du vrai, du bon, du beau, du juste, du devoir, sans amour de ce vrai, de ce bon, de ce devoir. Ce sentiment d'amour est le principe et la base de toute notion morale [73]. » — « Tout le christianisme, c'est qu'il faut aimer, c'est par l'amour seul que nous nous unissons à l'Esprit [74]. Il n'y a que le vrai amour qui puisse donner la joie[75]. »

Cette joie de l'amour divin, quand lui sera-t-elle donnée ? Maine de Biran se sent triste, exilé, gémissant : « Je suis comme un pauvre abandonné dans une terre ennemie où les combats sont continuels. J'éprouve dans chaque lieu les tristesses de l'exil… Pourquoi donc désirerais-je de changer de situation ? Il faut attendre patiemment le moment de la délivrance. Ce sera en Dieu seul que nous goûterons une joie parfaite, que nous serons quittes de tout embarras, dans une pleine liberté, délivrés de toute peine d'esprit et de corps, jouissant d'une paix solide, intérieure et extérieure, d'une paix affermie de toutes parts[76]. » Et plus haut, s'inspirant de la pensée de Fénelon : « Le cœur est comme un arbre desséché jusqu'à la racine. Mais attendez que l'hiver soit passé et que Dieu ait fait mourir tout ce qui doit mourir, alors le printemps ranime tout [77]. »

Puisqu'il voulait renaître, et qu'il savait que la vie est dans le sein de Dieu, qu'avait-il de mieux à faire que de puiser à ce sein et d'y aspirer cette vie ? C'est ainsi que Maine de Biran fut bientôt amené par l'amour à la prière, qui est la voix de l'amour : « Premièrement désirer, sentir ses besoins, sa misère, sa dépendance, et faire effort pour s'élever plus haut. Secondement prier, afin que vienne l'Esprit de sagesse ou que le royaume de Dieu arrive ; prier, tenir l'œil tourné vers la source d'où vient la lumière : ainsi l'homme se trouve en possession d'un trésor infini, inépuisable [78]. » — « Qui donc me donnera les ailes de la prière [79] ? » — « Que j'ai besoin de prier ! » dit-il une autre fois. Puis aussitôt après, quand il s'est retrempé dans le rafraîchissement de la présence de Dieu : « Journée de bien-être, écrit-il, de calme et de raison, effet de la prière[80]. »

Maintenant l'homme de désirs est devenu un homme de prière. Il ne renonce point pour cela à sa psychologie ; il lit encore les livres ; mais à ceux qui discutent il préfère

désormais ceux qui élèvent à Dieu, les psaumes qu'il cite partout, les écrits spirituels de Fénelon, le livre de l'Imitation et le saint Évangile, dont il s'était fait une règle de lire un chapitre chaque jour. « La prière, écrit-il, les exercices spirituels, la vie contemplative, ouvrent le sens supérieur, développent cette face de l'âme tournée vers les choses du ciel ordinairement si obscurcie. Les premiers chrétiens et les hommes qui ont mené une vie vraiment sainte ont connu ces moyens [81]. » Dans le même endroit, il appelle cela le régime de la vie morale ; et devinant cette règle de l'oraison mentale quotidienne, qui est le rudiment de ce régime des âmes : « Je ne sentirai de progrès, écrit-il le 20 décembre 1823, qu'autant que, s'élevant dès le matin vers le ciel, mon âme y cherchera tout son aliment, son pain quotidien et son repos[82]. » — « Agir, méditer, prier sans cesse, dit-il, voilà les seuls moyens du renouvellement de l'homme intérieur... Ce renouvellement s'obtient surtout par une méditation soutenue, par la prière fervente où l'âme humaine s'élève jusqu'à la source de la vie, s'y voit de la manière la plus intime, s'y trouve identifiée par l'amour[83]. »

En même temps qu'il faisait ces confidences à son Journal, il laissait sa religion déborder dans chacune de ses lettres à ses filles. A partir de cette année 1818, il n'y est plus question que de la confiance en Dieu, de la soumission amoureuse à sa volonté sainte, de sacrifice et de prière : « Plus mes bonnes filles me laissent lire dans leurs âmes, et plus je me sens heureux d'être leur père. Je prie Dieu de développer dans leurs cœurs, par le secours de sa grâce, ces précieux germes de religion et de vertu qui seuls peuvent assurer le bonheur. » Il leur écrit avec Fénelon : « Tandis que le monde nous rit et que notre voix semble douce, ne cessons pas de craindre et tâchons de comprendre le mystère de la grâce qui joint la béatitude avec les larmes. » — « Vous m'édifiez, mes chères enfants,

vous m’apprenez à supporter les ennuis de la vie et à me supporter moi-même, enfin à me soumettre à la volonté de Dieu et à espérer en ce bon et puissant consolateur. » — « Avant de me jeter dans les affaires, je lis un chapitre de l’Imitation. Voilà où l’on prend un peu de patience et de courage. » — Et un peu plus tard, 1821 : « Je ne laisse jamais passer un dimanche sans vous consacrer, — après Dieu, — mes toutes bonnes, les premiers moments de ce jour. » — « Priez pour moi, mes chères enfants, pour que Dieu soutienne ma faiblesse. » — Et enfin : « Après le sentiment religieux, qui est le premier besoin de l’âme, celui qui me lie à mes chères filles est mon bien le plus vrai, celui sur lequel je compte le plus [84]. »

Maine de Biran croyait, il méditait, il priait : il était donc tout simple que, mettant sa conduite d’accord avec sa foi, il fit enfin de son christianisme un christianisme pratique. Lui-même ne se disait-il pas : « Il faut que la foi naisse du sentiment, de la pratique et de la grâce surnaturelle [85] ? » N’avait-il pas écrit cette belle maxime : « Ce sont les œuvres qui font naître l’amour, et l’amour produit les croyances [86] ? » Il avait soif de la grâce, et la grâce coulait à pleins bords dans l’Église. Il ne lui restait donc qu’à entrer dans cette Église, à en chanter le Credo, à en recevoir les sacrements, et à reposer, sur le sein du vrai Maître des âmes, sa tête fatiguée de tant de veilles inquiètes.

Comment dire, après cela, que cette démarche si simple, si logique, si clairement indiquée, Maine de Biran fut trente ans avant que de l’accomplir ? Comment conciliera-t-on ce langage, ces élans, cette fréquentation de nos auteurs mystiques, avec une existence vide de la présence réelle et de la vie de Jésus-Christ ? Qui pourra croire enfin que, jusqu’à ses derniers jours, il oscille, va, revient, cherche, doute, souffre sans relâche, et ne s’approche de l’autel qu’au moment de partir pour l’éternité ?

« Ah ! disait-il lui-même, que ne puis-je avoir la force de m'appliquer uniquement à ce qui me perfectionne, à me faire bien vivre et à me préparer à bien mourir ! » — « Je me prépare sans cesse à agir, avouait-il, mais sans arriver à aucun résultat. »

Accusons de ces retards la pusillanimité que lui-même se reproche, mais tenons compte avant tout du procédé de l'esprit, qui arrêtait sans cesse et paralysait les élans de son cœur. Qu'on étudie son âme, qu'on l'analyse afin d'y faire la lumière, pour la remettre, ainsi éclairée et guérissable, entre les mains de Dieu, voilà ce que j'ai loué de cette riche et profonde méthode psychologique. Mais on comprend également que si elle est la voie, elle ne doit pas être le but, et que son tort est d'absorber l'esprit dans un détail d'analyse éternel, lequel condamne l'homme au supplice d'Ixion, tournant sans cesse sa roue sans avancer jamais. On comprend, en second lieu, que cette observation continue de soi-même manque de criterium dans ses résultats, qu'elle est plus induction que démonstration, qu'elle découvre plus de besoins qu'elle n'indique de remèdes, qu'elle soulève plus de problèmes qu'elle ne fournit de réponses. Enfin elle ne peut être une méthode complète, applicable à tout ordre de vérités religieuses : car si la Religion est un sentiment qui se révèle à la conscience, elle est aussi un fait, elle est une doctrine, et ni le dogme ni l'histoire ne relèvent, que je sache, de l'expérimentation de la conscience intime.

De là, dans le christianisme de Maine de Biran, d'immenses lacunes de l'ordre doctrinal et historique. Il n'avait lu qu'un livre, le livre de son âme ; il eût fallu en interroger un autre, celui de la révélation. Le premier ne fait que les demandes, les réponses sont dans le second. Aussi que de réponses lui manquent ! Chute, péché, rédemption, Église, sacrements : questions capitales dont on s'étonne que Maine de Biran ne dise rien. C'est parce qu'il n'en sait rien. C'est à l'autorité qu'il eût fallu

s’adresser ; c’est elle seule, comme il l’avouait, « qui résout les problèmes que la philosophie propose. » Le cœur le sollicitait de s’en remettre à elle ; mais l’esprit, s’obstinant à tout examiner, tournoyait sur lui-même, pendant que l’âme procédait par un élan direct. Ils tendaient au même but, mais par un procédé et avec un mouvement de vitesse différent : le mouvement du cœur se faisait en ligne droite, le mouvement de l’esprit décrivait une spirale. C’était beaucoup plus long. Il devait arriver tard, mais enfin il arriva.

V

Maine de Biran allait avoir cinquante-huit ans : la vieillesse était venue pour lui avant l’âge. Il voyait « déjà descendre, comme lui-même s’exprime, les grandes ombres qui allaient bientôt l’envelopper ». Les forces morales diminuaient en même temps que les forces physiques, et il se plaignait tristement « de ne plus sentir en lui ce pressentiment de durée et de vie qui porte à entreprendre ». — « On se croit, on se dit malade, on se soigne, répétait-il. Vaines précautions ! La maladie qu’on porte en soi est incurable ; il faut s’y résigner et attendre patiemment la fin, la mort, qui est le seul remède [87]. »

Un séjour à Saint-Sauveur et un autre aux Eaux-Bonnes, en 1819, avaient semblé conjurer le danger de sa santé. Mais, de retour à Grateloup, Maine de Biran s’était retrouvé aux prises avec toutes ses misères ; il se disait avec Jacob : « Cunctis diebus quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea. J’attends, j’espère aussi tous les jours mon changement, qui ne peut manquer d’arriver à la mort, quand l’âme sera délivrée de ce corps périssable et libre de toutes ses entraves. Jusque-là je n’ai qu’à me résigner : Gloriabor in infirmitatibus meis[88]. »

Ces infirmités ne firent que s'accroître dans les années suivantes : « J'ai été constamment dans un état maladif, écrit-il à la fin de juin 1820 ; toutes les membranes muqueuses sont affectées et produisent des désordres : la fièvre, la toux, un abattement singulier qui se communique à l'âme et lui ôte toute énergie de pensée et de volonté… Comme une plante qui se dessèche, j'attends l'influence du soleil, je souffre violence[89]. »

Il venait d'écrire ces lignes douloureuses, quand, le 27 du même mois de juin 1820, il apprit la mort du jeune Loyson, maître de conférences à l'École normale, frappé subitement dans la maison que lui-même habitait à Paris. Il perdait dans Loyson un véritable ami d'intelligence et de cœur. Une paternité d'âme l'inclinait vers ce jeune homme de talent et d'avenir, philosophe et poète, dont en outre la vie « était pleine de souffrances, et dont les sentiments mélancoliques, dit-il, étaient comme le présage de sa fin prématurée ». Maine de Biran ne vit dans le départ de son ami qu'une invitation à le suivre, et il lui adressa dans son journal intime cet adieu consolé par l'espérance : « Il est en paix, écrit-il ; j'espère que cette âme si belle jouit maintenant de la plénitude de vie, de lumière. O mon ami ! si, comme nous l'avons pensé quelquefois ensemble, les âmes ont un mode de communication intime et secrète, auquel les corps ne participent pas, votre âme doit avoir des moyens de se faire sentir à la mienne, et de lui inspirer des sentiments meilleurs, des croyances plus fixes [90]. »

Les croyances chrétiennes se fixaient, en effet, de plus en plus dans son âme. Il y avait, dans l'année, tels jours solennels, comme le vendredi saint, qui ne s'écoulaient jamais sans laisser leur trace de joie ou de remords. Ce sont les jours où les sacrements apportent aux vrais chrétiens la visite de Dieu. Maine de Biran y aspirait ; il se sentait sollicité par les avances divines, mais sans y répondre encore ; et tout se passait pour lui en impressions

confuses, sans le courage de l'action. Il y a tout cela entre ces lignes, écrites le 31 mars 1820 : « Il se passe toujours en moi des choses extraordinaires à cette époque de l'année ; mais je n'ai point de but. Je cherche des sentiments et des impressions au sein de cette religion que je voudrais aimer, et où je sens confusément qu'est placée toute consolation, toute espérance [91]. »

Il avait dit de même dans une semaine pareille, quelques années auparavant : « Il y a dans l'air qu'on respire, à cette heureuse époque de l'année, quelque chose de spirituel qui semble attirer l'âme vers une autre région, et lui donner la force de se dégager en quelque sorte des liens du corps pour commencer une plus haute destinée [92]. »

Un autre jour, jour semblable, vendredi saint 5 avril 1822, il médite un passage de saint Jean Chrysostome sur Jésus-Christ en croix, et quelques lignes au-dessous il place ces paroles : « Puissé-je consommer tranquillement mon sacrifice par la plus complète abnégation de moi-même[93] ! »

L'heure du sacrifice n'était pas éloignée, et Maine de Biran en sentait les approches : « L'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle, écrit-il le 19 mars 1824 ; le moi divin aspire à sortir de cette boue et à rompre ses liens [94]. » Et comme il ressentait vivement les aiguillons du mal qui le consumait : « Délivrez-moi du mal, s'écrie-t-il le 27 mars, et donnez à mon âme la force qu'elle n'a pas en elle-même pour s'élever vers vous et trouver son repos. Donnez-moi, Seigneur, et je vous rendrai ! Soutenez-moi contre ma faiblesse, sans vous je ne puis rien[95]. »

Le 12 avril, il écrit à sa fille Adine souffrante elle-même : « Dans ce tracas de visites, d'affaires et d'ennuis, il reste à peine quelques moments pour se recueillir en soi et chercher sa paix dans ce petit coin de l'âme, ou dans ce fond où l'on trouve Dieu. C'est en se mettant en sa présence et en tâchant de s'y maintenir par quelques

courtes élévations qu'on calme beaucoup d'orages et qu'on trouve sa paix là où elle est uniquement. Il m'est doux, chère enfant, de te voir, ainsi que ta sœur, tendre toujours vers ce centre du repos où j'aime à penser souvent que nos âmes se rencontrent. Quant à notre pauvre vie passagère, elle est dans les mains de la Providence qui en dispose comme elle l'entend, pour nous préparer à quelque chose de mieux. »

A partir de ce moment, les Pensées du journal deviennent de plus en plus rares, courtes, entrecoupées, comme les dernières syllabes d'une voix qui s'éteint. Elles deviennent aussi de plus en plus religieuses ; chaque ligne est une prière plaintive, mais résignée. Il s'écrie avec Job : Et factus sum mihimetipsi gravis. Il dit avec David : Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum. Puis, le 17 mai 1824, se traînant vers son journal pour la dernière fois, il y dépose, de sa main tremblante, les conclusions suprêmes de sa philosophie.

Ce sont d'abord quatre sentences morales que l'éternité prochaine semble déjà consacrer de son autorité :

« Il faut toujours être deux, et l'on peut dire de l'homme même individuel : Væ soli !

« Contre les affections déréglées et la douleur il faut la force de Dieu.

« Contre les égarements de la raison humaine il faut la lumière de Dieu.

« La sagesse, la vraie force, consiste à marcher en présence de Dieu, à se sentir soutenu par lui. Autrement, væ soli ! »

Puis résumant en trois lignes ses illusions passées, ses croyances présentes, ses espérances pour l'avenir :

« Le stoïcien est seul, dit-il solennellement, ou avec sa conscience de force propre qui le trompe.

« Le chrétien ne marche qu'en présence de Dieu et avec Dieu, par le Médiateur qu'il a pris pour guide de sa vie

présente et future [96]. »

Ce fut son dernier mot, et ce dernier mot était le nom de son Sauveur. Maine de Biran venait de jeter l'ancre dans le port. La philosophie séparée, jugée en dernier ressort et condamnée sans appel, se rattachait à la révélation et par elle à l'espoir de la claire vision, dont l'aube semblait déjà teindre ce front mourant.

Le malade passa encore deux longs mois à souffrir, à prier, à attendre : « Il faut, dans cet état, écrivait-il, le 16 mai, à ses filles, une grâce particulière ou un grand effort de l'âme pour se supporter soi-même. » En juin, il leur raconte que son médecin vient de le soumettre aux épreuves de « l'instrument de M. Laënnec », le stethoscope, inventé seulement depuis 1816. « Je me résigne à tout, et pour la dernière fois, je me livre aux expériences médicales. » Au mois de juin, son fils Félix était accouru auprès de lui, M^me^ Maine de Biran aurait voulu être là, elle aussi, elle surtout ; et répondant à Félix : « Je suis prête à partir ; rien ne m'empêchera d'aller auprès de lui, s'il ne peut pas venir lui-même. » Le fils les rassurait, il n'y avait rien d'alarmant, tout était à l'espérance, écrivait-il encore le 18 juillet ; et deux jours après, le 20, Maine de Biran remettait entre les mains du Médiateur divin l'âme inquiète qui n'avait cessé d'aspirer vers Lui.

On n'a pas de détails sur ses derniers instants. On sait seulement que sa fin fut chrétienne et pieuse, et qu'il y eut entre lui et ce Dieu tant cherché une rencontre et un embrassement dans la sainte communion de l'Église catholique. Quelques lignes trop courtes insérées dans une feuille religieuse du temps nous apprennent qu'un prélat qui était son ami, l'ayant visité souvent pendant ses derniers jours, lui ouvrit ces trésors de pardon et de consolation dont il n'avait peut-être pas assez connu le prix.

« Maine de Biran remplit d'une manière édifiante ses devoirs de chrétien, et reçut les sacrements des mains de

son pasteur, M. le curé de Saint-Thomas d'Aquin[97]. »

VI

Maine de Biran avait fait peu de bruit pendant sa vie, et le jour de ses obsèques il n'y eut que deux de ses disciples, M. Royer-Collard et M. Cousin, qui suivirent son cercueil, avec sa famille. Dix ans s'écoulèrent sans que ses écrits fussent livrés au public. M. Cousin, à qui la famille les confia, commença en 1834 et ne termina qu'en 1841 une première édition des Œuvres philosophiques. M. Ernest Naville, protestant génevois, publia les Pensées en 1857 ; puis, deux années après, les Œuvres inédites. C'est alors que l'opinion s'émut en sens divers autour de ce nom et de ces livres, comme dans l'antiquité on se battait sur la tombe des chefs les plus vaillants pour se disputer leurs armes.

Nul ne pouvait contester que Maine de Biran n'eût fini parla profession philosophique et pratique du christianisme. « Le philosophe de la volonté, écrivit M. Cousin, devait finir par le mysticisme, en invoquant une intervention divine, une grâce mystérieuse qui descend d'en haut sur l'homme[98]. » Il était d'autant plus facile à M. Cousin de faire une pareille prédiction que, le premier, il avait lu le manuscrit du journal qui la montrait accomplie. Mais, gêné par les fortes conclusions chrétiennes de son ancien maître, il avait rendu le précieux cahier à la famille, ne trouvant pas à propos de le publier.

M. Jules Simon, dans la Revue des Deux-Mondes, 15 novembre 1841, rendit compte de la publication des Œuvres philosophiques, et loua Maine de Biran de sa passion pour la psychologie. Il le loua beaucoup moins de son christianisme, qu'il affecta de confondre avec son royalisme : « Conservateur, disait-il, royaliste et catholique

ne se séparaient guère alors. » Selon lui, Maine de Biran n'est « qu'un esprit timide et assez peu instruit, forcé dans ses discussions avec M. Cousin à revenir toujours au fait de la conscience, et pour le reste à la foi du charbonnier ». Il va jusqu'à écrire que le christianisme de Maine de Biran « ne se trouve que dans quelques phrases échappées à sa plume, qui trahissent une sorte de croyance à des communications directes entre Dieu et l'homme[99] ». L'excuse de M. Jules Simon est qu'il écrivait son article en 1841, et que les Pensées n'avaient pas encore paru à cette époque. Il n'avait pas davantage pu lire le Journal.

M. Sainte-Beuve l'a lu. Il lui a consacré une de ces élégantes Causeries du lundi aux couleurs chatoyantes, où chacun peut trouver la nuance qu'il préfère. Malgré certaines critiques dont quelques-unes sont sévères, il a bien reconnu les vertus propres de ce livre : la richesse des vues, la sincérité parfaite, l'honnêteté, la bonté, la profondeur à force de candeur, un sentiment moral qui anime et personnifie ses recherches, qui les rend touchantes et qui leur donne, avec plus de douceur et d'affection, quelque chose de l'intérêt qu'auront éternellement les angoisses et les fluctuations orageuses de Pascal à la poursuite du bonheur. « Bien des esprits, dit-il, suivront et partageront ainsi désormais les vicissitudes morales de Maine de Biran. Ces tourments sont d'une noble espèce, et l'humanité a, de tout temps, estimé ceux qui y furent sujets et qui se sont montrés capables de ces belles croix[100]. »

Enfin, sur ce sujet, la conclusisn de M. Sainte-Beuve est qu'il ne conclut rien, et il termine son étude par cette curieuse et pauvre fin de non-recevoir : « Quand on a bien lu ce livre, il naît, selon l'esprit et les dispositions qu'on y apporte, une foule de réflexions sur les problèmes les plus importants et les plus déliés de notre condition humaine. Mais la nature si délicate de ces problèmes fait qu'il vaut

mieux que chacun tire sa leçon comme il l'entend et boive l'eau de la source à sa manière. Je me suis borné à faire mon office et à montrer le chemin[101]. »

Mais ce chemin mène à un but, et ce but a un nom : c'est le christianisme ; et les vraies conclusions de cette étude sont celles du P. Gratry, de M. Nicolas et de M. Naville.

D'abord, dans l'ordre moral, la leçon principale qui ressort de ce livre, celle qui domine les autres, c'est qu'un cœur droit, honnête, délivré des attaches aux choses périssables, soulevé par une prière humble et persévérante, aidé d'ailleurs des secours qui l'environnent dans un milieu chrétien, peut, en partant du degré le plus infime de la pensée, remonter graduellement jusqu'à la vérité, qui vient au-devant de lui, parce qu'Elle a déclaré qu'elle ouvre à ceux qui frappent à la porte, et que les cœurs purs verront Dieu.

Dans l'ordre intellectuel, le livre de Maine de Biran offre deux conclusions non contradictoires, mais différentes. Il prouve la puissance comme aussi l'impuissance de la philosophie ; il constate également son étendue et ses limites.

Certes, quand on voit un homme de la valeur intellectuelle de Maine de Biran traverser quarante années d'études, de souffrances, d'expériences, de recherches, de sollicitudes anxieuses, pour parvenir à peine dans ses derniers moments à retrouver les bases de la philosophie chrétienne, on ne peut s'empêcher premièrement de confesser qu'il y a dans cette méthode de psychologie expérimentale une infirmité chronique, irrémédiable. Même fût-elle plus puissante, fût-elle même souveraine, elle ne saurait encore devenir la méthode populaire et universelle. Trois ou quatre hommes peuvent bien, dans le long cours des siècles, se condamner à ces veilles et battre leur esprit, comme on bat le silex, pour en faire sortir après beaucoup de temps une étincelle de vérité. Mais il est

évident que l'humanité en masse n'a ni le temps, ni le génie, ni le courage de s'enfoncer dans ce travail de beaucoup de peine et de peu de profit ; et que Dieu a dû faire luire, au lieu de l'étincelle, un foyer de lumière éclatant, manifeste, accessible à tous, tel que l'autorité, dans l'Église catholique, nous en offre le bienfait. A la masse des hommes il faut une doctrine enseignée et toute faite. Or nous sommes tous de cette masse ; car quel est celui d'entre nous, si fort, si grand fût-il, qui irait se consumer dans de telles recherches, pour mourir, ainsi que Maine de Biran, une heure après avoir trouvé la vérité, ou, ce qui serait infiniment plus triste encore, une heure avant de la posséder ?

Mais ceci supposé, et une fois admise l'impossibilité de l'étude individuelle pour la masse des hommes ; une fois reconnue, même pour l'élite des esprits, l'impuissance de la science séparée de la foi, il est facile de trouver, dans Maine de Biran, la part belle encore de la vraie philosophie, son devoir, ses fonctions, son rôle d'introductrice à la théologie, ainsi qu'on l'appelait au moyen âge. On peut dire d'elle, comme du Précurseur dans l'Évangile, qu'elle n'est pas la lumière, du moins toute la lumière ; mais elle rend témoignage à cette lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde. Elle l'appelle, l'entrevoit, la prophétise, la montre à ceux qui ne la connaissent pas : Ecce Agnus Dei ; elle prépare ses voies : Parate vias ! et elle lui laisse l'empire dont elle a dressé pour elle le trône dans les âmes.

Voilà jusqu'à quel point de foi et de religion l'observation de soi-même, de son cœur et de ses besoins, avait conduit cet homme. Ce qui fait le prix singulier de ses Pensées, c'est donc la révélation des affinités secrètes que le christianisme rencontre dans les âmes. Le jour où ce livre entrait dans la publicité, la démonstration morale du christianisme recevait une confirmation expérimentale. Une observation incessante de l'expérience de plus de

trente années avait prouvé qu'il y a entre la révélation et notre âme bien comprise une telle harmonie, qu'il devient impossible de creuser le fond de l'une sans y trouver la place toute faite pour l'autre. Ainsi la Religion se montrait, dans ce livre, comme une seconde nature superposée à l'autre, la nature chrétienne, pour me servir de l'expression célèbre de Tertullien. La connaissance de soi-même avait conduit logiquement à la connaissance de Dieu, selon le titre profond d'un livré de Bossuet, et le Nosce teipsum du pythagoricien trouvait son complément dans cette belle formule de saint Augustin : Noverim te, Deus ! noverim me !

Voilà la philosophie de Maine de Biran. Ce fut la philosophie du passé, celle de saint Anselme, de saint Thomas, de Bossuet, de Leibnitz, de Fénelon. Ce sera la philosophie de l'avenir, si l'avenir doit faire faire un grand pas aux esprits.

« Oh ! que nous sommes loin, s'écrie M. Naville, à la dernière page de son Introduction aux Œuvres de Maine de Biran, que nous sommes loin d'avoir solidement implanté dans le sol de la science ces vérités évangéliques que le cœur réclame, que la conscience accepte, qui éclairent l'esprit, étendent son horizon, et tout ensemble le préservent des abîmes ! Que nous sommes loin de voir régner une philosophie digne de ce nom, qui nous laisse le Dieu vivant et vrai, créateur du monde et de l'humanité, l'ordre moral dans toute sa pureté sainte, un soulagement à nos souffrances, un pardon à nos fautes, la prière et les fermes espérances de l'avenir !

« Reprenons donc, poursuivons l'œuvre si excellente de la science chrétienne ! Que la pensée qui a transformé le monde verse toujours plus ses eaux profondes et pures dans le domaine propre de la philosophie. Dans cette œuvre aidons-nous du travail des siècles et des efforts des docteurs de l'Église. Aidons-nous des recherches de toutes les intelligences, de toutes les âmes sincères qui, comme

Maine de Biran, sont venues à la foi sans déserter la science..., et, munis de ces ressources, marchons en avant[102] ! »

Voir sur la vive piété des derniers jours de Maine de Biran, l'article nécrologique de M. Elie de Biran au Moniteur, 23 juillet 1824, et la brochure Maine de Biran, Denlu 1868 [st, les paroles de M. Chilhand de la Rigaudie, député, à la séance du 23 juillet 1824.

La Correspondance de Maine de Biran a été publiée récemment, 1908, par M. le chanoine Mayjonade. secrétaire de l'évêché de Périgueux, ainsi que certains documents biographiques de la plus grande valeur.

CHAPITRE III

SANTA-ROSA

> O mon ami, que nous sommes malheureux de n’être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l’existence n’est qu’un espoir, un désir ardent, une prière fervente. Je voudrais avoir les vertus et la foi de me mère !
>
> (SANTA-ROSA, Lettre à M. Cousin.)

Le comte Sanctore de Santa-Rosa fut un des patriotes les plus entreprenants et les plus convaincus de la jeune Italie. Né le 18 novembre 1783, dans la petite ville de Savigliano, il portait dans sa tête l’énergie naturelle aux hommes de la montagne. Sa mère était fort jeune, quand elle le mit au monde. Son père, colonel au régiment de Sardaigne, désirant faire de son fils un soldat comme lui, l’emmena parmi ses hommes dès l’âge de dix ans. Il périt à Mondovi ; mais son âme avait passé dans celle de son fils, et tout jeune Santa-Rosa avait déjà fait contre les oppresseurs de son pays le serment d’Annibal. Il quitta donc le service dès qu’il vit le Piémont entre les mains de la France, et se mit à étudier, méditer et attendre.

Cependant il fallait vivre. Le comte de Santa-Rosa était loin d’être riche, et il en aurait eu peu de souci pour lui-même. Mais ayant épousé, vers 1807, la fille du comte Vial Derossi, laquelle lui apportait plus de vertus que d’argent, force lui fut d’accepter les fonctions de sous-préfet de la

Spezia. Cependant il occupait cette place à contre-cœur : le rôle de mandataire de la France répugnait à ses principes et blessait sa fierté. A la Restauration il en secoua le joug, et on le revit, pendant la crise des Cent-Jours, venir reprendre son poste dans l'armée piémontaise, où il fit une campagne avec le grade de capitaine aux grenadiers de la garde. Mais la garde sarde ne fut pas appelée à Waterloo, et tout étant rentré, après la chute de l'Empereur, dans l'ordre et dans le droit, l'officier, incapable de subir le désœuvrement de la vie de garnison, entra dans l'administration au ministère de la guerre.

L'existence politique de Santa-Rosa date de cette époque. Libéral passionné, il applaudit à la révolution napolitaine, et voyant que l'Autriche profitait de ce mouvement pour essayer de mettre la main sur l'Italie, lui-même se mit à la tête du parti réformiste, dont le double but était de secouer le joug de l'Autriche et de donner au pays une constitution libérale.

Les commencements de l'insurrection parurent heureux. On vit se grouper sous la bannière de la réforme les hommes éminents de la cour et de l'armée, le marquis de Saint-Marsan, Provana de Collegno, le comte de Lisio, le prince de la Cisterna, le général Gifflenga, et au-dessus d'eux, le jeune prince de Carignan, Charles-Albert de Savoie, qui n'avait que vingt ans. Par Santa-Rosa un mouvement éclate le 10 mars 1821. L'armée s'insurge partout sous prétexte de soustraire à l'influence de l'Autriche le gouvernement du roi, qui, le 13 mars, abdique et se retire à Nice. Le prince de Carignan, institué régent, proclame la Constitution, et nomme Santa-Rosa ministre de la guerre.

Mais peu après tout change. Le jeune prince régent renonce à son titre, la Junte se dissout, le nouveau roi, Charles-Félix, destitue le ministre. Celui-ci lui résiste, et livre, le 8 avril, bataille aux Autrichiens dans cette plaine de Novare qui a été tant de fois fatale aux Piémontais. Mais

réduit à ses seules forces, qui diminuaient chaque jour, abandonné des uns et trahi par les autres, le ministre succomba. Il n'eut d'autre ressource que de s'enfuir à Gênes et de faire voile pour l'Espagne avec trois de ses amis, pendant que la cour de Turin le condamnait à mort et le faisait pendre en effigie. Enfin, traqué de toutes parts, il quitta Barcelone et se réfugia à Paris, où il arriva secrètement et se tint caché sous le nom de Conti.

Cette révolution n'avait duré que trente jours. Et au réveil de ce songe de quelques esprits généreux, que restait-il ? Douze mille Autrichiens campaient dans les villes et les places fortes du Piémont. Le prince Charles-Albert, prince de Carignan, était à demi banni, et menacé par l'Autriche dans ses droits à la couronne. Les autres conjurés, Santa-Rosa, Collegno, major de l'artillerie, Saint-Marsan, colonel des dragons de la reine, Lisio, capitaine des chevau-légers étaient condamnés à mort. Ils étaient déjà partis pour l'exil, en expiation d'un rêve de patriotisme prématuré[103].

En somme, cette révolution n'était qu'une aventure. Elle n'était pas véritablement mûre ni dans les esprits ni dans les choses. Elle devait donc échouer. Aujourd'hui que les idées qu'elle défendait ont prévalu dans les faits, on la juge avec plus de faveur ; et un homme qui, de nos jours, a joué dans la politique et la guerre un si misérable rôle, M. Farini, lui fait une large part d'éloges dans son Histoire d'Italie. Il n'en est pas moins certain que l'opinion publique se montra sévère envers cette échauffourée. Santa-Rosa lui-même n'en parla plus tard qu'avec cet accent d'inconsolables regrets :

« Je me rendrai à moi-même cette justice, dit-il, que je n'ai pas connu un seul instant ni l'intérêt, ni la peur, ni aucune passion dégradante ; mais je restai au-dessous des circonstances. A mesure que les éléments s'éloignent de moi, les souvenirs de mes fautes se présentent à mon

imagination avec plus de vivacité. Je pense toujours en frémissant à cette malheureuse affaire de Novare, où l'armée constitutionnelle fut mise si promptement en déroute. C'est ma seconde blessure. O mon ami, elle saignera toujours ; elle me fait languir misérablement[104]. »

Il écrivait encore dans le même sentiment : « Il y a, mon ami, des pensées qui poursuivent un homme toute sa vie. Tu me comprends et tu dois me plaindre. Que de reproches je me fais, et à quel prix je voudrais racheter ces trente jours de carrière politique, marqués de tant d'erreurs[105] ! »

Disons, pour être juste, que dans cette révolution l'homme valait mieux que l'œuvre. Une brochure éloquente que lui-même publia sous le titre de La Révolution piémontaise rend bien compte de ce que fut son activité. Mais ce sont ses lettres intimes qui révèlent son âme. Quelle était donc cette âme, sa foi, son espérance ? sur quel fond de croyances a-t-il bâti sa vie ? puis quel souffle les a renversées ? quelles ruines sont demeurées, et quels regrets, quels remords sont sortis de ces ruines ? M. Cousin le premier en a montré quelque chose dans une belle notice, mais il n'a pas tout dit, il ne le pouvait pas. c'eût été signer sa condamnation. Toutefois les lettres incomplètes qu'il a mises au jour nous en apprennent assez pour nous faire pénétrer dans le mystère moral le plus douloureux de tous : celui d'une belle âme qui s'isole peu à peu de l'atmosphère divine et qui étouffe dans le vide.

II

Santa-Rosa avait commencé par être profondément et pratiquement catholique. Sa foi lui était venue des leçons de son professeur, le célèbre abbé Valsperga de Caluso, et surtout de l'exemple religieux de sa mère, chrétienne admirable, que ce soldat, ce proscrit, ce libre penseur ne

put jamais oublier. On verra qu'en effet il procède de sa mère dans ce qu'il a de meilleur, et que pour redevenir chrétien il n'aurait eu plus tard qu'à se ressouvenir d'elle, et à retremper sa foi dans ses sources natales.

Il paraît bien cependant que, même avant sa fuite en pays étranger, le contact des sociétés secrètes avait altéré ces bonnes impressions ; mais rien ne put les effacer entièrement. Un de ses biographes lui rend le témoignage qu'il passait en Italie pour un homme de grande piété. Sa foi était éclairée ; on l'avait vu, dans un séjour en Suisse, défendre le dogme catholique contre des ministres protestants. A ses yeux l'argument tout à fait concluant en faveur de la religion, c'est qu'elle est souverainement une religion d'amour ; et tout lui répugnait de ce qui, contrairement à cet esprit de charité, portait, dans la défense des principes religieux, le caractère de l'agression et de l'absolutisme. L'Essai sur l'indifférence lui déplaisait par son ton d'acrimonie bilieuse ; et comparant ce livre d'ailleurs si éloquent à l'idéal chrétien que lui présentait l'Évangile, il en portait ce jugement que le temps n'a pas réformé : « L'orgueilleux Lamennais ne me fait aucun bien... Ce superbe sceptique me repousse au lieu de m'attirer. J'aime mieux ma chère Église catholique[106]. »

Pour lui, toute sa religion résidait dans son cœur, parce que, dans cette nature, le cœur emportait tout. Il y a de ces êtres que l'on dirait pétris d'une essence de flamme, et qui, semblables aux astres du firmament, ne sont qu'ardeur et lumière. Le comte de Santa-Rosa était de cette famille d'âmes. La religion, la patrie, la famille, l'amitié, l'exaltaient également. Tout sentiment en lui se tournait en passion ; et si, comme saint Augustin l'a dit excellemment, l'amour est la pesanteur, la gravitation de l'âme, ici ce devait être une force précipitante, car le contrepoids manquait. Il le sentait lui-même : « Je crois, écrivait-il, que je serai longtemps jeune par la tendresse du cœur et les

enchantements de l’imagination… Je sens que je suis jeune et que je ne suis pas fini. Il n’y a en moi que le cœur de bien achevé [107]. »

Aussi ce cœur était-il de ceux qui, toujours ouverts, débordent en tendresse sur tout ce qu’ils rencontrent. Dans l’étude si remarquable que M. Cousin a consacrée à son ami, il nous le montre, à Paris, logé près des toits, dans une pauvre chambre garnie de la rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, avec un de ses amis de Turin qui, sans être personnellement compromis dans la révolution, avait volontairement quitté son pays pour le suivre. « Quel est donc, se demande le biographe, cet homme avec lequel on préfère l’exil aux douceurs de la patrie et de la famille ? Il est impossible d’exprimer le charme de son commerce. Ce charme était pour moi dans l’union de la force et de la bonté. Son cœur était un foyer inépuisable de sentiments affectueux. Il était bon jusqu’à la tendresse pour tout le monde. Rencontrait-il dans la rue quelque malheureux, il partageait avec lui le denier du pauvre. Son hôtesse, une vieille femme que je vois encore, était-elle malade, il la soignait comme s’il eût été de sa famille. Quelqu’un avait-il besoin de ses conseils, il les prodiguait, et tout cela par un instinct irrésistible dont il n’avait pas même la conscience. Aussi était-il impossible de le connaître sans l’aimer. Je doute que jamais créature humaine, même une femme, ait été autant aimé. Il avait à Turin un ami à qui il avait pu confier sa femme et ses enfants, et un autre l’avait accompagné dans l’exil[108]. »

Comme preuve du sentiment que cet homme inspirait, M. Cousin rapporte qu’un pauvre Piémontais qui l’avait autrefois servi dans l’armée, ayant connu sa détresse, venait, lui et sa femme, dans le misérable grenier où il logeait et plus tard dans sa prison de la salle Saint-Martin, lui apporter le fruit de ses économies, avec le respect d’un ancien serviteur et le dévouement d’un ami.

J’ai voulu citer ces traits qui achèvent de le peindre. Avant de raconter comment l’esprit s’égara, c’est une consolation de rappeler que le cœur fut bon. Aussi bien aux yeux de Dieu, comme aux yeux des hommes, le cœur à toujours droit de grâce ; car ce Dieu est celui qui, voyant à ses pieds une grande misère abîmée dans un amour contrit, a pardonné beaucoup à qui avait beaucoup aimé.

III

Cet homme étant tout cœur, il était aisé de prévoir que celui qui se rendrait maître de son cœur deviendrait maître de sa foi. C’est ce qui arriva. On le prit par le libéralisme qui avait son culte ; et il fut tout à ceux qui vinrent à lui sous cette enseigne.

Certes, le catholicisme est loin d’être l’ennemi des sages libertés ; mais il faut bien convenir que ce n’était pas à l’Église qu’allaient les sympathies de l’école libérale, sous la Restauration. Le libéralisme français avait fait alliance avec la philosophie, alors dans sa fleur, et l’inclination qui portait le comte de Santa-Rosa vers le camp des libéraux le jeta naturellement dans le courant de leurs croyances comme de leurs opinions. Déjà il connaissait M. de Sismondi et le colonel Fabvier. M. Victor Cousin, ayant lu le livre sur la Révolution piémontaise, désira faire la connaissance de l’auteur. Il le vit, le félicita, et le fascina si bien par les séductions de son immense talent, que, dès la première visite, le proscrit tomba sous le charme et se livra à lui, avec cet abandon qui est plus spécialement la pente des malheureux.

Des relations habituelles de sympathique confiance s’établirent dès lors entre ces hommes, que bien des affinités rapprochaient l’un de l’autre. M. Cousin avait trente ans à cette époque. L’autre avait neuf ans de plus ; mais il était demeuré dans cette jeunesse d’âme qui garde

éternellement la puissance d’aimer. Santa-Rosa subissait l’exil pour ses idées. M. Cousin était en disgrâce pour les mêmes idées. Suspect de libéralisme, il venait de descendre de sa chaire de la Sorbonne et de voir son cours suspendu. Une fortune pareille supportée pour la même cause forma un nouveau lien entre le professeur déchu et le ministre proscrit. Chaque soir, Santa-Rosa s’échappait de sa retraite, gagnait la rue d’Enfer, où demeurait le jeune maître, qui, fort malade alors, cherchait à oublier ses souffrances en traduisant Platon. Le proscrit restait là jusqu’à onze heures ou minuit, partagé entre le charme de la conversation et les soins affectueux qu’il ne cessait de prodiguer à son cher malade. « Je n’ai jamais vu, raconte M. Cousin, de plus touchant spectacle que celui de cet homme si fort de corps et d’âme, se métamorphosant en une véritable sœur de charité, tantôt silencieux, tantôt gai, retenant sa parole et presque son souffle, pour ne pas ébranler la frêle créature à laquelle il s’intéressait. La bonté de la faiblesse n’est guère séduisante, car on se dit : C’est peut-être de la faiblesse encore. Mais la tendresse de la force a un charme presque divin. »

On comprend que bientôt une communauté d’idées s’établit, dans cette grande intimité de chaque jour. Sans être un homme de lettres, Santa-Rosa avait fait d’excellentes études. Il savait plusieurs langues, il écrivait fort bien : « Il avait l’esprit juste et droit comme le cœur, rapporte M. Cousin ; il détestait le paradoxe ; et, dans les matières graves, les opinions hasardées, arbitraires, personnelles, lui inspiraient une profonde répugnance. » Il se mit à lire les ouvrages du jeune professeur. « Avide de comprendre et de savoir, dit celui-ci, il dévorait dans mes livres tout ce qui tenait à la morale et à la pratique. Il possédait naturellement la bonne métaphysique dans une âme généreuse bien cultivée. Personne au monde ne m’a tant encouragé et soutenu dans ma carrière philosophique. »

A cette soif de savoir Santa-Rosa joignait une extrême défiance de lui-même. Il disait à M. Cousin avec une sincérité touchante qui l'honore : « Mon ami, moi, j'ai de la santé, un cœur tendre qui se passionne, une imagination faite pour ce cœur. J'ai l'esprit juste, mais nulle profondeur ; et j'ai une instruction si incomplète, ou pour mieux dire, je suis si ignorant sur un grand nombre de points importants, que cela devient un obstacle presque insurmontable à la plupart des travaux que je pourrais entreprendre[109]. »

Cet humble sentiment de son insuffisance devait lui devenir funeste, car il appelait le joug. Tant qu'il avait porté celui de l'Évangile, Santa-Rosa l'avait déclaré doux et léger. Mais le premier effet de ses amitiés nouvelles fut de le mettre en défiance contre ce qu'il avait nommé sa chère Église catholique. Cette disposition commença à se révéler par des insinuations qui se glissent dans ses lettres. « N'êtes-vous pas effrayé, écrit-il au docteur son maître, de voir en Europe les grandes vérités religieuses et morales abandonnées, presque sans défense, aux coups de deux sortes d'hommes également funestes à l'ordre et au bonheur des sociétés[110] ? » Les catholiques sont une de ces deux sortes d'hommes. Aussi voudrait-il se faire une foi religieuse qui ne fût pas subordonnée à la leur, et comme il ne se sent pas capable de cette œuvre, c'est alors qu'à la place du Révélateur divin il fait appel à un révélateur humain, plus au courant que lui-même des choses de Dieu et de l'âme, et il demande au philosophe de lui donner un symbole : « O mon ami, dit-il dans une lettre suppliante, j'ai dans l'esprit que votre philosophie, dans l'état où sont les choses, ferait un grand bien aux hommes[111]. »

« Cher ami, ajoute-t-il quelques lignes plus bas, c'est un devoir de faire entendre sa voix quand on a la conscience de sa force... C'est d'une manière bien autrement élevée

que vous pouvez servir la société humaine. » Enfin : « Tu es pour moi une sorte de conscience, » lui déclare-t-il un jour.

Et cela était vrai. Jamais disciple ne montra à un maître mortel une soumission plus humble. Il y eut à cette époque un moment d'abandon, où, faisant abdication totale de sa personne, Santa-Rosa livra à Cousin la dictature de son intelligence. Il ne faisait qu'une réserve en faveur de la question de l'immortalité, demandant qu'à tout prix on sauvegardât les droits sacrés de l'espérance. Il en avait tant besoin ! Il y a un si vif sentiment de ce besoin dans cette protestation et cette invitation adressée à son ami : « Moi qui ai la conscience d'un prolongement indéfini de mon existence morale, de mon existence de volonté et de liberté, qui l'ai pour vous et pour moi, je désire vivement que votre passage sur la terre soit marqué par votre influence sur le bonheur des autres passagers, nul grand bien n'étant sans récompense. Vous voyez, mon ami, que je vous aime tout de bon et comme un vrai dévot que je suis[112]. »

Or ce fut précisément sur l'immortalité que porta, entre les amis, le fort du débat, et que se produisit bientôt le dissentiment. C'était inévitable, car l'idée de l'autre monde est comme l'Océan : sur quelque courant que la pensée lance sa barque, c'est à elle qu'il faut forcément aboutir.

Il paraît que, dans ce débat, comme sur toute question, le jeune maître, essentiellement novateur, se jetait à l'aventure parmi les systèmes en l'air et les témérités scabreuses du sens propre. Santa-Rosa, lui, tenait pour les grandes et antiques croyances du genre humain. « Il me gourmandait souvent, écrit M. Cousin, sur plusieurs de mes opinions, et me ramenait souvent, des sentiers étroits et périlleux des théories personnelles, à la grande route du sens commun et de la conscience universelle. » Gardé par ces principes et ces traditions, comme dans une forteresse, Santa-Rosa pouvait être invincible, Mais malheureusement

le cœur avait de secrètes intelligences avec l'ennemi ; il désarma l'esprit qui, à la fin, faiblit et se rendit à discrétion : la foi était vaincue.

IV

Elle parut cependant se relever un moment à l'heure d'un péril extrême.

En 1822, Santa-Rosa s'était réfugié à Auteuil, chez M. Viguier, pour éviter les recherches de la police française, quand au bout de quelques mois, un jour, ayant osé sortir de cette retraite pour se rendre au chevet de son ami malade, il fut reconnu à Paris, arrêté, conduit à la Préfecture, et écroué ensuite dans la salle Saint-Martin, sous la menace d'être livré à la police du Piémont, c'est-à-dire à l'échafaud. Comme cela arrive toujours, la perspective de la mort le ramena des rêves creux de l'idéologie aux réalités du christianisme. « Pendant les deux mois qu'il passa à la salle Saint-Martin, nous apprend son confident, je ne l'ai entendu se plaindre ni du sort ni de personne. Il se prépara à bien mourir, et ne lut plus que la Bible. »

Mais cette disposition religieuse, née de la crainte, s'évanouit avec elle. Elle avait seulement prouvé une fois de plus que, quelles que soient les prétentions de la libre pensée, elle ne parvient pas à s'asseoir finalement dans sa sagesse factice : on vit en philosophe, on veut mourir en chrétien.

Le comte fut élargi, d'après une ordonnance de non-lieu rendue par le juge d'instruction. Mais comme la présence de l'ancien agitateur italien à Paris inquiétait le gouvernement, un arrêté ministériel de M. de Corbière l'interna à Alençon, sous la surveillance de la police du lieu.

Le poids de l'ennui s'y fit bientôt sentir douloureusement. Dès la première lettre, il se plaint de sa prison ; et en effet,

s’il faut l’en croire, la ville d’Alençon n’était pas de nature à le réconcilier avec l’internement : « Je suis logé, mon cher ami, dans la rue aux Cieux... J’ai deux chambres assez grandes ; mais une triste vue sur la rue, et une petite vilaine cour a remplacé le lac, les Alpes, Vevey et Clarens que j’avais sous ma fenêtre, il y a un an. J’ai voulu voir les environs ; j’ai rencontré la Sarthe croupissante et des champs fertiles. A force de chercher, j’ai trouvé un peu d’ombre à l’abri de quelques pommiers [113]. »

Dans la lettre suivante, le réfugié n’y tient plus : « Je cède à la nécessité, mon ami ; mais Alençon est une des plus tristes nécessités des quatre-vingt-quatre départements du royaume. Je suis si seul[114] ! »

M. Cousin comprit que sa présence pourrait être un remède à cet ennui. Il partit, malgré un état de santé déplorable ; et, bravant les soupçons ombrageux de la police, il vint à Alençon s’établir pour quelques semaines auprès du proscrit. Il avait pris une des deux chambres de son ami, pour être plus à portée de l’entretenir souvent. Et comme le philosophe était constamment malade, Santa-Rosa l’entourait de soins presque maternels : « Je n’en ai jamais connu de pareils, dit-il lui-même. Il serait impossible de décrire la tendresse qu’il me témoigna. Ce mois passé ensemble acheva de nous unir. Je pus lire dans son âme et lui dans la mienne ce qu’il y avait de plus caché. »

Là, la question vitale de l’existence future se présenta de nouveau, et ce fut dans ces dernières confidences de l’amitié que se livrèrent, sur ce terrain, les assauts décisifs dont l’enjeu n’était autre que l’Éternité. Le proscrit s’y tenait comme à sa dernière ancre. M. Cousin doutait et il ne se privait hélas ! pas de lui faire part de ses funestes incertitudes : « Ce fut pendant ce mois, a-t-il écrit lui-même, que je composai l’argument du Phédon sur l’immortalité de l’âme. Santa-Rosa aurait désiré que je visse aussi clair que lui dans les ténèbres de celle difficile

question… Sa foi aussi vive que sincère allait plus loin que celle de Socrate et de Platon. Les nuages que j'apercevais encore sur les détails de la destinée de l'âme après la dissolution du corps pesaient douloureusement sur son cœur, et il ne reprenait sa sérénité, après nos discussions de la journée, que le soir, lorsque, ensemble, errant à l'aventure autour d'Alençon, nous assistions au coucher du soleil, et confondions nos espérances pour cette vie et pour l'autre dans un hymne de foi muet à la divine Providence. »

Telles paraissaient, en effet, avoir été les conclusions du débat. Ils se dirent finalement que l'immortalité était une espérance, une probabilité, mais qu'elle n'était pas une certitude ; le cœur l'implore, la veut, mais l'esprit n'arrive pas à se la démontrer ; de sorte que le plus sûr en pareille matière est de fermer les yeux et de s'en fier en aveugle à ce que la Providence en décidera pour nous.

Santa-Rosa reçut la dédicace de la traduction du Phédon. Quel autre livre convenait mieux aux dispositions d'âme de ces deux philosophes, comme à leur situation présente, que cet entretien sublime sur l'immortalité, recueilli dans une prison sur les lèvres d'un sage condamné, lui aussi, pour ses opinions par l'État athénien ? Or, dans cet argument dédié à son ami et écrit sous ses yeux, M. Cousin disait :

« La philosophie démontre qu'il y a dans l'homme un principe qui ne peut périr. Mais que ce principe reparaisse dans un autre monde avec le même ordre de facultés et les mêmes lois qu'il avait dans celui-ci ; qu'il y porte les conséquences des bonnes et des mauvaises actions qu'il a pu commettre ; que l'homme vertueux y converse avec l'homme vertueux, que le méchant y souffre avec le méchant, c'est là une probabilité sublime qui échappe peut-être à la rigueur de la démonstration, mais qu'autorisent et consacrent et le vœu secret du cœur et l'assentiment universel des peuples. » Puis, dans ce gouffre sombre qu'il vient d'ouvrir sous ses pas, le rhéteur jette ces fleurs de sentiment et de poésie : « Elles ne sont pas d'hier, elles ne

s’éteindront pas demain ces naïves et nobles croyances, qu’un indestructible besoin produit, répand, perpétue parmi les hommes, comme un héritage sacré. Et, en vérité, ce serait une philosophie bien hautaine que celle qui défendrait au sage, à l’heure suprême, d’invoquer ces traditions vénérables et d’essayer de s’enchanter lui-même de la foi de ses semblables et des espérances du genre humain[115]. »

On le voit, l’Argument ne faisait que reproduire les entretiens philosophiques d’Alençon. C’est le même scepticisme tempéré des mêmes aspirations religieuses ; c’est le même désespoir formulé et poétisé dans la langue de l’espérance. D’un côté comme de l’autre, l’immortalité avec ses conséquences et sa sanction morale, cessant d’être une vérité philosophiquement prouvée, s’évapore en une pieuse rêverie, et passe, de la religion des dogmes arrêtés et des solutions précises, dans celle des sentiments plus élevés que solides, plus respectables que rationnels.

Étrange conclusion ! Pauvre philosophie et cruelle à la fois, que celle qui établit ainsi l’antinomie de l’esprit et du cœur, dont l’un ne peut démontrer ce que l’autre sollicite, et le condamne à n’avoir que des aspirations au lieu de possessions, des désirs au lieu d’espérances certaines ! Il n’y a rien de plus triste que cela, et rien de plus faux. Ainsi que l’a écrit un grave publiciste de ce temps : « L’âme humaine ne se laisse pas diviser et réduire à telle ou telle de ses facultés, qu’on choisit et qu’on exalte en condamnant les autres au sommeil. L’homme n’est pas seulement un être sensible et poétique qui aspire à s’élancer par l’imagination et par l’amour au delà du monde matériel et actuel ; il pense en même temps qu’il sent ; il veut connaître et croire aussi bien qu’aimer ; ce n’est pas assez pour lui que son âme s’émeuve et s’élève, il a besoin qu’elle se fixe et se repose dans des convictions en harmonie avec ses émotions. » — « Je ne sais à quel point,

ajoute le même écrivain, les esprits éminents peuvent ainsi combler, par leur sincérité et leur ferveur sensible, le vide de leurs croyances ; mais les hommes ne se payent pas d'aspirations stériles et de beaux doutes, et les problèmes naturels de la destinée à venir seront toujours le grand fardeau des âmes[116]. »

Santa-Rosa ne tarda pas à s'en apercevoir. M. Cousin, ayant quitté Alençon, était à peine de retour à Paris, quand une lettre de son ami lui apprit qu'en dépit de leurs belles conclusions, le solitaire n'avait pas trouvé une grande paix dans le scepticisme mystique où il l'avait laissé. Comme l'immortalité n'était plus à ses yeux, et selon ses propres termes, qu'un espoir, qu'une prière, Santa-Rosa s'était mis sincèrement à prier. « Je t'ai bien recommandé à Dieu, écrivait-il. Depuis longtemps je n'avais si vivement senti sa présence dans mon cœur. J'ai appelé sur toi toutes les bénédictions du ciel : qu'il te protège, qu'il te donne la force de supporter le bonheur comme le malheur. Tout vient de lui, tu le sais bien[117]... »

Mais qu'est-ce que la prière et qu'est-ce que l'espérance là où la foi n'est pas ? Cette lettre, commencée dans une sorte de confiance religieuse et sereine, s'achève dans un gémissement à demi étouffé : « Homme si aimé par tes amis, tu offenses Dieu si tu contemples ton existence d'un œil sombre. Il est de cruelles douleurs que tu ne connais pas et qui font l'effet d'un poison lent. L'organisation de mon corps ne s'en est point ressentie, elle est forte ; mais l'âme !... »

L'âme était bien malade, et j'en trouve la preuve dans une lettre, la plus éloquente de toutes, qui, achevant sa pensée, mettait à nu la blessure de cette âme frappée à mort. Cette lettre est capitale. On regrette que M. Cousin, trop intéressé à étouffer les cris de sa victime, n'en ait cité qu'un fragment, mais il est décisif. Après une lacune dont le sens général et le sentiment plaintif se laissent

soupçonner, ce sentiment éclate tout à coup dans ce cri que bien des douteurs ont jeté, mais que nul autre, que je sache, n’a poussé avec cette intensité d’éloquente douleur :

« O mon ami ! que nous sommes malheureux de n’être que de pauvres philosophes pour qui le prolongement de l’existence n’est qu’un espoir, un désir ardent, une prière fervente ! Je voudrais avoir les vertus et la foi de ma mère ! Raisonner c’est douter, et douter c’est souffrir. La foi est une espèce de miracle. Lorsqu’elle est forte, lorsqu’elle est vraie, qu’elle donne de bonheur ! Combien de fois, dans mon cabinet, je lève les yeux au ciel et je demande à Dieu de me révéler et surtout de me donner l’immortalité [118] ! »

J’insiste sur ce passage, parce que tout est là. Si les larmes sont le sang de l’âme, comme dit saint Augustin, il y a du sang dans ces lignes. Elles disent tout ce qu’on regrette dans le malheur du doute, elles disent tout ce qu’on y souffre, elles disent tout ce qu’on possède en possédant la foi. Mais ce qu’elles ne disent pas assez, c’est par quelle route on peut y revenir, quand on l’a perdue. Elles semblent ignorer que, pour s’y retrouver, il ne suffit pas de lever les yeux et de crier : « Seigneur ! » mais qu’il faut prendre le chemin que ce Seigneur a tracé, parce qu’il est « la Voie, la Vérité et la Vie » ; et que, sans lui, hommes et guides, passagers et pilotes, s’en vont aux abîmes et s’y perdent sans retour.

V

La lettre que je viens de citer était écrite de Bourges. Divers démêlés avec M. de Corbière, et surtout les ombrages toujours croissants de la police, avaient fait transporter le réfugié italien dans cette dernière ville, où sa situation se trouva aggravée par une reclusion plus sévère. Son cœur ardent se broyait sous le poids de l’isolement, et

il ne le supportait que par l’espoir d’attirer son fils auprès de lui : « Si mon fils veut me suivre, écrivait le malheureux père, il pourra seul m’aider à supporter une horrible existence [119]. »

Ce bonheur tant désiré ne lui fut pas accordé. Il y avait à peine deux mois qu’il était interné à Bourges, quand il reçut la permission et peut-être l’invitation de passer en Angleterre : « Je suis sûr de regretter Alençon plus d’une fois ; mais c’est la Providence qui me pousse en Angleterre, et j’obéis. » Il écrivait ces mots le 1er octobre 1822. Le lendemain, il partait de Bourges, arrivait à Paris sous l’escorte d’un gendarme ; et ce fut en sa présence qu’il fit à M. Cousin des adieux qui devaient être des adieux éternels.

En effet, ces deux hommes ne se revirent plus, mais ils ne s’oublièrent jamais. Leur attachement était réciproque, quoique manifestement inégal. Dans le cœur de Santa-Rosa, l’amitié était un sentiment complexe dans lequel se fondaient la confiance, la reconnaissance et le dévouement, l’admiration pour le maître, la tendresse pour le frère, et ces mille choses de l’âme dont on ne sait au juste ni la source ni le nom : « Adieu, mon cher ami, écrivait le réfugié, je vous aime, parce que vous-m’aimez, parce que vous êtes platonicien, et parce que vous êtes Parisien ; et plus encore par une raison occulte qui vaut mieux que toutes les autres, parce qu’elle ne s’exprime pas [120]. » — « Je suis énamouré de Paris, dit-il ailleurs. Il y a une bonne partie de moi-même dans cette ville, que j’ai toujours voulu haïr et que j’ai fini par aimer d’amour[121]. »

Il faut même convenir que l’amitié prend quelquefois dans ses lettres un singulier accent. Échappe-t-elle complètement à l’exaltation ? Je ne sais, mais elle le jette dans des rêveries qu’on croirait être du domaine d’un sentiment moins viril et moins austère que celui de l’amitié.

« Hier, j’ai été faire une petite promenade autour d’Alençon, disait-il dans une de ses lettres précédentes. J’ai

salué le soleil couchant pour toi. O cher ami, tu me manques bien. Quelle divinité nous a réunis ? Je t'ai vu, je t'ai aimé ; et que je l'ai bien senti le jour de ton départ d'ici ! Te souviens-tu avec quelle rapidité s'est formée notre confiante amitié ? Il faut qu'elle nous donne de beaux jours. J'aurais besoin de te savoir heureux, tranquille, serein. J'ai de la foi en toi. Aussi je te désire heureux un peu par égoïsme. Heureux, tu t'occuperais avec plus de succès d'adoucir mes profonds chagrins. Tu es mon dernier attachement de cœur[122]. »

Il dit de même ailleurs : « Tu m'as bien embelli ma promenade d'avant-hier. Je l'ai commencée en t'écrivant, dans ma tête, une lettre charmante. Il ne m'en est rien resté, ou presque rien. Mais j'ai eu une heure qui m'a rappelé ma vie de dix-huit ans, et je te l'ai due, mon bon ami. Cela ne te fait-il pas plaisir, et n'aimes-tu pas que je te le dise[123] ? »

Ailleurs encore : « Mon sentiment pour toi ne finira qu'avec l'existence, et j'espère, avec Socrate, qu'elle ne finira pas de longtemps [124]. »

Enfin, quelques heures seulement avant de se mettre en route pour son nouvel exil : « Mon ami, tu es une grande partie de mon existence morale. Si tu savais avec quel serrement de cœur je t'écris ! Il y a bien peu de personnes, non, je crois qu'il n'y en a qu'une sur la terre à qui j'écrive avec plus d'émotion qu'à toi[125]. »

Comment M. Cousin répondait-il à ces effusions confiantes ? Quelles étaient ses lettres ? quels en étaient la doctrine, l'influence, l'esprit ? C'est ce que lui, et lui seul, eût pu nous révéler ; il ne l'a pas fait, et nous ne connaissons de cette correspondance que les lettres du proscrit, sans aucune des réponses que lui fit son ami. Celui-ci avait d'ailleurs donné de son amitié des preuves décisives, meilleures que des écrits ; et ce qu'on est d'heureux d'admirer sans réserve, c'est le dévouement

fidèle qu’il ne cessa de prodiguer à Santa-Rosa, à travers la disgrâce, les menaces de la force et le danger constant de la compromission.

Que, dans cette liaison d’intelligense et de cœur, on sache donc distinguer l’ami du philosophe. Je veux bien admirer l’ami, lequel du reste a pris soin, dans la notice que je cite, de s’offrir lui-même à l’admiration. Mais nul ne saurait absoudre M. Cousin du tort, — faut-il dire du crime ? — d’avoir initié l’infortuné Piémontais à ses incertitudes, et d’avoir jeté le trouble dans cette âme sereine. Puisqu’il était le maître, le consolateur, le sage, il était de sa mission de relever son disciple, et de ne pas arracher la patrie de l’autre monde à qui ne possédait plus de patrie en celui-ci.

Il aurait dû comprendre que les épanchements de l’amitié, pour confiants qu’ils soient, s’alimentent d’espérance et non pas de désespoir ; qu’il ne faut y verser que ce qu’on a de bon ; et que quand une main s’est mise de confiance tremblante dans la nôtre, pour être conduite au salut, l’attirer dans le gouffre, vers lequel on marche soi-même, ce n’est pas aimer, c’est haïr.

VI

Le comte quitta donc la France, et arriva à Londres dans les premiers jours d’octobre 1822. La misère et la tristesse l’y attendaient. Après les premiers moments employés à se faire une situation supportable, l’infortuné tomba dans une mélancolie qu’il essayait de secouer, mais pour y retomber ensuite plus profondément. Il n’osait plus écrire, et quand il le faisait, c’était pour répéter, à chaque ligne, qu’il souffrait : « J’ai eu des journées où je me suis cru réellement perdu. Bon Dieu ! n’est-ce pas là se sentir mourir ? » Il pensait fréquemment à sa famille absente : « J’ai reçu des nouvelles de ma femme, écrit-il ; elle et mes

enfants se portent à merveille. Mais mon aîné Théodore m'inquiète. Il a besoin d'instruction, de surveillance ; il a besoin de son père, en un mot. Et cependant il m'est impossible de l'appeler auprès de moi. Mes faibles ressources s'épuisent rapidement[126]. » — Il revient à cette pensée au mois de mai suivant : « Si je puis gagner de quoi vivre, j'appellerai ma famille auprès de moi, au printemps prochain. Ces pauvres créatures associées à ma malheureuse destinée, tu les verras à leur passage à Paris[127]. »

Aucun de ces projets ne devait aboutir. Forcé de gagner une vie telle quelle, en rédigeant des articles politiques, et en donnant aux Anglais des leçons de français et de littérature italienne, c'était à peine si l'ancien ministre pouvait pourvoir à ses premiers besoins. Il errait tristement dans Oxford-Street ou dans Hyde-Park, tout plein de ses pensées et de ses inquiétudes ; car il y avait en lui quelque chose de plus précaire que la vie physique, c'était la vie morale : « Ne va pas t'alarmer trop, écrit-il, ou plutôt alarme-toi sérieusement, toi qui sais et qui sens que toute la vie est dans l'existence intérieure. »

Ce qui le préoccupait, c'était l'éternelle question de la vie à venir, débattue tant de fois avec M. Cousin. Le malheureux se demandait si, après tant de souffrances, le jour ne se lèverait pas enfin où il serait heureux. Arrivé à ce sommet de l'existence où l'on ne reste guère, n'en descendrait-il que pour entrer dans le néant, contre lequel protestait son être tout entier ?

« Je vais avoir quarante ans, écrit-il dans une lettre que sa solennité semble désigner comme son testament philosophique ; je vais avoir quarante ans, j'ai beaucoup désiré le bonheur ; j'avais une immense faculté de le sentir. Mon amère destinée est venue à la traverse. J'ai cependant un avenir. J'ai des enfants, j'aime et j'estime leur mère ; mes enfants me rendront heureux ou malheureux. Au reste,

si je succombe à mes maux, je ne crains pas le vide, l'horrible néant auquel je ne veux et ne peux croire, et que je repousse dès à présent et à jamais, par volonté, par instinct, à défaut de démonstration positive[128]. »

Je ne puis citer ce texte sans m'en rappeler un autre qui forme avec celui-ci un éloquent contraste. C'est dans les mêmes circonstances d'âge, de souffrances, de désirs, que, peu d'années après, un illustre chrétien écrivait, lui aussi, ses pensées dernières. Lui aussi atteignait sa quarantième année. Retenu malade à Pise, où il se sentait mourir, lui aussi se souvenait de sa femme, de son enfant, et se retenait à la vie par les mêmes liens qui y rattachaient Santa-Rosa. Mais il était croyant ; ce qui pour le philosophe n'était qu'un souhait du cœur, un idéal de l'esprit, était pour le chrétien un dogme incontestable, une espérance certaine. Il se résignait donc, et des rives de l'Arno, où les forces espérées ne lui étaient pas revenues, le bon et pieux Ozanam écrivait cette prière :

« J'accomplis aujourd'hui ma quarantième année, plus de la moitié du chemin ordinaire de la vie. Je sais que j'ai une femme jeune et bien-aimée, une charmante enfant, d'excellents frères, une seconde mère, beaucoup d'amis, une carrière honorable, des travaux conduits précisément au point où ils pouvaient servir de fondement à un ouvrage longtemps rêvé. Laquelle, mon Dieu, faut-il que je vous immole de ces affections mondaines ? Si je vendais mes livres pour en donner le prix aux pauvres, si je consacrais le reste de ma vie à soulager les indigents, seriez-vous satisfait, Seigneur, et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'élever mon enfant ? C'est moi que vous voulez : je viens, Seigneur, je viens [129]. »

Quelles paroles ! quelle âme ! quelle révélation jaillit de ces deux textes ! Qu'on relise et qu'on compare d'un côté le sceptique qui appelle, hésite, souffre, aspire, et de l'autre l'enfant de Dieu qui regarde son père, lui parle cœur à

cœur, s’incline sous sa main, se repose sur sa promesse et lui donne sa vie en tombant entre ses bras !

Il est juste d’ajouter que Santa-Rosa avait lui-même des retours heureux vers son ancienne foi. A la suite de l’espèce de testament philosophique que j’ai cité plus haut, vient un passage meilleur qui se présente là, non pas incidemment, mais comme l’expression d’une pensée religieuse qui devait devenir sa pensée publique et solennelle. Santa-Rosa projetait d’écrire un grand ouvrage. Il devait y traiter « de la liberté dans ses rapports avec les formes de gouvernement ». Il en avait arrêté le plan et les doctrines. Les doctrines politiques n’en pouvaient être douteuses. Mais quelles en seraient les doctrines religieuses ? Après l’oscillation de toute sa vie, comment cet homme allait-il se prononcer, se fixer, et donner de lui-même un témoignage authentique, qui l’engageât devant les hommes et l’avenir ?

Santa-Rosa trancha nettement la question. Mis en demeure de faire une profession de foi, il déclara qu’il ne tiendrait pas ses croyances de la nouvelle école dont il était l’adepte, qu’il serait publiquement de la religion de sa mère, et que le seul souvenir de cette mère catholique serait pour ses écrits une censure à laquelle sa piété filiale ne pouvait même songera se soustraire :« Si j’écris, je mettrai ma science dans mes livres, et j’aurai aussi ma patrie devant les yeux. Le souvenir de ma mère sera aussi une divinité qui me commandera plus d’un sacrifice. Ce sentiment est un des mobiles de mon existence intérieure. Bien ou mal, cela est. Il m’est impossible d’appartenir tout entier aux nouvelles mœurs et à la nouvelle époque par cette raison toute-puissante[130]. »

Le livre n’a pas paru, mais ces lignes peuvent suffire. Elles en sont la préface, elles en font présumer l’esprit et les tendances. Et même ne rétractent-elles pas bien des doutes flottants à la surface de l’âme, mais qui, je crois,

n’avaient pas de racines dans le fond ? Il y a dans la vie intellectuelle d’un homme une heure décisive : c’est celle où il produit de sa pensée personnelle un monument qui parle, qui reste et qui le juge. Son livre c’est son âme ; et quelles qu’aient été jusqu’alors les incertitudes de l’opinion sur lui, son livre c’est sa foi. La foi définitive de Santa-Rosa nous est donc révélée ici authentiquement ; et ce qui est remarquable et deux fois péremptoire en faveur de la religion, c’est qu’il se retourne vers elle dans les deux circonstances les plus graves de sa vie : c’est dans son respect qu’il se propose d’écrire, de même que naguère c’était dans son sein qu’il se préparait à mourir.

VII

Ce moment suprême n’était pas éloigné. La vie que Santa-Rosa menait en Angleterre ne lui paraissait plus tenable : « Est-ce vivre, s’écriait-il, que de se lever chaque matin pour se fuir soi-même jusqu’au soir ? »

Fatigué de l’existence, le réfugié résolut de la retremper dans l’action, ou d’en finir avec elle par un beau sacrifice offert à une cause sainte. Une première lettre datée du 26 août 1824 laisse déjà entrevoir ses desseins : « Je me suis relevé, dit-il, du triste état où j’ai vécu depuis mon arrivée en Angleterre. Je ne m’en suis pas relevé par une résolution, mais bien par une action commencée, et dont la suite ne dépend plus de moi… Aussitôt que je saurai le résultat de ma démarche, je te l’écrirai. Tout me condamne, je le sais ; mais si je péris, ô mon ami, ce n’est pas de légères blessures [131]. »

Une seconde lettre datée du 31 octobre ne laisse plus de doute sur l’objet de sa résolution. C’était au commencement de la lutte des Grecs pour leur indépendance. Une flamme d’enthousiasme pour cette

guerre chevaleresque courait dans toutes les veines de la jeune Europe, et l'on s'y enrôlait comme pour une croisade. Santa-Rosa y courut au nom de la liberté.

« Demain, mon ami, je pars pour la Grèce avec Collegno... Je sens pour la Grèce un amour qui a quelque chose de solennel : la patrie de Socrate, entends-tu bien ? Le peuple grec est brave, il est bon, et bien des siècles d'esclavage n'ont pas pu détruire son beau caractère. Je le regarde d'ailleurs comme un peuple frère. Dans tous les âges, l'Italie et la Grèce ont entremêlé leurs destinées ; et, ne pouvant rien pour ma patrie, je considère presque comme un devoir de consacrer à la Grèce les quelques années de vigueur qui me restent encore[132]. »

Santa-Rosa partit de Londres le 1er novembre 1824. Le 4 décembre, les passagers à bord de la Little Sally, saluaient de loin les montagnes du Péloponèse. Santa-Rosa seul, appuyé sur un canon, contemplait tristement le pays, qui se présentait de plus en plus distinctement à la vue. Le soir, il disait à Collegno : « Je ne sais pourquoi je regrette que le voyage soit déjà fini. La Grèce ne répondra pas à l'idée que je m'en fais. Qui sait comment nous y serons reçus ? Qui sait quel sort nous y attend[133] ? »

Il débarqua le 10 décembre à Napoli de Romanie, visita Épidaure, l'île d'Égine et Athènes, et contribua beaucoup à préparer la défense de cette capitale contre les dispositions menaçantes des Turcs. De brillantes promesses lui avaient été faites à son départ de Londres ; mais le nom de l'ancien ministre insurgé de Turin pouvant compromettre les intérêts des Grecs auprès des puissances alliées, tout lui fut refusé. Il dut donc se résigner à prendre l'uniforme de simple soldat grec, et à servir ainsi sous le nom de Derossi. C'était le nom de sa femme, et il ressentait une douceur mélancolique à le porter.

Ces défiances ombrageuses de la part de ceux-là mêmes qu'il venait affranchir assombrirent ses derniers jours.

Éteindre l'enthousiasme en lui, c'était tuer le cœur ; et la mort, que du reste il n'avait jamais redoutée, lui apparut dès lors comme une délivrance. Au moment de son départ, il écrivait déjà à un de ses amis : « Quand on a une âme forte, il convient de travailler, d'écrire ou de mourir : Quando si ha un animo forte, conviene operare, scrivere o morire. »

Ce dernier dénouement se représentait à lui dans un pressentiment dont il n'était pas le maître. Comme il portait constamment sur lui le portrait de ses enfants, M. Collegno raconte qu'une goutte d'eau ayant effacé à demi la figure de Théodore, le père ne put s'empêcher de regarder cet accident comme un mauvais présage : « Tu pourras en rire, écrit-il à un ami de Turin, mais je sens d'après cela que je ne dois plus revoir mes fils : Tu me riderai, ma sento dopo di cio ch'io non devo rivedere i miei figli. »

Il ne disait que trop vrai. Il avait déjà pris part à plusieurs actions où sa bravoure habituelle revêtait de plus en plus le caractère de la témérité et du désespoir. Resté dans Navarin, il y défendit vaillamment la ville contre les Turcs, quand, le 7 mai, on craignit que l'ennemi ne s'emparât de l'île de Sphactérie, qui couvre le port. On y envoya donc cent hommes de renfort, parmi lesquels se trouvait le comte de Santa-Rosa. Celui-ci disposa tout pour le moment de l'attaque. Un officier français l'invitant à se retirer derrière une batterie : « Non, je resterai ici, je veux voir les Turcs de plus près, » répondit l'intrépide Italien.

Une heure et demie après, Soliman prenait l'île, malgré la résistance acharnée de la troupe grecque ; et lorsque Collegno, profitant d'un armistice, se rendit dans la tente d'Ibrahim-Pacha afin de s'informer du sort de son ami, un soldat répondit qu'on avait vu Santa-Rosa parmi les morts.

Plus de dix ans après, le nom de Santa-Rosa était à peu près oublié, quand parurent les lettres que j'ai souvent citées. En payant son tribut d'éloges à son ami, le souvenir

de M. Cousin se reporta naturellement à leurs longs entretiens sur l'immortalité, aux doutes dont ce noble cœur avait souffert ; et comme ce grand problème avait été le tourment obstiné de sa vie, il voulut le poser de nouveau sur sa tombe. Il ne le résolut pas plus qu'il ne l'avait fait autrefois ; mais il se rappela le doute éloquent de Tacite dans le fameux épilogue de la vie d'Agricola : Si, ut sapientibus placet, non cum cor-pure extinguuntur magnæ animæ, placidè quiescas. Et dans une page manifestement imitée de celle-là, il formula les mêmes vœux assombris des mêmes voiles :

« Qu'importent, disait-il à la fin de son Étude, qu'importent la gloire et le bruit misérable qui se fait dans ce monde, si quelque chose de lui subsiste dans un monde meilleur, si l'âme que nous avons aimée respire encore avec ses pensées sublimes, sous l'œil de celui qui la créa ! O esperance divine, que tu fais battre mon cœur au milieu des incertitudes de l'entendement ! O problème que nous avons si souvent agité ensemble ! O abîmes couverts de tant de nuages mêlés d'un peu de lumière !… Après tout, mon ami, l'homme n'est pas un orphelin : il a un père dans ie ciel. Que fera ce père de son enfant, quand celui-ci lui reviendra ? Rien que de bon. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. »

Qu'est-ce que cela voulait dire, sinon que la vie future demeurait un problème pour l'intelligence, et que, s'il n'y a rien de plus souhaitable qu'elle, il n'y a rien aussi de moins démontrable ? Ainsi M. Cousin résumait-il finalement, dans une tirade émue, les aspirations du scepticisme mystique que nous connaissons déjà, et il y ensevelit cette mémoire aimée, comme dans un linceul.

Je me souviens d'avoir vu, dans un de nos musées, une médaille remarquable représentant un soleil dans un cercle de nuages avec cette belle devise : Adversa coronant. C'est, en effet, une belle couronne que l'adversité, et l'homme

dont j’ai parlé l’a portée stoïquement : pourquoi ne m’est-il pas permis de dire chrétiennement ? Lui qui disait si bien que la philosophie n’est pas de savoir beaucoup, mais de se placer haut, se serait placé au-dessus de ces révolutions et de ces afflictions qui ne sauraient atteindre la haute région de l’âme. Lui, le proscrit de Turin, se serait recomposé une meilleure patrie avec ses croyances. Lui, le condamné à mort, en eût appelé devant Dieu, au nom de la vie à venir. Catholique jusqu’à la fin, comme il l’avait été dans ses plus saines années, il serait peut-être mort de même, bravement, généreusement, sur un champ de bataille, car la religion s’accommode très bien de l’héroïsme ; mais en tombant, le chrétien eût fait comme ce soldat qu’on nous a représenté couché, blessé, mourant sur une plage lointaine, et envoyant de là vers la terre natale sa dernière pensée. Il eût envoyé, lui, son tendre et beau regard vers la patrie immortelle, et à côté de l’image de ses enfants absents il eût cherché l’image de Celui qui est toujours présent à ceux qui sont des victimes et des crucifiés comme lui.

CHAPITRE IV

GEORGES FARCY

> Je me plains de moi-même, qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour.
>
> (GEORGES FARCY.)

Georges Farcy, demi-philosophe et demi-poète, appartient, lui aussi, à l'école de M. Cousin par son éducation et ses premiers travaux.

Après une enfance passée sous la tutelle d'une vieille grand'mère, et dans un pensionnat du faubourg Saint-Jacques, d'où il se rendait aux classes du collège Louis-le-Grand, l'orphelin fut admis à l'École normale, en 1819, un peu après Jouffroy, et au-dessous de lui. Mais comme lui, à la fois penseur et écrivain, il passait ses journées à traduire les éléments de la Philosophie de l'esprit humain par Dugald-Stewart, et la nuit il rêvait quelques pages romanesques où se révèlent, non moins que l'atticisme de son goût, les courants un peu aventureux de sa vie. M. Cousin eut bien vite distingué ce jeune homme, qui devait être l'Alcibiade de son Académie. Il l'aima, et Farcy le paya de retour. Aussi, lorsque l'École normale fut dissoute, le disciple ne voulut pas abandonner son maître. Il prit une petite chambre à côté de la sienne dans la rue d'Enfer, afin de suivre ses leçons et de consoler sa disgrâce. M. Cousin l'eut rapidement gagné à ses doctrines ; Farcy devint

éclectique, sceptique, je ne sais quoi. D'ailleurs peu lui importait tel ou tel système, et quand vint l'heure de l'action pratique et publique, laissant complètement de côté les théories de l'école, il n'en retint qu'une conclusion, celle de la libre pensée, qu'il se hâta de traduire par la libre existence.

Dans l'instabilité de cette vie dévoyée, il est facile de distinguer quatre phases qui ne sont que quatre manières d'être, ou quatre applications du scepticisme pratique.

Georges Farcy commence par une période d'émancipation morale, laquelle est presque toujours la première conséquence que l'on tire du doute. Il était précepteur auprès du jeune fils de M^{me} de Narischkine quand, las d'une position qui lui semblait un abaissement et une servitude : « Laissez-moi, je veux être libre, » écrit-il en septembre 1826. Puis le voici qui s'embarque pour cette Italie où son âme allait faire un lamentable naufrage. « Que j'y ai mal employé de temps et de forces ! disait-il lui-même dans une de ses lettres ; ai-je mérité ma liberté ? Quand je pense que je n'avais plus alors que des réminiscences d'enthousiasme, que je regrettais la vivacité et la fraîcheur de mes sensations d'autrefois !... Mais la pureté de l'âme, mais les croyances encore naïves, mais les rêves qui embrassent tout parce qu'ils ne reposent sur rien, c'en était déjà fait pour moi. Je ne voyais qu'un présent dont il fallait jouir, parce que je n'avais ni richesses ni bonheur à faire partager à personne, parce que l'avenir ne m'offrait que des jouissances déjà usées, avec des moyens plus restreints ; et ne pas croître dans la vie c'est déchoir. »

Hélas ! la déchéance était déjà accomplie, et si vous voulez savoir où Farcy a laissé les épaves de son âme, vous relirez ses vers, vous parcourrez les lettres où il dit en parlant de cette fatale Naples où il se plaisait trop : « Il y a là une atmosphère de volupté grossière qui relâcherait les cœurs les plus forts. Ceux qui viennent en Italie pour

refaire leur santé doivent porter leurs projets de sagesse ailleurs. » C'est là, au sein de cette ville qui, au dire des anciens, avait été bâtie sur le tombeau d'une sirène, que la ruine de sa vertu suivit celle de sa foi. Vous la visiterez peut-être un jour, avant de mourir. Et si, dans ce beau golfe, en vue de Sorrente, de Capri, d'Ischia, la vague voluptueuse vient jeter à vos pieds une branche verte encore, qui a perdu ses fleurs, flétrie, souillée d'écume, pensez à Georges Farcy et pleurez sur lui.

Lorsqu'on a parcouru cette première période, celle des sensations, et qu'on en est sorti saturé et blasé, il n'est pas rare qu'on se rejette de la vie de plaisir dans la vie des affaires. Il ne s'agit plus alors de rêver et de chanter, mais de gagner pour jouir ; l'âme s'est rétrécie en se refroidissant, l'idéal a baissé ; du Panthéon on l'a fait descendre à la Bourse, et les spéculations sur la hausse ou la baisse remplacent désormais les méditations sur le beau, le bien, le vrai, qu'on laisse aux idéologues, aux écoliers et aux femmes.

Georges Farcy descendit cette seconde pente. Il alla d'abord chercher fortune à Londres ; et, ne l'y trouvant point, il s'associa je ne sais quel exploitateur habile et fit voile avec lui pour le nouveau monde. « J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828, dit-il dans une lettre. J'ai encore une fois éprouvé combien les émotions, dans ce qu'on appelle les circonstances solennelles, sont rares pour moi. J'ai quitté l'Angleterre pour l'Amérique avec autant d'indifférence que si je faisais mon premier pas pour une promenade d'un mille. Il en a été de même pour la France... »

La fortune le trompa comme avait fait le plaisir. A peine eut-il pris terre à Rio-Janeiro, qu'il regretta le temps, la peine et l'argent qu'il y était venu perdre. « L'amour de m'enrichir m'a séduit, écrit-il ; j'ai résisté à mes penchants qui me portaient à la vie solitaire et contemplative... Si je m'étais décidé à quelque dépense, j'avais la Grèce sous les

yeux où je vivais avec Mollière (le Philhellène), avec qui j'aimerais mieux une mauvaise tente qu'un palais avec l'autre. J'ai sacrifié tous mes goûts, et me voilà à deux mille lieues de mon pays, sans ressources, sans occupations, forcé de recourir à la pitié des autres... Enfin, pour terminer peut-être ma peine et cette plate comédie, voici un duel qui m'arrive pour demain avec un mauvais sujet... Je dois avouer que je ne sais comment les dieux prendront cette dernière folie. Je ne sais, oui c'est le seul mot que je puisse dire. »

Ce mot est celui d'un sceptique, et celui qui précède : « les dieux, » est celui d'un païen. C'était le dernier mot de sa philosophie ; et il faut convenir que ce n'était pas la peine d'avoir été le traducteur de Dugald-Stewart et l'élève chéri du maître de l'éclectisme, pour aboutir à ce suicide intellectuel et à ce suicide moral. Georges Farcy était las et ennuyé de lui-même. Il était de ces jeunes hommes, comme notre siècle en rejette par milliers chaque jour de l'école dans la rue, esprits sans fixité parce qu'ils n'ont pas de foi, et dont la volonté, dénuée de point d'appui, ne peut soulever le saint fardeau du devoir humble et fidèle ! Qu'il faut plaindre ces jeunes hommes ! Ils sont désabusés avant d'avoir vécu ! ils n'ont pas de passé et ils n'ont pas le courage de se faire un avenir ! Leur vie s'épuise sans cesse en désirs toujours mourants, en projets sans consistance : génération etrange qui s'avance, tête baissée, vers un terme inconnu, pleine d'aspirations, vide de résolutions : car « un goût vague, ainsi que Farcy l'écrivait, ne suffit pas à lui seul ; et c'est pourquoi, ajoute-t-il, il est si aisé au premier venu de me faire abandonner ce qui tout à l'heure me semblait être ma vie ». Ainsi cet infortuné s'est-il peint lui-même à Rio-Janeiro, manquant à la fois de convictions et de forces, se reposant dans ce qu'il nomme « le sombre plaisir d'un cœur mélancolique », et se levant la nuit, pour savourer, sous le ciel étoilé des tropiques, « le calme doux

et la pénétrante tristesse qui tombe alors sur le cœur, goutte à goutte, comme la fraîcheur du soir. »

La France revit Farcy en 1829. Il obtint de professer la philosophie dans une institution de libre exercice, à Fontenay-les-Roses. Il s'était loué près de là, dans le vallon d'Aulnay, une petite maison où il semblait se plaire. Le poète, cette chose ailée, avait changé de chimère ; sa vie était entrée dans une troisième phase. Après les aventures romanesques et les ambitions de fortune déçues, c'était la vie champêtre qui avait ses préférences. Il n'est pas rare de rencontrer ces rêves idylliques chez les pauvres égarés qui, avides de bonheur, demandent à la nature ce qu'ils n'ont pas voulu demander à la vertu.

Là, dans le court espace de calme extérieur que la campagne lui donna, Georges Farcy écrivit cette note ; elle est en même temps sa confession sommaire et son testament moral :

« Je rends grâce à Dieu :

« De ce qu'il m'a fait homme,

« De ce qu'il m'a fait Français,

« De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spiritualiste que le contraire, plutôt bon que méchant, plutôt fort que faible de caractère. »

Mais Farcy ajoutait :

« Je me plains du sort, qui ne m'a donné ni génie, ni richesses, ni naissance.

« Je me plains de moi-même, qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour. »

Ces remords prouvaient du moins que la foi, la loi morale, pouvaient ressusciter dans cette âme sincère. Il en avait conservé l'idéal dans son cœur, et, à la veille de mourir, il lui fit son adieu dans cette belle pensée :

« Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image.

C’est à la nature à décider si ce sera la statue d’un adolescent, d’un homme mûr ou d’un vieillard. Pour nous, tâchons seulement qu’elle soit belle et digne d’arrêter les regards. »

Mais lui-même, de quelle argile allait-il pétrir cette statue de sa vie, et à quelle ressemblance ? Comment allait se poursuivre cette existence si jeune, et cependant déjà brisée et reprise tant de fois ? La révolution de Juillet trancha la question par une catastrophe.

Farcy venait d’écrire sur son journal la célèbre épitaphe des compagnons de Léonidas, quand le canon de l’insurrection se fit entendre dans la rue. Il était depuis longtemps un des zélateurs de la révolution dans la presse, et l’ayant vivement défendue avec la plume, il jugea qu’il était temps de la soutenir avec les armes. « Qui donc se dévouera, dit-il à un ami, si nous qui n’avons ni femme ni enfant nous ne bougeons pas ? » Il prit donc un fusil, un sabre, un pistolet, s’en fut trouver quelques-uns de ses collaborateurs au journal le Globe, MM. Cousin, Magnin, Dubois et Gerusez, leur fit ses adieux et sortit pour se battre.

Il se porta vers le Louvre, du côté du Carrousel, contre les soldats royaux qui faisaient un feu nourri dans la rue de Rohan. C’est là, au coin de cette rue et de celle de Montpensier, qu’une balle l’atteignit en plein dans la poitrine. Farcy n’eut que le temps d’apprendre que la Révolution était victorieuse, et il mourut le même jour, mercredi 29 juillet, avant d’avoir atteint sa trentième année !

Quelques-uns ont pensé que Farcy, las de vivre, avait cherché la mort. Brizeux a dit de lui :

> O Farcy ! le linceul aujourd’hui te recouvre ;
> Et, j’en ai peur, c’est lui que tu cherchais au

Louvre.

Il est du moins certain que son âme était rongée par le mal de ce siècle. Quel remède eût été capable de le guérir ? « Qu'a-t-il manqué à cet enfant privilégié du ciel ? se demandait un jour, devant une tombe semblable, une femme tristement célèbre. Qu'eût-il fallu pour que cette sensitive, souvent froissée et repliée sur elle-même, s'ouvrît aux rayons d'un soleil bienfaisant ? C'est précisément le soleil de l'intelligence, c'est la foi ! C'est une religion, une notion nette et grande de sa mission dans le monde, des causes et des fins de l'humanité, des devoirs de l'homme par rapport à ses semblables, et des droits de ce même homme envers la société universelle. »

Voilà ce que Georges Farcy a malheureusement méconnu. A défaut d'un type supérieur, surnaturel et divin, il n'a modelé sa vie, selon sa belle image, que sur un exemplaire misérable et étroit ; et, au lieu de la faire de marbre. il l'a pétrie de fange, hélas ! détrempée de larmes. C'est pour avoir ainsi livré son intelligence au scepticisme, sa jeunesse aux folles jouissances, son cœur aux convoitises, sa vie en holocauste à la Révolution, qu'il n'est resté de lui qu'une pâle mémoire, une inquiétude à ceux qui s'intéressent aux âmes, et pour toute gloire un nom déjà à demi effacé sur le socle d'une colonne.

CHAPITRE V

VICTOR COUSIN[134]

> « … Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à Platon, son précurseur sublime, pour me répéter, au nom de l’Evangile et de la philosophie, qu’il est bien temps de renoncer à tout ce qui passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu.
>
> (M. COUSIN.)

I

Je ne saurais oublier l’entretien que j’eus avec M. Cousin dans le courant de l’hiver de l’année 1862. J’étais alors à Cannes, où l’illustre écrivain venait chercher le bienfait d’un climat guérissant. Il habitait la petite villa des Anges, sur le coteau planté d’orangers et d’oliviers qui longe la route d’Antibes, entre des hauteurs boisées et la mer que l’on entend murmurer à quelques pas de là. Cette habitation simple, retirée, loin du bruit, assise devant le golfe de Cannes pur et bleu comme un lac, au pied des premières Alpes et sous la lumière bienfaisante d’un ciel élyséen, me rappelait assez, par sa modestie et le bonheur

de son site, le petit coin de terre où le sage d’autrefois rêvait le doux oubli des affaires et des hommes.

Certes, M. Cousin n’y avait oublié ni les unes ni les autres. Mais son plus grand souci dans cette solitude était à cette époque celui de sa santé. Il en parlait sans cesse, se plaignait constamment de ses infirmités, les exagérait même, feignant de désespérer afin de provoquer des paroles d’espérance, ne se trouvant bien nulle part, mais retenu à Cannes moins encore par le bienfait de cet heureux climat que par les amitiés qu’il y avait rencontrées. C’était en premier lieu celle de lord Brougham et de M. Mérimée, avec lesquels il avait des entrevues fréquentes. Quelques autres relations, pour être moins illustres, n’en étaient pas moins intimes. Enfin, à deux pas de lui, la villa de l’Étoile lui rappelait la souvenir de M. de Tocqueville, qui, l’année précédente, y avait rendu à Dieu une âme réconciliée et toute pleine du ciel à ses derniers instants[135].

Quelle impression lui faisait le voisinage de ce lieu récemment foulé par le pied d’un ami ? M. Cousin avouait qu’il redoutait de passer dans ces allées remplies de souvenirs attristants, et, je présume aussi, d’avertissements pénibles. Car qu’on ne dise plus que M. Victor Cousin fut surpris par la mort : il la sentait venir.

Dieu, qui aime les belles âmes et qui les veut à lui, ne lui avait pas refusé ces sûrs pressentiments qui sont des rayons d’en haut et les premières lueurs du grand jour qui se lève. Le célèbre vieillard, alors plus que septuagénaire, sentait poindre l’éternité, et je n’ai jamais vu personne qui présentât plus vivement l’image d’une âme supérieure se débattant tristement entre le passé qui lui pèse et l’avenir qu’il redoute.

Si obscur que l’on fût, on était sûr de trouver auprès de M. Cousin un accueil bienveillant, quoique un peu solennel. Cette solennité m’avait déjà saisi un jour que,

antérieurement, je l'avais visité dans son appartement de la Sorbonne. A Cannes, c'était le même homme. Je le vois encore se promenant, déclamant, faisant des gestes, puis s'arrêtant tout à coup sur la petite terrasse où il prenait le soleil. Un jour, il m'en souvient, presque dès le début de la conversation, il s'était mis à vanter, comme il le faisait souvent, les grandeurs de la religion qu'il ne pratiquait point. Vous eussiez dit le fils le plus tendrement dévoué de cette Église qu'on l'avait accusé de combattre ! « Pourquoi, me disait-il, au lieu de perdre le temps en petites disputes, ne met-on pas tout son zèle à chercher et faire voir les belles harmonies de l'âme et de la foi ? Il y a là-dessus des choses admirables dans les Pères de l'Église. C'est un sujet d'études que je ne cesse d'indiquer aux jeunes prêtres que je vois. »

En disant cela, il s'animait et prenait peu à peu cette emphase doctorale que l'ancien professeur dépouillait rarement ; son regard s'enflammait, sa belle tête blanchie s'oubliait à prendre des poses de théâtre ou de tribune. Platon se croyait sur le cap de Sunium ; et je me souviens de quel accent il me disait, en s'arrêtant avec majesté : « Nous autres philosophes, nous naviguons au hasard, sujets à l'égarement, exposés au naufrage. La philosophie c'est un voyage d'exploration, hardi, aventureux, à la recherche de l'inconnu, à la recherche de l'infini, mais dans lequel nous ne savons souvent où jeter l'ancre et prendre terre... Vous, vous avez la boussole, la carte du pays, les étoiles, le pilote, le port ! »

Qui ne s'y serait trompé ? J'étais, je dois l'avouer, fasciné par ces élans que je prenais pour des aveux ; il me paraissait, comme tant d'autres l'ont cru, que le christianisme n'était pas loin de cette âme. Que ne disait-il pas de sa confiance en Dieu, répétant qu'il le tenait pour le meilleur des pères, qu'il le priait chaque jour, qu'il le faisait prier par ceux de sa maison ! Je ne savais point encore les mille subterfuges de cette intelligence trop fertile en

ressources contre la vérité. Tout était pour le mieux, tant que le discours s'en tenait aux généralités de la religion naturelle. Mais dès qu'on en venait aux enseignements de l'Église, dès qu'on mettait le pied sur ce champ du surnaturel, qui seul est la véritable terre des croyants, il y avait toujours dans la phrase du philosophe non point une négation explicite, formelle, mais telle réticence ou telle fin de non-recevoir qui accusait bien moins les lacunes de l'esprit que les révoltes d'une âme refusant de se rendre. Je dus le comprendre bientôt : dans cette navigation de la philosophie, M. Cousin préférait ses courses aventureuses à nos sécurités, les hasards de la raison aux certitudes de la foi, et les orages de la mer au calme abri du port qu'il venait de nous envier.

Depuis ce jour, je revis souvent M. Cousin, chez lui, dans ses promenades, quelquefois même, je dois le dire, sur le chemin de la petite chapelle de Notre-Dame de Bon-Voyage, où il se rendait de temps en temps et se confondait dans la foule. Je l'entendis plusieurs fois aborder dans l'entretien les mêmes sujets religieux, se plaire aux mêmes questions, mais sans conclure jamais. Hélas ! c'est là le malheur et le tort de sa vie comme de sa philosophie : il ne sut point conclure. Ce fut un platonicien, ce ne fut point un chrétien ! Comme Virgile, dans le poème immortel de Dante, il est monté jusqu'au seuil de la céleste lumière, mais sans aller au delà ; et lorsque la théologie, la science de la foi, a commencé à apparaître « couronnée d'olivier, emblème de la paix, revêtue de clarté, avec sa robe de la couleur d'une vive flamme », comme Virgile aussi, il avait disparu, il s'était dérobé : ce paradis de l'esprit ne semblait pas fait pour lui[136].

II

Il n’y avait rien dans la naissance de M. Victor Cousin qui le prédestinât à la célébrité, comme peut-être aussi il n’y avait rien, ou presque rien, dans sa nature qui le prédestinât à la philosophie. C’était, comme on le sait, le fils d’un horloger fort obscur de Paris, et d’une fort bonne femme dont le philosophe aimait à vanter quelquefois le christianisme et les vertus. Quant à lui, enfant, il allait aux petites écoles, sans songer à Platon et à l’Académie ; il passait sa journée dans la rue Saint-Antoine, sans se soucier aucunement des princesses de la Fronde, quand, dit-on, un beau soir, il trouva le moyen de tirer d’un mauvais pas un pauvre petit écolier du lycée Charlemagne que des condisciples hargneux poursuivaient de leurs huées et même de leurs coups. Cet écolier était riche : c’était le jeune Viguier. Le lendemain, M^{me} Viguier venait remercier elle-même le sauveur de son fils, et lui offrir d’entrer tout de suite et à ses frais à la pension Massin. L’enfant fit honneur à sa bienfaitrice. Six ans après Cousin était le premier élève du lycée Charlemagne, et sortait de rhétorique avec le prix d’honneur.

Bientôt le lauréat entra à l’École normale. C’était en 1810, il avait dix-huit ans. Victor Cousin était alors vif, ardent, plein d’élan, comme tout enfant de Paris. L’École où il entrait était plus jeune que lui, tout exubérante de sève ; je ne sais quel souffle de printemps passait sur les têtes de ces jeunes docteurs de l’avenir.

C’était, comme nous l’avons vu, le temps où, sortant des limbes du sensualisme où l’avait exilée le système de Condillac, la philosophie émergeait lentement dans la demi-lumière d’un spiritualisme timide encore.

Dernier demeurant de l’école de la sensation transformée, M. Laromiguière avait du moins le don d’une belle parole et d’un véritable charme d’imagination. Ce fut par là qu’il conquit son brillant néophyte. « M. Laromiguière professait, dit-il lui-même, avec une clarté,

une grâce qui ôtaient jusqu'à l'apparence des difficultés, et avec un charme de bonhomie spirituelle qui pénétrait et subjuguait[137]. » Le disciple fut séduit. « Il est resté, dit-il, et il restera toujours dans ma mémoire avec une émotion reconnaissante, le jour où pour la première fois, en 1811, élève de l'École normale, destiné à l'enseignement des lettres, j'entendis M. Laromiguière. Ce jour décida de toute ma vie. Il m'enleva à mes premières études, qui me promettaient des succès paisibles, pour me jeter dans une carrière où les contradictions et les orages ne m'ont point manqué. Je ne suis pas Malebranche ; mais j'éprouvai, en entendant M. Laromiguière, ce qu'on dit que Malebranche éprouva en ouvrant par hasard un traité de Descartes[138]. »

Le voilà donc philosophe, mais nous ne l'oublions pas : ce qui vient de le conquérir à la philosophie, c'est la littérature. Ce qu'il aime de son maître, ce sont moins ses idées, qu'il répudiera plus tard, que son esprit, sa grâce, sa clarté, son éloquence, qu'il saura lui dérober et sur lesquels même il renchérira. La philosophie fut pour lui un art plus qu'une science. Telle elle lui apparut dans cette première vision, telle l'envisagera toute sa vie cet esprit plus curieux de la beauté que de la vérité, et qui, comme les Grecs, eût volontiers relégué celle-ci au second rang de la perfection, καλκάγαθον.

Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que l'année suivante M. Royer-Collard ayant occupé la chaire de M. Laromiguière, et porté dans l'école une parole non moins belle avec des idées plus hautes, M. Cousin se détacha, comme lui-même raconte, « du chemin battu de Condillac pour entrer dans les voies infréquentées de la philosophie écossaise. Maine de Biran acheva cette conversion dans des entretiens intimes. Maine de Biran, Laromiguière et Royer-Collard, les trois premiers maîtres de Cousin, finirent tous trois leur vie par la profession publique, doctrinale et pratique du vrai christianisme. N'était-ce pas un exemple ? et le souvenir de

ces noms si chers à sa jeunesse ne se représenta-t-il pas à leur ancien disciple, dans ses dernières années, comme un avertissement ou un reproche d'en haut ?

Cependant lui-même devint maître. A vingt-trois ans, M. Cousin fit ses débuts dans l'enseignement public de la philosophie à l'École normale et à la Sorbonne. C'était en 1815. Une carrière s'ouvrait qu'il allait parcourir pendant plus de soixante ans, avec quelle puissance, quel élan, quel éclat ! Une flamme d'enthousiasme embrasait à cette époque cette jeune France enivrée des libertés nouvelles. Volontiers l'École normale s'en croyait le sanctuaire, et la philosophie la prêtresse. Les études étaient ardentes. La métaphysique n'avait pas d'abîmes que ne sondassent ces intrépides pionniers d'une science renaissante. On serait effrayé si je rappelais quels étaient les sujets que prenaient pour leur thèse de doctorat des candidats tels que MM. Beautain, Jouffroy, Damiron et Fribault, qui succomba à la peine, dans la fleur de l'âge et de la distinction. Parfois les plus illustres d'entre les membres du conseil d'instruction publique, du conseil d'État et de l'Institut, MM. Royer-Collard, de Serre, Camille Jordan, Cuvier, Maine de Biran, de Gérando, Ampère et l'abbé de Frayssinous venaient encourager de leurs applaudissements ou de leurs objections ces vaillantes études dignes d'un meilleur but.

« Nous aimons tous aujourd'hui, écrivait M. Cousin neuf ou dix ans plus tard, à nous rappeler ce temps de mémoire chérie, où, ignorant le monde et ignorés de lui, ensevelis dans la méditation des problèmes éternels de l'esprit humain, nous passions notre vie à étudier des solutions qui depuis se sont bien modifiées, mais qui nous intéressent encore par les efforts qu'elles nous ont coûtés et les recherches sincères, animées et persévérantes dont elles sont le résultat... Qui n'aime à parler des temps heureux de sa vie ? Et pour nous, élèves et maîtres de conférence à l'École normale, nos jours heureux sont ceux de nos

obscurs travaux à notre École bien-aimée. Là se faisait un peu de bien en silence[139]. »

On pourra contester ce bien ; on devra regretter que cette sève de vie n'ait pas poussé ses fleurs et ses fruits vers le ciel ; on déplorera que tant de forces viriles se soient dépensées en de vaines abstractions. Mais enfin il y avait au cœur de cette génération une passion intellectuelle que celle d'aujourd'hui ne connaît plus. On pensait alors, on étudiait, on cherchait. C'était là, pouvait-on croire, l'aurore d'un nouveau règne des choses de l'esprit, tel que trois fois déjà la religion de lumière en a doté le monde, au IV^{e}, au XIII^{e} et au XVII^{e} siècle. Ces trois grandes époques n'avaient-elles pas pareillement commencé par la philosophie, et ne s'étaient-elles pas ouvertes, comme celle-ci, au lendemain de grandes transformations sociales ?

Mais pour cela il eût fallu bâtir l'école nouvelle sur un fond solide et capable de la porter ; il eût fallu ne pas aller se creuser des citernes, quand on avait les sources d'eau vive sous sa main. On n'en fit rien, on bâtit en l'air, en dédaignant le roc et préférant le sable. C'est pourquoi au lieu d'un palais on n'eut qu'une tente d'un jour ; et notre siècle a vu les riches espérances de son commencement avorter tristement dans l'anarchie intellectuelle et la stérilité.

III

Qu'était-ce donc en somme que la philosophie de M. Cousin ? On ne saurait dire combien de peines ce maître s'est données, dans ses dernières années, pour reconstituer à ses écrits de différentes époques une unité posthume à laquelle il attachait l'honneur de son nom. Mais en vain : l'unité manque et manquera toujours à cette construction

hybride, œuvre de l'imagination plus encore que de la raison, prise et reprise sur des plans divers, à trois périodes successives, qui marquent les étapes de sa pensée comme celles de sa vie.

Il y a, en premier lieu, une période d'essai et de tâtonnement durant laquelle M. Cousin parcourt les trois philosophies sensualiste, écossaise, allemande. Puis, quand l'École normale et la Sorbonne lui sont rendues sous le ministère Martignac, l'éclectisme se formule et inaugure un règne qui ne fut pas sans orages. Enfin les révolutions lui faisant d'autres destinées, et l'âge lui amenant de meilleures pensées, M. Cousin se voue spécialement à l'histoire, ne tient plus à l'éclectisme que par un arrière sentiment de paternité ; et de sa philosophie devenue cartésienne il ne revendique que l'honneur d'un spiritualisme auquel seul se réduit sa prétention à l'unité. Cette histoire des variations de son enseignement est en même temps celle de ses enthousiasmes et de ses déceptions.

Successivement disciple de l'école de Condillac et de l'école de Thomas Reid, un jour M. Cousin voulut être maître lui-même. M^{me} de Staël venait, dans le meilleur de ses ouvrages, de nous révéler l'Allemagne. Il y était question de grands philosophes, lesquels étaient aussi de grands poètes : c'était un double attrait pour le jeune professeur. Il apprit leur langue, passa deux ans entiers dans les souterrains de la psychologie kantienne, comme lui-même s'exprime, puis partit pour l'Allemagne. Il en allait visiter les universités, comme autrefois Pythagore et Platon visitaient les sanctuaires de l' Égypte.

Le Sphinx l'y attendait. N'est-ce pas de ce voyage que Loyson lui disait :

Tandis que devers l’Elbe, en des climats lointains,
Tu vas interroger le savoir des Germains,
Et que, Solon nouveau, tu cours les grandes routes,
Cherchant la vérité pour rapporter des doutes... ?

Qu’il me suffise de rappeler qu’à cette mémorable époque de 1819, la philosophie de l’absolu était reine dans les universités d’Allemagne. C’était l’époque où des systèmes renouvelés de Spinoza proclamaient l’identité substantielle de Dieu, de l’homme et de la nature ; où Schelling enseignait que l’absolu sommeille dans la plante, réside dans l’animal et s’éveille dans l’homme ; où Hégel expliquait toutes choses par le développement nécessaire de l’idée, proclamait l’identité des contradictoires ; et, professant pour l’expérience le plus superbe dédain, entreprenait résolument de reconstruire, à priori, la science de la nature et la science de l’humanité. Cousin connut Hégel, que même il se vantait d’avoir deviné le premier ! Il se lia avec Schelling, et après deux mois passés à l’école transcendante du philosophe de l’absolu, il revint en France avec les idées de son maître. Le jeune Lychas nous apportait la robe de Déjanire.

C’est en 1820 que M. Cousin commença à professer le système de Schelling. « Son système est le vrai[140], » écrivait-il de lui ; et ce système était celui d’un panthéisme mille fois plus extravagant que celui de Spinoza ! En vain essaya-t-il plus tard de se défendre de toute complicité avec ces libres penseurs de la rêveuse Allemagne. Il y a dans ses livres des pages accusatrices, et ses grandes habiletés n’ont pu faire illusion sur ses tendances de ce temps-là.

Sans doute, et c'est pour cela que nous n'y insistons pas, il revint de cet égarement ; ce ne fut qu'une crise dans sa vie. Mais le malheur est que cette crise est devenue par lui la maladie d'un siècle. L'élément corrupteur et révolutionnaire qui nous est venu d'Allemagne est arrivé par lui. Il avait traduit Kant dans ses leçons de la Sorbonne ; on traduisit Hégel, qu'il avait exalté ; on a reproduit Strauss, perfectionné Bauer, copié Schleiemacher, et aujourd'hui dépassé Stirner et Feuerbach. Qu'importe qu'il ait gémi de ce débordement et désavoué ces enfants perdus d'une philosophie qui n'était plus la sienne ? L'invasion date de lui ; il lui a ouvert la porte. Il ne voyait pas alors cette horde de barbares qui venaient, à la suite de leurs chefs, s'abattre à la curée de la raison publique ; mais il a eu le malheur d'introduire le premier l'ennemi dans la place, et Kant une fois passé, les autres ont suivi.

Les cours de M. Cousin étaient, dès cette époque, pour tous ses auditeurs de vraies fêtes de l'esprit. Les doctes extravagances de la philosophie allemande, dépouillées de l'apparat métaphysique qui les rendait presque inaccessibles à l'esprit français, apparurent sous leur aspect le plus séduisant à un auditoire qui ne demandait qu'à être séduit. Mais qu'on ne s'y trompe point : ce n'était certes point la philosophie qui en faisait l'attrait. Les impressions que les auditeurs recueillaient de ces leçons, nous les avons encore, telles qu'ils les consignaient toutes brûlantes, toutes vives dans les journaux d'alors. Deux choses y allumaient cet enthousiasme qui ne se refroidissait pas, et c'étaient les deux choses qu'on aime le plus en France : l'éloquence de la parole et le libéralisme de la pensée. « Il prononce ses leçons, écrivait à cette époque M. Augustin Thierry dans le Courrier français, il prononce ses leçons sans cahiers, et même sans le secours d'aucune note. Son improvisation est à la foi abondante et nerveuse. Ainsi pendant huit mois son nombreux auditoire a marché à sa suite sans paraître un moment fatigué. — Il

n’y a pas jusqu’à une maladie de langueur, fruit amer de ses études, dit encore son ami, qui ne l’ait rendu plus cher à la jeunesse. Huit cents jeunes gens attendent avec une impatience inquiète un jeune homme qu’ils appellent leur maître, et que leurs applaudissements accompagnent[141]. »

Il ne faudrait pas croire que ces prétendues improvisations fussent dépourvues d’artifices, ni que leur charme tînt longtemps devant la réflexion. Écoutons le jugement qu’en porte M. Taine : « M. Cousin était le plus admirable tragédien de son siècle. Il préparait sa leçon huit jours à l’avance, idées, plan, style, métaphores et jusqu’aux mots saillants ; il l’écrivait, il la récrivait ; il l’apprenait par cœur ; il la répétait devant ses amis, devant les indifférents, devant tout le monde ; il la possédait dans les plus petits détails, comme un pianiste son morceau de concert. Le jour venu, les applaudissements, la popularité, les annonces des journaux, l’affluence du public, l’intérêt du parti, le sentiment de la gloire, le transportaient jusqu’au génie. Ses yeux noirs pétillaient d’éclairs ; ses traits, ses bras, son corps, tout parlait. Son discours étudié prenait l’accent d’une improvisation sublime : la philosophie l’illuminait. A ses gestes multipliés, à ses changements de physionomie, aux inflexions de sa voix, il semblait qu’il voulût sortir de lui-même. Dardées par ce visage net et par cette bouche expressive, les pensées prenaient un corps, devenaient visibles, pénétraient dans l’auditeur, le domptaient, le possédaient, le livraient aux coups de théâtre, aux effets de style, aux mouvements de passion, aux surprises de méthode. Un vieux magistrat de province, sceptique, positif, et qui donnerait pour une poularde l’infini, le fini et leur rapport, m’a répété que tout le monde était sous le charme : « Quand ce diable d’homme nous disait : « Voyez-vous ? » quoi que ce fût, on croyait voir. » Le lendemain, à la réflexion, c’était autre chose ;

l’admiration seule était entière, et on allait à un autre cours[142]. »

N’oublions pas d’ailleurs que ce grand succès d’alors tenait moins à l’intérêt philosophique qu’à l’actualité politique. Les endroits des discours qui étaient assurés de recueillir le plus d’applaudissements étaient ceux où l’orateur prononçait le nom de liberté. Il est vrai que M. Cousin ne s’en faisait pas faute. Il savait trop combien l’opposition au pouvoir est sympathique aux goûts de la jeunesse française, pour laisser échapper l’occasion d’insinuer quelque allusion piquante aux affaires du temps. Aussi bien ce n’étaient pas seulement des traits fugitifs, c’étaient de longues tirades sur les droits sacrés des sociétés humaines qui venaient à chaque instant passionner la leçon, et faire monter les orages de la politique jusque sur les hauteurs sereines où la sagesse antique plaçait ses temples. Comment la monarchie de la restauration eût-elle pu tenir contre ces coups de bélier qui l’ébranlaient chaque jour ?

Il disait : « Le vrai monde de l’homme est celui de la liberté, et sa vraie histoire n’est autre chose que le progrès constant de sa liberté. La société idéale serait celle de la liberté sur la terre… Quand une forme de société a fait son temps, quand on conçoit, quand on veut plus de droits qu’on n’en possède, quand ce qui était un appui est devenu un obstacle, quand enfin l’esprit de liberté et l’amour des peuples qui marchent à sa suite se sont retirés ensemble de la forme autrefois la plus puissante et la plus adorée, le premier qui met la main sur cette idole vide du dieu qui l’animait, l’abat aisément et la réduit en poussière[143]. »

Le gouvernement s’émut justement de ces attaques. En 1821, M. Cousin reçut défense de remonter dans sa chaire de Sorbonne. Un an à peine écoulé, M. Guizot devait descendre de la sienne. Un peu après l’École normale était supprimée. M. Cousin entra dans un silence forcé où il

demeura six ans, retiré dans une modeste maison de la rue d’Enter.

Rien ne pouvait être plus accablant pour lui que l’inactivité : il en tomba malade. Mais ne pouvait-il pas rendre cette solitude forcée profitable à ses études ? N’était-ce pas le moment de mûrir sa pensée et de la livrer au public, après avoir longtemps commenté celle des autres ?... Il édita Proclus, il traduisit Platon. Nul esprit ne pouvait mieux s’accommoder aux goûts philosophiques, artistiques, politiques de M. Cousin que l’auteur du Phédon, du Phèdre et de la République. Aussi bien cet Athénien n’était-il pas comme lui le plus philosophe des poètes, et le plus poète des philosophes ? Il est vrai que, si son génie avait été un météore dans le paganisme, sa lumière vacillante avait bien pâli depuis que le christianisme s’était levé sur le monde. Mais, dans l’argument placé en tête de chaque dialogue, le traducteur avait pris soin de raviver le flambeau de l’antique sagesse au foyer de l’Évangile, et le sage de Sunium devenait presque un docteur et un Père de l’Église.

IV

Cependant quelques amis consolaient sa proscription : c’étaient des disciples d’espérance comme Georges Farcy, ou de nouveaux adeptes comme Santa-Rosa, dont j’ai raconté plus haut les souffrances morales. Un jeune homme surtout s’était donné à lui avec une sorte de passion, dont témoigne sa correspondance récemment publiée[144].

Edgar Quinet avait environ vingt-deux ans en 1825. Il venait de courir le monde, et il avait commencé à traduire Herder quand il connut Cousin. Aussitôt il en devint littéralement fanatique. C’était vraiment un charmeur, un enchanteur que ce maître ; et une lettre de Quinet

racontant à sa mère l'accueil enthousiaste fait par le philosophe à l'Introduction de sa traduction du livre de Herder : La Philosophie de l'Humanité, rend au vif cette scène de fascination. Dès qu'il arrive, Cousin l'invite à commencer la lecture annoncée ; puis, dès la première page : « C'est beau ! s'écrie-t-il tout ému, c'est parfait ! C'est cela, mon ami, c'est cela ! » Le philosophe se lève, et tandis que l'auteur continue en tremblant et marmottant un peu, Cousin n'y tient plus et il va l'embrasser avec effusion. Des visiteurs surviennent, Cousin leur dit impatient : « Pas un mot ! asseyez-vous, pas un mot ! On me lit là quelque chose de superbe ! » Quand le lecteur a fini : « Vous êtes une noble créature, lui dit-il d'un ton fatidique ; avec ce talent, vous vous devez à vous-même de le répandre et d'y consacrer vos jours. Mon enfant, vous avez une étoile ; il faut vous ruiner pour l'atteindre. » Les visiteurs joignent leurs éloges à ceux du maître et se retirent.

Mais écoutons Quinet : « Enfin nous restâmes seuls. Jamais je n'ai joui d'une pareille éloquence. C'est celle de Pascal et de Byron. Il m'encourageait à rester dans la solitude : « Avec votre nature ex-
« pansive, le monde, mon bien-aimé, s'emparerait
« de vous et vous dévorerait... » Après cela, est venu l'état général du pays, qui n'attend qu'une révolution philosophique. Il m'a développé tout son avenir, tel qu'il l'entendait, et auquel il veut m'associer. C'est un sorte de stoïcien avec le cœur le plus passionné, le plus accessible, mais aussi le plus frêle qui soit sur la terre. Il y a de l'amour et une incroyable vigueur dans toutes ses paroles. »

Faut-il s'étonner après cela que Cousin soit devenu pour Quinet une sorte de demi-dieu ? L'infortuné écrivait : « C'est le seul homme qui puisse aujourd'hui m'émouvoir, parce que c'est le seul à qui je reconnaisse les élans du génie. » Et dans une autre lettre : « Un homme avec qui l'on sympathise vous émeut comme le spectacle de la mer,

ou d’une belle nuit, ou d’une solitude poétique. » — « J’ai besoin de me rapprocher de ce que j’admire. » Il se rapproche de Cousin et devient le Platon, presque l’Alcibiade de ce nouveau Socrate. Quinet écrit à sa mère : « Quand tu me sentiras malade par l’âme, dis-moi : Va chez M. Cousin. J’y trouverai des consolations et des encouragements. »

Cousin lui-même va chez lui ; et, comme il ne le trouve pas à sa première visite, il se montre inconsolable. On lui demande son nom : « Dites à M. Quinet que c’est son plus grand ami. » Quinet, dans sa naïveté, n’ose en croire ses oreilles : « Il avait honoré mon toit de sa présence ! il avait été là ! tous ces gens l’avaient vu, lui avaient parlé. Dans ma pensée, c’est un homme de génie… » Aussi dès le lendemain, de bonne heure, le disciple accourt. Il veut le surprendre ; il veut le remercier tout de suite, « et, tremblant d’émotion, il monte ses escaliers, il frappe. » Hélas ! Cousin a quelqu’un près de lui ; l’ami va se retirer, mais le grand homme l’a entendu, il l’appelle par la fenêtre, le reçoit à bras ouverts. « Comment ! est-il possible, vous avez été malade, et je ne l’ai su qu’avant-hier ! Asseyez-vous donc dans ce grand fauteuil, le plus près de moi. Racontez-moi tout. — Et il me prenait la main avec une affection très caressante. »

« Il est impossible de dire à quel point la conversation devint alors intime et délicieuse. Nos sentiments privés, notre vie passée et tout ce qui s’y rapporte, le mouvement du cœur, les peines de la jeunesse, le découragement, l’amour, la sympathie, tout fut passé en revue ; ou plutôt c’était une confidence mutuelle de tout ce que la vie nous avait appris en bien, en mal. Au milieu de ces paroles si tendres, la science venait comme une autre affection… « Vous me faites du bien, lui disais-je. Toutes
« les fois que j’aurai le cœur serré… — Oui, venez
« me trouver à quelque instant du jour que ce soit.

« Que le moment arrive, et vous verrez combien je
« vous suis déjà attaché. »

Edgar Quinet continue dans la même lettre à sa mère : « Je n'essayerai pas de dire tout ce que je sens dans mon âme après deux ou trois heures passées ainsi. Il m'a prêté un manuscrit, et je le reverrai bientôt. Cette certitude répand un charme délicieux sur chacune de mes heures. J'aime à passer dans sa rue, à aller au Luxembourg, dans une certaine allée d'où l'on peut apercevoir ses fenêtres. Voilà où j'en suis. »

Il en est à ce point qu'il s'en déclare « amoureux », le mot est de lui. Sa mère, moins éprise, s'effraye de cette fascination. Elle, femme spirituelle du XVIII^{e} siècle, déteste ce pédant d'école qui plonge dans les brumes de l'épaisse Allemagne l'esprit si poétique, si français de son fils. Mais Edgard brise des lances pour la cause du maître. « Vous ne m'amènerez jamais à rien renier de ma nature. Ce que j'ai aimé une fois m'est à jamais saint et sacré. » Et quand il croit qu'enfin son maître est justifié et sa mère confondue : « Te voilà, écrit-il, reconciliée avec lui ; mais n'y reviens plus ! »

Mais ce magnétiseur est-il vraiment un ami ? Ce maître aime-t-il son disciple ? et ce conquérant sa conquête ? L'exagération de ces démonstrations n'en rend-elle pas suspecte la sincérité ? Et cette théâtrale mise en scène de l'amitié n'y fait-elle pas soupçonner un rôle ?

Quinet allait le savoir. Il avait été adoré tant qu'il n'avait voulu être qu'un élève docile, un satellite gravitant dans l'orbite du grand astre dont il relevait l'éclat. Mais du jour où il commença à vouloir, lui aussi, se faire sa gloire propre, il commença à sentir que l'astre roi s'éloignait et que sa chaleur diminuait. Cousin cependant paraissait le même, du moins extérieurement. Il invitait bien encore son jeune ami à dîner, « toujours sans nappe et avec un seul couteau ; » mais le jeune homme s'apercevait que le nom

d’ami, de cher ami, prodigué par Cousin avec complaisance, n’avait plus aujourd’hui que le sens ironique que lui prête un scepticisme mondain.

Puis vint l’heure de l’épreuve. Aimer, a-t-on dit, c’est servir. M. Cousin avait dit : « Que le moment arrive, et vous verrez combien je vous suis déjà attaché. » Ce moment sonna au lendemain de la révolution de Juillet. Cousin était au pinacle, il pouvait, il devait tendre la main à son ami, qui ne demandait pas le pouvoir, mais qui appelait le travail cum dignitate. Illusion ! Le potentat universitaire n’était plus le proscrit de 1825. Qu’avait-il besoin de ce poète ? Edgar Quinet fut oublié ; « le bien-aimé » d’autrefois fut payé de phrases, et rien de plus.

Il avait été dupe, il le sentit et il le dit. Dès septembre 1830, il s’aperçut que « Cousin avait perdu la tête à son avènement ». Il écrit un mois après : « Croiriez-vous que mon ami M. Cousin a conçu contre moi la plus misérable jalousie ? c’est pourtant la vérité. » Était-ce de la jalousie ? non, mais c’était du dédain : le voisinage familier du poète romantique gênait le parvenu dans ses nouvelles allures aristocratiques. Et puis arrivé au faîte, il n’avait plus besoin de l’échelle pour y monter : il la repoussait du pied. Quinet le lui fit payer ; son amour offensé ne désarma plus, et sa correspondance, à partir de 1830, est un carquois tout plein de flèches vengeresses, telles que celles-ci : « Je ne renie pas une seule de mes illusions passées, excepté peut-être mon infatuation de Cousin. Là, il faut le confesser, je suis tombé dans un piège, mais pas plus de six mois (c’est six ans qu’il faut dire). Sous le héros j’ai entrevu de bonne heure l’arlequin. »

Jouffroy et Santa-Rosa avaient été déjà deux victimes illustres du scepticisme de Cousin ; mais Quinet fut la plus malheureuse des trois, car ce fut celle qui roula le plus creux dans l’abîme de l’incrédulité ; jusque dans les derniers bas fonds d’une impiété, dont les blasphèmes furieux effrayèrent le monde.

V

En 1828, M. Cousin était allé retremper son scepticisme parmi les écoles allemandes, quand M. de Martignac et M. Royer-Collard, élu président de la chambre des députés, le rendirent à la Sorbonne. Cousin entra ce jour-là dans la seconde phase de sa carrière philosophique. Tous les yeux de l'opinion se tournèrent vers sa chaire : l'éclectisme venait d'y monter avec lui.

Qu'était-ce que l'éclectisme ? M. Cousin, plutôt critique que philosophe, historien que doctrinaire, avait successivement abordé chaque école sans se fixer dans aucune. Déjà, dans une leçon de décembre 1816, le professeur avait dit : « Ce serait une étude intéressante et instructive de pénétrer les défauts des écoles qui subsistent et fleurissent parmi nous, en les mettant aux prises l'une avec l'autre, et de recueillir leurs divers mérites dans le centre d'un vaste éclectisme qui les contiendrait et les achèverait [145]. » Le mot était trouvé. Un certain Potamon, de l'école d'Alexandrie, en avait été le père ; Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus s'en étaient faits les patrons : l'éclectisme moderne avait donc ses aïeux. D'ailleurs ce n'était pas une doctrine nouvelle, c'était une méthode. Il ne s'agissait pas de créer quoi que ce soit, mais de tout concilier. « La science est faite, répétait solennellement le Globe, la philosophie resplendit dans les écrits des maîtres. Incomplète dans chacun de ces maîtres pris à part, la vérité est complète dans l'ensemble des écoles. » Faisons donc cet ensemble, rassemblons au foyer les rayons divergents de la philosophie, l'éclectisme sera ce foyer de lumière. Quoi de mieux ? Indépendante, généreuse et désintéressée, lé'cole parisienne dominera de haut toutes les écoles anciennes et les écoles modernes qu'elle s'assimilera en les absorbant. C'est le baiser de paix de la pensée humaine de tous les temps, de tous les lieux. C'est la Pentecôte

philosophique ; et, l'un de ses apôtres, Théodore Jouffroy le proclame dans le cénacle : « Les enfants, disait-il, ont dépassé leurs pères. L'espérance de nouveaux jours est en eux, et c'est dans leurs mains qu'est le salut du monde... Un pacte entre les systèmes se prépare en silence, et il est peut-être dans les destinées de la France de le voir signer à Paris. »

Mais qui rédigera ce pacte ? Quel sera le tout-puissant qui séparera la lumière des ténèbres ? Quelle parole créatrice dira le Fiat lux ? Acceptera-t-on pêle-mêle toutes les philosophies, sous prétexte qu'elles ont toutes quelque parcelle de vérité ? Mais ces philosophies étant le plus souvent contradictoires entre elles, cet éclectisme dès lors ne sera qu'un syncrétisme, et ce Panthéon un Pandémonium. Essayera-t-on, au contraire, de faire un choix entre l'erreur et la vérité, ainsi que le commande le nom même d'éclectisme ? Mais qui sera le juge entre le faux et le vrai ? où sera le criterium ?

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

M. Cousin l'osa, et, comme on le pense bien, ce ne fut pas le christianisme qui eut l'honneur de ses préférences. Toutefois, dans la fusion projetée de toutes les opinions, on daigna ne pas l'exclure. On respecta ses symboles, ainsi qu'on appelait ses dogmes ; « mais la pensée peut-elle s'arrêter à des symboles [146] ? » On répéta partout que « le christianisme est la philosophie du peuple ; que la philosophie, heureuse de voir le genre humain presque tout entier dans les bras du christianisme, se contentait de lui tendre doucement la main[147] ». On porta l'indulgence jusqu'à lui accorder « sur le mahométisme et sur le brahmanisme une supériorité de raison et de vérité qui doit

lui assurer l'avantage dans la lutte qu'il soutient contre eux[148] ». Même on lui fit l'honneur d'adopter son langage, en le transfigurant. Les mots Inspiration, Trinité, Création, Foi, Verbe, Incarnation, Révélation et Dieu reçurent des sens nouveaux faits pour dérouter les simples et pour flatter l'esprit délicat des initiés. Toutefois on répétait que le « christianisme n'était point une œuvre parfaite ». C'était la sagesse des masses, une sagesse de transition ; mais « la forme rationnelle est nécessairement la dernière de toutes[149] ».

Il fallait, en effet, une autre religion dont le Dieu accommodant pût recevoir dans son sein et concilier entre elles toutes les contradictions qu'embrasse l'éclectisme ; on l'eut bientôt trouvé. « Le Dieu de la conscience, écrivait M. Cousin dans un passage cent fois cité de ses Fragments, le Dieu de la conscience n'est pas un Dieu abstrait, un roi solitaire relégué par delà la création sur le trône désert d'une éternité silencieuse et d'une existence absolue qui ressemble au néant même de l'existence... C'est un Dieu infini et fini tout ensemble, triple enfin, c'est-à-dire à la fois Dieu, nature et humanité. Si Dieu n'est pas tout, il n'est rien [150]. » M. Cousin venait de formuler le panthéisme.

A ce blasphème un cri s'éleva du sein de l'Église. Dès 1828, un évêque dénonçait l'apparition d'un nouvel athéisme[151]. Quelle vigueur de parole, quel éclat, quelle puissance d'accent et de logique dans l'instruction pastorale de M^gr^ l'évêque de Chartres ! N'était-ce pas avec cette raison éloquente qu'autrefois Pantenus, Athénagore, Origène, Clément d'Alexandrie devaient invectiver contre le syncrétisme éclectique du Musée ? Mais M^gr^ de Montais fut à peine entendu. Sa voix se perdit dans le bruit des applaudissements dont les journaux saluaient la jeune religion. Dans une préface de la seconde édition des Fragments, M. Cousin se dit méconnu et incompris. Il se plaignit sérieusement de « la guerre imprudente qu'un zèle

mal entendu déclarait à la raison et à la philosophie ». Puis, se redressant avec des airs superbes, il déclara dédaigneusement que « réduire la philosophie à la théologie serait un anachronisme intolérable. La philosophie était à jamais émancipée[152] ».

L'École se vengea en se décernant de nouvelles ovations. « Nous reprîmes nos cours presque en triomphateurs, dit M. Cousin. Il n'est pas aisé, dans nos jours d'affaissement intellectuel, de se faire une idée de la noble ardeur qui enflammait alors le génie français dans les lettres et dans les arts aussi bien qu'en politique. L'esprit public faisait des chaires de M. Guizot, de M. Villemain et de la mienne de véritables tribunes. Depuis les grands jours de la scolastique au XII^{e} et au XIII^{e} siècle, il n'y avait pas eu d'exemples de pareils auditoires dans le quartier latin. Deux à trois mille personnes de tout âge et de tout rang se pressaient dans la grande salle de la Sorbonne. Cette foule immense agissait inévitablement sur le professeur, animait, élevait, précipitait sa parole. Ajoutez qu'aussitôt prononcée, chaque leçon, sténographiée et à peine revue, paraissait bien vite, se répandait d'un bout de la France à l'autre et devenait dans la presse le sujet d'une ardente polémique [153]. »

Et comment M. Cousin n'eût-il pas enflammé la jeunesse par sa parole ? Tous les orgueils de l'homme y étaient exaltés ; tous les trésors du langage y étaient prodigués. Surpris au mois d'avril 1828 par le décret inopiné qui lui rendait sa chaire, M. Cousin n'avait rien de prêt pour ses leçons ; mais il fallait commencer, prendre tout de suite possession de l'admiration publique et de la liberté. Sous le nom un peu vague d'Introduction à l'histoire de la philosophie, un cadre large devait fournir un champ plus libre à l'improvisation, dût-elle ne faire qu'effleurer les sommets de chaque chose. — L'idée et le besoin de la philosophie, la perpétuité de la philosophie, l'histoire et le

plan général de la philosophie ; les grandes époques de l'histoire, les peuples, les grands hommes, les historiens de l'humanité, les historiens de la philosophie : quelle amorce que ces titres donnés aux treize leçons qui remplirent la fin de cette année triomphale ! Nous ne sommes pas de ceux qui les ont entendues : nous n'avons pas senti les effluves magnétiques que M. Cousin faisait passer dans l'auditoire. Cette lave incandescente, nous ne l'avons connue qu'éteinte, refroidie et cristallisée dans ses livres. Toutefois elle y conserve encore une si vive empreinte de l'éloquence, que je comprends sans peine le chaud enthousiasme que ce cours entretenait alors dans les âmes.

Toutefois ce qu'on applaudissait par-dessus tout c'était l'artiste, comme Quinet se plaisait maintenant à l'appeler : « On courait à ses leçons comme à un opéra, reprend M. Taine, et en vérité c'était un opéra. L'impétueux orateur amenait sur le théâtre et faisait défiler en une heure Dieu, la nature, l'humanité, la philosophie, l'industrie, l'histoire, la religion, les grands hommes, la gloire, et bien d'autres choses encore. Cette symphonie chantée par un seul homme donnait le vertige ; et les esprits, habitués aux tranquilles dissertations des sensualistes, s'inclinaient comme devant un révélateur, devant le poète qui peuplait leur imagination de ces prodigieux fantômes et les entraînait, éblouis, dans un monde qu'ils n'avaient pas soupçonné[154]. »

On nous a représenté le vieux Gœthe lui-même, de l'autre côté du Rhin, prêtant avec joie l'oreille à ces bruits de gloire et à ces lointains triomphes de la philosophie et de la libre pensée. Hégel écoutait aussi. Dans les thèses que M. Cousin faisait tant applaudir il reconnaissait les siennes ; et il se demandait comment il se faisait que leur vrai père n'était jamais nommé, ce dont il plaisantait avec une indulgence quelque peu satirique. « Je ne pense pas que sciemment M. Cousin ait voulu se parer de ce qui ne lui

appartenait point, observe M. Lherminier ; mais, emporté par son imagination, peut-être a-t-il cru avoir conçu lui-même ce qu'il avait appris[155]. »

La doctrine que professait M. Cousin était celle d'un optimisme universel, de l'absolution de l'histoire, et du progrès continu par tous les événements. Rien ne recule, tout avance. « Voilà pourquoi, disait-il, tout est juste en ce monde : le bonheur et le malheur y sont répartis comme ils doivent l'être. La vertu et le bonheur, le malheur et le vice sont dans une infinie harmonie sur la scène de la vie et de l'histoire[156]. Tout est légitime de ce qui fait avancer l'humanité dans ses voies : c'est le progrès qui l'absout. Les grands hommes sont tels parce qu'ils sont les hommes du progrès. Les grands peuples sont tels parce qu'ils sont les plus forts. » La glorification de la guerre, de la cruelle guerre, n'effraye donc pas le philosophe de la civilisation. « Il est temps que la philosophie de l'histoire mette sous ses pieds les déclamations de la philanthropie. La guerre est l'action en grand. Toute la vertu d'un peuple comparaît sur les champs de bataille[157]. » La théorie de la sainteté du succès n'effraye pas non plus la conscience du moraliste ; et M. Cousin consacre à cette moralité absolue de la victoire une leçon qu'à l'occasion on a bien su retenir. « Une sympathie honorable nous entraîne vers le vaincu : mais j'espère avoir montré qu'accuser le vainqueur et prendre parti contre le succès, c'est prendre parti contre l'humanité, contre le progrès de la civilisation. Je prouverai que le vaincu a mérité de l'être, que le vainqueur est meilleur, plus moral que le vaincu, et que c'est pour cela qu'il est vainqueur[158]. »

Ces lignes immorales, ces paroles malhonnêtes, une génération ardente les avait applaudies, une génération cupide en a tiré profit. L'homme a pu se croire grand, même se dire vertueux, dès qu'il s'est vu heureux ; et l'attentat le plus inique est devenu légitime dès qu'il a réussi. Ah ! que

ces doctrines semées au printemps de ce siècle nous y ont préparé une moisson funeste ! Que ce sophiste a fait de mal ! Il n'a pas fait seulement douter de la vérité, il a fait douter de la vertu. Il a jeté l'opprobre à ces défaites du bien que Montaigne saluait pourtant comme « triomphantes à l'égal des plus belles victoires ». Il a insulté le vaincu, il a flatté le vainqueur ; il a arraché à jamais aux opprimés la seule ressource qui leur reste en face de l'oppression heureuse et superbe, celle de redresser le front dans la fierté, et de protester encore au nom de la justice !

En finissant son cours, Cousin fit à l'éclectisme ce serment de fidélité, à la vie, à la mort : « Vous devez maintenant me connaître : je suis encore celui qui, il y a douze ans, à cette chaire, bégaya le premier le nom d'éclectisme. Or ce que j'ai voulu en 1815, je le veux encore aujourd'hui : l'éclectisme dans la conscience, dans toutes les parties de la philosophie, dans la spéculation et dans l'histoire, dans l'histoire générale de l'humanité et dans l'histoire de la philosophie qui en est le couronnement : tel est mon but d'autrefois et d'aujourd'hui, tel est le drapeau qui me trouvera toujours fidèle. »

M. Cousin pouvait sans peine paraître demeurer fidèle à son système, car l'éclectisme est large, et toutes les illusions peuvent s'y mouvoir à l'aise. Mais le temps était proche où les faits allaient succéder aux systèmes, et où les théories d'école allaient s'enfuir au bruit des révolutions. En effet, deux ans après ce magnanime serment, 1830 éclate ; le Globe avait préparé la victoire de juillet : c'était le journal de Cousin. La veille, il déclarait que la charte de 1815 était le plus merveilleux chef-d'œuvre de l'éclectisme, et pressait ses amis de souscrire aux ordonnances de M. de Polignac ; mais le temps avait marché, et puisque toute révolution est un progrès, tout fait heureux un droit, n'était-ce pas à la fois justice et sagesse d'acclamer le vainqueur ? M. Cousin n'eut garde de mentir à ses

principes ; et des salons des ministres du régime déchu le philosophe passa, sous le régime nouveau, au Conseil supérieur de l'instruction publique, en attendant le ministère.

Cette fortune subite était un des triomphes de l'éclectisme pratique ; mais l'éclectisme théorique en souffrit quelque peu : à partir de cette année M. Cousin ne remonta plus dans sa chaire. On attendait beaucoup de l'âge mûr de ce laborieux esprit ; on n'eut que des fragments : fragments sur Xénophane, Zénon d'Élée, Eunape et Abailard ; fragments de critique philosophique sur Descartes, le cardinal de Retz, Pascal, Leibnitz, Malebranche ; fragments de critique littéraire ou de critique artistique d'un goût irréprochable et d'un style ciselé. Manifestement de plus en plus l'art prenait le pas sur la philosophie.

En même temps M. Cousin devenait un homme d'influence, d'affaires et de politique. On le nomma directeur de l'École normale : et ce fut de ce cénacle que, pendant plus de dix ans, il dirigea souverainement sur tous les points de la France ces missions de jeunes apôtres de l'esprit nouveau, qui devaient la régénérer et fonder parmi nous le sacerdoce laïque. On le nomma ministre de l'instruction publique, et il inaugura, par tous les professeurs de la jeunesse française, le règne officiel de la philosophie, encourageant leur zèle, inspirant leur enseignement, modérant leurs imprudences, et couvrant secrètement de son autorité leurs plus grandes hardiesses. On le nomma pair de France, et du haut de la tribune il fit, de concert avec M. Villemain, en faveur du monopole universitaire, cette brillante campagne de 1844, où il déploya un zèle et un talent dignes d'une meilleure cause. Le même acharnement, la même hostilité contre la loi libérale de 1850, reparurent de nouveau au sein de la commission dont il faisait partie. Dans ces mêmes années, il essayait de réveiller le déisme philosophique par la

réédition de la Profession de foi du vicaire savoyard, et la publication d'une sorte de catéchisme à demi rationaliste et à demi chrétien, sous le titre général de Livre d'instruction morale et religieuse. C'était se tromper de temps. Les révolutions ne s'attardent pas à ces doctrines moyennes. D'autres idées prévalurent sur sa philosophie : ç'avait été en 1830 le saint-simonisme, ce fut en 1848 le socialisme et le communisme. M. Cousin dut comprendre que son règne était fini.

On sait de quelle belle manière il sut s'en consoler. Il avait toujours été saisi de la grandeur dramatique de l'histoire du XVII^{e} siècle. La première partie surtout, celle où la force domine, l'avait attiré par l'énergie des caractères, la vie de la pensée, la noblesse de la langue, et aussi, il faut le dire, par une certaine grâce aristocratique qui allait merveilleusement aux goûts de l'écrivain. Je n'ai pas entrepris de suivre l'historien dans cette seconde carrière. Il y était entré quand la révolution de 1852 força M. Cousin de quitter le théâtre de la vie politique et de se confiner dans un silence studieux.

VI

Or le silence est une des puissances de Dieu. La vieillesse était venue ; et avec la vieillesse que donnent les années, cette autre vieillesse que donnent le spectacle des choses et l'enseignement de la vie. M. Cousin avait vu successivement l'oubli se faire sur ses doctrines ; ses disciples d'autrefois ne se souvenaient plus du symbole du maître. Ses préférences politiques avaient reçu elles-mêmes des événements publics les plus graves atteintes. Il n'avait plus d'école ; rien ne lui commandait donc de reparaître sur un théâtre où notre génération se rappelait à

peine l’avoir vu jouer un rôle, et il ne tenait qu’à lui de rentrer dans la vérité par le chemin de la foi.

Il le sentit enfin, et ce fut dans sa vie une période de lutte que cette crise du doute qu’on n’a pas assez remarquée, bien qu’elle se montre très à découvert dans ses livres. A cette époque, M. Cousin avait abandonné plus d’une erreur d’autrefois ; mais comme, d’autre part, il ne rétractait rien, — un philosophe s’est-il jamais rétracté ? — il s’ensuivait un état d’esprit difficile et indécis, lequel, à chaque édition, se traduit par les soins infinis que prend l’auteur d’établir des concordances entre ses témérités extrêmes d’autrefois et ses modérations calculées d’aujourd’hui. Par exemple il confessait, — et cela sans trop de peine, — que son panthéisme avait été une aventure et un péché de jeunesse, un engouement passager pour la docte Allemagne, en s’étonnant qu’on eût pu prendre ces hautes fantaisies au sérieux. Par exemple il tempérait notablement la ferveur de son éclectisme ; et volontiers essayait-il d’y substituer certain spiritualisme général qu’il donnait pour la véritable et dernière manière : « L’éclectisme nous est cher, mais le foyer de la lumière est ailleurs... Notre vraie doctrine, notre vrai drapeau est le spiritualisme. » Et quelques lignes plus loin il le définissait : « On lui donne à bon droit le nom de spiritualisme, parce que son caractère est, en effet, de subordonner les sens à l’esprit, et de tendre, par tous les moyens que la raison avoue, à élever et agrandir l’homme. Elle enseigne la spiritualité de l’âme, la liberté et la responsabilité des actions humaines, l’obligation morale, la vertu désintéressée, la dignité de la justice, la beauté de la charité ; et, par delà les limites de ce monde, elle montre un Dieu auteur et type de l’humanité, qui, après l’avoir faite évidemment pour une fin excellente, ne l’abandonnera pas dans le développement mystérieux de sa destinée[159]. »

Que de réticences encore dans ces dernières lignes ! Et puis, au fond de tout cela, restait le RATIONALISME, c’est-

à-dire de toutes ses erreurs la plus fondamentale. Le rationalisme, en effet, c'est l'antichristianisme, puisqu'il ne se contente pas, comme telle ou telle hérésie, comme le panthéisme lui-même, de nier tel ou tel dogme chrétien, mais qu'il nie en bloc le christianisme tout entier, en tant qu'édifice divin et doctrine révélée.

Or ce rationalisme était le terrain sur lequel la lutte était engagée dans l'âme du philosophe, qui voulait et ne voulait pas. Il voulait donner satisfaction au christianisme, qu'il sentait être lui seul la lumière et le salut, satisfaction aussi peut-être à ses remords qui lui demandaient compte de ses incrédulités et infidélités ; et c'est pourquoi nous le voyons, dans cette dernière phase, s'abstenir désormais des formules présomptueuses qui citaient l'enseignement de l'Église à la barre de la philosophie ; proclamer, avec des développements d'une ampleur croissante, les bienfaits sociaux du christianisme et sa nécessité pour les esprits auxquels la spéculation philosophique est inaccessible, c'est-à-dire pour l'immense majorité du genre humain ; prêcher l'alliance de la philosophie et de la religion, en protestant qu'il n'avait cessé de l'appeler de tous ses vœux ; s'exprimer sur le compte du christianisme et de son auteur avec des effusions de respect, de sympathie et de vénération qu'on eût pu prendre pour des hommages d'adoration ; enfin défaire et refaire ses ouvrages précédents, non pour les reformer, mais pour en infirmer le caractère agressif, soit en supprimant un mot ou une phrase hardie, soit en formulant à neuf des tendances moins exclusives dans une nouvelle préface qui ne désavouait pas l'erreur, mais qui la déguisait ou qui l'atténuait. Et à chacune de ces déclarations nouvelles ou perfectionnées, il semblait examiner d'un regard anxieux leur effet sur l'Église catholique et lui demander : Que voulez-vous de plus ?

« L'Église catholique ne demandait pas tant et demandait davantage, répond excellemment un philosophe catholique.

Elle ne demandait pas ces admirations prolongées qui remplissent des pages entières, et qui après tout peuvent être accordées à quelque grand établissement d'origine humaine. Mais elle demandait les mots décisifs dont nulle période oratoire ne saurait déguiser l'absence. Or c'est cela justement que M. Cousin ne voulait pas. Si M. Cousin voulait que l'alliance fût possible entre la philosophie et le christianisme, il devait dire très simplement que Dieu peut parler aux hommes ; et que, s'il leur a parlé, la raison individuelle doit s'incliner devant l'enseignement de la parole divine. Et s'il voulait que cette alliance fût signée pour tout de bon, il devait dire qu'en fait Dieu a parlé ; il devait reconnaître la suzeraineté de la raison divine incarnée dans le christianisme sur toutes les raisons individuelles, et en particulier sur la sienne. Cela, il ne le reconnaissait pas. Enfin, puisqu'en tant de rencontres il avait enseigné l'absolue indépendance de la philosophie et son droit de contrôle sur les symboles religieux, comme il les appelait, il devait, en une façon quelconque, désavouer les discours qui n'étaient que la formule propre du rationalisme. Cela, il ne le faisait pas. »

Un livre nous donne le spectacle de ces oscillations, faut-il dire des manœuvres de cet ondoyant esprit si fécond en ressources. C'est la réédition de ses anciennes leçons sur le Vrai, le Beau et le Bien, dans un ouvrage qu'il donna comme l'expression dernière et le testament authentique de sa philosophie : « Que de pages admirables, écrivait M. Janet, secrétaire de Cousm, furent faites, je m'en souviens, dans de belles soirées de printemps, sous les arbres majestueux de Saint-Cloud et de Sèvres, aux rayons d'un soleil couchant ! Je vois encore cet œil étincelant ; j'entends cette voix vibrante, ces accents passionnés. Qu'avait-il besoin d'une chaire ou d'un public ? La nature servait de théâtre, et un seul auditeur suffisait pour enflammer l'enthousiasme du professeur. C'était Socrate, mais Socrate parlant tout seul, et dans un des moments

d’enthousiasme que décrit Alcibiade dans le Banquet de Platon[160]. »

Que le portrait du philosophe, tracé par la piété filiale de Janet, ressemble terriblement à celui du rhéteur que nous avons vu buriné par la critique de Taine !

Quoi qu’il en soit, dans ce livre, M. Cousin se confondait en protestations qui, pour être chrétiennes, n’avaient besoin que de soumettre la raison à la foi. Maintenant il reconnaît un Dieu personnel et libre. La création est l’œuvre de sa bonté infinie ; mais elle la manifeste et ne l’épuise pas, et c’est dans ce sens que « Dieu a tant aimé les hommes, qu’il leur a donné son Fils unique. » Notre âme est insatiable parce qu’il lui faut l’infini ; tout autre amour que celui de la Beauté éternelle voit bientôt se rompre le charme et se dissiper la chimère qui l’enchante. Il n’y a qu’un seul Être qui mérite d’être aimé, et qui puisse l’être sans illusions et sans mécomptes, sans bornes et sans regrets, à savoir l’Être parfait qui remplira toute la capacité du cœur. Ayons donc confiance : dans la mort comme dans la vie, l’âme est sûre de trouver Dieu, avec qui tout est juste, avec qui tout est bien. Qu’elle l’adore ce Dieu, qu’elle le craigne, qu’elle l’aime ! — Là expire le domaine de la philosophie, confesse M. Cousin ; mais la religion se présente alors, et la philosophie salue la religion. « Quelle n’eût pas été, dit-il, la joie d’un Socrate, d’un Platon, s’ils eussent trouvé le genre humain entre les bras du christianisme !... » On sait tout ce bel endroit. Ailleurs il avait dit : « Le résumé le plus pur de ce qu’il y a de meilleur dans le Phédon et le Timée, dans les Méditations, dans la Connaissance de Dieu et de soi-même, dans les plus beaux chapitres de la Critique de la raison pratique, ce résumé est là tout entier dans les premières pages du catéchisme de Bossuet, et ce catéchisme est la nourriture des pauvres d’esprit, de l’enfant, de la femme, du pâtre et de l’ouvrier, tandis que la Connaissance de Dieu

et de soi-même, les Méditations, le Phédon et la Timée, surtout la Critique de la raison pratique, s'adressent à bien peu d'individus dans l'espèce humaine[161]. »

Telles sont les formules pompeuses sous lesquelles le rationalisme subsistait tout entier, avec un danger de plus, celui du déguisement. Mais combien de lecteurs même chrétiens, non avertis, devaient s'y laisser prendre ! Combien inclinaient à signer de confiance, sur la foi de cette parole imprégnée de mysticisme, l'alliance proposée entre « les deux sœurs immortelles » traitant de puissance à puissance, et à faire aveuglément abstraction de cette notion de l'ordre surnaturel et de la révélation, sans laquelle le chrétien n'est plus qu'un philosophe et le christianisme qu'une philosophie !

VII

Conséquemment on se flattait de la conversion de l'homme, et des symptômes y faisaient croire. On le voyait, à mesure qu'il avançait en âge, rechercher de préférence les sociétés chrétiennes et les entretiens religieux. Il abhorrait l'athéisme, il invectivait contre le matérialisme, et l'invasion des doctrines positivistes lui était spécialement odieuse. On l'entendait répéter avec sa véhémence oratoire habituelle : « On verra, on verra ce que deviendra la philosophie quand j'aurai disparu ! Je sais à fond ce qui se prépare contre le christianisme et même contre le spiritualisme : ce sera hideux, terrible ! Vous me demandez de lutter ? Croyez-vous donc que je ne lutte pas de toutes mes forces ? Mais le flot monte, et Dieu sait seul où il s'arrêtera. » Au sein de l'Académie, il votait énergiquement contre les ennemis de Dieu. On trouvait sous sa plume des exhortations pressantes comme celles-ci : « Jeunes gens, n'écoutez pas ces esprits superficiels qui

se donnent comme de profonds penseurs, parce que, après Voltaire, ils ont découvert des difficultés dans le christianisme. Mesurez vos progrès en philosophie par ceux de la tendre vénération que vous ressentirez pour la religion de l'Évangile. » On raconte qu'un jour, se promenant, dans la cour de l'Institut, avec un savant professeur de philosophie, M. Cousin vit passer un jeune prêtre. S'arrêtant tout à coup, il le suivit des yeux et s'écria : « Nous avons, toute notre vie, professé la philosophie, et tâché de démontrer qu'il y a une âme ; pendant ce temps, que fait ce jeune prêtre et où va-t-il ? Il va combattre le vice dans l'âme d'un méchant, la tentation dans l'âme d'une jeune fille, et nous voudrions jeter ces gens-là à l'eau ! Il vaudrait mieux qu'on nous y précipitât nous-mêmes avec une pierre au cou. Ayons l'honnêteté de reconnaître ce qu'ils font pour les âmes, pendant que nous tentons de reconnaître l'existence de l'âme ! »

L'Église, qui est une bonne mère, avait les yeux ouverts sur l'âme de ce vieillard. Des prêtres et des hommes de zèle, académiciens et sorbonistes, tous du camp libéral, le prenant au sérieux, le crurent sinon converti, du moins très près de l'être. Ne serait-ce pas pour l'Église le plus grand des triomphes, pour le monde la plus haute édification, que le retour de cet illustre prodigue à la maison paternelle ? Était-ce le payer trop cher que de l'entourer d'hommages et de ménagements ? Était-ce le moment d'accuser certains points de dissidence, et n'était-il pas plus sage d'oublier ce qui divise pour ne voir que ce qui rapproche ? Les avances ne lui manquèrent pas, et parfois M. Cousin dut s'étonner lui-même de se voir décerner dans l'Église qu'il avait travaillé à démolir des honneurs qui ne semblaient réservés qu'aux docteurs de l'Église.

Mais les hommes de doctrine en pensaient autrement. C'est ainsi que M^{gr} Pie disait à son clergé : « Dieu le sait, mes chers fils, tandis qu'au fond de nos provinces nous

suivons d’un œil attentif le mouvement des esprits, épiant jusque dans la moindre syllabe des anciens chefs de l’école antichrétienne un signe sincère de retour à la foi, s’il nous arrive de rencontrer dans leurs nouveaux écrits quelques symptômes de conversion véritable, à l’instant nous bénissons le Seigneur de sa grande miséricorde, et nous le conjurons d’achever l’œuvre de sa grâce. C’est ainsi que nous portons chaque jour au saint autel le nom de plusieurs de nos frères, auxquels nous sommes complètement inconnus, mais qu’un sentiment de charité sainte rend présents à notre âme depuis qu’il nous a semblé que le nom de Jésus-Christ s’échappait de leurs lèvres ou de leur plume avec cet accent qui ne se contrefait point, et qui dénote la touche intérieure de l’Esprit-Saint. »

Or, cet accent de sincérité, M^gr^ Pie et beaucoup d’autres ne le trouvaient pas dans les hommages de fraîche date que M. Cousin rendait au christianisme. Il n’y trouvait nulle part le mot franc de la vérité, la nette affirmation de la doctrine chrétienne. Il lui était impossible de ne pas voir en cet homme plutôt un politique qui se ménage des alliances pour compenser ses pertes, qu’une âme en voie de retour qui s’achemine à la foi ; et ses discours presque pieux, mystiques, mais toujours vagues, lui semblaient un calcul plutôt qu’un cri du cœur.

Il avait trop raison. M. Cousin n’était pas de la race des simples, mais de la lignée des habiles. Pendant qu’il faisait à l’Église ces révérences affectées, autres étaient ses allures dans le petit groupe philosophique qui, comme lui, s’en tenait au spiritualisme sans vouloir aller au delà ; et là le rationalisme reparaissait tout entier.

M. Amédée de Margerie, à qui ces dernières pages sont grandement redevables[162], nous raconte à cet égard une anecdote décisive et absolument authentique, qu’il tient de première main. Comme les relations nouvelles de M. Cousin et ses professions réitérées de sympathie pour le

christianisme inquiétaient son école, un jour un de ses anciens disciples, et non pas des plus petits, lui posa en face la question : « Est-il vrai que vous deveniez catholique ? — Oui, mon cher, répondit-il ; je suis catholique, profondément catholique, tout ce qu'il y a de plus catholique, autant qu'on peut l'être… quand on ne l'est pas du tout. » Une double pirouette, l'une à droite, l'autre à gauche, acheva le discours et en compléta le sens. C'était bien cela.

Faut-il s'étonner dès lors que ceux qui voyaient clair dans ces habiletés, et qui en redoutaient le péril pour les fidèles, les aient dénoncées hautement, et que même ils aient souhaité que l'autorité doctrinale de l'Église achevât de désabuser par un acte officiel la bonne foi des catholiques ? Les livres de M. Cousin furent déférés à la sacrée congrégation de l'Index, qui les jugea comme M^{gr} Pie les avait jugés. Une sentence de condamnation fut préparée et soumise à la signature du Pape.

M. Cousin s'en montra fort ému et ses protecteurs aussi. Ils obtinrent de lui qu'une lettre fût adressée à Pie IX, qui l'avait prévenu de grandes bontés. C'était l'heure de se prononcer nettement et sans ambages, et M. Cousin ne redoutait rien tant. Son embarras fut extrême. Son irrésolution cherchait des subterfuges, s'abritant tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre. Vaincu enfin par les instances de M. l'abbé Maret et de M. de Falloux, il remit, le 30 avril 1856, à M^{gr} Sibour, archevêque de Paris, une lettre pour le Pape, dans laquelle il disait :

« M^{gr} l'archevêque de Paris a bien voulu me communiquer une lettre de Votre Sainteté, remplie de tant de bonté et si digne du cœur paternel de Pie IX, que je cède au besoin de vous en exprimer ma sincère et profonde reconnaissance. Oui, Très Saint-Père, on vous a dit vrai : loin de nourrir aucun mauvais dessein contre la religion chrétienne, j'ai pour elle les sentiments de la plus tendre

vénération ; j'aurais horreur de lui porter directement ou indirectement la moindre atteinte, et c'est dans le triomphe et la propagation du christianisme que je place toutes mes espérances pour l'avenir de l'humanité. »

Bienveillance, vénération, intentions pacifiques, vœux de prospérité pour le christianisme, qu'y avait-il dans sa lettre qui désavouât le passé, et que le vieux rationaliste n'eût répété cent fois sans cesser de l'être ?

Plus bas, M. Cousin déclarait que « ne se fiant point à ses sentiments les plus sincères, à ses études, à son âge, il avait recherché les conseils d'amis sages et pieux, d'ecclésiastiques éclairés et autorisés. » Il est vrai qu'il s'était adressé à M. Maret, son plus ardent défenseur avec M^{gr} Sibour. Mais les corrections consenties par le philosophe étaient si insuffisantes, que le saint-père écrivait à l'archevêque de Paris que « ce n'était rien rétracter de ses anciennes erreurs ».

Toutefois le Pape ne signa pas le décret de l'Index, et la condamnation publique ne fut pas portée. Le souverain Pontife épargna les écrits en considération de ce que les amis de l'auteur lui disaient de sa personne. Pie IX, voulut bien attendre, mais hélas ! il attendit en vain[163].

Dix ans après, M. Cousin expirait subitement[164]. Dans ces dernières années, on sait qu'il avait repris le chemin des églises. On l'entendait dire qu'il voulait mourir sous la bénédiction du prêtre, et que ce serait peut-être quelque curé de campagne qui recevrait les confidences suprêmes de sa conscience. Ces années furent stériles pour la philosophie ; le grand artiste les consacra à écrire l'histoire des dames illustres du XVII^{e} siècle. Fut-ce un temps perdu pour le progrès de son âme ? J'aime à croire, au contraire, qu'il y eut profit pour elle à vivre ainsi par l'étude parmi un siècle de foi, où il y avait de grandes erreurs, mais aussi de beaux repentirs, et où tout ce qui était grand, illustre, brillant et fort, finissait au pied de la croix, entre les bras

de Dieu ; et si l’on veut avoir le dernier mot de cette âme, il faut le chercher peut-être dans ces lignes par lesquelles l’écrivain prenait congé de ces nobles femmes d’un siècle qu’il aimait, et auxquelles il disait :

« Contemporaines de Descartes, de Corneille, de Pascal, de Richelieu, de Mazarin, de Condé, Anne de Bourbon, Marie de Rohan, Marie de Hautefort, Marthe de Vigean, Louise-Angélique de la Fayette, sœur Sainte-Euphémie, âmes aussi fortes que tendres, qui, après avoir jeté tant d’éclat, avez voulu vous éteindre dans l’obscurité et le silence, donnez-moi quelque chose de votre courage, enseignez-moi à sourire comme vous à la solitude, à la vieillesse, à la maladie, à la mort.

« Disciples de Jésus-Christ, joignez-vous à son précurseur sublime pour me répéter, au nom de l’Évangile et de la philosophie, qu’il est bien temps de renoncer à tout ce qui se passe, et que la seule pensée qui désormais me soit permise est celle de quelques travaux utiles, du devoir et de Dieu. »

CHAPITRE IV

EDMOND SCHERER[165]

> Ah ! soyez-en sûr, l'incrédulité tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre ; le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme.
>
> (M. SCHERER, Mélanges de critique religieuse, p. 182.)

I

Il y a deux ans environ, le 15 mars 1889, expirait a Versailles un homme duquel j'avais précédemment écrit, en le signalant comme une des âmes les plus sympathiques, mais aussi comme une des plus complètement dévoyées, parmi les victimes du doute. C'était peu d'années après la publication de ses Mélanges de critique religieuse, par laquelle il consommait publiquement sa rupture avec le Christianisme, et marquait sa place à l'extrême gauche hégélienne, dont il allait être en France l'éloquent porte-drapeau jusqu'à la fin de sa vie. Depuis cette date, en effet, Edmond Scherer, collaborateur au journal le Temps et à la Revue des Deux-Mondes, membre du Sénat français, n'a cessé d'avancer dans la voie des négations religieuses et philosophiques où il ne s'est arrêté qu'au dernier fond de l'erreur, et au dernier de ses jours. Aujourd'hui qu'il n'est

plus, nous pouvons suivre tout entière, pour l'instruction des âmes, cette existence perpétuellement sollicitée par l'abîme, où finalement elle s'endort. Mais elle n'y trouva pas l'oreiller du repos. Quoi que M. Gréard, son panégyriste encore plus que son biographe, affecte de nous redire, M. Scherer, qui s'avoue dépossédé de toute foi, se montre constamment découronné de toute joie. Sous sa résignation il étouffe un gémissement. Plaignons-le : un homme de cette valeur et de cette sincérité d'esprit méritait un meilleur sort. Mais, d'autre part, sachons tirer de ce lamentable exemple une utile leçon. Cette leçon aura cela de bien particulier, qu'elle nous sera donnée par un ministre protestant qui part du mysticisme le plus exalté pour aboutir au scepticisme le plus absolu, et cela en vertu du principe du libre examen qu'il suit avec l'implacable rigueur d'une intelligence égarée mais logique. Le marteau-pilon une fois décroché ne s'arrête plus : il suit fatalement sa rainure, écrasant tout ce qu'il trouve.

Il y a trois étapes bien distinctes dans cette vie intellectuelle de Scherer : Strasbourg, Genève, Paris. Ces trois noms marquent autant de degrés descensionnels dans sa foi religieuse.

Il était né à Paris, le 8 avril 1815, d'une famille suisse protestante, originaire du canton de Saint-Gall, qui avait émigré en France au siècle dernier. L'époque de son entrée dans le monde qui lit et qui pense était celle d'un brillant éveil intellectuel. Il écrivait plus tard : « Nos enfants, ceux qui lisent Chateaubriand et Lamartine comme on peut les lire aujourd'hui, ne sauront jamais ce que ces pages ont été pour nous, avec quel enchantement une génération entière y trouvait, exprimé dans un harmonieux langage, tout l'infini de ses aspirations. La poésie et le roman de la Restauration resteront dans le souvenir de ceux qui les ont savourés à leur heure comme un de ces beaux songes de

l’adolescence dans lesquels, pleins d’illusion et de ferveur, on s’élance, les yeux fermés, à la conquête d’en haut. »

En dehors de ces deux poètes, son alimentation intellectuelle du collège, telle qu’il nous l’a décrite, fut fort indigeste. A quinze ans, il ingurgite pêle-mêle : Paul-Louis Courier, Faust, Cinq-Mars, Manon Lescaut, Silvio Pellico, Rob-Roy, M^{me} de Staël sur la Révolution, Notre-Dame de Paris, les Consolations de Sainte-Beuve, Childe Harold, les Mémoires de lord Byron, desquels il constate sur lui « l’effet profond ». Profond ou non, l’effet de ces lectures sur son esprit fut celui d’un tourbillon parmi les roseaux. Cet esprit tournoie à tout vent. « A quatorze ans, rapporte-t-il en résumant ses Souvenirs d’écolier, à quatorze ans, je me vois flottant entre le déisme, l’athéisme et le christianisme, finalement incrédule à Jésus-Christ : premier souvenir. Trois semaines après, dégoûté de la corruption de mes camarades, je suis converti, et je pense même à la carrière du ministère : deuxième souvenir. J’ai été, en moins de deux mois, incrédule, déiste, puis humiliant ma raison et chrétien. Maintenant je suis presque pyrrhonien, ou plutôt je vis dans un état d’indifférence produit par la fatigue et le choc continuel des idées : troisième souvenir. »

L’année suivante, 1831, ses réflexions contiennent ces deux lignes lugubres : « Préoccupation de la mort et de ce qui vient après ; pensée du suicide ; désir de partir pour l’étranger. » Derrière ce nuage noir, ne se cache-t-il pas quelque orage du cœur ? Je lis seulement qu’à seize ans, ses parents estimèrent qu’un voyage en Angleterre serait « un remède héroïque appliqué à un cas grave ». C’est lui-même qui le note en ces termes.

Qu’avait-il fait jusque-là ? Beaucoup de lectures et peu d’études : « Je deviens de plus en plus mauvais élève, avoue franchement son journal ; je traîne de classe en classe ; je saute la seconde ; je quitte la rhétorique sans l’avoir terminée, et ne fais que quelques mois de philosophie. »

J’oubliais de dire cependant qu’il jouait alors à merveille la comédie de salon, cachant, sous ces riants dehors, le fond d’un jeune songeur : « On me disait hier, écrit-il le 30 mai 1831, que ma vie n’a été jusqu’ici qu’un vaudeville. Pas tant, je crois, qu’une rêverie. »

Il arriva en Angleterre, le 10 août 1831, chez le pasteur de Monmouth, petite ville de cinq à six mille habitants, qui ne lui laissa que de bonnes influences et d’aimables souvenirs. Le premier bienfait de ce séjour fut de lui donner le goût de l’étude, avec celui des champs : « Tout est modifié en moi, écrit-il de là, non seulement mes habitudes, mais mes goûts et mes opinions. Je ne me reconnais plus, je ne me soucie plus de Paris, et je me chante à l’oreille les vers d’Horace :

..... Non mihi jam regia Roma,
Sed vacuum Tibur placet aut imbelle Tarentum.

Le sentiment chrétien rentre en lui par la même porte ; et le carnet de 1832 se termine par ce mot qui marque le dénouement de cette première crise : « 25 décembre, Noël : conversion. »

Le Révérend Thomas Loader se faisait accompagner quelquefois par l’écolier dans ses visites à ses ouailles et dans l’exercice de son ministère. Une de ces visites pastorales frappa fortement l’imagination poétique de l’adolescent. Elle était faite à une jeune mourante qu’Edmond avait beaucoup remarquée au service divin : « Nous partîmes au lever du jour, raconte-t-il plus tard, par un clair soleil qui faisait bondir mon cœur tout enivré des merveilles d’une nature de printemps... La jeune fille avait conservé la beauté régulière de ses traits et les couleurs de la santé ; mais ses parents ne se faisaient pas d’illusion sur

son sort, et ils ne craignaient pas de parler devant elle librement. Le pasteur lut à haute voix et expliqua quelques versets de l'Évangile. Ensuite nous tombâmes à genoux, et nous joignîmes nos cœurs dans une fervente prière. La malade seule était restée assise, appuyant ses coudes sur une table et cachant sa figure entre ses mains. Quand nous eûmes prié, elle releva la tête : ses yeux étaient mouillés de larmes ; mais son âme, disait-elle, était paisible. Pour moi, j'étais plein d'un étrange intérêt à la vue de ce calme simple et naïf. Je ne la revis plus. Mais j'appris qu'elle s'était endormie, peu de temps après, de son dernier sommeil ; et j'ai souvent pensé avec un mélange de tristesse et de joie à celle qui repose maintenant sous les ombrages de la vallée, en attendant le jour de la résurrection. »

Le biographe ajoute : « Nul doute que, dès ce moment, l'idée qui avait déjà traversé l'esprit de Scherer de se consacrer au ministère évangélique ne s'y fût sérieusement fixée. » Est-ce là toute sa vocation, et l'appel au saint ministère n'emprunte-t-il pas des voix plus graves que celles-là pour nous faire entendre la volonté de Dieu ?

Rappelé à Paris, reçu bachelier ès lettres en 1833, inscrit ensuite comme étudiant à la Faculté de droit, auditeur assidu et charmé des cours de Saint-Marc-Girardin et des leçons philosophiques de Théodore Jouffroy, ardent à lire aujourd'hui les auteurs classiques négligés par lui sur les bancs du collège, Edmond Scherer cherchait dès lors à se faire personnellement une croyance religieuse raisonnable et raisonnée. Mais, chose étrange ! en même temps il se défiait de la raison et du raisonnement. « Sur ce qui regarde Dieu, mes devoirs, mon âme, écrit-il, j'aurai raison de fuir la science… Une démonstration ne ferait qu'affaiblir ma croyance, m'étonner, me rendre incertain. » C'est dans le sentiment seul qu'il cherche une base à sa foi. Pourquoi cette peur de la science ? Déjà n'est-elle pas. un symptôme alarmant de l'inquiétude intérieure ?

Scherer venait d'avoir vingt ans. Qu'allait-il devenir ? Sa mère, fille et femme de banquiers, rêvait pour lui une carrière de richesse et d'honneurs. Son frère Eugène entrait alors à l'École polytechnique, pour en sortir ingénieur. Quant à lui, les idées l'attiraient plus que les affaires. Il déclara se décider pour le ministère évangélique, et en 1836 nous le trouvons à Strasbourg, suivant les cours de théologie à la faculté protestante, assidu au pied de la chaire de Bruch, de Cunitz, de Jung, et surtout d'Édouard Reuss, qui paya en affection l'admiration que lui avait vouée ce disciple d'élite : « Trouvant en lui, témoigne le maître, un savoir solide et une ardeur infatigable aux études théologiques, alliés à une lucidité d'esprit et de diction qu'on rencontre rarement ensemble, surtout chez un jeune étudiant, j'augurai qu'il serait appelé un jour à vivifier en France, à la tête du parti franchement conservateur, la science protestante alors si profondément engourdie. » Jamais présage ne fut plus trompeur que celui-là.

Cependant la science sacrée l'occupait plutôt qu'elle ne l'absorbait. En même temps qu'il figurait parmi les meilleurs debaters dans les discussions théologiques instituées par M. Reuss, il étudiait passionnément l'antiquité classique, traduisait en entier le septième livre de Thucydide, l'Agamemnon, les Choéphores, les Euménides, l'Œdipe-Roi, l'Électre, joignant à ses versions des appendices sur des points d'érudition, de philologie et de critique. L'étudiant préparait en lui l'écrivain en même temps que le théologien : il restera toujours beaucoup de dilettantisme dans le protestantisme de M. Scherer. Pendant une année il n'écrivit plus qu'en latin, même à ses familiers : à son frère, ingénieur des Ponts et chaussées, curatori viarum ; à son beau-frère, officier dans l'armée anglaise, centurioni. En 1839, il s'était marié, et la compagne distinguée et instruite qu'il s'était donnée n'était pas sans faire à la science sacrée une aimable concurrence.

Il venait d'être reçu bachelier en théologie ; et, en attendant l'intervalle réglementaire pour soutenir ses licences, il était allé cacher ses études et sa douce vie dans une petite maison de campagne, à Wangen, dans les Vosges, où, à défaut d'autres charmes, il trouvait la solitude dans la fuite des hommes.

A cette époque, Edmond Scherer est un calviniste piétiste et convaincu, poussant l'orthodoxie jusqu'à l'intransigeance, n'admettant pas, par exemple, de transaction possible sur la doctrine de l'inspiration plénière des Écritures. C'est la saison de l'efflorescence de sa foi : les vingt propositions de sa thèse de licence portent ce caractère. Aussi, le jour solennel de sa consécration, 11 avril 1840, fut-il celui d'une profession de foi enthousiaste, ardente. Il tenait, disait-il, les ancres du salut : la croyance à la corruption désespérée de l'homme, la croyance à la justification par la foi seule. Il se jette donc en Christ avec un élan qui renverse aveuglément et foule dédaigneusement tout ce qui n'est pas Dieu. Ecoutons-le :

« Loin de moi, s'écrie-t-il, toute science, toute poésie, toute pensée, toute spéculation qui s'éloigne de la parole divine ! Je veux être petit enfant ; je veux amener toutes mes pensées captives sous l'autorité de la Bible et de la croix ; je veux être de ceux dont il est dit : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu, et qui ont cru ! Je veux être, s'il le faut, en folie et en scandale aux sages de la terre ; je ne veux connaître que Christ et Christ crucifié ! » Que s'il est tenté de découragement, la prière sera sa force : « C'est dans ce sentiment, ô mon Dieu, que je viens me consacrer au service de ton Église, résolu à te crier sans cesse : Aie pitié de moi ! aie pitié de moi ! » N'y a-t-il pas là encore quelque trace de lutte secrète ? Et ce cri n'est-il pas celui d'un homme qui, de guerre lasse, se jette à l'eau, tête baissée, sans vouloir trop regarder à ce qu'il fait et à ce qu'il laisse ?

Sa poésie a le même accent, ardent, passionné, enthousiaste, absolu. C’est un autre beau cri de l’âme que ce cantique de lui, composé en ces mêmes jours, et chanté encore aujourd’hui dans les églises protestantes :

Je suis à toi : gloire à ton nom suprême !
O mon Sauveur, je fléchis sous ta loi,
Je suis à toi ; je t’adore, je t’aime :
Je suis à toi, je suis à toi.

J’errais perdu dans les sentiers du doute,
Le vide au cœur et la mort devant moi,
Lorsque tu vins resplendir sur ma route :
Je suis à toi, je suis à toi.

Jadis j’étais sous l’empire du monde :
Mais aujourd’hui Jésus-Christ est mon roi ;
Ton joug est doux, et ta paix est profonde ;
Je suis à toi, je suis à toi.

Nul ne saurait m’effacer de ton livre,
Nul ne saurait me soustraire à ta loi ;
C’est ton regard qui fait mourir et vivre :
Je suis à toi, je suis à toi.

Sur cette terre où tu veux que j’habite,
O mon Sauveur, mon Dieu, je suis à toi ;
Et dans le Ciel où ta grâce m’invite,
Encore à toi, toujours à toi.

Voilà le point de départ de Scherer. C’est l’absolu dans l’abandon et dans la foi en Dieu, comme au point d’arrivée ce sera l’absolu encore dans le contraire.

Après de telles protestations d'amour et d'immolation, ne croit-on pas que le nouveau consacré va tout de suite se plonger dans le service de ce Jésus à qui il s'est donné ? Mais non. Reçu à ses licences le 16 mars et le 1er décembre 1841, puis au doctorat, le 10 août 1843, voici que Scherer semble effrayé du lien sacré qu'il vient de contracter. Maintenant il n'est plus préoccupé que d'une chose : retenir de la jeunesse ce qu'elle a de plus doux et de meilleur, la liberté : « Ah ! la jeunesse, s'écrie-t-il, ce qui en fait le charme, ce n'est pas la force, l'activité, l'abondance du sang qui coule dans les veines : ce ne sont pas les vœux secrets, les aspirations confuses, les projets qui fermentent, les rêves d'action et de gloire, le rôle que je jouerai, le livre que j'écrirai ; ce n'est pas le cœur qui répondra à mon cœur : c'est l'horizon indéfini, le lointain illimité, cette atmosphère de l'incertain qui entoure tout. A mesure qu'on avance, hélas ! l'horizon se rétrécit. Des mille sentiers, il a fallu en choisir un ; vous y êtes entré, vous avez fait quelques pas, et maintenant les autres vous sont interdits. Le magique avenir, en se rapprochant, a pris la forme anguleuse de la réalité ; et qu'est-ce que la réalité la plus brillante, en comparaison de ces champs du possible, qui s'ouvraient jadis dans tous les sens à votre imagination ? » Scherer intitule ces souvenirs : Journal d'un égotïste, nom nouveau qui pour lui signifie l'attentif observateur de soi-même : il fait sa première étude de l'étude du moi.

Les impressions qu'il observe n'ont rien de bien austère, et le Journal ne reflète guère que les plus tendres rayons, rayons de soleil et rayons de miel. Le charme de sentir en remplit les plus belles pages : « Le délicieux renouveau ! écrit-il le 17 avril 1844. Je ne sais s'il est un oiseau sur la branche, un cœur d'homme sous le ciel qui en jouisse autant que moi. C'est pour moi une intensité de sensation, de bonheur, que de voir le firmament bien bleu au-dessus

de ma tête. J’en jouis, comme on jouit de toute passion, avec jalousie. Non seulement la pensée des jours de pluie et de froidure qui peuvent revenir, qui doivent revenir, qui reviendront assurément, m’afflige sérieusement, mais je me reproche de ne pas jouir plus pleinement de ce qui m’est accordé… J’hésite entre la course dans la montagne ou la méditation dans la forêt. Je prends un livre, puis je le pose, parce qu’il me distrait de ma jouissance. Enfin je crois avoir trouvé le bon moyen. Je m’étends sur le gazon, les yeux vers le ciel, le bourdonnement de l’abeille autour de moi, les mille bruits de la création dans le lointain, et par tous les pores j’aspire la vie incommunicable, ineffable ! » Ne dirait-on pas une page du Journal de Maurice de Guérin ? Des promenades quotidiennes dans un endroit favori de la banlieue de Strasbourg ; puis, aux grands jours, de longues courses vers Truttenhausen, un château caché au pied des Vosges, au milieu d’une forêt de hêtres et de châtaigniers, ses délices ; de bons amis bien pensants, bien croyants, qui l’accompagnent et le comprennent : voilà ce qui gonflait son cœur jusqu’à faire couler des larmes. Il n’y a rien de plus enchanteur que ces descriptions, rien de plus pur que ces délices. Pourquoi, nous autres catholiques, avec notre conception toute dissemblable du sacerdoce, avons-nous quelque peine à nous représenter un ministre du saint Évangile dans ce cadre trop charmant ? Nous ne sommes pas au point pour cela.

L’hiver amenait d’autres jouissances. On redescendait à la ville ; et là c’était « le coin du feu, les longues soirées de décembre, la mystique clarté de la lampe, la porte fermée aux importuns, les heures se déroulant comme un docile canevas pour toutes les broderies de la fantaisie, pour toutes les curiosités de la science, les livres, les chers livres, critiques, historiens, théologiens, poètes, sollicitant les prémices d’une application rafraîchie et restaurée ». Le poète qui chante ces douceurs n’est-il pas le ministre qui, hier, au jour de sa consécration, immolait la poésie à ses

nouveaux devoirs ? Mais l'enchanteresse l'a repris, et avec elle il s'anime à jouir doucement, mais pieusement, de l'existence : « Jouissons de la vie, écrit-il, puisque tout nous y invite, la fleur qui s'épanouit, l'oiseau qui chante. Jouissons, car la jouissance n'est péché qu'en dehors de Dieu : en lui elle est bonne, elle est saine ; c'est le sentiment de sa présence, c'est l'action de sa grâce. Jouissons, car cette jouissance est une communion. » Ne querellons pas Scherer sur cette communion d'une espèce nouvelle ; ne lui demandons Pas comment, lui qui « ne veut connaître que Christ, et Christ crucifié », arrange cette jouissance universelle des choses avec la religion de la croix ? On nous trouverait sévères.

Mais la foi restait vivace, et c'est la foi qui justifie. Quand il a relu Pascal, il salue dans Pascal, non un sceptique, comme ont fait récemment Cousin et Sainte-Beuve, mais un croyant aussi convaincu que combattu ; et ses paroles sont belles : « Pascal doute, * écrit-il, mais il croit en doutant, mais sa foi confirme son doute, le domine, le repousse... C'est que, pour l'homme religieux, — et il n'y a que l'homme religieux qui soit pleinement homme, — les vérités religieuses sont les seules certaines, les seules qui, dans les tempêtes dont sont quelquefois troublés les plus fermes esprits, tiennent debout et résistent. » Par contre, quand il a lu l'Obermann de M. de Senancourt, le livre lui tombe des mains : « Oh ! qu'il est triste, s'écrie-t-il, triste comme la mort ! Cet ennui sourd, constant, rongeur, cette atonie morale, cette existence sans désir et sans espoir,... quelle inexprimable misère que celle-là ! » Puis il ajoute : « Et qu'on doit se réjouir d'en être sorti ! »

On le fit prêcher quelque peu : sa parole plut par son onction et sa distinction grave. Des lettres d'alors, lettres de dames, ne tarissent pas sur le charme de l'homme et du discours. Mais il fallait presque le forcer pour le faire parler en public : l'horreur de la banalité lui faisait redouter l'improvisation, qui ne vit guère d'autre chose.

« Je suis né professeur, » disait-il ; c'était vrai. Aussi lorsque l'École libre de théologie fondée à Genève vint lui offrir une chaire, il crut ce jour-là avoir touché le but de sa vie.

II

L'École libre de théologie de Genève justifiait son nom : c'était un séminaire d'une soixantaine d'étudiants de toute nation, indépendant de la Faculté nationale, indépendant d'idées comme de gouvernement ; on le désignait généralement sous le nom de l'Oratoire. L'Oratoire se distinguait par une plus rigoureuse orthodoxie calviniste : c'était l'école des purs. Surtout on y professait une piété plus ardente, d'où lui venait son nom. Chargé du cours d'histoire, Puis du cours d'exégèse biblique, Scherer apporta dans son enseignement beaucoup de précision et beaucoup de chaleur. Le Christ en était l'âme : « Sans Christ, Dieu nous échappe, disait-il à ses auditeurs, notre ciel se dépeuple, le monde semble flotter au hasard dans les espaces, l'histoire devient mécanique, la vie perd son sens, la conscience se ronge ou s'endurcit, le cœur reste vide, et l'homme se voit condamné à considérer les aspirations de son être religieux comme une fantasmagorie psychologique, à les étouffer dans les soins de la vie matérielle, ou à y prêter l'oreille, mais avec désespoir. »

Descendu de chaire, le professeur redevenait poète, le ministre redevenait homme. Ici encore, qu'on ne cherche rien de la vie de nos prêtres dans la vie de ce pasteur genevois ; ce serait se tromper d'Église. Dans un faubourg de la ville, aux Grottes, un frais cottage réunit sous un même toit Scherer, sa femme, ses enfants, et les parents de sa femme. « Le jeudi, raconte-t-il lui-même, deux ou trois amis et moi nous avions l'habitude de faire une course à Salève, le « Salève aux flancs azurés » de Lamartine : nous

y dînions et ne revenions qu'à la nuit. L'hiver ne nous arrêtait pas, au contraire. C'étaient de belles journées, de celles qui dans l'éloignement apparaissent dorées de tous les rayons lumineux, santé, jeunesse, amitié, les plaisirs de la campagne joints à l'échange des idées, aux caprices de la fantaisie, aux saillies de la gaieté. »

Mais le vent de 1848 soufflait la révolution dans les idées comme dans les masses. Scherer plaidait énergiquement la cause de la séparation de l'Église et de l'État ; c'était la moindre de ses hardiesses. Un jour, en juin 1849, une lettre de lui à ses intimes les éblouit comme l'éclair et les frappa comme la foudre. Il leur révélait « qu'il ne se sentait plus à l'aise dans sa chaire et que son enseignement lui pesait. Un des fondements de la doctrine de l'Oratoire était la croyance à l'inspiration plénière de la Bible : cette croyance, il ne l'admettait plus. »

C'était la foi qui s'en allait. Elle s'était montrée vive, elle n'avait jamais été calme. Maintenant la clef de voûte tombait de l'édifice : entre elle et lui manquait le ciment nécessaire de l'autorité de l'Église.

Dans l'Église catholique la foi s'appuie sur la révélation divine écrite dans les Livres saints, mais gardés et interprétés par un magistère infaillible. Ce sont ses deux ancres de sûreté. Les protestants n'ont pas la seconde, et la première flotte indécise dans le sable mouvant du libre examen. Ce libre examen avait précédemment fait de Scherer un adhérent à la doctrine de l'inspiration de l'Écriture dans toutes ses parties et dans chacune d'elles : « De la question de l'inspiration, écrivait-il en substance quelques années auparavant, dépend l'existence du christianisme. En dehors du dogme de l'inspiration divine, point d'autorité pour la religion, point d'appui pour l'homme. Le problème de la foi n'admet pas d'autre solution que ce dilemme : se soumettre sans réserve, ou se laisser glisser dans l'abîme qui, de degré en degré, conduit au scepticisme d'un Hume ou au panthéisme d'un

Strauss. » C'était sa propre destinée que Scherer prédisait dans ces dernières lignes.

La crise du doute n'avait été ni soudaine ni pacifique en lui. Il avait lutté, il avait prié, il avait appelé Jésus-Christ à son secours ; mais Jésus-Christ n'a pas de réponse dans l'Église protestante, il n'est point là.

Sa première prière est belle, elle est du 24 mai 1848. Commentant le verset de l'Apocalypse où il est dit : « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai et je souperai avec lui, et lui avec moi, » il écrit : « Est-il vrai, ô mon Seigneur ? tu étais à la porte, et je ne le savais pas ; tu frappais, et je ne t'ai point ouvert. Peut-être quelque étude absorbait-elle ma pensée ; peut-être était-ce le bruit de la rue qui m'empêchait de t'entendre. Entre, ô mon hôte ! C'est pour demeurer que tu es venu, n'est-ce pas ? Mets ta main sur mon front, et me bénis. Dirige ma pensée de ton regard ; tiens-toi là, à ma droite, afin que je sois soutenu. Quelle joie ! Déjà ta présence a illuminé toute ma cellule. Elle était si sombre ! J'étais si seul ! Désormais mes yeux ne pourront se lever de mon livre sans se poser sur toi. Alors même que je ne te verrai point, je sentirai que tu es près. Quand je serai fatigué, j'appuierai ma tête sur ton épaule. Quand mon cœur palpitera, inquiet ou éperdu, je me jetterai sur le tien. Quand j'aurai besoin de conseil, je m'assoirai à tes pieds. J'avais bien conscience qu'il me manquait quelque chose. J'aurais dû comprendre ce qu'il me fallait. Ne me l'avais-tu pas dit ? N'avais-tu pas déjà demeuré une fois en moi ? C'était il y a trois ans. Tu restas trois jours ; et ma vie fut transformée, mes doutes se dissipèrent, mes luttes furent oubliées, mes ténèbres devinrent lumière. L'amour débordait de mon cœur, la mort ne m'inspirait plus l'inquiétude, le martyre m'eût paru facile. Ma première pensée au réveil, ma dernière en me couchant était pour toi. Et point d'effort dans ces pensées, car tu étais là. Penser à toi, c'était te voir. Reviens à moi, ô mon Seigneur ! »

Il est donc vrai qu'à cette époque Jésus-Christ frappait à la porte de cette âme. Mais Scherer, quoi qu'il dise ici, ne lui ouvrait pas. C'était, tout au contraire, lui fermer obstinément la porte que de rejeter de parti pris l'Église à laquelle il a dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Ne nous étonnons donc pas des angoisses qui suivent cette imploration amoureuse de la pauvre âme.

N'ayant pas reçu en lui la réponse de la lumière, le professeur vit alors une question pratique se poser devant lui : Maintenant qu'il ne croit plus, peut-il, en conscience, monter encore dans une chaire où il lui faudra mentir à sa pensée nouvelle ? Il crie de nouveau : « O Dieu, donne-moi d'être vrai ! » Puis, deux mois après, octobre 1849 : « Donne-moi la sincérité, afin que cette vérité que je connais, je la laisse se manifester sans réticence, sans voile. » C'était honnête. Au mois de novembre, il adressa officiellement sa démission au président de l'Oratoire. Le 28 décembre, il donnait sa dernière leçon, et annonçait pour l'année suivante l'ouverture d'un cours libre. La rupture était complète : on ne tarda pas à lui répondre par l'excommunication, la chose la plus inconséquente qui soit dans le protestantisme.

La jeune École se précipita aux leçons que faisait, deux fois par semaine, dans un local privé de la rue Saint-Antoine, le maître qu'embellissait encore aux yeux de ses disciples l'auréole sacrée de la persécution. Ces leçons, formulées ensuite dans deux Lettres successives sur la Critique et la Foi, s'attaquaient premièrement à la question d'autorité.

Il avait pris pour règle cette pensée de M^{me} de Staël que, pendant plusieurs mois, il porta sur lui, afin de se fortifier dans sa conviction : « Il n'est aucune question dans laquelle il faille admettre ce qu'on appelle l'autorité. La conscience des hommes est une révélation perpétuelle, et leur raison

un fait inaltérable. Ce qui fait l'essence de la religion chrétienne, c'est l'accord de nos sentiments intimes avec les paroles de Jésus-Christ. » Tel fut en effet, dès ce moment, le principe fondamental de son enseignement, sur l'inspiration biblique en particulier : « Qu'est-ce que l'inspiration biblique ? se demande-t-il. — L'accommodation de la parole sainte à l'âme, révélée par le sentiment même que cette âme en éprouve. La pierre de touche est là, et il n'y en a pas d'autre. Ce qui ne va pas à l'âme, ce qui n'éclaire, ce qui ne touche, ne sanctifie pas l'homme, ne saurait faire partie de la vérité religieuse : cela n'est pas inspiré[166]. » — « Il n'y a qu'une manière de connaître le divin, c'est de l'éprouver... Laissez, laissez de côté les démonstrations, toujours plus ou moins illusoires, et permettez à la Bible de parler pour elle-même et de plaider sa propre cause[167]. C'est à l'âme que l'Évangile s'adresse tout entier, c'est par son affinité essentielle qu'elle fait valoir ses droits [168]. » Affaire de goût et de sentiment : voilà ce qu'était devenue la foi nouvelle de Scherer.

Dès le dix-septième siècle, Bossuet avait vu poindre cela. Il écrivait dans l'Histoire des variations : « Au lieu qu'on disait : Voyons ce qui est écrit, et puis nous croirons, ce qui était du moins commencer par quelque chose de positif et par un fait constant, maintenant on commence par sentir les choses en elles-mêmes, comme on sent le froid et le chaud, le doux et l'amer ; et Dieu sait, quand on vient après à l'Écriture sainte en cette disposition, avec quelle facilité on la tourne à ce qu'on tient déjà pour aussi certain que ce qu'on a vu de ses propres yeux et touché de ses deux mains ! »

Ce critérium admis, tout se dissout, tout se fond. Suivons ce travail : l'Écriture, une fois entrée sous cette meule n'en sortira que pulvérisée.

D'abord tous les livres renfermés dans la Bible n'allant pas également à l'âme, comme s'exprime M. Scherer, il

faudra donc que chaque lecteur y fasse un choix à son gré ? — « Sans doute, répond l'exégète. Le fidèle fait, à part soi et en dépit de lui-même, une différence entre les auteurs, et entre leurs divers écrits. » A chacun d'y reconnaître le divin, comme il le sent et dans la mesure où il le sent. A l'admission de l'Écriture en bloc a succédé ce qu'il nomme l'assimilation fragmentaire et libre, avec la seule conscience individuelle pour juge.

Mais le divin n'existant que là où on l'éprouve, ce n'est plus à chaque livre, c'est à chaque partie de chaque livre que cette expérience s'appliquera, c'est à chaque page, à chaque ligne, à chaque mot ? Ce n'est plus l'assimilation fragmentaire qu'il faut dire, mais l'assimilation moléculaire ? C'est chaque goutte de la substance des saintes Écritures qu'il faudra faire passer par le creuset de la conscience pour reconnaître si elle contient en composition quelque élément divin ? — Oui, encore, répond hardiment M. Scherer. « Ainsi, dans l'Évangile, le discours sur la montagne, le huitième chapitre de la première Épître aux Corinthiens sur la charité, se légitiment à la conscience comme parole divine, tandis qu'il est difficile d'en dire autant de la généalogie des douze tribus dans les chroniques, et de celle de Jésus-Christ dans Matthieu et dans Luc. L'inspiration ne se sent pas, et dès lors elle est nulle dans les détails nautiques du voyage et du naufrage de saint Paul, dans les commissions à Timothée, ou dans les salutations qui terminent la lettre aux Romains. »

Mais, troisième conséquence, dès lors que l'inspiration se reconnaît à l'impression produite par la lecture, il peut se rencontrer, et de fait il existe des livres de main d'homme qui portent avec eux cette impression religieuse, aussi bien que la Bible. A ce titre, ces livres ne seront-ils pas réputés inspirés à l'égal de l'Écriture ? — Sans doute, dit M. Scherer, « le croyant reconnaît l'esprit de Dieu ailleurs que dans les pages du recueil canonique. L'esprit dont l'Écriture est animée n'est pas emprisonné sous la couverture de ce

livre. L'esprit de la Bible est l'esprit éternel de Dieu, l'esprit promis à tous par Jésus-Christ, l'esprit qui a de tout temps suscité des prophètes, l'esprit qui a toujours soufflé où il voulait, l'esprit qui a animé saint Augustin, saint Bernard, A-Kempis, Arndt, Vinet. Prétendre enfermer l'esprit de Dieu dans la Bible, ou nier l'identité de la Bible avec l'esprit des saints de tous les temps, c'est un attentat contre cet esprit même, c'est un mensonge de la théologie contre la foi. La Bible a si peu le monopole de l'inspiration, qu'il y a des écrits non canoniques dans lesquels l'inspiration est bien plus sensible que dans tel écrit biblique. »

Mais, s'il en est ainsi, pourquoi déterminer le Canon des Livres saints ? Quel est son avantage, je ne dis pas seulement sur tel recueil apocryphe, mais sur tel livre humain qui porte avec lui dans l'âme grâce et lumière d'en haut ? — A cette question Scherer répond finalement : « L'Écriture canonique n'est autre que la littérature classique du christianisme. » Mais, pour être classique, elle n'est pas le terme d'un développement, mais seulement le principe ; en vieillissant, elle a pris des infirmités. En somme « le respect que l'on porte à la Bible est parfaitement compatible avec cette accommodation inconsciente et spontanée en vertu de laquelle le lecteur fait, dans l'œuvre divine, la part de ce qui est humain, temporaire et imparfait[169]. »

On voit que M. Scherer traite la parole de Dieu fort démocratiquement ; et sa vénération se réduit à peu près à cette naïveté du bon la Fontaine, rendant le saint Évangile à un ami qui le lui avait mis dans les mains : « J'ai lu votre Nouveau Testament, c'est un assez bon livre. »

Maintenant, je le demande, que reste-t-il de l'Écriture ? Où nous a menés de proche en proche la critique du sentiment ? Qu'est-ce que lui, ministre du saint Évangile, a fait du livre d'en haut, du livre divin, tout inondé de lumière et imprégné d'amour, sur lequel se sont penchés tant de

fronts chargés de Peines, tant de lèvres qui l'ont baisé en adorant ? Le palladium de la foi est entre les mains du doute ; l'individualisme a remplacé l'Église, l'autorité a disparu au sein d'une anarchie sur laquelle surnagent les formes brouillées du sentiment, l'inspiration n'est plus que l'émotion donnée à la fibre religieuse ; et la lettre de Dieu à sa créature chérie est tout au plus un ouvrage de haute littérature où chacun fait son choix d'après son attrait personnel, en rejetant les scories qui viennent s'y mêler comme à toute œuvre d'homme, et ne font pas partie du métal divin.

III

Mais ce n'est plus seulement l'Écriture sainte qui va passer au même crible de la raison et du sentiment, c'est chacun de nos dogmes, de nos mystères chrétiens. M. Scherer les cite à la barre de sa pensée propre. « Je ne puis pas plus admettre un dogme qui jure avec l'idée que je me suis faite des conceptions divines, que je ne puis me soumettre à un précepte qui offense en moi le sentiment du bien. Je ne crois pas à l'excellence morale des actions du Seigneur, non plus qu'à la vérité de ses paroles, parce que je crois à son infaillibilité ; mais je crois à son infaillibilité parce que j'ai reconnu que ses paroles sont vraies et que ses actions sont saintes. S'il arrivait que je rencontrasse dans son enseignement une parole que repoussât mon sentiment intime, je dirais, non pas : Cette parole est vraie parce qu'il l'a dite ; mais : Il ne l'a pas dite, parce qu'elle n'est pas vraie. Dieu a voulu que la foi en lui ne reposât que sur la foi que nous avons en nous, c'est-à-dire dans les lois de notre nature et dans les conditions de la certitude. Sans la croyance à une divinité qu'elle comprend, l'âme humaine s'affaisse sur elle-même comme un sac vide qui ne peut tenir. »

On n’est pas plus formel. Tandis que, nous catholiques, nous commençons par prouver que Dieu a parlé aux hommes, après quoi nous nous inclinons devant sa parole, pour incompréhensibles que soient les mystères révélés, lui, le rationaliste, commence par se faire juge de la vérité de la parole, et ne veut en croire qu’à lui-même, selon cette autre formule de M. Gréard, le biographe de Scherer : « La théologie moderne a pour principe que la révélation, étant adressée à l’homme, doit être accessible à l’homme, qu’elle n’est vraie qu’autant qu’elle peut être comprise, qu’elle n’est religion qu’autant qu’elle répond à notre nature religieuse. »

Mais quoi ! N’y a-t-il pas en Dieu, et conséquemment dans la révélation de Dieu, des choses que la raison doit ne pas pouvoir comprendre ? Une religion sans mystères serait-elle une religion divine ? Dieu n’a-t-il pas le droit et aussi le pouvoir de nous les manifester, de nous demander d’y croire, pour surélever notre esprit, et nous valoir ainsi le mérite de la foi ? Est-ce la parole de Dieu qui va devenir justiciable de la raison de l’homme ? Et n’est-ce pas déjà de la déraison que de la citer au tribunal de la raison ?

M. Scherer déclare que « l’Évangile et la conscience humaine sont deux surfaces qui doivent se couvrir exactement ». Sans doute, nous le disons aussi : la vérité et l’âme ont entre elles des harmonies qui les font s’appeler et se reconnaître l’une l’autre ; et je regarde comme bonne, à certaines conditions, cette démonstration par la méthode de coïncidence appliquée aux choses de l’âme et de la religion. C’est une géométrie qui part de ce principe que la vraie foi sera conséquemment celle qui se superposera le plus exactement à tous les besoins de l’homme, puisqu’elle est faite pour lui. Et si l’on peut montrer qu’il n’y a pas un seul de nos dogmes révélés qui ne soit harmonique à la nature humaine ; si l’on peut démontrer que cette âme possède une telle virtualité religieuse, qu’elle demeure inachevée, altérée, souffrante, tant qu’elle ne s’est pas

abreuvée à ces sources de beauté, de lumière et d'amour ; si, par contre, on fait voir que notre nature se complète dans cet embrassement fécond, et qu'elle trouve là seulement sa plénitude et son rassasiement, il faudra bien reconnaître, dans ce procédé moral, une méthode puissante, rigoureuse presque à l'égal d'un procédé scientifique, et se dire avec Pascal que « le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas. »

Mais ce qui n'est pas, ce semble, d'une évidence moindre, et ce que M. Scherer paraît trop ignorer, c'est que, pour constater que la foi s'adapte à l'âme, « qu'elle porte partout et d'aplomb sur elle, » comme il s'exprime, il faut qu'auparavant cette foi soit connue, précisée, enseignée par une autorité. Ce n'est pas à priori, comme s'exprime l'École, c'est à posteriori que peut se faire cette application. Enfin joignez à cela que le sentiment est chose essentiellement changeante ; que, dans le même individu, il se modifiera selon ses dispositions ; et vous pouvez entrevoir que de variations vont naître de ses caprices, s'il règne seul en maître. Du sentimentalisme on arrivera bien vite à l'individualisme : tot capita, tot sensus.

Mais qu'importe ? M. Scherer en a pris son parti : « Les objections remplissent l'atmosphère intellectuelle, écrit-il, et ainsi l'homme est fatalement amené à éprouver entre sa foi et son intelligence une opposition qui s'appelle le doute. » Puis vient ce cri, qui a bien l'air d'un cri de désespéré : « La naïveté de la foi est comme l'innocence d'Éden ; une fois perdue, on ne la retrouve plus. »

Quant à l'autorité, M. Scherer la poursuit comme le fétiche du passé et le lâche oreiller de ceux qui aiment mieux s'endormir sur une doctrine toute faite que de s'en construire une à la sueur de leur front : « L'autorité, proclame-t-il arrogamment, occupe nécessairement dans l'âme humaine tout l'espace que n'y occupe pas l'esprit. Là où l'homme est spirituellement mineur, il tombe par le fait même sous l'action pédagogique de l'autorité. Là où

l’homme devient capable de l’indépendance morale, le règne de l’autorité cesse… L’homme tend à s’affranchir, et cette tendance est la loi de l’histoire de l’humanité. Seulement, de temps en temps, l’humanité s’aperçoit que ses anciens vêtements sont devenus trop étroits, ses formules insuffisantes, et alors elle les déchire[170]. »

C’est l’émancipation complète : l’autorité n’est plus. Mais sans l’autorité qu’est-ce que l’homme ? qu’est-ce que la société, la famille, la patrie ? où sont les devoirs, où sont les droits ? où est la science elle-même ? Et, en fait, l’homme qui ne croit qu’à lui-même n’est-il pas historiquement le plus chimérique des êtres ? M. Scherer l’avoue, mais s’en inquiète peu : « Si l’autorité est nulle en droit, écrit-il, elle est, je vous l’accorde, très réelle, très puissante en fait. L’autorité est le patrimoine commun amassé par la tradition, l’habitude, le témoignage, et transmis de génération en génération. L’autorité est ce milieu de notions généralement reçues dans lequel naît l’individu, dans lequel il se développe, et dont il ne peut pas plus se passer que l’embryon ne peut se passer du sein de sa mère… Mais l’autorité, je ne me lasse pas de le répéter, est nulle de droit ; car, dès que j’en approche, elle s’évanouit ; dès que je lui demande ses titres, elle ne peut pas même essayer de les montrer sans cesser d’être l’autorité ; mais elle est un fait, un grand fait. »

Ainsi, d’une part l’autorité comme fait, condition de vie dont on ne peut se passer ; et, d’autre part, l’autorité comme droit, illusion dont on doit se passer : c’est de cette contradiction nécessaire que vit l’humanité !

Cela étant, on devine bien ce que M. Scherer peut penser du catholicisme, qu’il affectera de respecter pourtant. « Le catholicisme, proclame-t-il en nobles termes, a été une des grandes choses de ce monde ; il lui a appris le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ, il lui a inculqué la foi à l’esprit et à l’immortalité ; il a, dans des âges de rudesse et de licence,

représenté seul la justice et la charité. » Mais il représente encore le principe de l'autorité, et l'autorité a fait son temps.

Qu'elle ait fait son temps, en est-il bien sûr, lui qui constate que l'autorité reste le besoin du « gros des hommes », ainsi qu'il s'exprime ? « J'ai beau avoir confiance au progrès, écrit-il, je ne réussis point à me représenter une époque où le gros des hommes aurait pris l'habitude de peser avant de décider. »

D'ailleurs il n'y a pas que la masse, que le gros des hommes, qui ait besoin de l'autorité enseignante de l'Église, l'élite elle-même en est là ; et au témoignage superbe de M. Scherer j'opposerai celui d'Augustin Thierry, qui, fatigué des systèmes, appelle l'autorité comme on appelle une mère, et vient dans ses derniers jours abriter entre ses bras son libre et beau génie, avec ces paroles que le P. Gratry a entendues : « Vos raisonnements m'offusquent, me dépassent, m'effrayent. Je suis un rationaliste fatigué qui me soumets à l'autorité de l'Église catholique... J'ai besoin d'une autorité infaillible ; j'ai besoin d'un repos pour mon esprit. J'ouvre les yeux et je ne vois qu'une seule autorité, celle de l'Église catholique ; je crois à ce que l'Église m'enseigne, je reçois le Credo [171]. »

Il ne faudrait pas croire que le protestantisme fût mieux traité que le catholicisme par le ministre émancipé ; loin de là. Son tort, aux yeux de Scherer, c'est « qu'il n'a fait que changer d'autorité. A la place de l'Église il a mis l'Écriture, il a opposé le livre seul au livre interprété par l'Église... Le seul bien de la Réforme, c'est qu'elle a été libératrice par tendance, malgré elle. Non seulement elle n'a point eu conscience du principe dont elle émane et auquel elle tendait, mais il est certain qu'elle aurait reculé si elle en eût eu conscience. Système de transition et de transaction, elle hésite entre ces deux tendances. Elle se voit tiraillée entre un passé auquel elle veut se rattacher et

un avenir qu'elle prépare à son insu. Les yeux bandés, elle sème les germes d'un monde nouveau. Réformation, elle est grosse d'une révolution [172] ».

Cette révolution, Scherer la salue par avance, car le terrible logicien ne recule devant aucune ruine ; et, comme il a célébré les funérailles de la vieille Église romaine, le voici qui mène le deuil de l'Église officielle : « L'esprit humain, écrit-il dans le même volume, l'esprit humain ne se résigne pas à la contradiction. Dès qu'il s'y est engagé, il aspire à en sortir. Aussi les jours du protestantisme sont-ils comptés ; du protestantisme, dis-je, comme système positif, comme institution. Comme principe, il est immortel. Dieu veuille, lorsque le jour de la liberté viendra, qu'elle trouve les âmes assez fortes pour la supporter, et que, devant le cadavre de l'Église, qui a été notre mère et notre nourrice, nous puissions nous écrier, non pas : Tout fini ; mais bien : Tout commence ! »

Que M. Guizot avait donc raison d'écrire, dans le même temps : « L'Église protestante française souffre du même mal dont souffre toute l'Église chrétienne. Les attaques que dirigent contre le christianisme les matérialistes, les panthéistes, les sceptiques, les critiques érudits, s'adressent à elle comme à l'Église catholique. » Et il ajoutait : « L'Église protestante est, de plus, agitée dans son propre sein ; elle a des orthodoxes, des latitudinaires, des rationalistes, des déistes, des séparatistes, des esprits arrêtés et des esprits flottants[173]. »

Parmi les collègues de M. Scherer, il y en avait qui, comme M. Gaussen, l'auteur de la Théopneustie, lui présentaient cette objection, aussi raisonnable dans le tond qu'originale pour la forme : « Mais y pensez-vous ? L'Écriture sans autorité, qui l'interprète ! Mais jamais il n'y eut dans les chemins du Seigneur de crevasse pareille à celle qu'il y faudrait reconnaître, si l'on voulait admettre que, tandis que les anciens oracles auraient été remis à la

garde miraculeuse de tout un peuple pour cent générations, la garde des nouveaux oracles, beaucoup plus importants pour toutes les nations de la terre, n'eût plus été confiée à personne depuis dix-huit cents ans. » — « Prenez garde, répondait non moins justement M. Scherer, les catholiques, vos adversaires, ne disent pas autre chose, en prétendant que la garde des nouveaux oracles a été confiée à une Église infaillible[174]. » Ce qui revenait à dire : Il n'y a pas de milieu : ou catholique romain, avec l'autorité ; ou rationaliste jusqu'à la dernière négation, avec la liberté. Il disait vrai.

D'autres avaient essayé de l'arrêter sur cette pente où l'entraînait le subversif et radical principe du libre examen. « Cher enfant, lui écrivait tendrement Adolphe Monod, dès le 28 avril 1851, plus je pense à notre entretien d'hier, plus je suis effrayé de la voie que je crois voir s'ouvrir devant vous. Traditions de l'Église, Écritures, autorité de Jésus-Christ, autorité de Dieu, doctrines sûres et arrêtées, foi, tout me paraît engagé et devoir s'en aller tôt ou tard… Vous m'avez dit une fois : Si j'ai dépassé la limite, ce dont vous sembliez admettre la possibilité, je ne demande pas mieux que d'être éclairé. Mais comment l'être, en vous hâtant de donner vos idées au monde, et par conséquent de les formuler, de les forcer peut-être ? Pesez cette suggestion qui est entre vous et moi, comme venant d'un frère qui vous aime en Christ et qui se reconnaît lui-même, en cette matière et en bien d'autres, un chercheur de vérité dans la sainteté. »

Mais il était trop tard. Scherer avouait la révolution qui s'était faite en lui. Le scepticisme l'envahissait et allait tout recouvrir, tout submerger de ses vagues. Le naufragé s'écrie mélancoliquement : « Il est difficile de dire tout ce qu'il y a d'agitation dans notre cœur, lorsque nous commençons à reconnaître que notre Église et notre système n'ont pas le monopole du bien et du vrai ; lorsque

nous rencontrons des hommes également éminents et sincères qui professent les opinions les plus opposées ; lorsque nous découvrons qu'il n'y a point d'erreur qui n'ait un mélange de vérité, point de vérité qui ne soit partielle, étroite, incomplète, entachée d'erreur ; lorsque l'absolu nous apparaît comme un but éternellement poursuivi, mais éternellement inaccessible, et la vérité comme un miroir brisé en mille fragments qui tous réfléchissent le ciel et dont aucun ne le réfléchit tout entier. L'autorité et l'absolu ont disparu en même temps ; et puisque la vérité n'est nulle part concentrée entre les mains d'un seul dépositaire, il s'agit désormais de chercher, d'éprouver, de choisir. »

Chercher, éprouver, choisir : et cette recherche, et cette épreuve, et ce choix, seraient laissés par Dieu, notre père, à chacun des hommes, et à chaque homme tout seul ! Et ce seraient les pauvres, les petits, les ignorants, les gens qui gagnent leur pain à la sueur de leur visage à qui incomberait ainsi le devoir de gagner à la sueur de leur intelligence ce pain de la vérité nécessaire au salut ! Il leur faudrait, eux aussi, faire de la critique savante, et en tirer une foi lumineuse, limpide, tandis que les quatre ou cinq noms de penseurs que Scherer glorifie dans ses Mélanges, Bunsen, Lamennais, Francis Newman, Sterling, Colenso, n'ont trouvé que le doute amer au fond de leur critique, comme un résidu chimique au fond d'une cornue !

IV

Or qu'était devenue, dans ce renversement de toute autorité, l'autorité de la personne auguste du Maître et ami Jésus-Christ, à qui Scherer avait juré tant de fidélité et d'amour ? Le disciple d'autrefois ne s'était pas tout de suite et brusquement séparé de lui : on ne s'arrache pas facilement ni sans déchirement à Jésus-Christ une fois qu'on l'a connu, une fois qu'on l'a goûté. Scherer s'était dit

que, dans la perte de tout le reste, ce bien unique lui demeurerait ; qu'il se rattacherait à lui par une toi directe qui supprimerait tout intermédiaire entre l'âme et le Christ. Il avait écrit : « S'attacher à la réalité historique du Seigneur, le prendre tel qu'il se donne, le recevoir tel qu'il se montre, se défier des notions préconçues pour se fier à lui seul, oser se placer en sa présence pour recueillir directement l'impression qu'il veut produire, s'abandonner à sa parole, à sa puissance ; redevenir l'un de ceux qui l'ont suivi dans les bourgades de la Galilée et dans les rues de Jérusalem ; comme Marie, s'asseoir à ses pieds ; assister à sa vie et à sa mort, à sa mort et à sa résurrection, fixer le regard sur sa croix, se plonger dans la muette contemplation de ses souffrances et de sa charité, laisser les traits de cet idéal immortel s'imprimer en nous, cette personnalité sublime façonner notre personnalité, n'est-ce pas là la foi, et le salut promis à la foi[175] ? »

Mais « cette personnalité sublime » ne restera pas longtemps une personne divine, et nous ne tarderons pas à voir cette figure adorable se fondre comme la cire au feu de la critique. M. Scherer a commencé par découronner le Fils de Dieu de ses miracles évangéliques. Ce n'est plus le médecin céleste par qui les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les morts ressuscitent. Il ne veut accepter de lui que les discours, sans parvenir toutefois à expliquer comment les discours peuvent se séparer des miracles auxquels ils tiennent, dans le texte, indivisiblement. Il en arrive à ne plus voir dans le quatrième Évangéliste, dans le théologien du Verbe, dans le Disciple bien-aimé, dans celui qui fut plutôt encore le secrétaire que l'historien de son maître, qu'un paraphraste, un commentateur, quelque chose qui serait, par rapport aux trois synoptiques, comme ce qu'est Lucain comparé à Virgile. Il en vient à désarticuler si bien chacune des parties de l'Évangile, qu'il n'est plus possible d'y retrouver

un corps ; même le fait central de cette histoire divine, la résurrection du Christ, s'évanouit à ses yeux ; et lui, le ministre du saint Évangile, lui qui a entendu le Maître prophétiser que « le Fils de l'homme serait livré aux mains des nations qui le mettraient à mort, et qu'il ressusciterait le troisième jour[176] » ; — qu'il « ne fallait dire à personne la vision du Thabor, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts[177] » ; — que, « après être ressuscité, le Christ précéderait les siens en Galilée[178] ; » et répéter la même promesse dans une quinzaine de passages aussi formels que ceux-là, lui qui a lu tout cela, ne va-t-il pas aujourd'hui jusqu'à oser proférer cette énormité, que « Jésus-Christ n'a jamais annoncé sa résurrection [179] » !

C'en était donc fait : Scherer en était arrivé à ce que lui-même avait dit un jour de Thomas Arnold : « Jésus de Nazareth n'était plus pour lui un dogme ni même une croyance, mais un ami, un frère, un être de notre race, bien qu'unique et incomparable, le plus grand d'entre les fils des hommes, et celui dont l'exemple reste à jamais notre idéal, dont la parole demeure l'éternelle nourriture des âmes affamées. » Le ministre de Jésus-Christ ne croyait plus à la divinité de Jésus-Christ.

Il n'est donc plus chrétien. On l'entendra dire bientôt que « christianisme et judaïsme, protestantisme et catholicisme, ne sont plus opposés, comme la vérité et l'erreur, comme le Christ et l'antéchrist ; mais sont des conceptions plus ou moins exactes d'un objet commun, des phases dans un grand mouvement de spiritualisation progressive ». La différence ne porte que sur des symboles, lesquels n'expriment que des nuances. « Il n'y a pas jusqu'aux idées de mérite, de récompense et de châtiment, qui ne soient symboliques. » Dans la morale elle-même, il n'y a plus « qu'une chose constante, universelle : c'est le sentiment général de l'obligation et de la distinction

abstraite du bien et du mal ». Le reste, — et le champ est vaste, — le reste est chose variable de pays à pays, de siècle à siècle, et d'homme à homme[180]. Que dis-je ? « La certitude absolue n'est plus qu'un rêve, et il n'y a rien, selon lui, de si certain aujourd'hui qui ne puisse être contesté ou renversé demain[181]. »

Le scepticisme peut difficilement aller plus loin que cela ; et si M. Scherer a le goût des belles ruines, il peut être content. Ce n'est plus la religion seulement que sa critique a renversé, c'est la philosophie ; le même principe dissolvant a rongé la certitude après l'autorité ; et, avec la révélation, la raison et la science s'écroulent du même cour.

Mais ici commencent, avec les audaces de l'esprit, les angoisses du cœur. Car, dans ce vide absolu de toute croyance religieuse, de quoi va s'alimenter la faculté religieuse qui est en nous, avec ces besoins supra-sensibles que M. Scherer a célébrés ? Cette antinomie le trouble ; il hésite, il doute, il souffre ; et voici ce qu'il écrit, à propos d'une belle lettre de M^{me} de Sismondi recommandant à son fils le respect de la religion. C'est une de ses meilleures pages : « Hélas ! pionniers aveugles et travaillant au renversement du passé, nous faisons une œuvre que nous ne connaissons pas. Nous cédons à une puissance dont il semble parfois que nous soyons les victimes aussi bien que les instruments. La terrible dialectique dont nous chiffrons les formules nous broie en même temps que nous en broyons les autres. C'est l'avenir sans doute, c'est l'avancement des sociétés, c'est l'idéal qui se réalise ainsi par des forces inconscientes ; nous avons besoin de le croire. Malheur à nous si nous en doutions ! Et néanmoins quand la lutte s'arrête un moment, quand le penseur redevient homme, quand il regarde en arrière, quand il voit les ruines qu'il a faites et écoute les gémissements qu'il a arrachés, oh ! qu'il trouve alors son sentier rude et

sauvage, et qu'il donnerait volontiers la jouissance de sa conquête pour l'une de ces douces fleurs de piété et de poésie qui embaument encore le sentier des humbles[182] ! »

Mais nulle part cette antinomie n'éclate en traits plus éloquents, plus déchirants, que dans son élude sur le Surnaturel, ou mieux contre le Surnaturel, dialogue où lui-même, sous le nom de Montaigu, représente la libre raison et lui donne le beau rôle. Quand Montaigu a dit : « Le Surnaturel n'est pas la religion, c'est la mythologie, le résidu faux de toutes les religions ; aussi la croyance en est-elle affaiblie dans les esprits ; » son interlocuteur, qui représente le sentiment, répond par cette belle plainte où Scherer se retrouve encore :

— « Il est vrai, nous ne croyons plus au miracle ; vous auriez pu ajouter que nous ne croyons guère à Dieu non plus. Et les deux choses se tiennent. On parle beaucoup aujourd'hui de spiritualisme chrétien, de religion de la conscience, et vous-même vous semblez voir dans l'abandon des miracles un progrès de la religion. Ah ! que ne puis-je dire avec assez de force combien l'expérience de mon cœur proteste contre une pareille opinion ! Quand je sens vaciller en moi la foi au miracle, je vois aussi l'image de mon Dieu s'affaiblir à mes regards : il cesse peu à peu d'être pour moi le Dieu libre, vivant, le Dieu personnel, le Dieu avec lequel l'âme converse comme avec un maître et un ami. Et ce saint dialogue interrompu, que nous reste-t-il ? Combien la vie paraît triste alors et désenchantée ! Réduits à manger, dormir et gagner de l'argent, privés de tout horizon, combien notre âge mûr nous paraît puéril, combien notre vieillesse triste, combien nos agitations insensées ! Plus de mystère, c'est-à-dire plus d'inconnu, plus d'infini, plus de ciel au-dessus de nos têtes, plus de poésie ! Ah ! soyez-en sûr, l'incrédulité qui rejette le miracle tend à dépeupler le ciel et à désenchanter la terre. Le surnaturel est la sphère naturelle de l'âme. C'es

l’essence de sa foi, de son espérance, de son amour Je sais bien que la critique est spécieuse, que ses arguments paraissent souvent victorieux ; mais jo sais une chose encore, et peut-être pourrais-je en appeler ici à votre propre témoignage : l’âme se trouve avoir perdu le secret de la vie divine. Elle est désormais sollicitée par l’abîme ; une chute toujours rapide l’entraîne loin de Dieu et de ses anges ; elle perd tour à tour piété, droiture, génie ; bientôt elle gît à terre, oui, et parfois dans la boue. »

— « Oui, répond Montaigu, dont le rationalisme semble se rendre ici aux prières de la conscience, oui, il nous faut un Dieu vivant et présent, et le surnaturel seul nous le donne. Le Dieu qui ne peut ou ne veut descendre sur notre terre et y manifester sa puissance et sa gloire, ce Dieu est le Dieu du déisme, un machiniste caché dans les cieux, une abstraction de l’esprit, un Dieu mort.

— « Plaisantez-vous, lui dis-je, et ne voyez-vous pas dans quelle contradiction vous vous jetez ? Tout à l’heure vous présentiez le miracle comme un élément hétérogène dans la religion, et maintenant vous en faites le fondement même de la foi ! »

Il ne dit que trop vrai : la contradiction est formelle, et toutes les distinctions essayées le ramènent quand même à ce fait qu’il faut avouer : c’est qu’il y a antagonisme entre la conscience et la foi qui appellent le surnaturel, et la raison et la science qui se révoltent contre lui. « Nous ne pouvons renoncer à l’une sans abdiquer le bien, écrit-il ; et nous ne pouvons renoncer à l’autre sans tomber dans la superstition. En perdant la foi nous perdons notre âme, en abandonnant la connaissance nous abandonnons la dignité d’être raisonnables. Et cependant la connaissance tend à dissoudre la foi ; et la foi ne se maintient que par l’oubli ou le dédain de la connaissance ; de sorte que nous sommes réduits, comme Jacobi, à être chrétiens par le cœur et païens par l’intelligence[183]. »

Cela est-il assez clair ? Et se fait-on l'idée de l'état moral d'un homme consumant sa vie dans des aspirations sublimes mais insensées, que la connaissance critique refoulera à mesure ; se débattant fatalement entre des désirs aussi nobles qu'irrésistibles, et une réalité ironique qui le repousse impitoyablement ? Se figure-t-on cette contradiction constituant non pas un accident, une crise, mais un état, une loi, le fond même de l'être ? Mais un pareil être serait une monstruosité dans la création ; sa vie serait plus qu'un douloureux labeur, ce serait le supplice de Tantale ; et celui qui aurait infligé à cet être, sa créature, son fils, cette noble et sainte soif qu'il lui serait impossible de jamais étancher, serait Dieu notre père ! Mais quel père serait-il donc, et quel Dieu ?

Qu'elle s'en aille donc toute seule à la recherche de la vérité, cette raison boiteuse à laquelle manque l'appui de la conscience et du cœur. Elle suivra les traces de Sterling, de J.-A. Fronde, de Francis Newman, de Colenso, l'évêque apostat de Natal, dans lequel M. Scherer retrouve, dit-il, l'image de sa propre expérience. Comme ce dernier il dira : « Je suis entraîné, je le sais, avec le courant du siècle qui grossit chaque jour à vue d'œil. Quelles sont les conséquences de ce mouvement ? Dieu seul peut le prévoir. Pour moi, m'en remettant à lui, j'ai lancé ma barque sur les flots, et je sens qu'ils m'entraînent [184]. » N'importe qu'il y ait le précipice au bout. « Il est injuste, a dit M. Scherer, il est injuste de repousser les recherches de ce genre, en signalant les conséquences qu'elles doivent avoir, en déclarant qu'elles conduisent à l'incrédulité et l'athéisme... Notre devoir évident est de suivre la vérité partout où elle nous conduira, et de laisser les conséquences entre les mains de Dieu[185]. »

Qu'il lance donc sa barque : la dernière ancre est levée, advienne que pourra ! Et si vous voulez savoir le naufrage qui l'attend, et la belle fin de toute cette critique

rationaliste, je vous livre à méditer cette page désespérée qui couronne l'article de M. Scherer sur Colenso :

« La liberté des croyances marquera la fin de l'époque théologique. Le dogme des dogmes, c'est le caractère volontaire de la foi. L'Église ne peut plus imposer son Credo sous peine de châtiments éternels ; les croyances enfin ne sont plus qu'affaire d'examen et d'appréciation individuelle... La doctrine religieuse a toujours aspiré à s'imposer ; elle est désormais réduite à se proposer, elle perd le privilège de l'anathème... Tranchons le mot, la doctrine religieuse n'est plus qu'une opinion[186]. »

Voilà ce que l'examen, le sentiment, la critique et la raison ont tait de la religion : il n'y a plus de religion. La science l'a crucifiée, tuée, ensevelie, enveloppée de bandelettes ; et l'âme qui l'appelle, la cherchant vainement dans ce fond ténébreux où le rationalisme a creusé son tombeau, se demande comme Madeleine : « Ils ont enlevé mon Dieu, je ne sais en vérité ce qu'ils en ont fait. »

Mais redisons-le encore, ces immolations de la foi dans une âme ne se font pas sans tristesse, sans combats et sans remords. La conscience outragée reprend fréquemment ses droits, le sens religieux se venge ; et Montaigu termine son fameux dialogue par ce long cri dont peu d'autres égalent la douloureuse intensité :

« Vous souffrez, reprit-il ; et moi, croyez-vous que je n'ai pas souffert ? Est-il facile ou agreable de se trouver en dehors de la communion de l'Église passée ou présente ? Peut-on voir avec indifférence disparaître les naïves croyances de la jeunesse, que dis-je, tomber les appuis de la vie morale ? Qui ne serait atteint de défaillance en présence des problèmes qui se posent, des ténèbres qui s'épaississent autour de vous ? Je suis frappé quelquefois de la rapidité avec laquelle l'orthodoxie la plus opiniâtre est elle-même emportée par l'esprit du temps, des sacrifices qu'elle fait, sans s'en douter, aux opinions qu'elle

abhorre. D’autres fois, au contraire, il me semble que l’Église, la société, la civilisation tout entière, reposent encore sur des croyances qui ne sont plus les mêmes, et alors je me sens isolé, isolé comme un débris que la mer, en se retirant, aurait laissé sur le rivage. j’éprouve dans un temple chrétien ce que le protestant doit éprouver dans une cathédrale, lorsqu’on y célèbre le sacrifice de la messe et le mystère de la transsubstantiation. Je m’y sens un intrus. Oh ! combien j’envie ceux qui peuvent entendre répéter le Te Deum laudamus, cette hymne magnifique au Christ, le Dieu des chrétiens, dans lequel le fidèle s’associe au chœur des apôtres, au collège des prophètes, à l’armée des martyrs et à l’Église universelle sur la terre[187] ! »

« Je ne dissimulerai point, ajoute M. Scherer, que ces paroles répondaient à mes propres préoccupations. »

Puis Montaigu reprit :

« Hélas ! l’humanité se relève pour recommencer sa marche. Comme notre globe, avance-t-elle au moins dans l’espace, en tournant sur elle-même, et, si elle avance, vers quel but gravite-t-elle ?

« Où va, Seigneur, où va la terre dans les cieux ? »

« Montaigu s’arrêta. Je ne crus pas devoir répondre. Nous étions émus, et nous nous séparâmes. Cet entretien m’a laissé un indéfinissable sentiment de tristesse. Je ne suis pas fait, je l’éprouve, pour une époque de transformation intellectuelle comme la nôtre. Mes sympathies sont pour le passé ; et cependant, je le sens, il y a dans les choses humaines une certaine pente qu’on ne remonte pas. Ainsi je me vois entraîné par les convictions de mon esprit vers un avenir qui ne m’inspire ni intérêt ni confiance[188]. »

Ces hommes le sentent bien, ils se sont trompés de route ; mais ils n’ont pas la force de revenir sur leurs pas. Il

est trop tard, dit Scherer : « L'Église ressemble aujourd'hui à une matrone vénérable, assise au seuil d'une maison déserte, pleurant sur l'adolescent qu'elle a nourri, et qui l'a quittée pour aller prendre part aux travaux virils. En vain elle étend les bras vers lui, en vain elle lui reproche l'abandon où il la laisse, en vain elle lui rappelle l'innocence et le bonheur de ses premiers ans, lui parle des périls et des mécomptes de l'avenir : elle dit vrai, je le veux ; mais à quoi bon ? L'homme ne peut rester éternellement en nourrice[189]. »

Non, certes ; mais l'Église est plus qu'une nourrice, elle est une mère. Elle a le pain des forts comme le lait des enfants. La force, la vertu, la sagesse, sont la dot qu'elle tient de son Époux ; elle n'en a rien dissipé, que je sache, et elle la garde intacte, inaliénable, pour ceux qui sont ses fils. L'homme n'est pas un pupille qu'elle veut faire vieillir dans une longue enfance ; elle aspire à l'élever à la plénitude de l'homme parfait dans le Christ, et, le jour venu, elle-même lui ceint les reins, bénit ses armes et l'envoie au combat. Quelques-uns y sont blessés, M. Scherer le sait bien ; mais ceux-là peuvent revenir à la sainte demeure, qui n'est jamais fermée. Elle les attend sur le seuil et les reconnaît de loin, elle les attire dans ses embrassements ; elle leur ouvre son cœur pour y cacher leur tête ; elle essuie la poussière et la sueur qui les souille ; elle les fait asseoir à sa table, près d'elle, à l'ombre de l'arbre saint planté sur leur berceau. Là ils guérissent, rajeunissent, revivent dans le pardon ; ils chantent dans l'allégresse ; et le chant qu'ils redisent est le cantique d'action de grâces que le sceptique attristé nous enviait tout à l'heure, ce Te Deum que l'Église entonne sur tout pécheur qui ne veut plus l'être, qui est le chant du triomphe et le chant de l'espérance, qui ne dit pas seulement les grandeurs du présent, mais qui exalte encore les joies de l'avenir, de l'éternel avenir : In te, Domine, speravi, non confundar in æternum !

V

Il y avait plus de dix ans que M. Scherer avait déchaîné l'orage autour de lui par de telles audaces de parole et de plume. Il était resté à Genève, où ses jeunes disciples l'avaient supplié de ne les point abandonner. Il continua ses cours de 1855 à 1859. Autour de lui s'étaient groupés, dès le premier jour, tous ceux qui devaient, l'année suivante, s'enrôler sous la bannière de la Revue de théologie, Colani, Matter, de Pressensé, Reville, Bois, Sardinoux, qui saluaient en lui l'émancipateur de leur foi. D'autre part, le camp adverse fulminait contre lui ; du haut de la chaire on flétrissait son hérésie d'abord, son apostasie ensuite. On prescrivait aux fidèles de se garder de sa parole comme d'un venin. Mais, par contre, sa renommée se répandait au loin, portée par ses amis et ses ennemis. Il était d'un commun accord proclamé le père responsable d'une théologie nouvelle qui recueillait des adhésions dans tous les principaux centres protestants, en France et à l'étranger. Par lui le protestantisme venait de faire un pas de plus vers le déisme et le scepticisme. L'évolution dure encore, et M. Scherer en a eu tous les premiers honneurs.

Le 18 octobre 1860, il quitta Genève pour n'y plus revenir qu'en voyageur. Ce jour-là même paraissaient ses Mélanges de critique religieuse, où il avait réuni les principaux articles auxquels nous avons fait ici de nombreux emprunts, mettant ainsi le sceau à cette première phase « d'une vie intellectuelle assez agitée », comme lui-même l'appelle. C'est Paris et Versailles qui le possèdent désormais.

Il en était parti chrétien, il y revenait hégélien, pyrrhonien, en pleine banqueroute d'idées non moins que de croyances. Un des premiers articles qu'il donna à la Revue des Deux-Mondes, sous le titre de Hégel et l'hégélianisme, est une profession de foi de scepticisme

complet : « Aux yeux du savant moderne tout est vrai, tout est bien à sa place : la place de chaque chose constitue sa vérité… Aujourd'hui rien n'est plus pour nous ni vérité ni erreur Il n'y a pas d'autre vérité que le fait. Nous ne connaissons plus la religion, mais des religions ; la morale, mais des mœurs ; les principes, mais des faits. Rien n'existe ; l'existence est un simple devenir. Le vrai n'est pas vrai en soi. Il n'y a pas de vérité définitive. Il n'y a que des vérités qui se préparent en se détruisant. »

Voilà ce qui lui faisait dire que « la formule de l'univers tiendrait dans une coquille de noix ». Pendant trente ans, dans tous les articles qu'il donna à la Revue des Deux-Mondes, dans les trois mille chroniques qu'il donna au journal le Temps, M. Scherer n'eut pas d'autre doctrine, si la négation de toute doctrine peut bien porter ce nom. — La morale a-t-elle ses lois immuables, ses règles universelles, sa sanction surnaturelle ? Pure illusion. — Et la dualité de l'âme et du corps ? Illusion du sujet pensant. — Et le libre arbitre ? Illusion d'un être qui a conscience de soi. — Et la règle morale ? Illusion des produits complexes de l'habitude et de l'éducation.

Une de ses dernières pages est l'adhésion la plus explicite à ce nihilisme intellectuel. Il a nié l'existence du vrai et du faux, il nie celle du bien et du mal : « De quel droit, demande-t-il, prêter au monde ces idées du juste et du bon dont nous ne pouvons, à la vérité, pas plus nous séparer que nous ne pouvons sortir de notre peau, mais auxquelles la nature se montre si parfaitement étrangère ? Que voulez-vous ? L'univers est un fait ; et quant à spéculer sur ce qu'il pourrait ou devrait être, l'opération me paraît aussi fructueuse que celle des géomètres qui opèrent sur une quatrième dimension. »

Mais est-ce là une solution ? Est-ce là toute la lumière que M. Scherer vient jeter sur nos perplexités, tout le secours qu'il peut apporter à nos divines inquiétudes ? — « Eh bien ! oui, c'est tout, répond-il ; et cependant vous

auriez tort de croire que ce n’est rien. C’est quelque chose d’avoir appris que parmi les questions qui ont le plus agité l’esprit humain, il en est qui n’ont point de solution ni même de sens. L’acceptation des choses telles qu’elles sont, l’habitude de les prendre comme des inéluctables conditions de la vie, est une assez belle recette de résignation. » La résignation dans la nuit, dans l’ignorance, dans le néant : c’était bien la peine d’avoir dépensé près de soixante-dix ans de recherches intellectuelles pour aboutir à cette trouvaille suprême !

Mais sa résignation est-elle bien celle qu’il dit ? N’a-t-il pas encore des retours vers les croyances brisées ? Je lis partout, dans ses pages, des ressouvenirs si douloureux qu’ils ressemblent bien à des regrets, dirai-je à des remords ? « Nul, dit-il, ne secoue complètement sa nature, son éducation, son histoire. Ce n’est pas en vain que l’on a été, dans les profondeurs de sa conscience, soumis à la discipline d’une règle absolue ; ce n’est pas en vain qu’on a entrevu, ne fût-ce qu’un instant, un idéal de pureté, de résignation, de dévouement. Si tout cela était vain, quelles seraient alors les réalités de la vie ? » Ces réalités de cette vie, où il a laissé « le meilleur de soi », se représentent sans cesse à son cœur. — « Chaque fois, confesse M. Gréard, chaque fois qu’aux rêves de sa jeunesse il oppose le fruit de l’expérience, l’amertume lui monte aux lèvres. Amertume, angoisse, rongements, il est peu de mots qui se retrouvent aussi souvent sous sa plume. Ne croit-on pas lire un verset de l’Enfer de Dante, lorsqu’il dépeint l’âpre satisfaction qu’éprouvent les désabusés à voir sur d’autres lèvres le calice de la vie épuisé et brisé, lorsqu’il parle des mornes sommets où se retrouvent ceux qui ont eu la témérité de se pencher sur l’abîme et d’interroger le silence des espaces infinis. Scherer a de superbes éclaircies de sérénité, mais le fond de son âme reste troublé. Tandis qu’il marche la tête haute, la blessure saigne à son flanc. »

A Paris, il s'était fait une société de choix parmi les maîtres du doute, du dilettantisme littéraire et de la morale moyenne. Il avait un culte d'artiste et d'ami pour Sainte-Beuve, cet être ondoyant et divers qu'il appelait « un naturaliste de la pensée », et dont le buste était sans cesse sous ses yeux. Il s'était épris de M. Renan, dont l'esprit désemparé de principes et noyé dans une brume de creuse métaphysique n'allait que trop bien à sa nature de songeur et de poète. C'étaient là ses nouveaux dieux. Comme tous les dégoûtés et les désenchantés de la philosophie, il s'était réfugié dans les régions de l'art. « La poésie, écrivait-il, c'est la divine inquiétude, c'est la magie qui, en toutes choses, nous fait sentir beaucoup plus que nous en voyons. Le véritable artiste met toujours dans son œuvre de cet infini qui est dans toute nature d'homme, dans tout morceau du ciel. » La religion du beau remplaçait celle du vrai.

Peu fait pour la vie publique, il s'était cependant bien comporté à Versailles, en qualité de président de la Commission des logements, pendant l'occupation de la ville par les Allemands. La reconnaissance des Versaillais le porta, le 8 juillet 1871, à l'Assemblée nationale. Un peu plus tard, le 15 décembre 1875, il fut nommé sénateur inamovible. Il siégea au centre gauche, il parla peu, il vota mal, spécialement dans la question de la liberté d'enseignement. Lui qui avait de si hautes prétentions à la tolérance, était tout intolérance contre l'Église catholique, et il mit ardemment sa plume et son suffrage au service des lois Ferry et de l'article 7. Lorsqu'en 1886 fut fondée, à l'École des hautes études, une section des sciences religieuses, le ministre chercha pour la diriger un homme sans religion. M. Scherer était ainsi indiqué ; il refusa.

S'il recevait les avances du gouvernement, ce n'est pas qu'il fût au fond fanatique de la démocratie, « entendue à la mode du jour. » En l'acceptant comme un fait, comme un progrès peut-être, il restait, « jusque dans les moelles, un

tempérament de patricien. » — « On peut être démocrate par principe et par résignation, écrivait-il un jour ; cela n'empêche pas que, de préférence, on reste de son monde. » Son principal grief contre la démocratie était que, « dans ce milieu déprimé et malsain, les hommes distingués ne se formaient plus. » — « Le monde, ainsi nivelé, écrit-il, ressemblera un jour à la plaine de Saint-Denis. Et dire ce qu'il en aura coûté de cris et d'écrits, d'encre et de sang, d'enthousiasmes et de sacrifices, pour réaliser cet idéal ! Faut-il croire que, dans cette incessante transformation de l'univers où les peuples succèdent aux peuples, la démocratie sera pour la société française ce qu'a été jadis pour la société romaine l'invasion des barbares ? »

En somme, l'idée de décadence absorbait son esprit. Il en avait fait en lui une si triste expérience ! Comparant les deux âges que sa destinée lui avait permis de connaître, il se demandait lequel des deux valait le mieux : de celui, tout imprégné de surnaturel chrétien, dont Chateaubriand et Lamartine avaient mené le chœur, où l'on croyait à l'invisible et à l'au delà ; ou bien l'âge auquel présidait la science, qui avait dit adieu au rêve, et qui voyait de plus en plus le ciel s'épaissir sur sa tête ? Et il répondait que notre époque succombait à l'envahissement du philistinisme : « Nous nous américanisons, écrivait-il. La société moderne n'a plus de temps que pour deux choses : le travail qui lui donne du pain, et l'amusement qui la distrait du travail. Encore n'est-elle pas bien difficile sur le choix de l'amusement ; elle se contente du plus grossier... Livrée à l'industrie, tombée dans le procédé, portée à l'outrance, se nourrissant des curiosités malsaines, notre littérature peut-elle longtemps se soutenir à ce degré de raffinement dans la débauche et l'imbécillité... ? Quel est le livre aujourd'hui qui fasse penser ? En est-il où l'amour soit encore une passion, où il ne prête pas son nom au vice... ? Triste, triste ! Nous nous affaissons. La sénilité nous gagne. »

Triste : qu'il l'était lui-même au sein de l'ataraxie affectée qui lui faisait s'écrier avec celui qu'il appelait saint Marc-Aurèle : « O univers, je veux ce que tu veux ! » Son biographe nous apprend qu'il avait connu « des malheurs domestiques dépassant la commune mesure et qui avaient pris, par leur violence inattendue ou leurs péripéties cruelles, le caractère d'un drame. De ses trois fils, celui sur lequel reposaient ses espérances était mort au moment où commençait à s'ouvrir pour lui un avenir plein de promesses. Les deux autres ne lui avaient guère fait connaître que les angoisses de l'amour paternel ». Ces amertumes de sa vie privée n'expliqueraient-elles pas, en quelque part, celles qui empoisonnent son esprit et son cœur ?

Un remède existe à ces maux, Scherer l'avait connu : c'est l'amour de Dieu. Mais il ne le connaissait plus ; et, de tant de paroles tristes que nous avons citées, je n'en connais pas une qui soit plus triste que celle-ci : « Il en est de l'amour de Dieu comme des autres amours ; l'ardeur s'en calme avec l'âge. Le plus beau feu du monde n'est jamais à la fin qu'un tas de cendres refroidies. » Toute chaleur d'amour supérieur s'était donc éteinte chez lui, en même temps que toute lumière. Ce fut son malheur suprême.

Mais que ce malheureux sort soit, comme il vient de dire, la condition fatale faite au déclin de l'âge, c'est contre quoi protestent tous ceux qui ont goûté combien le Seigneur est doux. Ils ont bien pu voir pâlir toutes les beautés mortelles et s'éteindre autour d'eux tous les amours d'ici-bas, mais l'éternelle beauté n'en reste pas moins la beauté toujours ancienne et toujours nouvelle dont le fidèle amour s'alimente et s'accroît des autres amours perdus, console de leur perte et les remplace tous. Les étoiles tombent, mais le soleil monte. Toutes les glaces de l'âge se fondent devant lui. C'est l'amour sans déclin, comme c'est l'amour sans ombre. Il puise dans l'inaltérable jeunesse de son

objet un rajeunissement sans fin ; et les années, qui en s’enfuyant nous rapprochent de sa possession bienheureuse, ne font qu’ajouter les élans joyeux de l’espérance à notre infinie tendresse envers Celui que seul, à cette arrière-saison, nous pouvons appeler encore et toujours du nom de Père.

DEUXIÈME PARTIE

Cette seconde partie est la suite logique de la première. La philosophie d'une époque en inspire la poésie, et les siècles philosophiques font les siècles littéraires : c'est une loi de l'histoire.

J'ai dû parler d'abord du doute des philosophes. Mais près d'eux, au-dessous d'eux, il y avait une foule de jeunes esprits séduits qui recueillaient avidement ce rationalisme sceptique ; qui ne raisonnaient guère, mais qui allaient tout droit aux conclusions pratiques pour les mettre à profit dans l'habitude de la vie. C'est ainsi que, de l'école, le scepticisme descendit dans les mœurs de notre âge, et de là dans les lettres, qui en sont l'expression. Le roman s'en empara, l'histoire l'exploita, la poésie le célébra, il inspira les arts. Mais là non plus, son règne ne fut point un règne heureux ; et si meurtries que les âmes aient été par le doute, elles témoignèrent encore, en faveur de la foi et en faveur de la loi, par des protestations qu'il est bon de faire connaître.

Ma tâche, dans cette seconde partie de mon travail, sera donc d'enregistrer ces aveux et ces remords. La vérité en recevra un hommage bien nouveau, mais singulièrement décisif, tombant de pareilles bouches ou de pareilles plumes. M. Vinet a dit : « Les grands révélateurs de la nature humaine, ce sont les poètes : car les poètes sont naïfs… Leurs paroles sont autant d'aveux, de cris de l'humanité, d'éclairs jetés dans les ténèbres. » Je citerai donc les poètes, mais je n'en citerai pas tout. Il est, dans les bas-fonds des la littérature, de lieux malsains que les honnêtes gens ne fréquentent pas, et où je ne veux point entrer. Je n'ai pas entrepris de peindre des âmes perdues,

mais de montrer comment, dans leurs heures moins mauvaises, elles rendent justice au bien, le regrettent, l’invoquent, et le glorifient parfois, même en le haïssant : Anima quæ tristis est super magnitudine mali, et incedit curva, et infirma, et oculi deficientes, et anima esuriens, dat libi gloriam et justitiam, Domine ! (Baruch, c. III.)

CHAPITRE I

LORD BYRON

> Il ne peut y avoir aucun doute sur l’immortalité de l’âme. J’ai cherché à douter ; mais la réflexion a prouvé mon erreur.
>
> (Lord BYRON.)

I

Le nom de lord Byron se présente le premier parmi ceux qu’entoura, au commencement de ce siècle, la triste et fatale célébrité du doute. Il s’avance à la tête de ce lugubre cortège, le front couronné de fleurs, comme il convient aux poètes, hélas ! et aux victimes ; car il chanta le mal dont il fut la proie ; et même il est vrai de dire que son immense talent a porté le scepticisme à une sorte de grandeur dont il importe ici de sonder les fondements et de mesurer les proportions.

Je viens de relire Byron, et j’ai pu constater ce que le travail des années et les leçons de la vie apportent de révélations dans cette lecture. Ceux qui l’ont fait trop jeunes, ceux qui n’ont recueilli que les lointains échos de cette gloire de poète, ceux encore qui le jugent uniquement sur la foi de ces panégyristes de la jeune école, s’attendent à rencontrer une sorte de Titan ; un Prométhée cruellement

dévoré par son doute, mais supérieur à lui ; un Atlas portant bravement le nuage de ses doutes sur ses épaules ; ou un stoïcien debout sur les débris de toute croyance, comme le sage antique sur les débris de l'univers, impavidum ferient ruinæ.

Il n'y a rien de semblable dans lord Byron. C'est un esprit superbe, mais c'est par-dessus tout un cœur gémissant et une âme troublée. Comme j'espère le faire voir, il tremble plus qu'il ne brave, il se plaint et s'accuse autant qu'il blasphème. Encore son blasphème, quand on y regarde de près, n'est-il autre chose que le cri de sa défaite, le cri de son impatience en face de cette vérité qui l'a blessé au cœur, et qui, comme à l'Apostat, lui fait dire de dépit : « Tu as vaincu ! »

Assurément encore ceux-là se trompent grandement qui veulent faire de Byron un sceptique par système, un pyrrhonien d'école. Lord Byron ne mérite

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Il n'y a pas de place pour la philosophie dans cette vie fiévreuse, où à peine trouverait-on quelques heures de recueillement. C'est une course emportée à travers les plaisirs, telle qu'il nous a dépeint la course de son Mazeppa dans les steppes de l'Ukraine. « Dans l'été de ma jeunesse, a-t-il écrit lui-même, j'ai pris pour sujet de mes chants un exilé volontaire fuyant les ténèbres de son propre cœur[190]. » Voilà le dernier mot de son doute. Nul principe n'y préside. Seulement il s'est dit que, se mettant au-dessus de tout, il lui serait aisé de jouir de tout sans crainte ; et c'est pour arriver à cette belle conséquence qu'il met en question le Juge divin qui le gêne, et qui lui tourne le dos,

afin de ne pas le voir, et, s'il lui était possible, afin de n'être pas vu de lui.

J'ai hâte toutefois de le dire à sa décharge : cet homme d'aventures fut condamné, par le malheur de sa destinée, à ne connaître jamais, même dans son jeune âge, ni foyer ni autel. Son père était un seigneur débauché et brutal qui, après avoir vécu comme un fou et un malhonnête homme, était allé, emportant le dernier argent de sa famille, mourir sur le continent. Abandonné par ce père presque dès sa naissance, l'enfant avait été laissé aux soins d'une mère bonne, comme elles le sont toutes, mais fantasque, sans mesure, sans autorité, et particulièrement sans cette douceur patiente par où règnent les mères. Quelle enfance Byron mena dans l'antre de « cette lionne », dans quelles tempêtes d'insultes entrecoupées d'attendrissements il vécut lui-même, on peut le pressentir par ce qu'il en a raconté. Le mal de sa vie vint premièrement de là.

Inutile de dire qu'on ne voit poindre aucun rayon religieux sur son berceau, et qu'on cherche inutilement une pieuse influence sur ses premières années. L'orgueil en fait sa proie, et les mauvais plaisirs l'attendent sur le seuil de la vie. A dix ans, il s'entend saluer du titre de lord dans sa petite école primaire d'Aberdeen. A douze ans, son génie sent déjà pousser son aile, et la poésie le visite dans son grand et claustral domaine de Newstead. Mais cette poésie n'est pas une poésie virginale ; Byron ne connut jamais le culte des Muses décentes, et il est triste de dire que le ver est déjà au cœur de ces primeurs printanières. Sous les graves ombrages de l'école d'Harrow, comme dans la retraite du collège de Cambridge, il porte les violences d'un caractère indomptable et exhale autour de lui les malsaines odeurs d'une âme qui se gâte. A Londres, où il s'en alla au sortir du collège, on le trouve vidant sa vie, comme on vide une coupe, entre le jeu, la poésie, le sarcasme, la colère, la boxe, les chiens, la table, les bacchanales sans nom et les orgies nocturnes.

C’est à cet âge, et au sein de cette existence débordée, qu’il se proclame sceptique et nie le monde à venir : je n’en suis pas surpris. Enfin, à dix-neuf ans, il brise violemment le joug de la famille ; et, maître de sa pensée comme de sa fortune, il jette dans le public des poésies condamnées à faire rougir même ses compagnons de débauche. Mais alors l’opinion commence à l’écraser de ses premiers mépris. Las de lui-même et des hommes, Byron quitte sa patrie, et, le 2 juillet 1809, il s’ouvre, au port de Falmouth, cette carrière d’aventures que le Pèlerinage de Child’-Harold a immortalisée [191].

« Harold, écrit-il, s’était bientôt reconnu le plus impropre des hommes à vivre dans le troupeau des hommes. Toujours retranché dans son indépendance, fier dans son désespoir, il savait trouver une vie en lui-même et respirer en dehors de l’humanité.

« Comme le Chaldéen, il tenait ses yeux fixés sur les étoiles jusqu’à ce qu’il les eût peuplées d’êtres aussi brillants que leurs propres rayons. S’il eût pu maintenir son âme dans cet essor, il eût été heureux ; mais l’argile humaine lui pesait, et, enviant la lumière, il voulait briser le lien qui nous retient loin du ciel, du ciel qui là-haut nous ouvre ses plages constellées.

« Cependant, dans les demeures de l’homme, il était devenu une créature anxieuse et harassée, sombre et déplaisante, languissant, comme un faucon sauvage dont l’aile est coupée et pour qui l’espace sans bornes serait la seule patrie. Alors il était repris de transport ; et pour le dompter, avec autant d’ardeur que l’oiseau en cage qui heurte son treillage de fer jusqu’à ce que son sang rougisse son plumage, l’âme captive et ardente allait dévorant le sang de son cœur. »

Celui dont lord Byron parle ainsi, c’est lui-même. « En dépit de ses désaveux, dit son plus récent critique, chacun sentit que l’auteur ne faisait qu’un avec le personnage. Il se

calomniait peut-être, mais il s'imitait. On le reconnaissait dans ce jeune noble voluptueux et dégoûté, prêt à pleurer au milieu de ses orgies, qui « seul errait perdu en de mornes
« rêveries, qui, gorgé des plaisirs, aspirait presque
« à la douleur », et qui, fuyant sa terre natale, portait parmi les splendeurs et les gaietés du Midi « sa pensée comme un démon attaché après lui[192] ».

Il a traversé l'Espagne, et le voilà à Athènes. Là il jette librement son sarcasme insultant à tous les dieux tombés et à tous les dieux debout.

« Homme d'un jour, lève-toi, approche, viens... Regarde ce lieu, sépulcre d'une nation, séjour de ces dieux qui n'ont plus d'autels. Les dieux eux-mêmes succombent. Chaque religion a son tour : hier Jupiter, aujourd'hui Mahomet. D'autres siècles amèneront d'autres cultes, jusqu'à ce que l'homme sache que c'est en vain qu'il fait fumer l'encens et couler le sang des victimes : faible enfant du doute et de la mort, de qui l'espérance s'appuie sur des roseaux[193]. »

En face du Parthénon et de sa voûte défoncée, il se prend à saluer le néant comme notre meilleur avenir : « Voilà le dôme de la pensée, voilà le palais de l'âme... Tout ce qu'ont écrit les saints, les sophistes et les sages pourrait-il repeupler cette tour solitaire ? Le repos nous attend sur les rives de l'Achéron. Là le convive rassasié de la vie n'est plus forcé de s'asseoir à ce banquet fastidieux, mais le silence prépare la couche où l'on repose d'un sommeil éternel[194]. »

Que ces citations suffisent : chacun sait à quoi s'en tenir sur l'impiété de Byron. Le spectacle scandaleux a été suffisamment étalé devant le public, et la foule est venue pour s'en rassasier. Mais le spectacle instructif est beaucoup moins connu : c'est celui qu'offre cette âme se retournant contre elle-même, et faisant sortir de ses remords, de ses soupirs et de ses doutes un hymne

inconscient à la gloire de Celui qu'elle refuse d'adorer. Cela est admirable, et fait de Byron, sans qu'il le veuille, un des apologistes le plus complets de ce qu'il outrage ; puisque, en lui, si j'ose dire, tout s'arme contre lui, et que, se redressant sans cesse de dessous leurs ruines, on entend protester contre l'erreur et le mal les trois grandes voix de l'esprit, de la conscience et du cœur.

Je vais les interroger toutes trois successivement : car leurs révélations sont pleines de lumière.

II

Je commencerai par le cœur. Le cœur de Byron était ce qu'est le cœur de tout homme : altéré d'infini, incapable d'étancher cette soif divine aux ruisseaux de la terre et aspirant au delà. « Savez-vous, disait un jour Lamennais à ses disciples, savez-vous pourquoi l'homme est la plus souffrante des créatures ? C'est qu'il a un pied dans le fini et l'autre dans l'infini, et qu'il est écartelé, non pas à quatre chevaux, comme dans les temps horribles, mais à deux mondes. » Ce fut le supplice de Byron.

« Il ne faut pas, dit Pascal, avoir l'âme fort grande pour comprendre qu'il n'y a point ici-bas de satisfaction véritable et solide. » En effet, ce n'est point assurément chose rare que ce dégoût du créé : peu d'hommes y échappent ; mais chez le plus grand nombre il se produit lentement, il monte peu à peu, et il arrive tard. Chez Byron, c'est le contraire ; et ce qui fait de cet homme un type d'exception, c'est qu'il est saturé presque en s'asseyant à ce qu'on a osé appeler le banquet de la vie.

C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il traçait de lui-même l'effroyable portrait que j'ai cité tout à l'heure. C'est encore dans cet âge qu'il disait : « La jeunesse s'enfuit, la vie s'use, l'espérance elle-même se voile le visage[195] ! »

C’est alors qu’appuyé sur une tombe solitaire du cimetière d’Harrow, il s’écriait, comme eût fait un naufragé de la vie : « O rêves de mon enfance, combien je vous regrette 1 Je ne puis vous oublier, puisque devant moi je n’ai que des ténèbres : le rayon du passé n’en est que plus cher à mon cœur[196] ! »

Il écrit, à Venise : « J’userai la mine de ma jeunesse jusqu’au dernier filon de son métal. Et après… bonsoir ! J’ai vécu, je suis content. »

Non, il n’est pas content, et je l’entends qui s’écrie : « Je m’éveille toujours dans un véritable accès de désespoir et de dégoût pour toute chose, même pour ce qui me plaisait la veille. »

Cependant que lui manque-t-il de ce qui peut rendre heureux ? A chaque pas de son voyage le monde s’ouvre devant lui, la nature lui livre ses rivages les plus charmants, l’histoire ses plus grands souvenirs, la poésie l’initie à ses mystérieuses ivresses ; il vit, il aime, il jouit ; il possède la fortune, la beauté, le génie, la liberté, la gloire ; et, ce qu’un ancien regardait comme le terme de la félicité, le don de sentir le beau et de l’exprimer comme il le sent : Qui sapere et fari possit quæ sentiat.

Où donc est le bonheur, et où faut-il le chercher, s’il ne se trouve pas là ?

Des gens se sont recontrés qui, comme Thomas Moore, ont cru que, dans Byron, cette satiété précoce provenait de l’exubérance hâtive de ses plaisirs, auxquels manquait l’aiguillon de la difficulté. C’est possible ; mais le plaisir versé à petite dose, cette médiocrité des désirs et des jouissances si chère au XVIII^{e} siècle, eût-elle été capable de désaltérer l’âme de ce malade d’infini ? Écoutons-le lui-même :

« Hélas ! répond Byron dans une des plus belles pages de la poésie anglaise, hélas ! nos jeunes affections s’épanchent en pure perte, ou ne fécondent qu’un désert. Il n’en sort

qu’un luxe funeste de plantes parasites, qu’une ivraie hâtive gâtée au cœur bien que charmant la vue, que des fleurs dans le sauvage parfum desquelles nous ne respirons que des agonies, des arbres qui distillent du poison. Ce sont là les plantes qui naissent sous les pas de la passion, alors qu’elle prend son vol dans les déserts du monde, haletante et en quête de je ne sais quel fruit céleste interdit à nos vœux.

« O amour, tu n’es point un habitant de ce monde. Séraphin invincible, nous croyons en toi : c’est une religion qui a pour martyrs les cœurs brisés ; mais jamais l’œil ne t’a vu, jamais il ne te verra tel que tu dois être…

« L’amour est un délire, c’est la démence du jeune âge ; mais le remède est encore plus amer que le mal. Quand nous voyons s’évanouir l’un après l’autre les charmes dont nous avions revêtu nos idoles, quand nous ne voyons que trop clairement qu’elles n’avaient de mérite et de beauté que dans la création idéale de notre imagination, nous n’en continuons pas moins à rester sous le charme ; et, après avoir semé le vent, nous recueillons la tempête. Le cœur opiniâtre, une fois son alchimie commencée, se croit à deux doigts du trésor qu’il convoite : il n’est jamais plus riche que lorsqu’il touche à la misère.

« Nous nous flétrissons dès notre aurore, sans cesse haletants, défaillants, malades. Notre but nous échappe, notre soif n’est point étanchée ; et cependant, jusqu’au dernier moment, au bord même de notre tombe, un doux fantôme nous attire, image du bonheur que nous avons cherché dès le commencement. Mais c’est trop tard, et nous sommes doublement maudits. Amour, ambition, avarice, tout cela est funeste, également funeste. Sous des noms différents ce sont les mêmes météores, et la mort est la fumée sombre où s’évanouit leur flamme[197]. »

Sans doute Byron dit vrai, mais il ne dit pas tout. Il ne regarde que la terre, et, n’y voyant que l’ombre de la

félicité, il en conclut trop vite que la réalité n'est pas. Or voilà le sophisme de ces tristes pages qu'a désertées l'espérance : il ignore ou il veut ignorer que tout amour, que toute beauté, que tout idéal a un type immortel et un objet vivant ; que si cet objet n'est pas maintenant à notre portée, du moins on peut l'acquérir et on doit le mériter ; enfin que, même dans ce monde où tout tombe et fuit, déjà l'espérance entr'ouvre au-dessus de nos têtes des perspectives heureuses qui ne sont pas de purs rêves, et qui se dévoileront dans un éclat sans ombre et une joie sans fin.

Quant à Byron, qui ne veut point espérer, qu'arrive-t-il de lui ? C'est que, ne sachant où se fixer dans ce monde ni s'orienter vers l'autre, riche de facultés qui n'ont pas leur aliment, le poète, irrité de ce vide pour lequel il n'est point fait, se prend en haine lui-même. Il s'ennuie, et il crée des héros qui s'ennuient, parce qu'on ne peint bien que son propre cœur.

Son Giaour s'ennuie ; il ne trouve rien de comparable au désert d'un cœur inoccupé[198].

Manfred aussi s'ennuie. « Manfred, que désires-tu ? lui demande un génie. — L'oubli, l'oubli de moi-même[199]. »

Harold s'appelle « le citoyen ennuyé du monde, the world's tired denizen ».

Mais qu'il se nomme Harold, Lara, Manfred, le Corsaire, sous ces différents noms on retrouve le même personnage, celui qui dans Don Juan parle ainsi de lui-même : « Dans ma jeunesse, j'écrivais parce que mon âme était pleine, et maintenant parce que je sens que l'ennui la gagne. »

Byron ajoute plus bas : « Les poètes peuvent, comme bon leur semble, parler de contentement. Le mot content bien traduit signifie rassasié[200]. »

« Qu'est-ce qu'un poète ? demande-t-il dans une de ses lettres ; qu'est-ce qu'il veut ? qu'est-ce qu'il fait ? c'est un bavard. Me fuir moi-même, ç'a toujours été là mon vrai,

mon unique motif pour barbouiller du papier et pour publier. »

Qu'arrive-t-il encore ? C'est que, vide de tout amour ainsi que d'espérance et de foi, Byron déteste les autres encore plus que lui-même, et l'ennui le conduit à la misanthropie. Et, de vrai, l'humanité peut-elle conserver quelque chose d'aimable, quand en elle on ne voit plus les âmes prédestinées ? Les hommes peuvent-ils donner à un homme le bonheur, la plénitude du cœur, le contentement de la conscience et les vraies joies de la vie ? Écoutez-le encore :

« Irai-je de nouveau me plonger dans la foule et y chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible, en ces lieux où préside l'orgie, où le rire hausse vainement la voix, faisant mentir le cœur et grimacer les lèvres ? Le sourire y forme le sillon d'une larme à venir[201]. »

Il fuira donc le monde pour jouir de l'égoïste bonheur de la solitude. Il se trouve « assez de vie pour vivre seul et sans communion avec le reste des hommes. Là où s'élèvent des montagnes, là seront pour lui des amis[202] ». Puis voici qu'en conséquence il se met à se bâtir lui aussi son idylle, et se prend à envier le sort des ermites de l'Athos, que le voyageur rencontre le soir sous le ciel pur et le long des flots bleus[203].

Que pense-t-il, ce transfuge, de la société et de la chose publique ? Il l'a déclaré dès 1813 : « J'ai simplifié ma politique : elle consiste à présent à détester à mort tous les gouvernements qui existent. »

Même dédain superbe pour les effusions de l'amitié : « Le chameau se courbe sous le fardeau, marche et se tait ; le loup meurt en silence : nous qui sommes formés d'une meilleure argile, sachons souffrir comme eux. Ce n'est d'ailleurs que pour un jour[204]. »

Il dit avec Manfred : « Je ressemblais au simoun solitaire, à ce vent dont l'haleine brûle et dévore. Il n'habite que le désert, il ne souffle que sur le sable, et se délecte sur leurs

vagues sauvages et arides... Le lion est seul, ainsi suis-je[205]. »

C'est sur ce fier modèle que sont taillés les héros de drame ou de roman que Byron a créés ; êtres superbes, insociables, qui prennent leur méchant orgueil pour de la grandeur, leur instabilité pour de l'indépendance. Or, que ces types d'hommes sauvages soient devenus à la mode ; que dix-huit cents ans après la promulgation du précepte de la charité, on se soit épris d'amour pour la misanthropie, et que ceci ait trouvé sur une terre chrétienne une grande place et de beaux noms, je ne saurais le comprendre. Pour ma part, je ne puis voir là autre chose que l'abdication de tout devoir social, et je n'ai que de la pitié pour ce lâche abandon de soi-même et des autres. A mes yeux ni Harold, ni Lara, ni Manfred, ni Byron, ne sont grands ni forts, ils sont petits et faibles : ce sont des déserteurs de la vie militante. Et que deviendrait, grand Dieu ! notre pauvre société, si de semblables exemples venaient à prévaloir ? Heureusement que, grâce au Ciel, il n'en peut être ainsi : car ces types ne sont pas seulement des types mauvais, ce sont des types faux, contre nature, impossibles.

En effet, cet isolement n'est qu'un rôle de théâtre, une pose plastique. Partout où il porte son cœur, l'homme porte son tourment ; il ne peut se fuir lui-même, et j'ajoute qu'il ne peut davantage fuir les autres. Bossuet a dit avec sa solennelle gravité : « Il paraît manifestement que le plaisir de l'homme c'est l'homme. » Cela est évident. Aussi bien, qu'advient-il de ces prétendus transfuges de la vie sociale ? A peine l'ont-ils quittée, qu'ils demandent à y rentrer. Ces stylites de l'orgueil tiennent mal sur leur colonne : ils aspirent à descendre, et Byron lui-même nous avoue finalement qu'il n'y a rien de triste au monde comme de n'avoir ici-bas « personne qui nous bénisse et personne à bénir[206] ».

Voilà le supplice de l'orgueil : la solitude du cœur. Il ne la connaissait que trop l'auteur de ces lignes désolées. Elles fendent l'âme quand on pense qu'elles ont été tracées par une main de vingt-trois ans :

« En vérité je suis bien malheureux ! Je passe mes jours dans l'indifférence ; mes nuits sont sans sommeil. Je vais très rarement en société ; et lorsqu'on vient me trouver, je m'enfuis. Je crois que je finirai par devenir fou[207]. »

C'est qu'il n'y a de bonheur que dans la vérité. Il fallait donc le chercher là où Dieu l'a placé, là où, par exemple, l'avait enfin rencontré le poète Dryden, le compatriote de Byron, quand il écrivait : « O Dieu miséricordieux ! comme tu as bien préparé pour nos jugements faillibles un guide infaillible ! Oh ! enseigne-moi à croire en toi. Ma jeunesse imprudente a volé parmi les vains désirs ; à toi la gloire, à moi la honte ! Que toute ma tâche soit désormais de bien vivre : mes doutes sont finis. »

III

Dans Byron le cœur gémit. Mais il y a une voix qui crie encore plus haut, c'est celle de la conscience.

En effet, dans ses plaintes il y a autre chose que du dégoût : il y a du remords. Byron se sent mauvais, il ne s'en cache pas. Est-ce ostentation ? Est-ce mépris de lui-même ou de l'opinion des autres ? N'est-ce pas aussi ce besoin inné de l'aveu dont l'Église catholique a seule le sens pratique et auquel elle a donné une sainte satisfaction ? Je ne saurais le dire. Mais chez lui la blessure morale est toute béante, et voilà pourquoi cet homme restera dans notre temps comme le grand révélateur de ce que peut endurer une conscience en révolte contre la loi de Dieu.

Avez-vous lu la belle description qu'il a faite du groupe de Laocoon enlacé par les serpents ? C'est à peine l'image de

la torture que subit sous l'étreinte du remords « Harold, dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, déchiré par des blessures qui ne tuent pas, mais ne guérissent jamais[208] ». Ceux qui seraient tentés de suivre ce prodigue dans ses voies semées de roses, sauront ce qu'il en coûte quand ils liront ces lignes.

Ils liront encore : « En vain des lèvres s'échappent les éclairs de l'esprit ; en vain la gaieté cherche à distraire le cœur dans ces heures de la nuit qui ne donnent plus le repos d'autrefois. C'est comme une guirlande de lierre qui environne une tourelle en ruine. A l'extérieur, elle est verdoyante et fraîche, mais par-dessous flétrie et grisâtre[209]. »

Il y a bien quelques moments où le poète, se raidissant violemment contre lui-même, affecte l'attitude d'un stoïcien sans peur : « Qu'il parle, dit-il, celui qui m'a vu courber le front, ou qui a remarqué que les tourments de mon âme l'aient rendue plus faible[210]. » Comment serait-il sans peur, puisqu'il n'est pas sans reproche ? Il est même remarquable que, dans le passage que je cite, l'infortuné Byron confesse ses tourments, tout en réclamant le bénéfice et revendiquant l'honneur de ce qu'il nomme sa force. Mais qui est fort contre Dieu ? qui est fort contre le remords, sinon l'homme généreux qui a le courage de réparer le mal et de remonter au bien ?

Tel est le faux héroïsme de Manfred, d'Harold, de Lara, de Caïn, types nuancés, mais semblables dans les traits généraux de leur physionomie, et qui ne sont au fond que de grands coupables traînant leur vie comme une expiation. Dévorés secrètement par un ver qui ne meurt pas, troublés par de tristes souvenirs, et vides d'espérances, ils rappellent ces maudits de l'antiquité païenne, qui erraient sur la terre chargés du poids d'un crime dont ils portaient le sceau sur leur front. Les furies les poursuivent comme Œdipe et Oreste ; elle les poursuivent sans relâche, et, si

elles dorment un peu, c’est pour se réveiller plus acharnées que jamais :

« Nos douleurs comprimées laissent leurs traces après elles. Il ne faut qu’un rien pour faire retomber sur le cœur le poids que l’on voudrait secouer pour toujours. Ce sera un son, une vibration musicale, une soirée d’été, un doux printemps, une fleur, le vent ou l’Océan qui viendra tout à coup rouvrir nos blessures et toucher la chaîne électrique dont les sombres anneaux nous enlacent[211]. »

Voilà le vrai Byron. Tel il a peint les autres, tel il était lui-même, dégoûté du passé, écrasé par le présent, terrifié devant l’avenir, portant sur son beau front cette ride anticipée que creusent les déceptions de ce monde et le problème de l’autre. Ses amis nous rapportent que c’est ainsi qu’ils l’ont vu : « Triste, mélancolique, souriant au dehors, déchiré au dedans, et laissant pénétrer une ombre de tristesse jusque dans les accès de sa joie la plus folle[212]. »

Je pourrais multiplier ici les témoignages ; mais j’ai hâte d’en finir : car ces peintures m’attristent, et je ne comprends rien à la curiosité de ces foules stupides, qui assistent de gaieté de cœur au supplice d’un homme, si coupable qu’il soit. Mais je comprends que l’on aille planter sur les grands chemins des croix qui avertissent ceux qui passent par là que tel lieu est funeste, qu’un homme y a péri, et que d’autres pourraient y trouver le même sort.

IV

Maintenant je le demande : chez lord Byron l’esprit reste-t-il plus ferme que la conscience et le cœur ? A-t-il des convictions, ou même des doutes sérieux ? Il est manifeste que non, et il sera utile de voir par quelles fluctuations passe cette intelligence, pour aboutir enfin à une

profession de foi qui condamne sa vie, en donnant gain de cause aux espérances chrétiennes de la vie à venir.

Ainsi que nous l'avons vu, cette question de l'avenir est toujours la première qui se pose en présence de nos incrédules. Byron avait tout fait pour s'en distraire, mais il y fut ramené forcément par le spectacle de la mort qui frappa successivement ceux qu'il avait le plus aimés. — Que deviennent ces chers disparus ? Les reverra-t-il un jour ? Ne restera-t-il rien d'eux qu'un vain nom, « le son d'une lyre devenue muette, » comme lui-même appelle cette gloire posthume ? « Frère jumeau de mon cœur, écrit Byron sur la tombe du jeune Eddlestone, puis-je croire que tu n'es plus, quand tu vis encore dans ma mémoire ? Eh bien, oui, je rêverai que nous serons réunis ; cette illusion remplira le vide de mon cœur[213]. »

Ainsi, à cette époque de la vie de Byron, le monde futur n'est qu'un rêve, mais ce rêve est un besoin ; et déjà il est possible de conjecturer que l'esprit répondra aux appels du cœur.

Mais cette réponse sera lente ; longtemps encore nous verrons lord Byron se débattre contre ce dogme importun de l'existence future, dont les conséquences morales le gênent et l'effrayent. C'est lui qui écrivait : « Mes amis tombent de toutes parts, et je resterai arbre solitaire avant d'avoir été flétri. Les autres hommes peuvent se réfugier dans leur famille ; moi je n'ai de ressources que dans les affections, et elles ne me montrent dans le présent et dans l'avenir d'autre perspective que la satisfaction égoïste de survivre à mes amis. Je suis bien malheureux [214] ! »

Dans cette lettre désolée, écrite en 1811, lord Byron ne tient aucun compte de l'autre vie. En d'autres endroits il semble s'irriter contre elle :

« Enchaîné à la terre, l'homme lève les yeux au ciel. Être malheureux, ne te suffit-il pas de savoir que tu es ? L'existence est-elle donc un don si précieux qu'il t'en faille

une autre après celle-ci, et que tu veuilles aller je ne sais où, impatient de fuir la terre et de te perdre dans les cieux[215] ? »

Dans une heure de désespoir, il écrivait cette strophe : « Mourir, hélas ! mourir ! Aller où tous sont allés et où tous iront un jour ! Redevenir le rien que j'étais avant de naître à la vie et à la douleur vivante [216] ! »

Et cette strophe de son Don Juan : « La vie plane entre deux mondes, telle qu'une étoile sur les bords de l'horizon, entre la nuit et le matin. Combien nous sommes peu instruits de notre état actuel et de notre future existence ! L'éternel océan du temps roule et emporte au loin nos bulles légères. Les vieilles crèvent, de nouvelles se forment, détachées de l'écume des siècles ; et cependant les épaves des empires glissent semblables à quelques vagues fugitives [217]. »

Cependant la résignation prépare peu à peu les voies à l'espérance. Il s'écrie dans de beaux vers : « O mort impitoyable, tout ce que tu pouvais avoir de moi, tu l'as aujourd'hui : une mère d'abord, puis un ami, et aujourd'hui plus qu'un ami. Mais je m'incline humblement devant Dieu, qui châtie sur les ruines des cœurs brisés et des espérances détruites [218]. »

Un peu plus loin il en veut à « notre argile terrestre d'étouffer l'étincelle d'immortalité, lui enviant les clartés vers lesquelles l'âme aspire[219] ». Il se plaint là encore « de la chaîne qui nous retient loin des cieux dont le sourire nous invite ».

Sa poésie, redevenue plus spiritualiste, semble donc retrouver ses ailes. Mais où il faut chercher la vraie pensée de Byron, c'est dans l'intimité confidentielle de ses lettres, soit dans le Journal de sa vie, soit dans l'épanchement de la conversation.

Chose fort remarquable et dont les conclusions sont faciles à tirer : c'est surtout dans ses vers que cet homme

est sceptique, dans l'entraînement du lyrisme et en face du public. Descendu de la scène, l'homme semble prendre à tâche de réfuter le poète.

Je lis dans ses réflexions : « Souvent je fus incliné vers le matérialisme en philosophie ; mais jamais je n'ai pu supporter qu'on l'introduisît dans le christianisme, qui repose entièrement sur l'âme comme sur sa base... J'avoue ma partialité pour l'esprit[220]. »

Voilà sa pente, elle incline vers le spiritualisme. Tout l'y porte, son cœur en dedans, la création au dehors : « Je suis toujours plus religieux dans un jour de soleil, » disait-il de lui-même. Or, un jour de beau soleil, il s'entretenait de ces choses avec le comte Gamba, qui le rapporte ainsi :

« La première fois que j'abordai le sujet de la religion avec lord Byron, ce fut à Ravenne, en 1820. Nous nous promenions à cheval dans un grand bois de sapins. La solitude de ces lieux invitait aux méditations religieuses : c'était une belle matinée de printemps. — « Comment, dit-il, peut-on douter de l'existence de Dieu, soit qu'on élève les yeux au ciel, soit qu'on les abaisse sur la terre ? Comment, en descendant en nous-mêmes, pourrions-nous douter qu'il existe quelque chose de plus noble et de plus durable que la poussière dont nous sommes formés[221] ? »

Enfin, un an après, et trois ans seulement avant sa mort, son Journal ne laisse plus de doutes sur ses véritables sentiments : « Il me semble que, si l'on songe un moment à l'action de l'esprit, on ne peut avoir aucun doute sur l'immortalité de l'âme. J'AI CHERCHÉ A DOUTER. Mais la réflexion a prouvé mon erreur... Notre état futur ressemblera-t-il à notre vie présente ? C'est une autre question. Mais que l'esprit soit immortel, cela me semble aussi positif que la mortalité du corps[222]. »

Observons toutefois que Byron n'accepte pas le dogme de la vie future absolument et entièrement, tel que la foi nous le révèle. Je vois bien qu'il s'arrangerait du paradis pour

tous ; mais que par contre il ne voudrait de l'enfer pour personne ; et sur ce point il a des réserves qui ne sont peut-être pas assez désintéressées pour faire autorité : « Une résurrection matérielle, dit-il, nous semble étrange et même absurde, excepté comme punition. Or toute punition, ayant pour but la vengeance plutôt que l'amendement du coupable, est mauvaise et immorale... Ici les passions humaines ont probablement défiguré les doctrines divines. En somme, c'est un grand mystère[223]. »

L'objection n'est pas forte : mettez le mot « justice » au lieu du mot « vengeance », et tout est expliqué. Byron n'ignore pas cela ; mais il tremble, voilà tout le secret de ses doutes. Ici ses restrictions ne sont que des appréhensions, et tout son scepticisme procède de ses remords. Il est plus vrai, quand à la fin de cette page il place ces mots bien décisifs sous une pareille plume : « Je me risque sur cette question, sans recourir à la révélation, laquelle cependant donne une solution aussi rationnelle que toute autre. »

Ailleurs encore, dans Don Juan, il demande pareillement à la religion ce que la philosophie refuse de lui dévoiler : « Qu'est-ce que la réalité ? et qui en possède le fil conducteur ? La philosophie ? Non : elle exclut trop de choses. La religion ? Oui. Mais celle de quelle secte ? » Et il proclame qu'il est temps que Dieu rafraîchisse notre foi, en nous envoyant un nouveau prophète.

S'il nomme Socrate quelque part, c'est pour en appeler tout aussitôt à la parole de « quelqu'un, qui, dit-il, est plus divin que lui ». Dans une note il explique qu'il veut parler de Jésus-Christ : « Si jamais Dieu fut homme ou homme fut Dieu, écrit-il, Jésus fut l'un et l'autre. Je n'ai jamais rejeté sa morale, mais seulement l'usage ou l'abus qu'on en a fait[224]. »

Il ne repousse pas l'Évangile, il l'appelle au contraire comme la lumière de son chemin et le baume de ses

douleurs. La main qui a écrit : J’ai cherché à douter, est la même qui ajoute dans le même Journal intime : « Je ne désire point rejeter le christianisme sans examen. Au contraire, je suis très désireux de croire ; car je ne suis point heureux avec mes incertitudes [225]. »

Cette âme égarée et inquiète fut donc par instants une âme de bons désirs. Nous venons de le voir. Voyons aussi les lueurs de vérité qu’elle a perçues à travers tant de ténèbres, et recherchons dans ses écrits ce qu’on en connaît le moins : ses retours éloquents vers la beauté morale et la beauté religieuse, qu’il n’a pas embrassée, mais qu’il a reconnue, saluée et touchée du moins dans l’élan de son cœur, comme parle saint Augustin : modico ictu cordis.

V

Byron eut le sentiment de la beauté morale dans l’ordre naturel. D’abord il eut des amis, il les aima de passion, ainsi qu’il nous l’apprend, et son histoire nous montre qu’il les aima longtemps.

Puis il avait une fille, à laquelle il a élevé un temple dans ses vers. Qui ne connaît le nom de cette Ada que l’infortuné père, éloigné de tous les siens, ne pouvait embrasser, mais qu’il cherchait du regard à travers l’Océan, dont il voyait le berceau dans ses rêves, et qu’il saluait comme une apparition de la beauté idéale et du noble amour ?

« Tes traits ressemblent-ils à ceux de ta mère, ma belle enfant, Ada, fille unique de ma maison et de mon cœur ?... Nul ne t’aime mieux que moi. Enfant de ma tendresse, doux soit le sommeil de ton berceau ! Du sein de l’Océan et du sommet des montagnes où maintenant je respire, j’appelle sur toi tout le bonheur que moi-même, hélas ! j’aurais trouvé auprès de toi [226]. »

Sans doute, ces sentiments purement naturels ne sont pas la vertu telle que nous l'entendons ; mais ils en sont le lit, si j'ose parler de la sorte, et quand le lit est creusé la grâce vient et y coule. Puis il arrive parfois que ces pures affections dégoûtent des mauvaises. C'est ainsi qu'il suffit au malheureux Byron de se souvenir de sa sœur Augusta pour revivre de ses meilleurs jours, regretter sa vie troublée et se réconcilier avec le bien, tant que durait cette vision de la vertu vivante. Déjà, quand il avait quitté l'Angleterre, il lui avait écrit dans un poétique adieu :

« Oh ! bénie soit, ma sœur, ta constante lumière qni veille sur moi comme eût fait le regard d'un séraphin... Tu fus pour moi comme un arbre chéri que les vents courbent sans le briser, et qui, toujours fidèle, balance amoureusement son feuillage sur un tombeau... Dans ce naufrage où mon passé a péri, j'ai appris que ce qui m'était le plus proche méritait le plus d'être aimé. Il est pour moi une source au désert. Dans mon domaine dévasté un arbre reste, un oiseau chante dans ma solitude, et son chant ne parle que de toi[227]. »

Plus tard il lui adresse ces strophes plus belles encore : « Ma sœur, ma bien-aimée sœur, s'il est un nom plus tendre et plus doux que celui-là, que ce nom soit le tien ! Des montagnes et des mers nous séparent..., mais l'affection est la même. Il reste encore deux buts à ma destinée : un monde à parcourir et un foyer avec toi.

« Parfois je sens presque comme je sentais dans mon heureuse enfance. Les arbres, les fleurs, les ruisseaux que j'habitais, avant que mon âme eût été sacrifiée aux livres, m'apparaissait comme autrefois. Ce sont des amis que mon cœur ne peut voir sans attendrissement ; et même, par moments, il me semble que je pourrais trouver quelque objet vivant à aimer, mais jamais comme toi !

« Ah ! si tu étais seulement avec moi ! La solitude que j'aime perd son prix parce que tu n'es pas avec moi. Je ne

suis pas de ceux qui se plaignent, et néanmoins je sens que ma philosophie m'abandonne et des larmes mouillent mes yeux attendris. »

Après de remarquables aveux sur les fautes de sa vie, il conclut par ces paroles pleines d'instruction : « Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne suis aujourd'hui. Les passions qui m'ont déchiré auraient dormi ; je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré[228]. »

On sait que les derniers mots que prononça Byron furent : « Ma fille ! ma sœur ! »

Or, dans l'étude d'une âme, il faut toujours tenir compte de ses vertus naturelles, parce que c'est la base sur laquelle Dieu bâtit ou restaure les âmes, et que d'ailleurs ces beaux restes nous donnent la proportion de l'édifice entier.

Je me souviens d'avoir vu, parmi les ruines du théâtre d'Arles, deux colonnes de marbre demeurées seules debout dans cette jonchée de décombres. Elles sont reliées entre elles par un fragment de corniche, et elles s'élèvent ainsi unies ensemble dans l'espace. Cet admirable spectacle m'est revenu en pensée quand j'ai vu se redresser dans l'âme de Byron, parmi tant de ruines aussi, ces deux pures affections de sa fille et de sa sœur. Elles protestent en lui contre la destruction totale de l'être moral, et en même temps elles font soupçonner ce qu'eût été l'édifice complet, si toutes ces facultés gisantes dans la poussière s'étaient relevées vers le ciel, qui n'eût peut-être jamais éclairé plus splendide ouvrage.

VI

J'arrive à ce que j'ai nommé les retours d'âme de Byron vers la beauté religieuse. Il importe d'en bien établir le

caractère. Je n’ai pas la prétention ridicule de croire que Byron fut chrétien, dans le sens pratique de ce terme. Il peut se faire que souvent ses admirations aient été affaire d’esthétique plutôt que de religion, et que l’artiste y ait eu plus de part que le sage. Mais il n’en reste pas moins, dans quelques-uns de ses hommages, un accent de conviction dont la source est plus haute que la poésie et l’art.

C’est l’idéal religieux qu’il voit et qu’il salue, par exemple, dans ce chasseur qui guide son Manfred dans les gorges des Alpes.

« Qu’est-ce que je vois ? Moi et toi ; toi paysan des Alpes, tes humbles vertus, ton toit hospitalier, ton âme patiente, pieuse et libre, ton respect de toi-même entretenu par des pensées d’innocence, tes jours de santé, tes nuits de sommeil, tes travaux ennoblis par le danger et pourtant exempts de crimes, l’espérance d’une vieillesse heureuse et d’un tombeau tranquille, avec une croix et des fleurs sur ton vert gazon et l’amour de tes petits-enfants pour épitaphe : voilà ce que je vois. Et puis je regarde en moi[229] !… »

Il est assez remarquable que c’est au catholicisme que lord Byron emprunte ses peintures et ses types pour les scènes religieuses de ses drames ou de ses romans. Notre prêtre catholique, le prêtre qui reçoit l’aveu, le prêtre qui absout, ne se présente guère chez lui que dans une vraie grandeur. Il le dépeint rarement sans l’auréole de la sainteté, et il se plaît à courber les têtes les plus hautes sous sa bénédiction.

Le Giaour, par exemple, décharge son cœur plein de remords dans le sein d’un pauvre moine, « dont les jours se sont dépensés à pardonner aux hommes, en demeurant lui-même pur de toute souillure. »

Mais ce qu’il y a de vraiment étonnant dans ce genre, c’est l’admirable fin du poème de Parisina. Il n’y a plus rien ici qui rappelle Manfred, Lara, le Corsaire, tous ces types

de rebelles. Byron n’est plus Byron. Il a conçu quelque chose de plus grand que l’orgueil qui refuse de plier, c’est le crime qui s’humilie et s’agenouille. Il glorifie Hugo qui prie et se confesse ; et, pour qu’on ne s’y trompe pas, il déclare que ce n’est pas pure affaire de poésie : car c’est bien ainsi que, pour son compte, il entend que l’on meure, quand on veut bien mourir.

« Les cloches du couvent, balancées dans la tour grisâtre, font entendre leur tintement lent et monotone, qui va retentir douloureusement dans les cœurs. Écoutez ! l’hymne résonne dans les airs ! C’est le chant entonné pour les morts ou pour les vivants qui bientôt seront morts ! Il touche au terme de sa vie mortelle, il est agenouillé aux pieds d’un moine, sur la pierre nue et froide, pendant qu’il lui fait sa dernière confession, et qu’avec les sentiments d’une contrition sincère il écoute, humblement prosterné, l’absolution qui efface nos mortelles souillures… Il mourut comme doit mourir l’homme qui a failli, sans ostentation, sans orgueil ; il n’avait point dédaigné l’assistance d’un prêtre, ni désespéré de la bonté divine. Et pendant qu’il était agenouillé devant le prieur, son cœur était dégagé de tout sentiment terrestre… Plus de reproche, plus de désespoir, plus de pensée que pour le ciel, plus de paroles que pour la prière [230]. »

Je ne me trompe point : il y a dans ces dernières lignes un sentiment profond de la réhabilitation par Dieu dans le repentir et dans le sacrifice noblement accepté. Voilà comment Byron entendait une belle mort. Et l’on peut en conclure qu’il eût voulu consacrer la sienne de même sorte, s’il avait eu le courage de briser sa chaîne et de revoler vers le Christ.

Enfin il n’y a pas jusqu’à ses poèmes les plus orgiaques que ne sillonne çà et là une lueur de christianisme, de catholicisme même. Comme nous venons de le voir, il aimait, lui aussi, la voix céleste des cloches qui recueille et

avertit ; et au sein de ce livre innommable de Don Juan, on s’étonne de trouver ces strophes délicates que l’on dirait écloses au souffle ardent du Dante dans les élévations mystiques du moyen âge :

« Ave, Maria ! sur la terre et les flots cette heure céleste, ô Marie, est la plus digne de toi.

« Ave, Maria ! Bénie soit cette heure ! bénis soient le temps, le climat, le pays où si souvent j’ai senti dans tout son charme cette heure si belle et si suave descendre sur la terre ! La cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine ; les mouvantes vibrations de l’hymne du soir arrivaient jusqu’à moi. Aucun souffle n’agitait l’air aux teintes de rose, et cependant les feuilles de la forêt frémissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

« Ave, Maria ! c’est l’heure de la prière ! Ave, Maria ! c’est l’heure de l’amour ! Ave, Maria ! O Marie, permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi. Ave, Maria ! Oh ! qu’il est beau ce visage, et ces yeux baissés sous les ailes de la colombe toute-puissante ! Qu’importe que ce ne soit là qu’une image peinte ? Non, ce tableau n’est pas une idole, c’est la réalité même [231]. »

J’arrive à la plus pure des créations du poète : « Aurora Raby, jeune astre dont les rayons s’étaient reflétés en cette vie, mais trop délicieuse image pour une telle glace ; créature charmante quoique à peine épanouie, rose dont les plus douces feuilles n’étaient pas encore dépliées[232]. »

Or, écrit Byron, cette orpheline « était une catholique sincère, attachée à la religion dont elle suivait les pratiques avec fidélité, digne fille d’ancêtres justement fiers de la renommée de leur sang et de leurs exploits, et dernière d’une race dont elle conservait pieusement les antiques sentiments et la vieille croyance ».

C’est donc une vierge catholique dont il trace le portrait. C’est elle qui personnifiera la beauté, la pudeur, la

noblesse, la bonté. C’est elle qui purifiera ce poème immonde de Don Juan, s’il suffisait pour cela d’une perle sur un fumier. Mais voyons de près ce portrait :

La vierge catholique est la sœur des anges : « Elle était jeune d’âge, dit-il, et son visage annonçait un âge plus tendre encore. Il y avait quelque chose de sublime dans son regard brillant, comme celui des séraphins, d’un éclat mélancolique. Pleine de jeunesse, elle ne devait pas au temps la calme chasteté de ses traits. Radieuse et pensive, comme si elle déplorait la chute de l’homme, elle était triste, mais triste de la faute des autres. On eût dit qu’appuyée sur la porte d’Éden elle pleurait le sort de ceux qui en étaient proscrits. »

La vierge catholique est revêtue de respect et de modestie : « Elle regardait le monde qu’elle ne connaissait encore, sans avoir l’air de vouloir le connaître davantage. Solitaire et silencieuse, elle croissait comme la fleur paisible, sans que son cœur éprouvât aucune secousse violente. On ne lui adressait que des hommages discrets et mêlés de respect, car son âme semblait planer, comme du haut d’un trône, sur tout ce qui l’environnait ; et, malgré son jeune âge, elle trouvait cet empire dans sa propre force[233]. »

La vierge catholique « dédaigne les hochets qui séduisent les femmes. Aurora les regardait d’un air d’insouciance, car elle leur était supérieure en tout. Le faste mensonger que déployaient les autres ne lui en imposait pas. Elle les voyait briller ; mais tout cet éclat lui semblait celui d’un ver luisant, et elle avait besoin de lever la tête plus haut afin de contempler de plus réelles clartés ». — « On l’eût prise, dans tous les cercles, pour le flot le plus beau et lu plus pur de ce fleuve de brillante jeunesse que le soleil du temps présent éclairait de ses feux. »

La vierge catholique est forte contre la séduction : « Aurora, devant don Juan, n’était nullement éblouie par ce

nouveau météore. Tout ce qui n'est que dehors n'avait pas le don de la toucher et de laisser son empreinte sur cette cire virginale. »

La vierge catholique est bienveillante et douce : « Aurora laissa la société aiguiser l'universelle épigramme, et elle ne prit aucune part au feu nourri de saillies tiré contre les absents. Tout en elle offrait l'image de la douce bienveillance et de la sérénité. »

Or, Byron le déclare, la seule vue d'un tel être relève l'âme la plus abaissée dans le mal : « L'estime d'une telle femme était pour don Juan le bien le plus précieux. Aurora avait su ainsi ranimer en lui un sentiment perdu, hélas ! ou compromis ; sentiment purement idéal peut-être, mais tellement divin, que, malgré moi, je crois à sa réalité.

« Je veux parler de cet espoir d'un séjour plus élevé et d'une vie meilleure ; de ces désirs sans bornes, et de cette angélique ignorance de ce qu'on appelle le monde et le train du monde ; de ces moments enfin où un seul regard nous rend plus heureux que toutes les proies de gloire ou d'ambition, grossiers appâts du vulgaire, incapables d'effleurer un cœur qui a commencé de battre pour un tel cœur[234]. »

Ainsi lord Byron a entrevu et salué, une fois dans sa vie, cet amour idéal dont Dante a dit qu'il est « la semence de toute vertu » ; et cet idéal lui est apparu dans une vierge catholique.

Pourquoi faut-il que Byron ne se soit pas maintenu dans ces pures régions où il avait rencontré la plus haute poésie ? Pourquoi cette étincelle d'enthousiasme chrétien n'a-t-elle pas rallumé le flambeau de la vérité dans cette pauvre âme assise à l'ombre de la mort ?

Mais qui ne sait la raison dernière de toutes ces trahisons de la vérité en nous ! C'est d'abord le sot orgueil qui ne veut point se dédire ; c'est la basse convoitise qui veut encore sa pâture des plaisirs empoisonnés ; c'est

l’endurcissement qui mène au désespoir. Byron en est venu là, et le dernier mot qu’il a jeté en face de l’espérance qui lui ouvrait ses bras, lui-même va nous l’apprendre :

L’abbé de Saint-Maurice vient trouver le fier Manfred avant sa dernière heure : « Mon fils, lui dit-il, il est temps de te repentir pour avoir ton pardon. Réconcilie-toi avec la vraie Église, et par l’Église avec le Ciel… Ton crime et tes remords, tout cela passera et fera place à une espérance salutaire… L’âme lèvera les yeux, avec une assurance calme, vers ce fortuné séjour, où peuvent être admis tous ceux qui en ont la volonté, quelles qu’aient été leurs erreurs sur la terre, pourvu que le repentir les ait expiées. Parle, et tout ce que nous pouvons absoudre te sera pardonné. »

Manfred ne discute plus ; mais, à bout de raisons, il répond par cette sombre et solennelle parole :

« Quand le sixième empereur de Rome vit arriver sa fin, victime de la mort qu’il s’était donnée, un soldat, ému d’une fidèle pitié, voulut avec sa toge étancher le sang qui jaillissait de la gorge de son empereur. Le Romain expirant le repoussa, et jetant sur lui un regard où brillait encore l’éclat de la majesté : « Il est trop tard, » dit-il. — L’Abbé : Où veux-tu en venir ? — Manfred : Je réponds avec le Romain : « Il est trop tard [235] ! »

C’est à Rome même que Byron écrivait ce mot fatal, au centre de la vraie Église, ainsi que lui-même la nomme, dans ce pays qu’il aima, et peut-être au lendemain d’un de ces appels à la foi, à la vertu et à l’honneur, qui, comme nous l’allons voir, se firent entendre à lui.

VII

En effet, je m’étais quelquefois demandé si Byron n’avait pas rencontré dans sa vie une parole chrétienne pour lui

dire comme l’abbé de Saint-Maurice a Manfred : « Il ne saurait être trop tard pour te réconcilier avec ton âme et ton âme avec le ciel[236]. »

J’ai découvert que cela fut, et ce n’a pas été une des moindres consolations de ce travail. Une jeune femme protestante anglaise, touchée de la grandeur de cette âme d’élite et surtout de ses souffrances, s’était tenu le langage que tient l’abbé dans Manfred : « Cet homme aurait pu être une noble créature... Il va périr, et pourtant je voudrais le sauver... Je vais faire de nouvelles tentatives, car de telles âmes méritent bien d’être rachetées[237]. » Puis cette femme était morte à la fleur de l’âge, en 1819, c’est-à-dire deux ans à peine après que le drame de Manfred eut été publié.

En 1821, Byron se trouvait à Pise quand il reçut une lettre timbrée de Somerset. Un inconnu de cette ville lui adressait ces lignes :

« Milord,

« Il y a plus de deux ans qu’une femme charmante et adorée m’a été enlevée par une maladie de langueur, après une courte union. Sa douceur était constante, sa force d’âme inaltérable, et sa piété si modeste et si discrète, qu’elle se produisait rarement en paroles ; mais sa sainte influence s’épanchait en une bienveillance universelle. A la dernière heure de sa vie, après avoir donné un regard d’adieu à son nouveau-né, unique enfant pour qui elle montrait une affection inexprimable, son dernier murmure fut : « Bonheur divin ! bonheur du ciel ! » Depuis le second anniversaire de sa mort, j’ai pu lire quelques papiers que personne n’a vus durant sa vie et qui contiennent ses plus secrètes pensées. Je me sens poussé à communiquer à Votre Seigneurie un passage de ces écrits qui, sans nul

doute, se rapporte à vous : car j'ai plus d'une fois entendu raconter à la chère créature elle-même le plaisir qu'elle avait à vous voir gravir avec agilité les rochers de Hastings. Voici cette prière.

« O mon Dieu ! je m'appuie sur ton encourageante parole pour te prier en faveur de celui qui, depuis peu, m'inspire un si profond intérêt. Il se signale aussi, comme j'ai lieu de le craindre, par son oubli de toi autant que par les talents transcendants dont tu l'as comblé. Mais puisse-t-il s'éveiller au sentiment de son péril, et apprendre à chercher dans le sein de la vraie religion cette paix de l'âme qu'il n'a pu trouver dans les jouissances toujours vides de ce monde ! Oh ! fais qu'à l'avenir ses exemples fructifient et fassent germer plus de bien que jamais sa conduite et ses écrits n'ont pu faire germer de mal ; que le soleil de justice et de vérité se lève quelque jour sur cette tête ; qu'il brille d'autant plus que les nuages de ses erreurs ont été plus épais. C'est là mon espérance ; et puisse aussi le baume que porte en soi la lumière adoucir l'agonie à laquelle ses vices ont condamné sa vie ! Si ma prière doit être rendue plus efficace par mes efforts dans le bien et l'ardeur de mon amour pour notre divin Maître, quel motif n'est-ce pas pour m'affermir encore dans le sentier du devoir !...

« Hastings, 13 juillet 1814. »

« Il n'y a rien, Milord, dans cet extrait qui, sous le point de vue littéraire, puisse le moins du monde vous intéresser ; mais peut-être trouverez-vous digne de réflexion que la foi chrétienne ait éveillé un si profond intérêt pour le bonheur d'autrui dans le sein d'un être plein de jeunesse et de prospérité. Rien ici de poétique, de brillant comme dans l'hommage splendide que vous avez reçu de M. de Lamartine ; mais c'est là le sublime, Milord : car cette intercession a été offerte pour votre salut à la Source suprême de tout bonheur. Elle était inspirée par une foi plus sûre que celle du poète français, et par une charité

qui, la soutenant au milieu des langueurs et des souffrances d’une dissolution prochaine, lui prêtait une force surnaturelle. J’espère qu’une prière dont la profonde sincérité ne peut être révoquée en doute, ne sera pas toujours inefficace.

« Ce ne serait rien d’ajouter, Milord, à la gloire dont votre génie vous couronne, que de joindre à tant d’admirations celle d’un individu obscur et ignoré. Je préfère me ranger parmi ceux qui souhaitent et demandent que la sagesse d’en haut et la paix et la joie puissent descendre dans une telle âme.

« JOHN SHEPPARD. »

Lord Byron répondit en ces termes :

« Pise, 18 décembre 1821.

« Monsieur,

« J’ai reçu votre lettre. Je n’ai pas besoin de vous dire que l’extrait qu’elle contient m’a vivement touché… Je l’ai lu avec tout le plaisir que comporte un sujet si mélancolique. Je dis plaisir, parce que votre court et simple exposé de la vie et de la mort de la compagne que, j’en ai la confiance, vous retrouverez un jour, ne peut se lire sans exciter l’admiration due à tant de vertu et à une piété si pure et si naïve. Ses derniers moments sont particulièrement remarquables ; et je ne sache pas, dans le cours de mes lectures sur l’histoire du genre humain, et encore moins de mes observations particulières, avoir rencontré chose si belle et si dépourvue d’ostentation.

« Les croyants qui s’appuient fermement sur l’Évangile ont sans contredit un grand avantage, ayant pour se soutenir à travers ce monde l’aide d’une espérance exaltée,

qui, au pis aller, ne peut être suivie d'aucun désappointement…

« Mais mon affaire est de vous remercier de votre lettre et non d'entamer une discussion. Je vous suis obligé de vos souhaits pleins de bonté, et plus qu'obligé pour l'extrait des papiers de l'objet chéri dont vous avez si bien décrit en peu de mots les rares qualités… Je n'échangerais pas la prière de cet ange défunt pour toutes les gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon, quand elles pourraient être accumulées à la fois sur une tête vivante. Faites-moi au moins la justice de croire que

Video meliora proboque,

quoique le Détériora sequor ait pu être appliqué à ma conduite.

« BYRON. »

A travers l'embarras de cette étrange réponse, ce qui est décisif et qu'il faut recueillir, c'est l'aveu qui termine : « Je vois le bien, je fais le mal. » Voilà le dernier mot de Byron. C'est aussi un dernier hommage à la vertu, qu'il ne peut s'empêcher d'honorer, alors même qu'elle le condamne : Video meliora !

VIII

Comment cela finit-il ? Chacun le sait. Fatigué de la vie, Byron chercha la mort que bien des fois il avait appelée dans ses vers. Mais, plein d'une légitime horreur pour le suicide, il voulut une mort belle et digne des héros. Ce fut deux ans après la lettre qu'on vient de lire, le 14 juillet

1823, que lord Byron s’embarqua pour la Grèce, où l’appelait la cause de la liberté. A peine arrivé là, il se vit défaillir. « Il se sentait troublé par de tristes pressentiments et par ces frissons involontaires qui sont moins des symptômes de faiblesse que des avant-coureurs de la mort. Il vit avec tristesse, dans les murs de Missolonghi, l’anniversaire de sa trente-sixième année. Il la pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où, disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la fosse du soldat[238] : »

> Si la vie a pour toi perdu ses plus doux charmes,
> Qui t’oblige à porter ce douloureux fardeau ?
> Le champ d’honneur est là. Va chercher sous les armes
> Un glorieux tombeau.
> A la mort du soldat ici tu peux prétendre ;
> C’est ici qu’on la donne et reçoit sans effroi.
> Vois, choisis où tu veux que dorme enfin ta cendre,
> Et puis repose-toi [239].

Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : « Je ne sortirai pas d’ici : les Grecs, les Turcs ou le climat y mettront bon ordre. » Ce fut le climat de l’Orient qui eut raison de lui. Il en ressentit bientôt l’influence mortelle, et le jour de Pâques, au moment où les Grecs se répandaient par les rues en chantant : « Le Christ est ressuscité ! » on apprenait que Byron était à l’agonie. Le lendemain il expirait, à l’instant qu’un orage éclatait sur la ville et faisait dire aux Grecs : « Le grand homme se meurt ! »

Grand homme ! Oui, si l'homme se mesure aux dons qu'il a reçus de Dieu plutôt qu'à l'usage qu'il en a su faire. Mais cela ne peut-être. On n'est pas grand seulement par ce qu'on a écrit, ni par ce qu'on a souffert, si la plume n'a été sainte, si la souffrance n'a été de celles qui donnent quelque chose d'achevé à la vertu. Or Byron n'a su ni être grand par le courage moral, ni le redevenir en faisant de ses remords un repentir, et de ses tourments une expiation sainte ; et après avoir longtemps balancé sa tête superbe entre la terre et le ciel, l'arbre finit par tomber du côté où il penchait. Byron mourut en païen.

Plaignons-le, et admirons la religion « pour laquelle, selon la remarque de Pascal, il est si glorieux d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables ».

Rien ne manque en effet à la démonstration de la vérité religieuse dans cette vie infortunée de désordres accusateurs, de remords éloquents, d'erreurs coupables, de doutes douloureux, d'hommages instinctifs, d'aveux décisifs et de tortures vengeresses. L'esprit sort de cette lecture plus ferme qu'il n'y était entré ; mais que le cœur en sort triste ! Car, tout en bénissant la religion qui seule fait les sages et les saints, peut-on ne pas regretter qu'elle n'ait pas reçu de Byron cet hommage suprême que lui a rarement refusé le génie ; et qu'au moins à sa dernière heure les voix pieuses qui chantaient : Le Christ est ressuscité, n'aient pas chanté aussi la renaissance à Dieu de cet enfant prodigue qui aurait trouvé place dans la maison du Père ?

A la fin d'un chapitre consacré à Byron, dans son Histoire de la littérature anglaise, M. Taine ne peut se défendre d'un retour inquiet et ému sur tous ceux qui suivent, dans les mêmes voies de ténèbres, ce coryphée du blasphème, ce triste roi des victimes du doute contemporain. Et ce retour sur ses frères, sur lui-même le premier, lui arrache cette page, cri de malade elle aussi, qui ajoute son

témoignage spontané et poignant à ceux déjà si nombreux enregistrés dans ce livre :

« Ainsi vécut et finit ce malheureux grand homme : la maladie du siècle n'a pas eu de plus illustre proie. Autour de lui, comme une hécatombe, gisent les autres, blessés par la grandeur de leurs facultés et l'intempérance de leurs désirs, les uns éteints dans la stupeur et l'ivresse, les autres usés par le plaisir ou le travail, ceux-ci précipités dans la folie ou le suicide, ceux-là rabattus dans l'impuissance ou couchés dans la maladie, tous secoués, exaspérés endoloris, les plus forts portant leur plaie saignante jusqu'à la vieillesse, les plus heureux ayant souffert autant que les autres, et gardant leurs cicatrices, quoique guéris. Le concert de leurs lamentations a rempli tout le siècle, et nous nous sommes tenus autour d'eux, écoutant notre cœur qui répétait leurs cris tout bas. Nous étions tristes comme eux, et enclins comme eux à la révolte. La démocratie instituée excitait nos ambitions sans les satisfaire ; la philosophie proclamée allumait nos curiosités sans les contenter. Dans cette large carrière ouverte, le plébéien souffrait de sa médiocrité et le sceptique de son doute ; le plébéien, comme le sceptique, atteint d'une mélancolie précoce et flétri par une expérience prématurée, livrait ses sympathies et sa conduite aux poètes qui disaient le bonheur impossible, la vérité inaccessible, la société mal faite et l'homme avorté ou gâté. »

Ici M. Taine se préoccupe de trouver le remède à ce mal. Mais il est moins facile de le guérir que de le décrire. Ni le plaisir à outrance, ni la modération, ni la religion, ni l'ambition ne lui semblent ce remède. Il reprend donc : « Longtemps encore les hommes sentiront leurs sympathies frémir au bruit des sanglots de leurs grands poètes. Longtemps ils s'indigneront contre une destinée qui ouvre à leurs aspirations la carrière de l'espace sans limites pour les briser, à deux pas de l'entrée, contre une misérable

borne qu’ils ne voyaient pas. Notre génération, comme les précédentes, a été atteinte par la maladie du siècle, et ne s’en relèvera qu’à demi. Nous parviendrons à la vérité, non au calme. Tout ce que nous pouvons guérir en ce moment c’est notre intelligence ; nous n’avons point de prise sur nos sentiments. Mais nous avons le droit de concevoir pour autrui les espérances que nous n’avons plus pour nous-mêmes, et de préparer à nos descendants un bonheur dont nous ne jouirons pas. Élevés dans un air plus sain, ils auront peut-être une âme plus saine… »

Et d’où leur viendra cet assainissement ? M. Taine répond : de la science. « Dans cet emploi de la science et dans cette conception des choses, affirme-t-il, il y a un art, une morale, une politique, une religion nouvelle, et c’est notre affaire aujourd’hui de les chercher[240]. »

Que M. Taine les cherche ! Qu’il cherche la vérité pour les choses de la religion, profondément, sincèrement, comme il l’a cherchée et souvent si bien trouvée pour les choses de l’histoire. Que dans cette analyse de l’être humain qui est un être religieux, il sache tenir compte de tous les faits psychologiques et moraux, sensibles et suprasensibles. Puis, de tous ces faits observés, constatés, expérimentés, qu’il déduise une loi : cette loi, j’en réponds, sera logiquement celle du christianisme ; et la vraie science de l’homme aboutira finalement à la science de Dieu.

CHAPITRE II

FRÉDÉRIC SCHILLER

> Souvent les ténèbres du doute ont enveloppé mon cœur ; et dans l'angoisse que j'éprouvais, ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché la lumière.
>
> (SCHILLER, Lettres de Jules à Raphaël.)

Entre les deux grands poètes de l'Allemagne au siècle dernier, c'est Schiller qui m'a paru le plus propre à représenter le scepticisme souffrant, tandis que Gœthe y échappe par son indifférence et son affectation d'impassibilité olympienne.

Schiller entre dans la foi par le bienfait de l'innocence et par l'excellence de l'éducation maternelle. Il en sort par l'influence du monde corrupteur, et l'égarement d'un cœur qui pervertit l'esprit. Enfin il la retrouve dans l'apaisement des passions et le contentement du bonheur domestique. C'eût été complètement le retour à Dieu si le protestantisme avait Dieu plus près de lui, et si les illusions du kantisme naissant n'avaient terni l'image de la vérité dans cet esprit et ce cœur ouvert aux choses divines.

I

C’est un charmant tableau que celui de l’enfance chrétienne et poétique de Frédéric Schiller, telle qu’elle nous est décrite par ses contemporains. Tous les présages religieux, comme toutes les tendresses, entourent son berceau. Le jour de sa naissance, son père, un brave soldat et un ferme chrétien, le prend entre ses bras et le présente au ciel avec cette prière : « Dieu tout-puissant, accorde la lumière de l’esprit à cet enfant, et supplée par ta grâce à l’éducation que je ne pourrai lui donner. » Sa mère, Élisabeth-Dorothée Kodweiss, fière d’avoir un fils, s’empare de sa conscience en même temps que de son cœur, et, se faisant de sa maternité un vrai sacerdoce, l’élève dans sa foi, l’épure dans la piété, lui verse toutes ces saintes choses par quoi l’homme s’éternise, selon la magnifique expression du Dante. Quand il commence à grandir, le vieux pasteur Moser devient son premier maître dans les sciences divines et humaines. Cette existence enfin, si pure, si choyée, se complète dans celle d’une sœur chérie et s’encadre dans la scène d’une nature gracieuse et grandiose, où tout charme l’enfant, l’exalte, et déjà provoque son génie.

La famille, qui d’abord habitait Ludwigsbourg, vint plus tard s’établir dans la petite ville de Loch, dans le Wurtemberg propre. C’est là, au milieu des fraîches prairies où serpente la Reuss, au pied des hauteurs couronnées de sapins que domine majestueusement le cône de Stauffen, en face des horizons lointains de la forêt Noire, que le jeune poète vécut sa première vie de bonheur, de pureté et de foi, aimant les livres, les pauvres, aimant Dieu sur toutes choses, et gravissant souvent une montagne du voisinage pour s’agenouiller devant les groupes de bois sculpté représentant les scènes successives de la Passion.

Dans le temps que la famille habitait Ludwigsbourg, la mère conduisait chaque dimanche ses enfants au bourg de Marbach, et, chemin faisant, elle avait coutume de leur expliquer l’évangile du jour.

« Une fois, comme nous allions chez nos grands-parents, rapporte Christophine, sœur de notre poète et confidente de sa vie, notre mère nous fit passer par la montagne. C'était un beau lundi de Pâques ; et en marchant elle nous raconta l'histoire des deux disciples que Jésus rencontra, puis accompagna sur la route d'Emmaüs. Sa parole et son récit s'animèrent de plus en plus, et quand nous arrivâmes au haut de la montagne, nous étions si émus, que nous nous jetâmes tous trois à genoux, et nous nous mîmes à prier. Cette montagne devint pour nous le Thabor. »

Un soir, la veille du jour où le jeune Fritz devait recevoir la confirmation, sa mère le prit à part, et, mêlant à l'accent de sa fervente piété celui de sa tendresse, le conjura de devenir et de demeurer toujours homme d'honneur et de foi. Schiller, l'ayant écoutée avec émotion, se retira pour prier ; puis, quelques heures après, il revint auprès d'elle avec un petit poème qu'il venait d'écrire et où débordait la piété de son cœur. Ce fut la première pièce de vers qu'il composa. La religion venait de lui révéler son génie et de le sacrer poète.

Ce n'était pas assez : il voulait être prêtre ; il suivit, dans cette intention, les cours de l'École latine ; et chaque année lorsque le futur théologien se présentait devant le Consistoire pour subir l'examen, les ministres saluaient en lui une des espérances de l'Église luthérienne. Mais une volonté souveraine et irrésistible changea le cours de sa carrière. Ses succès le signalèrent au duc de Wurtemberg, qui le força d'entrer dans l'École militaire de son petit État. Le jeune homme dut obéir, et c'est ainsi qu'à l'âge de quatorze ans il se vit transplanté tout d'un coup, de l'innocence et de la paix religieuse du foyer domestique, dans cette vie des écoles dont il devait trop tôt connaître les tempêtes.

II

« L'École de Charles, » fondée en 1770, près de Stuttgart, par le duc de Wurtemberg, n'inspira d'abord à l'âme de Schiller qu'un douloureux sentiment d'isolement et de répulsion. La science y était tout, la religion n'y était rien. Blessé dans ses plus chères convictions d'enfance, l'écolier commença par se réfugier solitairement dans le souvenir de sa mère ; puis il s'associa quelques amis d'élite pour prier avec eux ; et il se mit à haïr la science, par dégoût pour les savants impies qui l'enseignaient. Faisant de la piété et de la poésie son élément propre, il se passionna également pour la Bible de Luther et pour la Messiade, dont les premiers chants venaient de paraître. C'est sous cette inspiration, qu'il se mit à bâtir le plan d'un grand poème, Moïse, et d'un drame, les Chrétiens, où il voulait glorifier les héroïques combats de la religion naissante. Essais informes, sans doute, poésie rudimentaire qui ne devait pas voir le jour, mais d'où s'exhalait comme une odeur d'encens, avec ces premiers parfums de la jeunesse et ces enthousiasmes naïfs desquels Schiller lui-même faisait dire plus tard au marquis de Posa, dans son drame de Don Carlos : « Surtout apprenez-lui à porter toujours respect aux rêves de son enfance. »

C'est quelque temps après, dans la seconde année de son séjour à l'École, que, les passions survenant, Schiller sent monter en lui les nuages d'un scepticisme qui inquiète sa foi. L'esprit reste fidèle ; mais le cœur se trouble. Alors il se souvient de Dieu, et, balloté par l'orage, il appelle l'assistance de Celui qui fait taire les vents et les tempêtes :

« Souvent, s'écrie-t-il alors dans une ode publiée en 1776, souvent les ténèbres du doute ont enveloppé mon cœur, et dans l'angoisse que j'éprouvais, ô mon Dieu, tu le sais, j'ai cherché la lumière.

« Tu m'as soutenu dans les mauvais jours où, d'un côté, la superstition lançait ses oracles passionnés ; où, de l'autre, l'incrédulité dardait son rire moqueur.

« Me voilà vacillant dans l'orage, hélas ! et le faible roseau succomberait dans sa faiblesse si tu ne prenais pitié, ô mon Père, de tes créatures !

« Garde mon cœur dans ce repos, dans ce saint repos où nous sommes plus accessibles à la vérité. Le soleil ne se reflète pas dans la vague orageuse ; il ne répand ses lueurs éclatantes que sur le miroir des eaux paisibles.

« Conserve-moi ce calme, pour que je puisse, ô mon Dieu, reconnaître Jésus-Christ que tu nous as envoyé : car là est la vérité qui fortifie le cœur et qui élève l'âme. Si j'ai la vérité, j'ai Jésus ; si j'ai Jésus, j'ai Dieu ; si j'ai Dieu, j'ai tout.

« J'entends le son de la cloche qui m'appelle au temple : je vais là porter ma croyance, m'affermir dans la vérité, me préparer à l'éternité.

« Dirige-moi, mon Père, ouvre mon cœur aux impressions de la vérité, afin que je puisse les communiquer aux miens, et qu'ils soient heureux ! »

Il y avait tout dans cette admirable prière : le doute et ses sources, ses origines moralesses, troubles ; puisses remèdes, les conditions du retour vers la vérité par la voie de l'innocence et de la paix du cœur, la protestation de lui demeurer fidèle. Tout ce combat intime, dans une âme de seize ans, faisait d'elle ce spectacle auquel Dieu se complaît ; et qui, au commencement de l'ère des martyrs, arrachait à saint Jean cet applaudissement solennel : Je vous écris, jeunes hommes, parce que vous êtes forts, que vous avez vaincu le mal, et que le Verbe de Dieu demeure en vous[241]. »

Dieu ne demeura pas longtemps dans l'âme de Schiller. Un jour, le mal l'en chassa. Ce fut vers l'âge de dix-huit ans ; les passions furent maîtresses, la vertu fut vaincue, elle entraîna alors la vérité dans sa défaite, et le fervent chrétien se déclara incrédule. Entre l'hymne pieux qu'on vient de lire et les Lettres de Jules à Raphaël, qu'était-il

survenu ? Je n’ai pas à raconter l’infime vulgarité de ses liaisons d’étudiant : ce que les histoires en disent accusent trop ses mœurs pour ne pas expliquer la défection de sa foi. « Notre système philosophique n’est le plus souvent que l’histoire de notre cœur, » a écrit Fichte. Et un autre Allemand : « Toutes leurs négations, tous leurs doutes, mes amis, que sont-ils ? Un reflet de la noirceur de leur âme. »

Alors toutes les misères font irruption à la fois dans cette place démantelée. C’est l’orgueil du sens propre, l’incertitude de l’esprit, puis le regret et l’angoisse déchirante du cœur. Schiller fait sonner haut les négations radicales et les systèmes extrêmes. En religion, il se déclare panthéiste : « La nature et Dieu sont deux grandeurs égales. La nature est un Dieu divisé à l’infini. » En politique, il se déclare socialiste anarchiste ; et, s’emparant de la fameuse maxime de Rousseau, que l’homme naît bon et que la société le déprave, il compose sur ce thème son drame des Brigands, vers l’année 1777. Quelque temps après, impatient de tout joug, il s’échappe de l’école où il était entré jadis innocent et croyant. Schiller était alors en pleine révolte morale, intellectuelle et sociale.

III

Il faut se résoudre à le suivre dans cette seconde existence, depuis sa fuite des États du duc de Wurtemberg en 1782, jusqu’à l’époque de son mariage, en 1790. Il faut avoir le courage d’en étudier l’histoire, non seulement dans ses lettres, mais surtout dans ses odes, dont M. de Barante a déjà remarqué l’intérêt philosophique et la poésie gémissante :

« Ne sont-elles pas poétiques, se demande-t-il, ces joies et ces afflictions intérieures, ce calme ou ces inquiétudes qu’excite en vous la contemplation du sort de l’homme,

l’avenir qui lui est réservé, sa liberté flottant entre le bien et le mal, ce temps qui passe, cette éternité qui arrive, cette idée à la fois nécessaire et incompréhensible de la Divinité ? N’y a-t-il pas quelque chose de touchant et d’élevé dans le caractère du poète qui s’en va mêlant toutes ses émotions à de telles idées et à de telles images ? »

« De pareilles questions, ajoute-t-il ailleurs, s’emparent de toutes les facultés, troublent profondément l’âme et ne lui laissent aucun repos. « Que de nuits
« sans sommeil j’ai passées ! que de larmes j’ai ré-
« pandues ! » disait Viéland, en racontant l’époque où l’incrédulité des esprits forts vint ébranler dans son cœur une tendance toute mystique. Nous pourrions suivre, dans la poésie de Schiller, la trace de ses sentiments et des révolutions intérieures qu’il a éprouvées[242]. »

C’est qu’en effet ce n’était pas une fiction poétique que la douleur qu’il chantait, c’était l’expression réelle de la souffrance qu’il sentait. Parfois il se débattait entre la fougue des sens et le frein de la conscience, un frein qu’il rongeait et qu’il ne pouvait briser ; et sa plainte s’exhalait dans l’ode du Combat où il dépeignait ses luttes, hélas ! et sa défaite : « Non, je ne soutiendrai pas plus longtemps ce combat, ce terrible combat du devoir. Si tu ne peux étouffer les agitations brûlantes de mon cœur, ô vertu, n’exige pas de moi ce sacrifice. Voici ta couronne, qu’elle soit à jamais perdue pour moi, reprends-la et laisse-moi faillir[243]. »

D’autres fois il retrouvait dans ses instincts d’honneur le courage de fuir, sinon celui de vaincre ; et s’arrachant enfin au séjour désastreux et honteux de Manheim : « C’est dans une angoisse de cœur inexprimable, dit-il, que je vous écris, mes excellents amis. Je ne puis plus rester ici… Pendant douze jours j’ai porté partout avec moi, au dedans de l’âme, comme une résolution de sortir de ce monde. Les hommes, toutes mes relations, le ciel et la terre me sont

odieux. Je n’ai pas une âme ici, pas une seule qui remplisse le vide de mon cœur… Près de vous, ô mes très chers, je serai heureux. Je ne l’ai encore jamais été[244]. »

Enfin il y a des instants où le présent et l’avenir, le monde et les hommes lui pèsent jusqu’à l’écraser ; et, privé par sa faute de l’Ami divin, du seul ami qui reste quand les autres défaillent, il se livre aux accès d’une noire misanthropie et s’écrie désespéré : « J’avais étreint l’humanité avec une violente ardeur, et je trouvai à la fin que je n’avais dans les bras qu’un glaçon. »

Les âmes qui, après avoir vécu de Dieu, se sont éloignées de lui, ont ce grand et douloureux privilège sur les autres qu’elles ne peuvent s’établir tranquillement dans le mal. La possession du bien véritable qu’elles ont aimé creuse en elles une place que rien de créé ne comble ; et le vide que Dieu laisse en se retirant d’elles, se change en une faim torturante, incessante, que l’orgie des plaisirs irrite, loin de l’apaiser. Schiller en faisait l’épreuve.

Puis, c’est encore le propre de ces apostasies de ne connaître ni de milieu ni de terme dans le mal, et de s’y précipiter de toute la force acquise dans les longues et saintes compressions de la vertu. Ainsi vit-on Schiller se porter aux extrêmes, et après avoir franchi ce premier degré de la perversion qui est de faire le mal en le condamnant, il fit ce second pas d’ériger en système son aberration.

C’est à cette phase que se rapportent les Lettres philosophiques de Jules à Raphaël, qui parurent dans la Thalie, en 1786. Jules n’est autre évidemment que Schiller lui-même, comme Raphaël sans doute nous représente le poète Kœrner, son ami. Jules y personnifie le doute d’une jeune âme qui ne peut s’empêcher de regretter les croyances qu’elle a abandonnées.

« Heureux temps, écrit-il, jours célestes où, les yeux fermés, je suivais encore avec ivresse le cours de la vie ! Je

m’abandonnais à mes sentiments, et j’étais heureux. Raphaël m’a appris à penser, et je suis prêt à pleurer sur cette découverte ! Tu m’as enlevé la foi qui me donnait le calme, tu m’as enseigné à mépriser ce que je vénérais. Tant d’idées étaient pour moi sacrées avant que ta triste sagesse les dépouillât de leur charme ! Quand je voyais le peuple se rendre en foule à l’église, quand j’entendais les membres d’une nombreuse assemblée unir leurs voix dans une même prière : Oui, me disais-je, oui, elle est divine cette loi que les meilleurs des hommes confessent, qui subjugue l’intelligence et console le cœur !

a Ta froide raison a éteint mon enthousiasme. — Tu m’as dit : Ne crois qu’à ton jugement. Il n’y a rien de sacré que la vérité, il n’y a de vérité que ce que ta raison accepte comme tel. — J’ai obéi, j’ai sacrifié mes plus douces pensées. Mon jugement est le seul guide qui me reste pour m’élever à Dieu, à la vertu, à l’éternité. Malheur à moi si, dans les actes de ce jugement, je venais à trouver quelque contradiction ; s’il fallait douter de son infaillibilité, si quelque fibre malade de mon cerveau venait y jeter la perturbation ! »

Raphaël représente donc le rationalisme, comme Jules le lui rappelle : « Tu m’as dit : « N’accepte
« d’autre témoignage que celui de ta raison. Il n’y a
« rien de saint que la vérité : mais cela seul est vrai
« qui est reconnu pour tel par la raison. » Je t’ai obéi, j’ai sacrifié toutes les croyances, et, semblable à ce conquérant désespéré, j’ai brûlé tous mes vaisseaux en abordant à cette île nouvelle, et je me suis fermé tout espoir de retour. Ma raison est maintenant tout pour moi, elle seule me garantit Dieu, la vertu et l’immortalité. Malheur à moi désormais si ce garant unique allait se contredire, si mon respect pour lui allait s’évanouir ! A partir de ce jour, mon bonheur dépend du rythme harmonique de mon entendement ; malheur à moi, si dans les crises de ma vie

les cordes de cet instrument résonnent à faux ou se brisent ! »

Bientôt à cette crainte succède l'exaltation : Jules s'enivre de lui-même dans la seconde lettre : « Raphaël, ta doctrine a flatté mon orgueil. J'étais prisonnier, tu m'as tiré de mon cachot pour me conduire au jour. La lumière dorée et l'immense étendue ont ravi mes yeux. Hier, il me suffisait de la gloire modeste d'être appelé un bon fils, un ami vertueux, un homme utile à son pays : tu m'as transformé en citoyen de l'univers... Raphaël m'avait dit : La seule royauté dans le monde spirituel est celle de la raison. Je portais dans ma tête mon trône impérial !... »

Mais voilà que soudain le sentiment involontaire de la petitesse de l'homme l'accable, l'embarrasse, le fait douter de lui-même : « Partout où je tourne mes regards, que l'homme m'apparaît borné, ô Raphaël ! Quel abîme entre ses prétentions et la réalité ! Oh ! ne lui envie pas le sommeil où il repose, ne le réveille pas ! La raison est une torche dans un cachot : après avoir brillé un instant au-dessus de la tête du prisonnier, elle le laisse dans une nuit plus sombre. Notre philosophie, c'est la déplorable curiosité d'Œdipe, qui ne cesse d'interroger jusqu'à ce que l'oracle effrayant lui réponde : « Puisses-tu ne jamais apprendre qui tu es ! »

Sous la morsure du doute, Jules se plaint, crie, s'irrite ; il éclate tour à tour en reproches et en prières : « Ta sagesse remplace-t-elle ce qu'elle m'a ravi ? Si tu n'avais pas la clef pour m'ouvrir le ciel, pourquoi m'avoir arraché à la terre ? Si tu savais que le chemin de la vérité traverse les affreux précipices du doute, pourquoi avoir exposé ton Jules dans ces défilés ? Tu as renversé une chaumière habitée, pour bâtir sur ses ruines un palais splendide, mais désert. Raphaël, je te recommande mon âme. Je ne suis pas heureux, mon courage est à bout. Je désespère de mes propres forces. Seule ta main peut mettre le baume sur ma cuisante blessure. »

Raphaël répond. C’est un froid philosophe qui pose pour le demi-dieu : « Mon cher Jules, lui déclare-t-il du haut de son empyrée, un bonheur comme le nôtre, sans interruption, ce serait trop pour le lot d’un mortel. Tu as à triompher d’une maladie, le doute, dont tu ne peux guérir entièrement que par toi-même… Si douloureux que soit ton réveil, je n’ai aucun remords de t’avoir tiré de ton rêve. Je n’ai fait autre chose que hâter une crise d’ailleurs inévitable pour les âmes telles que toi… Ingrat ! tu médis de la raison, et tu oublies déjà les joies qu’elle t’a données !… »

Le superbe Raphaël s’est engagé à mener son ami à la vérité ; ce devait être le terme de cette correspondance : « Le scepticisme, y est-il dit, est le paroxysme fiévreux de l’intelligence humaine ; et l’ébranlement anormal qu’il occasionne dans une âme bien organisée doit finir par contribuer à l’affermissement de la santé. Plus l’erreur est séduisante, plus grand est le triomphe de la vérité ; plus le doute a de tourments, plus on sent le besoin de ferme certitude[245]. »

Mais, vaines promesses, ces lettres s’interrompent ici. Le terme était montré, il ne fut pas atteint ; le besoin était senti, il ne fut pas satisfait ; les doutes étaient présentés, ils ne furent pas résolus. « C’est qu’à cela, dit M. Régnier, l’esprit, l’imagination ne suffisant pas ; et, quand on n’a pas d’autre puissance que celle-là, c’est une téméraire présomption de nous promettre, après les brillants mirages de l’erreur et ses rêves fiévreux, d’étancher notre soif à des sources nouvelles de vérité et de certitude[246]. » D’ailleurs cette correspondance, interrompue justement au point où la négation s’est déployée à l’aise et où l’affirmation philosophique reste muette, c’était bien l’intelligence de Schiller telle qu’elle était alors : un abîme de questions auxquelles manquent les réponses.

La dernière lettre de Raphaël accuse clairement l'influence de l'école de Kant. Elle est de l'année 1789, époque à laquelle les principaux ouvrages du philosophe de Kœnigsberg avaient déjà paru. Schiller les avait lus. Il y avait vu que peut-être nos idées n'avaient pas, en dehors de notre pensée, de réalité objective. Un tel système s'accommodait trop bien à son scepticisme pour qu'il ne l'embrassât pas avec empressement. Il alla même plus loin ; et tandis que Kant garde encore quelque sagesse dans la Raison pratique, Schiller, lui, tira du kantisme cette conséquence pratique que le devoir est une abstraction et que la vertu n'est qu'un rêve.

Maintenant lisez ses odes : ce même scepticisme moral, ou mieux immoral, y déborde de toutes parts. Le vrai, le bien, le juste, simples idéalités, n'ont d'autre consistance que celle des lueurs qui parfois flottent au dessus de la terre, mais n'y adhèrent pas. Il n'existe que le beau, l'art est tout, le reste n'est rien. L'Idéal est un rêve : « Ils sont éteints, dit-il, ces soleils qui éclairaient le sentier de ma jeunesse. Il s'est évanoui ce monde idéal qui gonflait autrefois mon cœur enivré. Elle s'est enfuie ma douce croyance aux êtres qu'enfantaient mes rêves si beaux naguère, si divins[247] ! »

Dès lors qu'est-ce que l'existence ? Où va-t-elle ? Que devient-elle ? Et l'homme, lui-même, qu'est-il ?

Tantôt « c'est un Pèlerin qui, au printemps de la vie, se met gaiement en route tandis qu'une voix lui crie : Marche ! marche ! pour atteindre l'horizon où ce qui est terrestre devient céleste et infini. Tel est l'hymne du matin. Mais, hélas ! le soir se fait, les montagnes et les fleuves lui barrent le passage ; il se jette même à la mer pour atteindre le but ; mais le but fuit toujours, et le voyageur tombe enfin en se disant : « Hélas ! nul chemin ne me conduira au terme, le ciel pour moi ne se rejoindra pas à la

terre ; et le lieu où je suis n’est jamais celui où je voudrais être[248] ».

Tantôt c’est un Fugitif qui mélancoliquement se demande à lui-même : « Pour trouver la paix, où dois-je m’en aller, appuyé sur mon bâton ? La terre riante avec son air de jeunesse n’est rien pour moi qu’un tombeau. Monte, pourpre du matin, et rougis de tes baisers enflammés les bois et les champs. Descends, pourpre du soir, et assoupis avec ton doux murmure le monde où la vie s’éteint. Aurore…, hélas ! tu rougis un champ des morts, et toi, pourpre du soir, tu ne fais que bercer, avec de doux murmures, un long sommeil[249]. » C’était vraiment bien la peine de s’être fait philosophe pour aboutir là !

Mais où veulent donc en venir ces rêveries pyrrhoniennes ? Lisez les Dieux de la Grèce, une autre pièce de Schiller, et sa pièce favorite ; là se révèle son but. Il avait jusqu’ici poétisé le scepticisme ; et il avait par là tranquillisé, sinon légitimé le sensualisme. Il le divinise maintenant : car ce que le poète glorifie de la Grèce antique, ce qu’il voudrait ressusciter du vieux polythéisme, ce ne sont pas ses fables, si gracieuses qu’elles soient, c’est bien sa morale facile, son culte licencieux et ses mythes sensuels. Il ose regretter le temps « où des divinités charmantes gouvernaient le monde et conduisaient les races fortunées des mortels avec les rênes légères du plaisir ». C’est Vénus Amathonte dont, lui chrétien, voudrait qu’on relevât les temples ; et s’exaltant alors dans un enthousiasme qui faisait le scandale de la vieille Allemagne : « Comme tout était autre ! s’écrie-t-il à la fin de ces strophes voluptueuses. Dans toute la création coulait la plénitude de la vie… La gravité sombre et le triste renoncement étaient bannis de votre culte serein. Tous les cœurs devaient battre heureux et contents, car les heureux vous étaient alliés. Rien alors n’était saint que le beau[250]… »

Encore un pas. Après avoir célébré le scepticisme, puis adoré le sensualisme, il ne lui restait plus qu'à chanter le néant. Le néant eut son hymne dans une pièce célèbre que le poète intitula : Résignation.

Un homme né pour le bonheur nous y est représenté à son dernier jour. 11 s'était abstenu de toute jouissance pendant sa vie, dans l'espérance que l'autre monde le dédommagerait des sacrifices de celui-ci. Il lui en avait coûté bien des larmes ; et il n'avait fallu rien moins qu'une promesse céleste pour remporter jusqu'au bout cette victoire sur son cœur. L'heure est enfin venue d'en recevoir le prix. Le fidèle se prosterne devant le trône de Dieu, pour réclamer le bien auquel il a constamment sacrifié tous les biens. La réponse est accablante : « J'aime tous mes enfants d'un amour égal, dit un Génie invisible... Tu as espéré, voilà ta récompense. Ta foi, voilà ton bonheur. Tu peux interroger les sages, ils te diront : Ce que tu retranches d'une minute de plaisir, l'éternité ne te le rendra jamais [251]. »

M. de Barante nous apprend que Schiller composa cette ode désolante dans la crise d'une passion dont lui-même rougissait. Il avait peur de l'autre vie, et il caressait le néant. Quand même nous ne saurions point l'origine de telles œuvres, elles se jugent elles-mêmes.

Nous avons raconté ailleurs comment cette pièce perdit la jeunesse d'un homme qui fut depuis une des plus saintes conquêtes du catholicisme. Nous avons opposé à cette monstrueuse doctrine de Schiller égaré l'exemple et le témoignage de ce grand homme de bien ; et à l'encontre du blasphème du poète libertin, nous avons placé cet acte d'action de grâces du converti : « O Seigneur, qu'ils sont grands, qu'ils sont magnifiques les mystères que vous découvrez à ceux qui vous cherchent et qui vous aiment ! Vous ne les découvrez pas entièrement, il est vrai, mais vous permettez d'y jeter un coup d'œil. Alors du milieu des

nuages se fait voir une lumière inconnue : c’est un point lumineux, étoile qui brille soudainement à l’âme et la remplit d’une joie qui est l’avant-goût du paradis[252]. »

IV

Ce fut le 22 février 1790 que Charlotte de Lengefeld reçut au pied de l’autel, avec la main de Schiller, la mission de réconcilier le poète misanthrope avec l’humanité, et le philosophe sceptique avec la religion et l’espérance. Il y avait déjà quelques années que Schiller écrivait à Kœrner, son confident intime : « Il faut que j’aie autour de moi quelqu’un qui m’appartienne, que je puisse et doive rendre heureux, et dont l’existence ravive et rafraîchisse la mienne. » Le Ciel lui fit ce don, car la femme de Schiller fut une femme de choix. Gœthe a dit que « l’expression de la plus pure bonté animait ses traits, et dans son regard n’éclataient que vérité et innocence. Sensée et sensible à tout ce qui est bien et beau dans la vie, elle avait dans tout son être une harmonie parfaite ».

Dès avant la fête nuptiale, Schiller se trouvait déjà meilleur par l’espérance : « Je sens qu’au dedans de moi, écrivait-il à sa fiancée, vit une âme ouverte à tout ce qui est beau et bon. Je me suis retrouvé moi-même, et j’apprécie mon être parce que je puis vous le consacrer. »

Enfin, lorsque le prêtre eut béni leur union dans le petit village de Wenigengena, Schiller put écrire en toute sincérité : « Mon existence est entrée dans un harmonieux équilibre. Ces jours se sont écoulés pour moi, non dans une exaltation passionnée, mais paisibles et sereins. J’ai vaqué à mes affaires comme avant, et avec plus de satisfaction de moi-même. »

Schiller vérifiait en lui la parole du Dante : « L’amour pur est la semence de toute vertu. » Des amours indignes

avaient égaré sa foi en corrompant son cœur, un amour saint et béni fut le principe de son retour au vrai comme au bien. Ainsi se justifiait la pensée de Vauvenargues : Comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, quand le cœur se convertit, tout est fait, il les entraîne.

Cependant la maladie avait été trop grave pour que la convalescence morale ne fût pas longue, et ce fut seulement, peu à peu, lentement que l'âme de Schiller retrouva ses forces.

Les vertus domestiques reparurent les premières. Autant il s'était montré misanthrope, inégal, exaspéré contre lui-même et les autres, autant il se montra bienveillant et aimable en se sentant aimé.

Quand sa santé l'attriste, il remercie Dieu encore « de ce qu'une main dévouée lui verse plus d'amour à mesure qu'il éprouve plus de souffrances ».

Quand le Ciel lui donne un fils : « Il me semble, écrit-il, voir le flambeau de ma vie qui s'éteint se rallumer à celui d'un autre, et je suis réconcilié avec le destin. »

Son père lui est enlevé ; sa première pensée est pour sa vieille mère, sur laquelle il reporte toute l'ardeur de sa tendresse : « Tout ce qui peut vous rendre la vie douce, écrit-il, il faut que vous l'ayez, mon excellente mère, et c'est désormais mon affaire de vous préserver de tout souci. Après tant de peines cruelles, il faut que le soir de votre vie soit serein ou du moins paisible, et j'espère que vous jouirez encore de plus d'un jour heureux au sein de vos enfants et de vos petits-enfants. »

Puis, après cet épanchement de piété filiale, il revient sur le souvenir de son père vénéré ; il se rappelle le temps où, chirurgien dans l'armée du duc de Wurtemberg, ce chrétien ne se contentait pas de soigner les malades, mais relevait leurs âmes par ses exhortations, et leur faisait réciter les prières et les cantiques de son Église luthérienne. Il se rappelle cet hymne que cet homme religieux avait composé lui-même et qu'il avait coutume de

dire chaque matin : « Esprit de grâce, assiste-moi, pour que ma conduite aujourd'hui et toujours t'agrée à toi seul. Mène-moi par une voie unie, dirige-moi par tes chemins. Donne-moi aussi, dans l'ordre temporel, la nourriture, le vêtement, la protection et la bénédiction. Tout ce que je suis et tout ce que j'ai, je le remets à ta garde ; fais que ma vie soit bonne, et bonne ma fin. »

L'image sainte de cette mort comme celle de cette vie dévouée se représentent à Schiller embellies par ses regrets, et c'est alors qu'il pousse ce soupir ardent qui est une prière : « Ah ! que ne puis-je finir ma vie dans l'innocence et la piété où il a passé la sienne ! »

Ce vœu, il commença à le réaliser, et le premier symptôme du retour de Schiller à de meilleures croyances fut une défiance marquée de la philosophie qui l'avait égaré.

Une de ses poésies d'alors est adressée à un jeune homme qui veut se consacrer à cette science périlleuse, de laquelle il le détourne par ces fortes remontrances : « Es-tu prêt, lui dit-il avec l'autorité de sa triste expérience, es-tu mûr pour pénétrer dans le sanctuaire où Pallas -Athènè garde le dangereux trésor ? Sais-tu ce qui t'y attend ? à quel prix tu l'achètes ? Sais-tu que tu payes un bien incertain par un bien assuré ? Te sens-tu assez de forces pour combattre le plus rude des combats, celui qui s'engage quand l'esprit et le cœur, le sentiment et la pensée se divisent ? Te sens-tu assez de courage pour lutter contre l'hydre immortelle du doute et pour marcher virilement à l'ennemi au dedans de toi-même ? Fuis, si tu n'es pas sûr du guide que tu portes dans ton sein, fuis ces bords séduisants avant que l'abîme t'engloutisse. Bien d'autres ont voulu marcher vers la lumière et n'ont fait que tomber dans des ténèbres plus profondes. L'enfance chemine sûrement à la lueur du crépuscule[253]. »

Dans cette pièce la philosophie était signalée comme dangereuse ; Schiller la dénonce formellement comme mortelle dans l'allégorie de l'Image voilée de Saïs.

On y voit un jeune homme arriver en Égypte afin de s'initier aux mystères des sages et des prêtres de ce pays. Un jour l'hiérophante du temple de Saïs lui montre une statue colossale, mais voilée. C'est celle de la Vérité. En vain l'oracle dénonce les malheurs qui menacent quiconque aura l'audace de soulever le voile. Le jeune homme s'obstine, il veut voir, et une nuit il se glisse furtivement dans le sanctuaire, s'approche de la statue, soulève le rideau... « Ce qu'il vit, dit Schiller, nul ne le sait. Mais le lendemain les prêtres le trouvèrent pâle et sans connaissance étendu devant le piédestal d'Isis. Il ne confessa jamais ce qu'il avait vu dans ce lieu ; la sérénité de sa vie s'évanouit pour toujours, et un profond chagrin l'entraîna au tombeau. Mais à ceux qui le pressaient de questions amères : « Malheur, répon-
« dait-il, malheur à qui va à la vérité par une voie
« coupable[254]. «

Sans doute cette allégorie ne peut être acceptée dans toutes ses parties, et ce que l'homme découvre par une voie coupable, il ne faut pas l'honorer du nom de vérité. La vérité est bienfaisante ; elle n'abat pas l'homme, elle le relève ; elle ne donne pas la mort, mais la vie. Et, si elle est recouverte du voile du mystère pour ne pas éblouir les faibles yeux des mortels, la foi nous laisse entrevoir assez de sa beauté pour que nous puissions la reconnaître et l'admirer, semblable à la figure de cette matrone romaine, cette veuve de Germanicus, que le sculpteur a représentée couverte d'un voile, mais dont le voile même dessine et accuse les traits.

Désenchanté de l'impiété, Schiller s'acheminait ainsi vers la religion. Il la vit d'abord en poète, et la première chose qui le saisit fortement dans le christianisme, ce fut la

beauté morale des caractères formés à l'école de la foi. Quels types admirables ne lui emprunte-t-il pas dans les tragédies de sa dernière époque : Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne d'Arc, Guillaume Tell ! Il se rendait bien compte de tout ce qu'il lui devait ; il lui donnait ouvertement dans l'empire de l'art la place souveraine ; et écrivant à Gœthe, le grand poète païen, il ne craint pas de lui dire, à propos de Mignon :

« Vous avez trop peu parlé des qualités particulières, et surtout de l'élévation religieuse du christianisme. Il reste également beaucoup à dire sur ce qu'une pareille religion peut être pour une belle âme, ou sur ce qu'une belle âme peut en faire. Quant à moi, je trouve dans le christianisme de merveilleuses puissances : j'y vois le germe de ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble... Le christianisme dans sa forme pure n'est que la manifestation de la beauté morale, l'incarnation du saint, du sacré dans la nature humaine, c'est-à-dire la seule religion vraiment esthétique[255]. »

Nous voici heureusement bien loin des Dieux de la Grèce. Mais comment Schiller n'est-il pas conduit à voir ici autre chose qu'une question d'art et de littérature ? Comment le christianisme peut-il être l'incarnation du beau et du sacré, la manifestation de la beauté morale, la religion des belles âmes et des grandes vertus, s'il n'est au fond la religion des vérités divines ? N'est-ce pas surtout ici que le beau est le rayonnement ou la splendeur du vrai ?

Il en tenait compte pratiquement, car on le voyait chaque jour faire de nouveaux pas dans les œuvres chrétiennes : prier dans ses maladies, se rendre dans les églises, élever religieusement sa jeune famille ; c'est alors aussi que le poète célébrait, dans la religieuse légende du comte de Hapsbourg, le mystère de Jésus-Christ visitant les malades dans son Eucharistie. Sans doute il lui restait encore beaucoup à faire, pour reconstituer en lui les certitudes sereines et les habitudes religieuses de son enfance.

N’oublions pas toutefois que Schiller est protestant, que dans le protestantisme la lumière n’est pas aussi nettement que chez nous séparée des ténèbres, que par conséquent le passage n’est pas très accusé de la philosophie à une religion qui elle-même n’est guère qu’une philosophie. Schiller resta donc sans trop de contradiction philosophe et protestant, disciple de Kant et de Luther, mais en se rapprochant de plus en plus du Christ-Dieu, qu’il avait bien pu abandonner pour vivre, mais auquel il voulut s’attacher pour mourir.

V

Schiller touchait déjà à ces dernières et sombres réalités de la vie. Quoique jeune, il avait eu la tristesse de voir s’ouvrir bien des tombes près de lui, et le poète s’inspirait non moins de ses souvenirs que de ses pressentiments, dans cette strophe mélancolique du poème de la Cloche :

« Dans la tour de l’église retentissent les sons de la cloche, les sons lugubres qui accompagnent les chants du tombeau, qui annoncent le passage du voyageur que l’on conduit à son dernier asile. Hélas ! c’est une épouse chérie, c’est une mère fidèle que le démon des ténèbres arrache aux bras de son époux, aux tendres enfants qu’elle mit au monde avec bonheur, qu’elle nourrit sur son sein avec amour. Hélas 1 ces doux liens sont à jamais brisés, car elle habite désormais la terre des ombres, celle qui fut la mère de famille. »

Trois ans plus tard, ces vers devenaient pour Schiller l’expression trop vraie du plus grand deuil de sa vie. Sa mère quitta ce monde le 29 avril 1803. Il n’avait cessé de l’entourer de tendresse : « Dieu te bénira, lui écrivait cette mère dans sa dernière lettre ; il n’y a pas au monde un autre fils comme toi ! » Deux jours avant de mourir, elte se fit apporter le portrait de ce cher enfant, baisa le médaillon

qu’il lui avait donné et le pressa sur son cœur pour lui dire adieu. Sur la simple croix de pierre qui ombrage sa tombe dans le modeste cimetière de Cheversubzbach on ne mit que ces mots : « La mère de Schiller. »

Le poète était destiné à la suivre de près. Schiller, trois fois heureux dans la famille, l’amitié et l’art, semblait n’avoir plus qu’à poursuivre le cours de ses prospérités, quand il sentit ses forces décliner et s’éteindre. Sa poitrine était ruinée, la fièvre le minait ; il ne respirait plus que par un seul poumon, et cependant il se berçait encore des rêves d’avenir qui sont et le symptôme et la consolation de ces longues défaillances. Mais l’hiver de l’année 1805 ne lui permit plus d’espoir. Le malade, averti par ses évanouissements que c’en était fait de lui, se tourna vers Dieu. « Une ineffable douceur, raconte sa bellesœur, M^{me} Wolzogen, pénétrait tout son être et se révélait dans tous ses jugements et ses sentiments. Une véritable paix de Dieu était en lui. »

A ses derniers instants, Schiller se préoccupa beaucoup de l’autre monde, et on l’entendait dire dans un accès de fièvre : « Est-ce là votre enfer ? Est-ce là votre ciel ? » Le calme lui revint ensuite, et à son dernier soir, lorsque sa belle-sœur demanda au mourant comment il se trouvait : « Toujours plus tranquille, » lui répondit celui-ci. A partir de cet instant il ne parla plus aux hommes ; mais on l’entendait prier Dieu, pour qu’il lui épargnât une longue agonie. Enfin, le 9 mai, à six heures du soir, ses traits s’émurent tout à coup, sa tête se renversa comme par un mouvement électrique ; puis il demeura immobile. Schiller venait d’expirer à l’âge de quarante-cinq ans.

« Toujours plus tranquille ! C’était bien, en effet, l’histoire de sa vie, écrit M. de Barante. Quel spectacle peut, en effet, élever et rassurer plus que la marche constante de cette âme ardente et agitée vers la religion, la vertu et le bonheur ? Quoi de plus instructif que de voir un

esprit si actif et si inquiet, nourri d’abord dans toutes les habitudes de la morale et de la piété qui deviennent l’instinct de son enfance ; se révoltant ensuite dans l’âge des passions contre une telle contrainte, s’enhardissant à tout attaquer, à tout braver ; se livrant au doute et à l’insulte ; puis ne trouvant qu’angoisse et souffrance dans cette lutte, et ramené, non par l’autorité, non par la faiblesse, non par la peur, mais par la force de la raison et l’impulsion de son cœur à la source de tout repos ; et à mesure qu’elle suit cette route salutaire pouvant dire, avec la conviction de la conscience : « Toujours plus tranquille ! »

M. de Barante ajoute que « c’est la colombe de l’arche qui, après avoir erré sur les eaux de l’abîme, ne pouvant trouver pied nulle part, revient au gîte céleste ». Je voudrais que ces paroles fussent une certitude ; je les accueille comme une espérance.

CHAPITRE III

LÉOPARDI

> Aimable religion, tu vivras toujours, et l'erreur ne sera jamais avec toi... Lorsqu'elle nous assaillira, nous nous tournerons vers toi, et nous trouverons la vérité sous ton manteau, et ta main nous conduira au salut.
>
> (LÉOPARDI.)

I

J'arrive à l'Italie. Le doute a envahi plus tardivement de ses ombres cette terre où la vérité se lève sur le monde. Mais elle y a subi, et, à l'heure qu'il est, elle y subit plus que jamais une éclipse redoutable. Là aussi bien des âmes souffrent de cette mortelle épidémie du doute. Il y fut mis en honneur par un poète malheureux qui en souffrit le premier. Ce fut le malheur et le crime de Léopardi.

Giacomo Léopardi a des traits de ressemblance avec lord Byron. Il n'a pas la puissance créatrice de son génie, ses audaces sublimes, ses fougues de passion ; mais c'est la même verve dédaigneuse et amère, le même sarcasme hautain, le même scepticisme ironique ou souffrant, souvent la même poésie chantée en une autre langue, avec

cette même indépendance et cette impatience des entraves vulgaires qui ont fait dire de lui par Alfred de Musset :

> Sombre amant de la mort, pauvre Léopardi,
> Si, pour faire une phrase un peu mieux cadencée,
> Il eût fallu jamais toucher à ta pensée,
> Qu'aurait-il répondu, ton cœur sombre et hardi ?

Seulement, tandis que Byron est un sceptique jouisseur, Léopardi est, lui, un sceptique penseur. C'est, comme on l'a écrit, un égaré de génie « devenu, à l'âge où tout sourit, un de ces amants irrités de la douleur, un de ces êtres visités par la déception, qui ont écrit pour des générations encore vivantes le poème du désespoir et du deuil intime [256] ».

Né à Recanati le 19 juin 1798, mort à Naples le 14 juin 1837, Léopardi traîna ces trente-neuf ans comme une chaîne. On ne vit d'abord en lui qu'un petit être frêle, dont l'enveloppe semblait toujours près de se briser pour pouvoir livrer passage aux rayons intérieurs. Toute son enfance s'écoule entre la maladie, l'isolement et l'étude ; mais l'étude l'exalte, le passionne, et le soutient même contre la maladie. A huit ans il possède, outre les langues classiques, plusieurs langues orientales, imite les lyriques grecs au point d'illusionner les hellénistes les plus experts, traduit la vie de Plotin sur le texte de Porphyre, recueille des fragments des Pères orientaux du second siècle, et noue des relations avec Niebuhr, Boissonade et Bunsen. Plus tard il préparait un essai historique sur les erreurs populaires des anciens, qui parut en l'année 1817. Il avait dix-neuf ans. On possédait déjà en lui le philologue, mais on ne pouvait encore que soupçonner le poète.

Il était chrétien alors. Ses historiens ne parlent pas avec assez de détail de sa mère, Adélaïde Antici. On voit seulement qu'elle était, dans la maison, la forte et un peu rude autorité. C'est une femme raide, pratique, bonne ménagère avant tout, et peu tendre à la coûteuse passion de Giacomo pour la philologie et les voyages. Son père, le comte Monaldo Léopardi, aimait les choses de l'esprit ; même il avait composé quelques ouvrages d'érudition dans sa vie retirée de gentilhomme de campagne. Catholique convaincu, il confia son fils à un prêtre de l'endroit qui, tout en lui apprenant les langues savantes, n'oublia pas de lui faire apprendre le catéchisme [257]. L'Essai sur les erreurs populaires des anciens, un des premiers écrits de Giacomo, était un livre religieux. Dans l'épilogue, il célébrait son bonheur d'être croyant, et prenait l'engagement public et solennel de le rester toujours.

« Religion très aimable, y disait Léopardi, il est doux pourtant de pouvoir terminer en parlant de toi un travail qui a été entrepris en vue de faire quelque bien à ceux qui recueillent tes bienfaits de chaque jour. Il est doux de pouvoir, d'une âme ferme et assurée, conclure qu'il n'est point vraiment philosophe celui qui ne te suit ni te respecte ; et que te respecter et te suivre, c'est être par là même assez philosophe. J'ose dire aussi qu'il n'a point un cœur, qu'il ne sent point les doux frémissements d'un amour parfait, qu'il ne connaît point les extases dans lesquelles jette une méditation ravissante, celui qui ne sait point t'aimer avec transport, qui ne se sent point entraîné vers l'objet ineffable du culte que tu nous enseignes... Tu vivras toujours, et l'erreur ne sera jamais avec toi. Lorsqu'elle nous assaillira, lorsque, essayant de couvrir nos yeux d'une main ténébreuse, elle menacera de nous entraîner dans les abîmes entr'ouverts sous nos pieds par l'ignorance, nous nous tournerons vers toi et nous trouverons la vérité sous ton manteau. L'erreur fuira

comme le loup de la montagne poursuivi par le pasteur, et ta main nous conduira au salut. »

II

La première disposition qui, chez Léopardi, porta atteinte à sa foi, fut un superbe dégoût de toutes les choses natales. C'était assurément une bonne petite ville bourgeoise que Recanati, élégamment assise sur le penchant de sa montagne, entre Macerata et Loreto, dans ces lieux consacrés depuis par le sang héroïque des jeunes et pures victimes de Castelfidardo. Tout autre que Léopardi se serait fort accommodé de la paix de ce gros bourg de la Marche d'Ancône, que troublait à peine parfois le frémissement d'une feuille politique ou littéraire. Mais Léopardi avait d'autres aspirations qui se conçoivent bien, et son ambition était d'entrer en communion avec les grands esprits qui illustraient alors la Péninsule.

« Ne me parlez pas de Recanati, dit-il dans ses lettres d'alors. Elle m'est si chère qu'elle me fournirait de belles idées pour un traité de la haine de la patrie... J'aimerai ma patrie lorsque j'en serai loin... » — « Qu'y a-t-il donc à Recanati ? dit-il ailleurs. Voyez-vous ce que je puis faire ici, inconnu de tous, ayant toujours vécu dans un lieu dont vous ne connaîtriez pas la position sans le Dictionnaire de géographie, méprisé comme un enfant ? — Aujourd'hui Dieu a fait le monde si beau, et les hommes ont fait partout de si grandes choses, et il y a tant d'hommes, que celui-là sera-t-il tenu pour insensé qui aspire à voir et à connaître ? La terre est pleine de merveilles, et il sera dit que moi, à dix-huit ans, je m'enfouirai dans cette caverne, que je mourrai où je suis né ! Croyez-vous que mes désirs d'en sortir soient si injustes et si extravagants ? »

Le comte Monaldo, sans trouver ses désirs extravagants ni injustes, se croyait en droit de les trouver dangereux et

prématurés. Il s'inquiétait de cette émancipation précoce pour un fils dont la santé et l'âme réclamaient encore toute sa sollicitude. Et puis il n'était pas riche, et ne fallait-il pas tenir compte des dépenses que nécessiterait le séjour des grandes villes ? A quoi bon se hâter d'ailleurs ? Ne serait-il pas temps plus tard de faire la connaissance personnelle des auteurs dont il pouvait dès maintenant interroger les ouvrages ? N'était-ce pas pour lui que le comte achetait des livres, encourageant son ardeur et lui composant une bibliothèque, la plus riche de l'endroit ? N'était-ce pas d'ailleurs l'époque de l'effervescence révolutionnaire dans le pays, et ces absences lointaines, ces relations savantes, le contact brûlant de cette jeune Italie ne seraient-ils pas un péril pour l'esprit, les mœurs et la religion de l'enfant ? « Quelle est, lui écrivait-il, cette nécessité qui s'impose à vous d'abandonner le toit paternel, de vous éloigner des bras de ceux qui vous aiment tant, de chercher autre part un pain servile, quand vous avez à la maison un pain fourni par la nature et assaisonné par l'amour et les caresses de vos parents ? »

Ces raisonnements étaient beaucoup moins tyranniques que n'ont feint de le croire les enthousiastes de Léopardi. Celui-ci n'y répondit que par les ardentes colères d'une nature froissée et par la pleine révolte d'un génie incompris : « Vous n'avez pas une idée de mon père, écrivait-il à Brighenti. Il ne veut pas m'entretenir hors d'ici, et il ne remuerait pas une paille pour me procurer un moyen de subsistance qui pût m'arracher à ce désespoir. Il serait plus facile de remuer une montagne que de l'amener à faire quelque chose pour moi. » Puis se redressant dans sa superbe indépendance : « Entre ne rien avoir et demander, déclare-t-il, mon choix est fait : je ne demande rien. » C'est ainsi que toujours, chez Léopardi, les colères finissent par se tourner en fiertés, et que les douleurs se font stoïques, pour paraître grandes.

C’était un péril moral d’une extrême gravité que cette révolte domestique ; car, qui ne l’a compris ? il y a un lien d’étroite parenté entre la religion et le foyer de la famille où nous l’avons apprise. Chez combien de chrétiens le culte de l’une n’est-il pas inséparable du culte et de l’amour de l’autre ! C’est même un très fort lien religieux que celui-là, car c’est le cœur qui le forme. Une fois l’un rompu, l’autre se brise, et quand on a commencé par mépriser son père, on n’est pas éloigné de mépriser son Dieu.

Léopardi, forcé de se suffire à lui-même, s’absorba plus que jamais dans un travail opiniâtre, passionné, dévorant, qui abordait tout, et voulait voir le bout de tout. De toutes les issues que l’ennui cherche à s’ouvrir, celle-ci est bien la plus noble ; et il faut plaindre ces jeunes naufragés du bonheur qui, au lieu de se laisser engloutir par le flot d’un sensualisme impur, se raccrochent du moins à ce mât flottant et nagent vers la rive ! C’est le refuge de bien des esprits à qui on fait l’honneur de les prendre pour studieux, et qui ne sont, hélas ! que des malheureux qui cherchent à se distraire pour tromper leur mal, et à oublier pour vivre. Dédaignés comme des rêveurs par les habiles et les peureux, ils se renferment en eux-mêmes comme la sensitive et appuient sur les livres leur tête étourdie des banalités humaines qui battent leurs oreilles. Là du moins ils entendent, dans le silence de leurs veilles, la voix supérieure des idéalités que le monde ignore. Mais l’homme peut-il ainsi vivre dans l’abstraction ? Cet isolement ne court-il pas le risque d’exalter l’esprit, d’aigrir le caractère, de surexciter l’orgueil ? Et le bonheur intellectuel, celui de l’étude pour l’étude, est-il le vrai bonheur ?

« Non, écrit Léopardi dans une lettre intime, ce qui me rend malheureux c’est la pensée. Je crois que vous savez, mais j’espère que vous n’avez jamais éprouvé de quelle façon la pensée peut crucifier et martyriser une personne qui pense un peu différemment des autres, quand cette

personne n’a d’autres distractions que l’étude… Pour moi la pensée m’a donné et me donne de tels martyres, par cela seul qu’elle me tient entièrement en son pouvoir, qu’elle m’a nui évidemment, et elle me tuera si je ne change de condition… La solitude n’est point faite pour ceux qui se brûlent et se consument eux-mêmes. »

Il se consumait donc, l’infortuné jeune homme, et sa frêle nature ne put tenir longtemps à cette vie de claustration et de surexcitation. Des révélations terribles nous ont été faites dans ces derniers temps sur les causes de cet état, qui ne tenait pas uniquement à la surexcitation de l’être intellectuel ; et ceux qui l’ont vu de près ont assez fait comprendre quelles habitudes solitaires avaient détruit l’équilibre dans cette constitution [258]… Sa santé y succomba ; la maladie envahit tout son être et le laissa sous le coup d’irrémédiables atteintes. Ses nerfs s’irritèrent, racontent ses biographes, sa vue s’affaiblit, ses forces s’épuisèrent. Une inégalité d’épaules se déclara ; l’organisme entier s’affaissa sous le poids d’un fardeau invisible ; Léopardi répétait : « Je suis mûr pour la mort. » Non, le fruit n’était pas mûr, il n’était que gâté. On devait voir encore errer pendant vingt ans une ombre d’homme usé, condamné le plus souvent même à ne pouvoir lire, se promenant lentement sans parler à personne, mais incapable de soumettre au repos des facultés dont il n’avait plus le frein. « Le feu de son regard, son accent vibrant, le timbre pénétrant de sa parole, une sorte de fascination involontaire qui s’exerçait d’elle-même sur ceux qui l’approchaient, et dont la nature a fait une des prérogatives du génie, dit M. Sainte-Beuve qui le flatte quelque peu, tout semblait le convier à l’expansion de la vie et au charme des relations partagées. » Mais une partie de ce charme disparut sous un voile de souffrance générale, et il ne resta de lui que ce que nous a montré Ranieri, son compagnon fidèle : « une taille moyenne courbée et frêle, un teint blanc

presque pâle, une tête forte, un grand front carré, large, des yeux bleus et languissants, le nez fin, les traits extrêmement délicats, la parole timide et voilée, le sourire douloureux et doux. »

On eût dit que la main de la mort était sur lui ; lui-même en voyait l'ombre au-dessus de sa tête, et il en écrivait ces paroles touchantes : « J'ai cru longtemps que je devais mourir au plus tard d'ici à deux ou trois ans. Depuis huit mois, c'est-à-dire depuis que j'ai touché à ma vingtième année, j'ai pu m'apercevoir, sans me flatter et sans me rien dissimuler, qu'il n'y a point en moi de raison nécessaire de mourir si vite, et qu'avec des soins infinis je pourrai vivre. Je pourrai vivre en traînant la vie par les dents, en me refusant la moitié de ce que peuvent faire les autres hommes, et toujours exposé au plus petit accident, au plus léger abus qui peut me tuer, parce qu'enfin je me suis ruiné par sept années d'étude insensée et désespérée, à l'âge où la complexion se forme et s'affermit. Je me suis ruiné misérablement et sans remède pour toute la vie. Je me suis fait une apparence chétive dans cette grande partie de l'homme que le plus grand nombre considère seule et qui nous met en rapport avec le monde... Ainsi ai-je brisé le cours de ma vie, en me donnant assez d'intelligence pour comprendre que la joie ne sied pas à mon cœur ; qu'il doit se revêtir d'habits de deuil et prendre la mélancolie pour compagne inséparable et éternelle. Je vois donc et je sais que ma vie ne saurait être que malheureuse ; toutefois je ne me décourage pas. Puissent mes efforts, pour la supporter sans lâcheté, la rendre utile à quelque chose ! »

Cependant aux souffrances de la vie physique qui s'épuisait dans ses sources, s'étaient jointes de cruelles angoisses intellectuelles. La foi se détachait de l'esprit livré à l'exaltation du sens propre, et du cœur en révolte contre lui-même, la famille et la société. Ce ne fut pas sans lutte toutefois : la fibre religieuse tenait si fort dans le fond de ce fils de chrétiens, qu'elle ne se laissait pas arracher sans

déchirement. On a de Giacomo des projets d'hymnes chrétiennes écrites dans les années 1817 ou 1819, dans lesquelles son cœur combattu se rejette dans le cœur du Dieu rédempteur auquel il fait cette prière : « Tu as fait l'expérience de notre vie ici-bas, tu en as savouré le néant. Pitié pour tant de chagrins, pitié pour ta pauvre créature, pitié de l'homme, de cet infortuné que tu as racheté ; pitié de ta race, puisque tu as voulu être de notre race et te faire homme. » Mais déjà alors la foi ne tenait plus qu'à un fil, quand elle reçut le coup mortel d'une amitié fatale qui acheva de tout rompre

III

Léopardi, du fond de sa retraite détestée, avait eu l'infortune de nouer des relations d'abord purement littéraires avec Pietro Giordani, qui, frappé du génie précoce de l'enfant, désira le connaître, et même fit le voyage de Recanati pour le voir. Giordani était un des plus renommés rhéteurs de l'Italie, un artiste de beau langage, plus disert qu'éloquent, mais capable de séduire un jeune esprit curieux de formes élégantes et d'élocution pure. Moine bénédictin avant la Révolution, il avait du même coup dépouillé son habit et son christianisme. Il se livra corps et âme aux doctrines nouvelles ; puis, quand survint l'Empire, il s'empressa de composer un éloge pompeux de Napoléon I^{er}, duquel il attendait des honneurs et des places. Un scepticisme léger et superficiel lui tenait lieu de principes ; il en imbut bientôt l'âme de son jeune disciple, qui, dans la solitude du cœur où il se trouvait, n'eut rien de plus pressé que de lui ouvrir ce cœur enclin à se donner. Giordani l'écouta, le plaignit, exalta ses désirs d'indépendance, ne manqua pas surtout de vanter son génie, en proclamant, ainsi qu'il l'a écrit plus tard, que « si

Dante était l'étoile du matin dans le ciel de l'Italie, Léopardi y brillait comme l'étoile du soir ». Par toutes ces flatteries l'orgueil était venu, et la foi s'était enfuie par le même chemin.

On n'a pas oublié les pages émouvantes où Jouffroy a raconté qu'une nuit, à la clarté de la lune, à la lueur scintillante des étoiles, contemplant vaguement la grande ville endormie, il sentit soudain défaillir dans son âme la foi de son enfance, et fit cette découverte qu'un malheureux de plus venait de naître à la douleur et à l'angoisse morale.

Léopardi connut cette heure et cette crise. Lui-même l'a décrite dans une de ses lettres à Giordani, datée du 6 mars 1820 ; et quand on la rapproche du tableau que Jouffroy a tracé de sa propre crise intellectuelle, on ne peut s'empêcher d'être saisi de l'étrange ressemblance des peintures. Ce ne sont pas seulement les mêmes inquiétudes et les mêmes souvenirs, ce sont les mêmes images jetées dans le même cadre d'une nuit solitaire, dont la sérénité contraste si douloureusement avec l'orage du cœur.

« Un de ces soirs, écrit-il, la fenêtre de ma chambre étant ouverte, voyant le ciel pur, un beau rayon de lune, respirant un air tiède, et entendant les chiens qui aboyaient au loin, je crus voir m'apparaître d'anciennes images, et je sentis une secousse dans mon cœur. Je poussai un cri comme un forcené, demandant miséricorde à la nature, dont il me semblait entendre la voix. En ce moment, jetant un regard sur ma condition passée, je restai glacé d'épouvante, ne pouvant comprendre comment on peut supporter la vie sans illusions et sans affections, sans imagination et sans enthousiasme, enfin dans tout ce qui, un an auparavant, remplissait mon existence et me rendait encore heureux, malgré mes épreuves. Aujourd'hui, je suis desséché comme un roseau ; aucune passion ne trouve plus l'entrée de cette pauvre âme, et la puissance éternelle et souveraine de l'amour est elle-même anéantie en moi à l'âge où je me trouve. »

Que de fois Léopardi se rappela, dans la suite, cette nuit décisive ! Que de fois, comme il le rapporte, « regardant au-dessus des campagnes argentées et tranquilles la lune descendant derrière l'Apennin ou les Alpes, ou dans le sein infini de la mer Tyrrhénienne, tandis que la nature entière se décolorait et que le charretier saluait de sa triste chanson le dernier reflet du jour, » le poète se répéta : « Ainsi la jeunesse s'en va et laisse la vie s'éteindre ; les douces chimères s'enfuient avec les espérances qui furent l'appui de l'homme... Mais vous, collines que la lumière abandonne, vous ne resterez pas orphelines longtemps ; l'aube reviendra, puis le soleil, puis le midi lumineux. Mais la vie des mortels, quand la jeunesse a fui, ne se colore plus désormais d'aucune aurore. Elle est veuve jusqu'à la fin, et le tombeau est le seul terme à la nuit de notre âge[259]. »

Ce fut vers l'année 1818 que son parti d'incrédulité fut pris sans retour. « Seul debout au milieu des ruines de son corps et de son âme, devant un monde vide et sous un ciel d'airain, » Léopardi ne chanta plus que le doute, l'infélicité et le désespoir.

Le comte Monaldo lut ces premières poésies, et comprit son malheur. Dès lors toutes ses lettres sont en deuil de l'âme de son fils. Il ne peut cependant penser qu'elle soit morte sans retour. Il veut le croire encore chrétien, et il le convie à venir faire ses dévotions à Noël ou à Pâques, au milieu des siens. Même un canonicat étant vacant dans sa famille, il lui propose d'entrer dans l'Église et de revêtir l'habit des clercs : « Je ne vois pas, lui écrit-il, quelle répugnance on peut avoir pour un habit qui fut celui de tant de saints et de tant de grands hommes dans tous les genres ? Je sais que, dans le passé, vous avez dû capituler avec les préjugés ou plutôt avec la méchanceté de votre siècle. Mais actuellement votre âge, votre expérience et votre nom vous mettent au-dessus de ces petitesses, et

vous êtes en possession de donner le ton dans la république des lettres plutôt que de le recevoir. Quel triomphe, mon fils, pour la cause des saints et des sages, et quelle gloire pour l'Église et pour le pays, si l'homme le plus érudit peut-être de cet État déployait hardiment la bannière de l'Église, et par là proclamait hautement que les études, les lettres et les méditations des penseurs conduisent à connaître, à vénérer cette Église, à mépriser et à combattre ses ennemis secrets et publics ! »

Hélas ! le comte Monaldo, mort en 1847, à l'âge de soixante-onze ans, ne devait jamais voir la conversion de son fils, sur lequel il ne cessa de pleurer toutes ses larmes de chrétien et de père. Giacomo ne lui répondit qu'en s'éloignant davantage de lui, et en s'éloignant de plus en plus de Dieu.

IV

Son scepticisme farouche eut bientôt rejeté toute foi ; Dieu, l'immortalité, la Providence, tout s'évanouit, tout périt. Il n'y a plus pour lui d'autre Dieu que la Nature, puissance aveugle, inexorable, qui à ses questions sur le secret des choses lui répond sèchement : « Je suis soumise au destin, et quant à la cause des choses, c'est une énigme que toi ni moi nous ne pouvons comprendre. Que la curiosité humaine ne cherche pas à sonder les problèmes qui l'inquiètent : la solution échappe quand on croit la tenir. »

Telle est la nouvelle foi du poète, qui la met en scène dans de poignantes fictions. — Les Momies de Ruysch ressuscitent, mais seulement pour un quart d'heure. Elles l'emploient à raconter de quelle sorte elles moururent : « Et ce qui suit la mort ? » demande Ruysch. Silence… il est trop tard, le quart d'heure est écoulé et les momies sont rentrées dans l'éternel sommeil… Ailleurs, dans un

dialogue étrange, un Islandais errant, qui a fui la Nature, la rencontre face à face au fond de Sahara ; il la presse de questions dont chacune est un reproche : « Pourquoi m'as-tu envoyé, sans me consulter, dans ce monde ? Pourquoi, puisque tu m'as fait naître, ne t'es-tu pas occupée de moi ? Quel est ton but ? Que poursuis -tu ? Que veux-tu ? Es-tu méchante ou impuissante ? » La Nature répond qu'elle n'a qu'un souci et qu'un devoir : tourner la roue de l'univers dans lequel la mort entretient la vie, et la vie la mort. — « Mais alors, répond l'Islandais, à qui peut donc plaire, à qui peut être utile cette vie de l'univers qui ne subsiste que par la perte et par la mort de tous les éléments qui la composent ? » La Nature n'a pas la peine de répondre à son embarrassant interlocuteur : deux lions affamés se jettent sur lui et le dévorent, en attendant qu'ils tombent eux-mêmes sur le sable du désert.

Le silence, voilà donc la seule réponse à ces nobles curiosités humaines ; elles vont se heurter à un mur infranchissable ou se perdre dans le vide. Donc plus de bonheur à espérer pour le monde d'outre-tombe. Voilà le premier « stade d'illusion » franchi par Léopardi, observe un critique qui en énumère trois : foi en la vie future, foi en la vie présente, et foi en l'avenir de l'humanité. « Léopardi, dit-il, a traversé ces trois stades sans s'arrêter dans aucun. » Et il montre que le poète, triplement incrédule, ne s'est reposé que dans un désespoir universel.

Et, en effet, ce sceptique qui ne croit plus à l'autre monde, croit-il au moins à celui-ci ? Aime-t-il quelque chose, quelqu'un ? La patrie, la gloire, l'amitié ?

Non ; et si très souvent il exalte l'Italie, c'est son passé qu'il aime, mais sans croire à son avenir. « O glorieux ancêtres, s'écrie-t-il dans ses vers, conservez-vous encore quelque espérance de nous ? N'avons-nous pas péri tout entiers ? Moi, je suis abattu, et je n'ai aucune défense contre la douleur. Obscur est pour moi l'avenir, et ce que j'en distingue est tel que cela me fait paraître l'espérance

comme un songe et comme une folie. » Dans la même ode adressée à Angelo Maï, après avoir célébré les grandes découvertes dont l'univers était redevable à son pays : « Où sont allés, dit-il à propos de Colomb, les songes fortunés qui nous montraient jadis, de l'autre côté des mers, des contrées ignorées peuplées d'êtres inconnus, ou bien l'asile qui reçoit les astres pendant le jour, ou le lit où va chaque nuit dormir le plus grand des astres ? Maintenant, voilà le monde connu et dessiné sur la carte. Voilà que tout se ressemble, et notre découverte n'a tait que nous réduire au néant. »

Mais la gloire du moins ne le tentera-t-elle pas ? Comme savant, comme poète, n'a-t-il pas sa place marquée dans le chœur des grands hommes de son siècle ? « Qu'est-ce qu'un grand homme ? se demande-t-il avec ironie. Un nom qui bientôt ne représente plus rien. L'idée du beau change avec le temps. Quant aux œuvres scientifiques, elles sont bientôt dépassées et oubliées. Le plus médiocre mathématicien de nos jours en sait plus que Galilée et Newton. Donc la gloire est une ombre, et le génie, dont elle est l'unique récompense, le génie est un présent funeste à qui le reçoit. » Et ailleurs, parlant du Dante : « A cette terre odieuse il a préféré l'enfer ! Et quelle région, en effet, ne vaut pas mieux que ia nôtre ? Et cependant, moins pesant, moins mordant est le mal dont on souffre que l'ennui dont on étouffe. O heureux ! toi dont pleurer fut la vie ! »

Reste la source de travailler pour le progrès des âges à venir, et de faire avancer, en poussant à la roue, le char de l'humanité. Troisième grande illusion, répond Léopardi. « Les temps se précipitent vers le pire, et nous aurions tort de confier à ces êtres pourris qui seront nos neveux l'honneur des âmes illustres et la suprême vengeance des malheureux. »

Le berger des monts de l'Himalaya, appuyé en silence sur son bâton, pendant une belle nuit d'Orient, s'adresse à la lune, condamnée comme lui à un labeur éternel : « O lune !

dis-moi à quoi sert au pâtre sa vie, à toi la tienne ? Quel est le but de mon court pèlerinage et de ta course éternelle ? Mais toi, voyageuse solitaire et immortelle, reine pensive, peut-être tu comprends notre vie, nos souffrances, nos soupirs. Peut-être comprends-tu la mort, c'est-à-dire la pâleur suprême, le départ de la terre et l'adieu des amitiés les plus douces. Sans doute tu comprends le pourquoi de toute chose... Mais moi, je ne comprends, je ne sais qu'une seule chose. Que d'autres retirent quelque bien de ces révolutions et de ces frêles existences, cela peut se faire, mais pour moi la vie est un mal[260]. »

C'est le même mépris du monde et de l'humanité qu'il jette dans de beaux vers, un jour qu'assis sur les flancs du Vésuve encore recouvert de la lave, à quelques pas du cratère moins bouillonnant et moins irrité que son cœur, il regarde de là la mer, la vallée, les étoiles semées dans l'infini céleste, et pousse ce cri de dédain et d'incrédulité : « Que deviens-tu alors à mes yeux, pauvre humanité ?... Et lorsque je pense que tu te crois la souveraine et la fin suprême de l'univers, et combien de fois il t'a plu d'imaginer que les auteurs du monde descendaient à cause de toi sur ce grain de sable qui s'appelle la terre..., je ne sais si le rire ou la pitié l'emporte [261]. »

Pour qui Léopardi réserve-t-il donc ses enthousiasmes ? Pour le néant, pour la mort. C'est à elle qu'il s'adresse dans un chant où il dit : « Belle mort miséricordieuse, toi que j'invoque depuis mes plus jeunes ans, si j'ai jamais célébré tes louanges, si j'ai essayé de réparer les outrages dont t'accable le vulgaire, en rendant hommage à ta divine puissance, ferme désormais à la lumière mes tristes yeux. Je rejette loin de moi toute vaine espérance dont le monde se console comme un enfant : je n'espère qu'en toi seule, je n'attends avec calme que le jour où endormi j'inclinerai mon front sur ton sein virginal[262]. »

Lamennais, qui à cette époque venait d'écrire l'Essai sur l'indifférence, avait-il deviné cette soif du néant quand il dictait ces lignes : « Aujourd'hui l'âme de l'homme s'est dégoûtée d'elle-même. Elle a rougi de sa céleste origine, et s'est efforcée d'en éteindre jusqu'au souvenir. Cet amour immense qui fait le fond de son être, elle l'a détourné de son cours ; elle s'est dit : Tu mourras, et elle a tressailli d'espérance. »

Telle fut donc la poésie de Léopardi ; et certes ce n'était pas cette poésie morbide qui pouvait le ramener aux vérités oubliées. Aussi bien, selon lui, vérité et poésie s'excluent mutuellement. « Le beau est l'ennemi du vrai, écrit-il quelque part ; mais cette beauté trompeuse est préférable aux vérités prosaïques de la terre. » — « Cultivons donc, conclut-il, les choses qui donnent carrière à l'imagination ; elles sont les plus utiles, parce qu'elles font oublier ; les lettres sont excellentes, elles idéalisent ; l'étude est consolante, elle charme et distrait ; l'amour est un bienfait, il rêve et aspire ; l'espérance est un baume, elle parfume tout ; et si de toutes ces choses la mort est la meilleure, c'est qu'elle surprend l'homme au sein de ses illusions, et qu'elle ne les éteint qu'en finissant aussi cette grande dérision qui s'appelle la vie. Notre vie à quoi est-elle bonne ? Seulement à la mépriser : Nostra vila a che val ? Solo a spregiarla. »

V

Ne nous laissons pas toutefois abuser totalement. Ce que nous venons d'entendre dans Léopardi c'est le poète. Mais le poète est-ce l'homme ? Et l'homme, l'homme pratique, l'homme sincère a-t-il pris si facilement son parti de tout ce que les hommes croient, aiment, adorent et espèrent ?

Les lettres de Léopardi fournissent la réponse à cette question, et ce qu'elles nous apprennent c'est que

Léopardi, qu'il le sache ou non, se trompe sur lui-même. Il se croit saturé, il n'est qu'inassouvi ; il croit avoir le dégoût de la religion, et il en a le besoin ; il se croit de l'expérience, il n'a que des inquiétudes sans cesse renaissantes ; il croit avoir vécu, et il aspire à vivre. Après tous ces sarcasmes, que de belles représailles la foi se ménage dans l'âme, et par quelles révélations lui fait-elle sentir qu'elle vit et commande encore !

C'est à peine si, dans ses vers, il semble croire en Dieu, et dans ses lettres le nom de Dieu se retrouve à chaque ligne : « Je me hâte, écrit-il en 1837, persuadé que le terme fixé par Dieu à mes jours ne saurait être éloigné. J'espère que mes souffrances me conduiront bientôt au repos éternel que j'appelle chaque jour de tous mes vœux, non point par vaine bravade, mais forcé par la violence des maux que j'éprouve. »

Il niait la Providence, et voici qu'il l'invoque et prouve son existence par le besoin qu'il en a. « Oh ! s'écrie l'infortuné, s'il existait au moins quelque part dans le ciel, sur la terre ou au sein des mers, un être, je ne dis pas compatissant, mais qui fût au moins spectateur de nos maux ! »

Il méprise la gloire, il proclame le néant des renommées humaines ; et cependant un soir, à Rome, il monte la colline de Sant'Onofrio, où le Tasse mourut ; il s'incline devant la tombe modeste du grand poète dans l'église des moines ; il s'assied sous cet arbre où le grand homme mourant venait voir le soleil se coucher, et d'où Rome apparaît si belle et le ciel si grand ; et là il se dit qu'il n'y a qu'une belle chose sur la terre : la gloire du génie qui se passe de monument et qui survit à tout.

Il osait proclamer éteintes dans son cœur les facultés d'aimer, et c'est dans ce temps-là que, affamé d'amour, il écrit à son frère : « Aime-moi, pour Dieu ! J'ai tant besoin d'amour ! Amour, amour, feu, enthousiasme, vie ! »

Il avait dit de l'amour que c'était un songe vide, indigne d'occuper une âme sérieuse, et voici qu'il fait de l'amour le messager du vrai bonheur, envoyé par les dieux auprès des hommes. « Quand il vient sur la terre, dit-il, il choisit parmi les personnes les plus généreuses et les plus magnanimes, les cœurs les plus tendres et les plus délicats, et là il se repose, et il répand en eux une douceur si étrange, si merveilleuse, qu'ils éprouvent une chose toute nouvelle pour le genre humain, plutôt la vérité que l'apparence du bonheur. » Et, ailleurs, parlant d'une chère amitié : « Elle m'a désenchanté du désenchantement, dit-il. Elle m'a convaincu qu'il y a vraiment au monde des joies que je croyais impossibles ; que je suis encore capable d'illusions, et que mon cœur est ressuscité après un sommeil semblable à une mort complète de tant d'années. »

Enfin il se présentait comme l'apôtre du nihilisme, dénonçant l'inanité de nos aspirations supra-sensibles ; et voici que ces mensonges, ainsi qu'il les nommait, sont devenus pour lui le côté supérieur de l'homme et le signe d'une destinée plus haute que la terre : « Ne pouvoir être satisfait par aucune chose terrestre, ni par la terre entière ; considérer la grandeur incommensurable de l'espace, le nombre et l'immensité prodigieuse des mondes, et trouver que tout est petit et disproportionné à la capacité de notre âme ; s'imaginer le nombre des mondes infini et l'univers infini, et savoir que notre âme et nos désirs seraient encore plus vastes que tout cet univers ; accuser toujours l'insuffisance et la vanité des choses, et sentir l'inquiétude, le vide, et partant l'ennui, n'est-ce pas là le meilleur signe de la grandeur et de la noblesse de la nature humaine ? »

Celui qui parle ainsi, remarque M. de Mazade, n'est point un sceptique vulgaire, c'est un souffrant dont la poésie est un combat perpétuel entre les instincts de son cœur et les désabusements prématurés de son esprit. — Il n'est pas rare de voir arriver avec l'âge le doute douloureux, fruit amer de la vie. La multiplicité des spectacles humains, la

mobilité des passions, les insolences de la fortune, le caprice des événements, produisent d'ordinaire un désillusionnement aiguisé d'observation et tempéré d'indulgence. Mais ce que-Léopardi, dans toute la verdeur et la sève de la vie, prend pour une déception n'est qu'une aspiration. Il a beau souffler sur ses illusions pour les éteindre, les illusions se réveillent dans son cœur endolori. Il a beau vouloir déraciner les espérances de l'âme humaine : ces espérances, il les invoque encore et en subit le charme. Il se figure qu'il personnifie le désespoir ; il ne personnifie que l'inquiétude moderne. L'infortuné poète se trompait : il croyait être un ancien, il l'était en effet par la précision, par la beauté de la forme, et par un certain goût de stoïcisme en face du malheur : il était, au fond, plus chrétien qu'il ne le croyait, justement parce qu'il souffrait.

VI

Plusieurs des pièces de vers et des lettres de Léopardi que nous venons de citer sont écrites de diverses villes d'Italie. Au mois d'octobre 1822, Léopardi avait pu s'arracher au séjour de Recanati pour se rendre à Rome. Désormais soulagé du poids de l'isolement qui écrasait son âme, revenu de l'irritation qui l'avait précipité dans la révolte contre Dieu, on pouvait espérer qu'il retrouverait la foi en retrouvant la paix. Mais il était trop tard ; et si le théâtre était changé, l'homme restait le même. Rome, où il demeura deux ans, ne lui fit pas subir la fascination de religieuse grandeur qui saisit malgré eux tous ceux qui cherchent là autre chose que de beaux souvenirs et de grandes ruines. Il y venait en païen et en cicéronien. Il y vit Niébuhr, alors ministre de Prusse auprès de la cour de Rome, le savant Bunsen, et le ministre de Hollande, M. Reinhold, qui tous apprécièrent ce jeune philologue qui marchait leur égal. Il y connut aussi le cardinal Maï ; mais

ce qu'il recherchait dans cet illustre antiquaire, ce n'était pas le prêtre, c'était le bibliothécaire de la Vaticane et le révélateur des palimpsestes.

Une autre rencontre qu'il fit, dans un séjour à Florence en 1828, fut celle d'un jeune prêtre, depuis tristement célèbre, mais qui alors était peut-être plus qu'un autre capable de redresser son esprit et de gagner son cœur. L'abbé Gioberti se prit d'une amitié mêlée de compassion pour Léopardi ; il l'accompagna même dans un petit voyage à Recanati, et y reçut de lui des confidences intimes qu'il n'oublia jamais. Ayant, dix ans plus tard, publié sa Théorie sur le surnaturel, Gioberti rendit compte de leurs entretiens et de ses impressions, dans la page peu connue que je traduis ici :

« Peut-être le lecteur sera-t-il curieux d'entendre ce que j'ai moi-même appris de Léopardi, et dont je me porte le garant. On y verra la source d'un égarement si extraordinaire dans un des génies les plus vastes et les plus élégants, dans une des âmes les plus généreuses et les plus aimables qui aient depuis longtemps illustré notre péninsule. L'incrédulité ne fut pas un parti spontané de son esprit, ni un fruit immédiat de ses études, comme on pourrait le croire. Léopardi était encore enfant et jouissait déjà d'une certaine célébrité parmi nous, quand un personnage d'autorité le vit et prit à tâche de le rendre incrédule. Il n'eut aucune peine à y réussir, grâce à son éloquence, laquelle devait avoir une grande force sur l'imagination d'un jeune homme qui, pour être excellent littérateur, n'en était pas pour cela également versé dans les matières philosophiques et religieuses. Il se mit plus tard à étudier ces choses et apporta dans cette étude une grande ardeur. Mais le sensualisme et l'incrédulité, qui dominaient alors dans l'Italie méridionale, le laissèrent par malheur dans la direction mauvaise qu'il avait reçue…

« J'estime cependant qu'une âme aussi large n'eût pas tardé longtemps à sortir de l'erreur et à changer de route,

si elle avait pu continuer à lire et à méditer [263]. Mais bientôt commença à se faire sentir la maladie qui l'emporta. Les trois derniers lustres de sa vie ne furent qu'une continuelle souffrance. Cette souffrance ne fit que l'affermir dans sa triste philosophie[264]. »

Ainsi la vie morale ne remonta pas en lui, non plus que la vie physique. En vain promenait-il son mal et sa tristesse de Rome à Bologne, de Bologne à Florence et de Florence à Naples, Léopardi se mourait par le corps et par l'âme. Ses os se ramollissaient et se déformaient ; une maigreur extrême annonçait le tarissement de la vie. Il ne digérait plus et respirait avec peine. Il n'y avait plus dans ses veines qu'un sang appauvri qui se traînait lentement. Il fallait travailler cependant, car la misère s'acharnait sur lui : et ses articles de revues, ses mémoires philologiques, ses poésies, suffisaient à peine à lui procurer l'aliment d'une pauvre et précaire existence. A bout de souffle et de forces, il eût voulu pouvoir aller essayer de revivre sous un climat plus doux ; mais il était en proie à un dénuement complet, et il eût mieux aimé mourir que de courber son âme devant la nécessité, en faisant un honteux appel à la pitié.

A toute extrémité, Léopardi préféra s'adresser à son père : « Je crois, lui écrivit-il, que vous êtes persuadé de tous les efforts que j'ai faits pendant sept années pour me procurer les moyens de subsister par moi-même. Vous savez que la destruction totale de ma santé est venue des fatigues de ces quatre ans de travaux. Réduit à ne plus pouvoir ni lire, ni écrire, ni penser, je n'ai point perdu courage, et j'ai essayé de trouver encore quelque autre moyen… Aujourd'hui tout est fini… Je ne sais si la situation de ma famille vous permettra de m'assigner une petite somme de douze écus par mois. Avec douze écus on ne vit pas humainement, mais je ne cherche pas à vivre humainement. Je m'imposerai de telles privations que douze écus me suffiront. Mieux vaudrait la mort ; mais la

mort, il faut l'attendre de Dieu… Si elle était dans ma main, je prends Dieu à témoin que je ne vous aurais pas fait cette demande… »

Le père accorda ce qu'on lui demandait. Léopardi partit pour Naples en 1833, et il y passa trois ans. Auprès de lui était Antoine Ranieri, l'inséparable ami de ses dernières années, et duquel il disait que la foudre seule eût été capable de le séparer de lui. Trop affaibli pour soutenir une conversation, Léopardi s'était condamné à ne voir et n'entendre personne, entrant déjà dans le grand silence de la tombe.

« Je suis, disait-il, un tronc qui pense et qui pâtit. » La vie ne se révélait que par l'intelligence ; et quand on le voyait se promener silencieusement, au coucher du soleil, au milieu des débris des villes ensevelies de Pompéï et d'Herculanum, où l'attirait une sorte de conformité de destin, on l'eût pris facilement pour un fantôme antique sorti de ces ruines pour pleurer sur elles et sur lui.

Il partageait son temps entre Capodimonte et un petit casino sur la pente du Vésuve. Le Margellina, Portici, Pausilippe, Pozzuoli, tous ces paysages élyséens où l'on voyait le poète s'égarer à pas lents, semblaient le ranimer de leur beauté et de leurs souvenirs, autant que de leur air tiède et de leur lumière sereine. Mais l'âme restait triste, et si, sur la montagne recouverte de lave, il rencontrait un pauvre genêt qui essayait d'y fixer sa racine, le poète se reconnaissait dans le chétif arbuste, et, le prenant pour confident de ses sombres pensées : « Et toi aussi, lui disait-il, tu céderas à la puissance du feu souterrain ; tu plieras sous le fardeau, sans que ta tête innocente résiste ; mais tu ne te courberas pas en lâche suppliant devant l'oppresseur, tu ne te tourneras pas non plus vers le ciel avec un orgueil insensé[265]. »

Mais l'orgueil insensé qu'il fallait accuser, était-ce l'effort de l'être faible qui demande et qui espère, ou celui de l'être

infirme qui se raidit et s'obstine dans son infirmité ? Léopardi s'opiniâtra dans ce stoïcisme superbe, niant l'immortalité, protestant avant de mourir que cette philosophie qu'il nomme désespérée n'était pas le résultat de son état de souffrance, mais de sa conviction, et composant le chant de l'Amour et de la Mort, avec le célèbre vers de Ménandre pour épigraphe : « Celui-là meurt jeune qui est aimé des dieux. » Cependant, par un contraste que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer entre ses vers et ses lettres, il écrivait encore, le 22 décembre 1836 : « Adieu, mon excellent ami ; j'éprouve un continuel et bien vif désir de vous embrasser, mais comment et où le pourrai-je satisfaire ? Je crains fort que ce ne soit seulement κατ' 'Ασφοδελὸν λειμῶνα (le long de la prairie d'Asphodèle). Parlez-moi de vos études et aimez-moi toujours : adieu de tout mon cœur. »

Ainsi, comme M. Sainte-Beuve en a fait la remarque, à l'ami qu'il aurait voulu revoir et qu'il désespérait d'embrasser encore, Léopardi ne disait pas tout à fait non, et il lui donnait rendez-vous, avec un sourire attendri et presque avec un peut-être d'espérance, parmi ces ombres homériques que les antiques croyances disaient être immortelles.

Léopardi avait écrit dans ses jours de foi : « Maintenant, ô Dieu ! je vais d'espérance en espérance, errant tout le jour et t'oubliant, presque toujours trompé. Un jour viendra où, n'ayant plus d'autre état auquel recourir, je mettrai tout mon espoir dans la mort, et alors je recourrai à toi. »

Cette heure du recours suprême n'arriva pas. Le départ était proche. Comme le choléra faisait de grands ravages à Naples, Ranieri se disposait à emmener son cher malade de Naples à Portici, lorsque le 14 juin 1839, à cinq heures de l'après-midi, le malade fut pris d'une syncope suprême. « J'envoyai chercher un prêtre au couvent voisin des Augustins déchaussés, raconte Ranieri. Léopardi était là, tous les miens autour de lui. Ma sœur Pauline lui soutenait

la tête et essuyait la sueur qui tombait à grosses gouttes de ce large front ; et moi le voyant accablé d'une fatale stupeur, j'essayais de le ranimer en lui faisant respirer des essences. Il ouvrit ses yeux plus grands que d'habitude, et me regarda plus fixement que jamais. Puis, « Je ne te « vois plus, » me dit-il, comme en soupirant. Et il cessa de respirer, et le pouls ni le cœur ne battaient plus ; et en ce moment même entrait dans la chambre frère Felice de Sant'Agostino, tandis que hors de moi j'appelais toujours mon ami, qui ne me répondait plus, et qui paraissait me regarder toujours. Je répétais au frère que mon ami vivait, et je le suppliais en pleurant d'accompagner religieusement le passage suprême de cette grande âme. Mais lui, ayant touché et retouché le cœur, répondait constamment que l'âme était déjà envolée. A la fin, il se fit dans la chambre un silence spontané, solennel ; le pieux frère s'agenouilla près du moribond, et nous suivîmes son exemple. Puis, dans un long et profond recueillement, il pria, nous priâmes tous. »

Les restes de Léopardi furent déposés en un tombeau élevé aux frais de Ranieri dans la petite église de Saint-Vitale, hors de la grotte du Pausilippe, où il repose non loin de Sannazar et de Virgile.

VII

Virgile, Léopardi ! Quelle étrange destinée a rapproché les tombes comme les noms de ces hommes, si contrastants par leur génie, leurs œuvres et leur siècle, si pareils par de certaines fraternités de patrie, de pensées et de poésie ! Tous les deux sont partis presque de la même terre pour aller mourir au même lieu. Tous les deux ont souffert, tous les deux sont morts jeunes ; et malheureusement tous les deux n'ont pas craint de fouler aux pieds ces espérances en l'autre monde, auxquelles ils revenaient dans leurs

meilleurs instants[266]. Mais Virgile écrivait au sein de la lassitude d'un siècle de ténèbres ; et, parmi ses erreurs, il levait quelquefois son regard prophétique vers la vérité dont il saluait l'aurore. Léopardi, au contraire, né en pleine lumière, n'a su que méconnaître ou blasphémer la foi à laquelle il avait fait serment d'être fidèle. Il a accepté le rôle de poète du néant, non par conviction, mais par irritation ; non point par sentiment profond, mais par orgueil ; et aussi par le besoin de se venger de ses maux, en en rejetant la faute sur la fatalité qui « a fait naître l'homme, non pas pour vivre, disait-il, mais pour mourir ».

Car il en est venu là ; et l'on n'a pas l'idée de cette violence cruelle faite à tous nos instincts, si on n'a lu ce chant délirant de tristesse : « Il semble que le but unique de l'être soit de mourir : ce qui n'était pas ne pouvant pas mourir, il fallait que les choses qui existent surgissent du néant. Bien certainement la cause de l'être n'est pas la félicité, bien que toute créature animée se propose le bonheur pour but de ses actes, sans jamais l'atteindre. Au contraire, toutes ses œuvres, ses fatigues et ses peines ne sont dirigées que vers cette fin unique de la nature qui est de mourir[267]...

Toute la suite est un dithyrambe insensé au néant. On ne réfute pas le délire ; mais à un poète on peut en opposer un autre. Écoutons donc, à rencontre du chant du désespoir, l'hymne de l'espérance :

« Non, s'écriait jadis le poète Jean-Paul Richter, comme s'il eût deviné le paradoxe insensé de Léopardi ; non, Dieu n'a pas pu nous créer uniquement pour la souffrance, encore moins pour le néant, non, il ne l'a point dû...

« Pourquoi la vertu est-elle une chose trop élevée et trop sublime pour nous rendre parfaitement heureux ? Pourquoi notre impuissance à conquérir les biens de la terre s'accroît-elle en proportion d'une certaine pureté de caractère ? D'où nous vient cette fièvre lente qui consume

notre poitrine, amour infini d’un objet infini, passion dévorante qui n’a d’espoir que dans la mort ?

« Oui, quand tous les bois de cette terre seraient de myrtes et de roses, quand toutes les vallées seraient des vallées de Campan, toutes les îles des îles Fortunées, tous les jardins des Élysées, et quand la joie sereine y brillerait dans tous les yeux, oui, même alors il faudrait espérer dans l’immortalité. Mais, hélas ! lorsque tant de maisons sont des maisons de deuil, tant de champs des champs de bataille, lorsque la pâleur couvre tant de visages, et que nous passons chaque jour devant tant de pauvres yeux flétris, rouges, déchirés, éteints, ah ! mon Dieu ! se pourrait-il que la tombe, ce port de salut, fût le gouffre où tout doit s’abîmer ?

« Et lorsque, après des milliers et des milliers d’années, notre terre aura péri par le voisinage incendiaire du soleil, lorsque tout bruit vivant se sera enseveli dans ses entrailles, voyez-vous l’Esprit immortel, abaissant ses regards sur ce globe muet, se dire en contemplant ce grand champ mortuaire : « Sur cette sphère en cendres d’innombrables om-
« bres ont gémi, ont pleuré ; maintenant tout s’est
« évanoui pour jamais ! » Non, le ver torturé se redresserait alors pour dire au Créateur : « Tu n’as pas
« pu me créer pour souffrir, tu ne le devais pas. » Et celui qui donne au ver le droit de parler ainsi, c’est le Tout-Puissant lui-même, qui met en nous l’esprit de miséricorde et de bonté, et qui seul éveille en nos âmes ces aspirations et ces élans d’espérance vers lui [268]. »

CHAPITRE IV

LES POÈTES DU DOUTE EN FRANCE

Et pourtant elle (la vérité) est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle : il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

(A. DE MUSSET.)

Il est temps d'entendre nos poètes chanter, avec le doute, les conséquences du doute. Hélas ! ce sont souvent de telles conséquences que les fruits suffisent bien à nous faire juger l'arbre ; fruits empoisonnés d'un arbre vénéneux. Mais on m'excusera si je ne puis pas tout dire, parce que l'on comprendra que je n'ai pas pu tout lire. Il y a aujourd'hui, dans le monde littéraire, certains lieux mal famés où nul ne doit entrer, pour peu qu'il se respecte. C'est la sentine du cœur et de l'esprit humain ; et, ainsi que les poètes l'ont raconté de l'Averne, il s'exhale de ces bas-fonds une telle odeur de mort, qu'aucun être vivant n'en saurait approcher, même eût-il des ailes.

Je ne consacrerai donc pas à chacun de ces poètes une étude spéciale. Je ne ferai pas comparaître et parler tour à tour chacun de ces témoins, dont d'ailleurs les dépositions se ressemblent ; je les grouperai en chœur. Et quel chœur

étrange que ce concert de rire et de larmes, d'ivresse et de deuil, de blasphèmes et de regrets, de folie et de désespoir sorti de ces bacchanales de la littérature ! Alfred de Musset, Henri Heine, Murger, Gérard de Nerval, Hégésippe Moreau, Hugo, — pour ne parler que des morts : — quels noms accusateurs pour le doute qui les a faits ! Quelles vies, quelles mœurs ! mais quelles souffrances aussi, et du sein de ces souffrances quels aveux pleins de remords !

> Je vous dirai qu'en moi je porte un ennemi,
> Le doute !....
> Je vous dirai qu'en moi j'interroge à toute heure
> Un instinct qui bégaye en nos sens prisonnier ;
> Près du besoin de croire, un désir de nier,
> Et l'esprit qui ricane auprès du cœur qui pleure.
> C'est notre mal à tous, enfants des passions,
> Dont l'esprit n'atteint pas votre calme sublime,
> A nous dont le berceau, risqué sur un abîme,
> Vogua sur le flot noir des révolutions [269].

Ainsi ces malheureux témoignent-ils deux fois en faveur de la vérité, par leurs retours instinctifs et subits vers le bien comme par leur profonde dégradation dans le mal. Cette dégradation fournit la contre-épreuve du christianisme : c'est quand le scepticisme, comme les anciens Spartiates, enivre ses esclaves, que nous pouvons comprendre quel poison il leur verse, et nous en dégoûter.

I

Dans toutes ces existences plus tard si bouleversées vous remarquerez presque toujours une première période de christianisme : c'est un christianisme plus ou moins pénétrant, selon que l'éducation dans laquelle il prend sa source est elle-même plus ou moins solidement religieuse. Mais très généralement, dans ces sortes de natures poétiques, enthousiastes, sensibles à l'excès, l'impression chrétienne est vive. Je dis plus : quoi qu'il paraisse, elle reste indélébile. C'est comme un sceau sacré sur un métal en fusion ; plus tard on peut en profaner et en souiller l'empreinte, on ne l'efface pas ; et quand Dieu a passé, a habité, a vécu dans une âme baptisée ou communiée, il peut en être chassé, mais il y laisse une place dont le vide infini ne sera jamais comblé, à moins que lui-même n'y revienne.

Donnons la parole d'abord à celui de ces poètes qui fut le plus grand de tous, le plus haut par le génie et le plus bas par l'orgueil : Qui se exaltat humitiabilur.

M. Victor Hugo chante une Cloche sur le métal de laquelle on a gravé une croix, avec le nom d'un saint et le nom sacré de Dieu, signes, hélas ! effacés, mutilés maintenant. Il réfléchit, et dans tout cela il retrouve l'image de son âme telle qu'elle fut hier quand elle était croyante, et telle qu'elle est aujourd'hui qu'elle est devenue sceptique :

> Oh ! dans mes premiers temps de jeunesse et d'aurore,
> Lorsque ma conscience était joyeuse encore,
> Sur son vierge métal mon âme avait aussi
> Son auguste origine écrite comme ici.
> On y voyait briller une inscription sainte,
> Une croix radieuse, une couronne empreinte.
> Mais des passants aussi, d'impérieux passants

Qui vont toujours au cœur par le chemin des sens,
Les passions, hélas ! tourbe un jour accourue
Pour visiter mon âme, ont monté de la rue.
Et de quelque couteau se faisant un burin,
Sans respect pour le verbe écrit sur son airain,
Toutes, mêlant ensemble injure, erreur, blasphème,
L'ont rayée en tous sens, comme ton bronze même,
Où le nom du Seigneur, ce nom grand et sacré,
N'est pas plus illisible et plus défiguré.

Hélas ! il n'est que trop vrai. Elle n'est plus reconnaissable cette âme de notre poète, cette cloche sublime qui autrefois sonna toutes les grandes fêtes de la religion et de la patrie, et qui aujourd'hui ne sonne plus que le sinistre tocsin de la Révolution[270].

Mais en voici un autre qui lui aussi peint son âme ravagée par le doute, torturée par le remords, sous une image pareille : celle d'un sanctuaire profané, déserté, désolé. Écoutons les vers étranges de M. François Coppée :

Je sais une chapelle horrible et diffamée
Dans laquelle autrefois un prêtre s'est pendu.
Depuis ce sacrilège effroyable on a dû
La tenir pour toujours aux fidèles fermée.

Plus de croix sur l'autel, plus de cierge assidu,
Plus d'encensoir perdant son âme parfumée :
Sous les arceaux déserts une funèbre armée
De feuilles mortes court en essaim éperdu.

Ma conscience est cette église de scandales ;
Mes remords affolés bondissent sur les dalles :
Le doute, qui faisait mon orgueil, me punit.
Obstiné sans grandeur, je reste morne et sombre,
Et ne puis même plus mettre mon âme à l'ombre
Du grand geste du Christ qui plane et qui bénit[271].

Un autre, Henri Murger, s'adresse à une de ses parentes restée chrétienne et pure, et c'est pour lui envier la piété qu'hélas il a perdue lui-même :

Plus heureuse que moi vous n'avez pas quitté
Le foyer de famille ; et la voix maternelle
Conserve à votre cœur la sainte piété,
Qui n'est plus dans le mien, ô ma cousine Angèle !

Vous avez le travail pour compagnon le jour,
La nuit un ange blanc vous couvre de son aile,
Et des songes bénis descendent tour à tour
Du ciel à votre lit, ô ma cousine Angèle[272] !

Il avait eu aussi son temps de christianisme, cet Hégésippe Moreau élevé par des prêtres au séminaire d'Avon, près de Fontainebleau, et qui, dans un quart d'heure de repentir, un soir, recueillant dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont ses souvenirs d'enfance, se disait à lui-même :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D’elles-mêmes s’ouvraient aux syllabes latines,
Et j’allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.

Enfin, elle n’ignorait pas non plus ces douceurs de la foi et de la vie chrétienne celle qui, rappelant les joies de sa première communion, en parlait de la sorte :

« Ce jour me parut le plus beau de ma vie, tant je me sentis plein d’effusion et en même temps de puissance dans ma certitude. Je ne sais comment je m’y prenais pour prier ; les formules consacrées ne me suffisaient pas ; je les lisais pour obéir à la règle, mais j’avais ensuite des heures entières où seule, dans l’église, je priais d’abondance, répandant mon âme aux pieds de l’Éternel, et avec mon âme, mes pleurs, mes souvenirs du passé, mes élans vers l’avenir, mes affections, mes dévouements, tous les trésors d’une jeunesse embrasée qui se consacrait et se donnait sans réserve à une idée, à un bien insaisissable, à un rêve d’amour éternel.

« … Quelle flamme ce sentiment n’allume-t-il pas dans un cœur vierge ! Quiconque a passé par là sait bien que nulle affection terrestre ne peut donner de pareilles satisfactions intellectuelles. Ce Jésus est un ami, un frère, un père dont la présence éternelle, la sollicitude infatigable, la tendresse, la mansuétude infinie, ne peuvent se comparer à rien de réel et de possible.

« Il se passa alors six mois qui sont restés dans ma mémoire comme un rêve, et que je ne demande qu’à retrouver dans l’éternité pour ma part du paradis. Mon esprit était tranquille. Toutes mes idées étaient riantes. Il

ne poussait que des fleurs dans mon cerveau naguère hérissé de rochers et d'épines. Je voyais à toute heure le ciel ouvert devant moi ; la Vierge et les anges me souriaient en m'appelant ; vivre ou mourir m'était indifférent. L'empyrée m'attendait avec toutes ses splendeurs, et je ne sentais plus en moi un grain de poussière qui pût ralentir le vol de mes ailes. La terre était un lieu d'attente où tout m'aidait et m'invitait à faire mon salut. Les anges me portaient sur leurs mains comme le prophète, pour empêcher que, dans la nuit, mon pied ne heurtât la pierre du chemin... Chaque fois que je priais, je retrouvais mes élans d'amour... Je communiais tous les dimanches et à toutes les fêtes, avec une incroyable sérénité de cœur et d'esprit. J'étais libre comme l'air dans cette vaste et douce prison du couvent. Je traînais tous les cœurs après moi : tant il est facile d'être parfaitement aimable quand on se sent parfaitement heureux[273] ! »

Voilà quelle est, dans la vie de ces êtres émancipés, la page primitive, la page immaculée et le point de départ. Nous l'avons rencontrée dans l'histoire de Jouffroy, dans celle de Santa-Rosa, de Léopardi et de Schiller. On la retrouverait de même dans celle de Henri Heine et d'Alfred de Musset,

Perle avant de tomber, et fange après la chute.

Ainsi, tous tant que nous sommes, et quoi que nous en ayons, nous sommes imprégnés d'atmosphère religieuse ; c'est en elle que nous sommes nés, c'est en elle que nous respirons et que nous vivons. Quels que soient les beaux noms dont notre apostasie voudrait se colorer, nous demeurons chrétiens par une infinité d'habitudes, d'influences, d'idées et de souvenirs, qui font désormais

partie de notre substance morale. C’est une sorte de baptême que nous recevons du milieu où nous avons passé nos meilleures années ; personne n’y échappe, et l’on peut établir comme une loi générale que, dans l’histoire de tout homme comme dans l’histoire du monde, quand on veut remonter à l’origine des choses, on rencontre un âge d’or, un Éden tout rempli de la présence de Dieu, et dont la seule mémoire, conservée jusque dans le déclin de l’âge, a je ne sais quel charme mélancolique et doux qui fait notre dernière joie, quand elle ne fait pas notre regret, notre remords et notre désespoir.

II

Mais de ce groupe se détache une figure saillante qu’il faut placer à part et dans tout son relief ; c’est Brizeux, le poète breton, car lui aussi a cru, puis il a douté et pleuré. On connaît les vers charmants par lesquels il peint son pays ; étudions les vers intimes où il a peint son âme.

Cette âme était heureuse dans ses commencements, éclairée qu’elle était alors par sa vieille foi bretonne. Combien il aimait à redire les jours pieux et purs qu’il passa à l’école du curé d’Arzannô !

> De ces jours de ferveur, ah ! vous pouvez m’en croire,
> L’éclat lointain réchauffe encore ma mémoire ;
> Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix
> Retrouve quelques mots des versets d’autrefois.
> Jours aimés ! jours éteints ! comme un jeune lévite,
> Souvent j’ai dans le chœur porté l’aube bénite,
> Offert l’onde et le vin au calice ; et, le soir,

Aux marches de l’autel balancé l’encensoir…
Les voix montaient, montaient ; moi, penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu’un grand bonheur enivre,
Je tremblais ; de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et, noyé dans des flots d’amour et de clarté,
Je m’anéantissais devant l’immensité.

Je fus poète alors ; sur mon âme embrasée
L’imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d’en haut le don intérieur
D’exprimer par des chants ce qu’on a dans le cœur.

C’est sur ce fond de purs souvenirs que ce cœur va vivre désormais. Quel que soit le vent qui souffle sur son intelligence, il n’y effacera point le nom du Dieu qui a béni et réjoui sa jeunesse ; et le poète breton se retrouvera poète chrétien quand même lorsque ces jours et ces noms reparaîtront dans ses vers.

Mais après le village vint, hélas ! la grande ville ; après Arzannô, Paris :

J’entrais dans mes seize ans, léger de corps et d’âme.
Mes cheveux entouraient mon front d’un filet d’or,
Tout mon être était vierge et pourtant plein de

flamme,
Et vers mille bonheurs je tentais mon essor.

C’est alors que son ange gardien lui apporte un livre blanc, le livre de sa vie, dont il aura à remplir le vélin :

Fais une histoire calme et doucement suivie ;
Pense chaque matin à la page du soir :
Vieillard, tu souriras au livre de ta vie,
Et Dieu te sourira lui-même en ce miroir [274].

L’ange gardien, l’ange visible qui lui parlait ainsi, n’était-ce pas sa mère ? N’étaient-ce pas de telles paroles qu’elle lui adressait dans la scène d’adieu que décrivent ces vers :

Je crois l’entendre encor, quand, sa main sous mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Lorsque tu pars, mon fils, ah ! c’est un vide immense,
« Un morne et froid désert où la nuit recommence.
« Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
« Tout cela n’est plus rien, et j’en ai pour huit jours,
« J’en ai pour tous ces mois d’octobre et de novembre,

« Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre [275]. »

Brizeux est à Paris, où il vient faire son droit. Cette ville qu'il a rêvée, voyons-la maintenant comme la montrent ses vers :

Nous sommes dans Paris, Paris la grande ville,
Immense tourbillon où la foule servile
Est mêlée à la foule ivre de liberté ;
Où l'irréligion touche la piété.
Ici tout se confond, le sacré, le profane,
La sœur de Charité, l'impure courtisane...
Dût ton cœur se briser, poète, cependant
Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent ;
Comme Dante, il faudra dans cet enfer descendre.
Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre [276] !

Le premier regard de Brizeux sur la terrible cité fut un éblouissement ; l'orgueil lui monte au coeur :

Étonnement de l'âme et des yeux, lorsqu'on entre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons,
Certain orgueil nous prend ; on dit : Voici le centre,

L’ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons [277] !

Cela se passait dans l’année 1824. C’était le printemps de la poésie du XIX^e^ siècle. Victor Hugo et Lamartine venaient d’en cueillir les premières fleurs dans les Odes et Ballades et les Méditations. Alors aussi s’inaugurait la nouvelle philosophie. A la Sorbonne, l’éclectisme allait devenir dieu, et M. Cousin son prophète ; Brizeux fut de cette école. C’était l’école du doute :

Souvent, le front baissé, l’oeil hagard, sur ma route,
Errant à mes côtés, j’ai rencontré le Doute,
Être capricieux, craintif, qui chaque fois
Changeait de vêtements, de visage et de voix.

Il le décrit, le personnifie sous ses deux formes principales. C’est d’abord la forme cynique et sarcastique, celle du scepticisme qui de l’existence du mal conclut que le bien n’est pas, et qui méprise l’homme pour ensuite rire de Dieu :

Ainsi l’affreux vieillard, sans honte, sans remords,
M’étalait chaque plaie et de l’âme et du corps :
Sa naissance sans but, sa fin sans espérance ;
Comme il avait grandi pauvre et dans la souffrance,
Sa jeunesse écoulée, et puis, pour quelques

fleurs,
Des épines sans nombre et d’amères douleurs ;
Ces éternels combats d’une nature double :
La raison qui commande et l’âme qui se trouble,
Et le bien et le mal, vieux mots qu’on n’entend pas,
Pareils à deux geôliers attachés à nos pas. —
Et si je reculais devant un tel délire,
Il fuyait en jetant un grand éclat de rire.
Et moi, tel qu’un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherchais mon chemin.

Mais la vraie séduction pour cette âme poétique, c’était celle du scepticisme élégant, littéraire, tel que les maîtres de l’éclectisme venaient de le rapporter de la nuageuse Allemagne, tel qu’il se présentait, libéral, bien élevé, condescendant, facile, à la jeunesse des écoles :

Il disait revenir de quelque long voyage,
De pays où souvent il avait fait naufrage ;
Il avait vu les cours, les villes, les déserts,
Les peuples différents sous leurs soleils divers ;
Hasards bons et mauvais ; éprouvant toute chose.
Il arrivait enfin, non désolé, morose,
Mais mélangeant le bien et le mal par moitié,
Et plein pour nous, mortels, d’une tendre pitié ;
Plaignant notre faiblesse, appelant l’indulgence
Sur ces fautes d’un jour, et jamais la vengeance.

Son accent était doux, mais dans ses actions
Perçait le feu d’un cœur riche d’émotions :
Cherchant la vérité, l’aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête ;
Souvent des pleurs brillaient à travers son souris,
Et tout en vous grondant il vous nommait son fils[278].

C’est à la suite de ces leçons que se livra dans Brizeux, entre l’esprit et le cœur, le combat dont ces deux vers nomment les deux drapeaux :

Que de fois mon esprit a crié : Liberté !
Quand mon cœur murmurait tout bas : Autorité.

L’esprit se partage, oscille ; il se porte de l’une à l’autre, indécis et flottant. Finalement la libre pensée l’emporte ; il est vaincu, et par quels maîtres ? Écoutons-le : on dirait la reproduction d’une leçon de la Sorbonne ; c’est M. Cousin en vers :

Admirons la pensée aussi libre que l’aigle,
La suprême raison qui trouve en soi sa règle ;
Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits,
Et qui, dans son forum, semble un conseil de rois.
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s’incline ;

Aimons l’homme ingénu que son cœur seul défend,
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.

Mais qui veut rester peuple ? Qui veut rester enfant ? Qui ne préférera au vol timide du ramier le vol sublime de l’aigle ? Ce ne sera pas le penseur, ce ne sera pas Brizeux ; car il ajoute aussitôt, fidèle écho du maître :

Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la piété, noble philosophie.
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m’avez prudemment ramené par la main,
Et, dans un ciel d’été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m’a montré le Beau pur et sans voiles

Est-ce vrai ? N’y a-t-il plus de voiles ? Les convictions sont-elles bien fermes dans le cœur du philosophe qui, des libres jardins d’Académus, jette encore ce regard sur l’église qu’il regrette ?

Sous vos portiques frais, entourés de jardins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.

Cette patrie de son cœur, il se retourne vers elle ; il revoit par le souvenir les frais vallons de Lothea, les rives

d’Isol et d’Ellé, les saules des bords du Laita. Là il retrouve sa mère, son vieux maître, ses joies d’enfant ; et il se prend à pleurer.

> Jours aimés, jours éteints ! comme un jeune lévite,
> J’ai porté l’aube blanche et l’étole bénite,
> Chanté l’hymne latin dans le chœur, et le soir,
> Aux marches de l’autel balancé l’encensoir.
>
> Amour ! religion ! nature ! ainsi mon âme
> Aspira les rayons de votre triple flamme,
> Et dans ce monde obscur où je m’en vais errant,
> Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
> Vers celle que j’aimais, et qu’on nommait Marie,
> Et vers mon ancien Dieu, dans ma douce patrie.

Nous voici donc ramenés chez les poètes du doute, comme naguère chez les philosophes, à la lutte anormale de l’esprit contre le cœur. Étrange situation d’un homme qui aime et vénère historiquement une religion qui doctrinalement n’a plus sa confiance et sa foi ! Brizeux s’était dit cependant que l’essor de l’esprit ne doit pas préjudicier à l’essor de l’âme :

> Pour bien achever votre double cours,
> Il faut, noble esprit, il faut, ô belle âme,
> L’un à l’autre unis, flamme dans la flamme,
> Monter vers le ciel et monter toujours.

Lui ne monte plus ; son ciel est bas et noyé dans un brouillard où se confondent ensemble l'erreur et le mensonge, le sacré et le profane. Une de ses plus bizarres, — je devrais dire une de ses plus sacrilèges conceptions, — est la pièce des Trois Frères. Là Jean l'Évangéliste, le peintre Raphaël et le poète Virgile sont mis sur le même rang :

> Donc, comme une couronne autour de l'Évangile,
> Inscrivons ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile
> Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
> Le poète inspiré qui devina l'amour.

A lire cela, on comprend trop que pour lui les étoiles sont tombées du ciel. Que dis-je ? le Soleil divin lui-même s'est effacé. Brizeux aujourd'hui croit-il en Jésus-Christ, en sa divinité ? Lisez sa pièce sur Jésus :

> Christ, après deux mille ans tes temples sont déserts,
> Et l'on dit que ton nom s'éteint dans l'univers ;
> Partout dans nos cités ta croix chancelle et tombe…

La thèse rationaliste se déploie ensuite dans une longue tirade. Jésus-Christ n'a plus d'autel : le nouveau culte ne lui décerne plus qu'un piédestal humain, car c'est d'un homme, non d'un Dieu, que le poète parle en ces termes :

O raisonneurs, qu’importe ?
Nul n’apporta jamais nourriture plus forte.
Si la sagesse est Dieu, nul n’aura reflété
Une plus grande part de la Divinité.
Nul n’aura fait jaillir de source plus féconde,
Où, depuis deux mille ans, sans la tarir, le monde
S’abreuve, et puise encore, ignorant aujourd’hui
Qu’il boit à cette source et qu’elle coule en lui…
O Jésus ! dans ta paix tu peux t’asseoir tranquille ;
Car pour l’éternité ta parole est fertile.
O toi qui de l’amour fis ta première loi,
O Jésus ! l’univers est à jamais à toi [279].

Voilà le rationaliste : c’est Brizeux à Paris. Mais voici le chrétien : c’est Brizeux en Bretagne. Ici le cœur redevient religieux ; et quelle joie quand les vacances le replongent dans ce milieu qu’il a si bien décrit !

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
Quand, debout sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l’instant
Presse les serviteurs ; quand le foyer pétille,
Et que nul n’est absent du repas de famille !…

C’est par une prière pour sa vieille grand’mère que se termine cette pièce, dont on voudrait tout citer :

> L’aïeule cependant sur sa chaise se penche,
> Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.
> Écoutez-la, Seigneur, et pour elle et pour nous,
> Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux !
> Ne la repoussez pas ! Soixante ans à la gêne :
> Et, toujours courageuse, elle a porté sa chaîne :
> Une heure de repos avant le grand sommeil !
> Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil[280].

Hélas ! si le cœur est le même, l’esprit est bien changé. Les gens d’Arzannô qui l’ont vu enfant ne le reconnaissent plus,

> Aujourd’hui que ses pas négligent le saint lieu,
> Sans culte, et cependant plein de désirs vers Dieu[281].

Cette église, Brizeux la revoit, la chante, et un moment sa vue réveille en lui de si purs souvenirs, qu’elle le force à douter de sa triste philosophie :

> Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l’Ellé,
> Sous les chênes, vois-tu cette chapelle blanche,

Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur, qu’on t’aurait pris pour un jeune ange ailé ?
Eh bien, parcours le monde ; aux sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles ;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t’écrieras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
« Mon Dieu ! le vrai savoir, je le savais peut-être,
« Lorsqu’à douze ans enfant je chantais dans le chœur[282]. »

Cependant il assiste à la messe paroissiale. Il y reconnaît tout et tous ; mais, quand il se regarde en dedans, il ne se reconnaît plus lui-même. Ce tableau est le pendant de celui de Jouffroy revoyant son village natal des Pontêts :

Je reconnus les saints, la lampe, les deux croix ;
Enfin toute l’église était comme autrefois.
Moi seul je n’étais plus debout près du pupitre,
Chantant à l’Évangile et chantant à l’Épître ;
Mais, oublié des gens qui m’avaient bien connu
(Ils s’informaient entre eux de ce nouveau venu),
Je restais comme une ombre immobile à ma place,
Muet, ou, pour pleurer, les deux mains sur ma face.

A la communion, quand le prêtre arriva
Portant le corps du Christ, mon front se releva ;
Les hommes, les enfants et les femmes ensuite,
Marchèrent lentement vers la table bénite.
Seul encor je n’eus point de part à ce repas.
Mais quand, les yeux baissés et murmurant tout bas,
Les femmes s’avançaient vers la douce victime,
J’essayai de revoir (Seigneur, est-ce un crime ?)
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,
Mangea de votre chair et but de votre sang ! »

Brizeux a revu aussi les prêtres, ses condisciples d’enfance. Il se plaît au milieu d’eux ; car, dans ce coin du monde,

Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres ;
Il leur remet son âme, eux s’en font les gardiens ;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

En vain ces hommes de foi voudraient rappeler leur ami à ses anciennes croyances. Il ne s’entend plus avec eux,

Et son esprit échappe à leurs graves conseils.

Que lui demandez-vous de croire ? Brizeux pense maintenant !

L’idée au loin rayonne, et libre me sourit ;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j’ai fermé le livre,
J’ouvre celui de mon esprit.

Mais, s’il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main ;
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s’y répande :
Nul sans beaucoup d’ennuis ne fait un long chemin.

Pauvre Brizeux ! il se ménageait donc une dernière issue.

Puis, là encore, lui revenaient les leçons du catéchisme ; cette sagesse de son enfance lui semblait, comme à Jouffroy, la sagesse supérieure :

MARIE

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci ;
Ancien clerc d’Arzannô, d’où venez-vous ainsi ?

LE VOYAGEUR

D’un pays lointain, jeune femme,
Où l’étude attirait mon âme.

MARIE

Et qu’apprend-on si loin ?... Mais la cloche a sonné ;
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR

A douze ans, nature soumise,
J’avais ma place en cette église.

MARIE

Chut ! on dit le Credo, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous ?

J’ai quelquefois pensé que si Brizeux eût fixé son séjour en Bretagne, il y aurait retrouvé la foi et le bonheur. Qu’il avait donc raison de crier à la jeunesse :

Oh ! ne quittez jamais, c’est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l’on jouait jadis ;
L’église où, tout enfant et d’une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère ;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin ; oh ! ne la quittez pas !
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris aux tourmentes fatales,
Repos, franche gaîté, tout s’y vient engloutir,
Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir.
Croyez qu’il sera doux de voir un jour, peut-être,
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,

Dans l’église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l’on jouait enfant [283].

Mais Paris le rappelait. Ce n’était plus maintenant du droit qu’il s’agissait ; le poète était lancé dans le monde des arts, du théâtre, de la littérature et de la philosophie. Auguste Barbier, Cousin, Andrieux, Alfred de Vigny, Magnin, Sainte-Beuve l’ont reçu dans leur amitié ; ils l’encensent et le patronnent. Il a ses habitudes dans les bureaux du Globe ; il chante 1830 ; il publie le poème de Marie ; il visite Florence et Naples ; il remplace Ampère dans la chaire de l’Athénée de Marseille ; il parcourt l’Italie, où sa mère va le rejoindre. Elle ne peut parvenir à lui rendre la paix : Brizeux est mécontent, irritable, morose ; il souffre, il se plaint. On l’entend s’écrier en revenant du Lido :

Oh ! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l’existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur.
S’obstine au fol espoir d’un avenir meilleur.
Au livre où de tout temps nos heures sont prédites,
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites ;
L’inflexible destin, d’un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et, riant des combats où s’use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse [284].

L’image que le biographe de Brizeux nous trace de lui est celle d’un homme troublé. « La question : pourquoi le mal ?

était, rapporte-t-il, le tourment de son esprit. Il écrivait des vers où éclataient ses doutes, ses révoltes, ses interrogations adressées au Créateur. Mais ce n'était que pour lui. J'en ai trouvé dans ses notes, avec ces mots tracés d'une main terme : A brûler[285]. »

Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs,

avait-il écrit.

D'autres fois il faisait le rêve de composer un livre qui serait, sous forme de roman, l'histoire de ses combats intellectuels, avec une victoire finale pour couronnement. « Je veux, disaient ses notes, conduire mon héros jusqu'à cet état de sérénité et de force où l'âme est suî compos. On n'y arrivera qu'après de rudes épreuves. Avant qu'il se résigne en sage, on entendra ses cris. Que ce soit un livre fortifiant et sain : suî compos[286] ! »

Le livre ne fut pas écrit. L'équilibre cherché, Brizeux ne le trouva point : la religion seule le donne.

Or quelle fut la religion de ses derniers instants ? Un douloureux mystère plane sur la fin de cette vie, qui s'en fut s'éteindre, à quarante-cinq ans, sous le ciel du Midi. « On me demandera sans doute dans quels sentiments religieux il est mort, écrit son biographe. Je dois être discret sur ce point ; Brizeux a voulu mourir caché comme il avait vécu. Je dirai seulement : Il est mort plein de foi et d'espérance, plein de foi en la bonté de Dieu et d'espérance en une vie meilleure[287]. »

Voilà tout. Espérons donc ! Brizeux ne parlait jamais qu'humblement de ses fautes : « J'étais si faible ! » disait-il. Que Dieu les lui pardonne, mais qu'elles nous instruisent ! Par lui nous apprendrons d'abord ce que la foi sait faire

d’un beau talent, tant qu’il reste digne d’elle. Puis quand l’esprit s’en va à la libre pensée, quand la conscience s’égare dans la libre existence, reste encore le cœur qui proteste, crie et résiste, comme la dernière citadelle où la vérité tient et refuse de se rendre. Là l’espérance s’obstine sur les décombres de toutes les croyances vaincues, et elle se ménage encore une retraite suprême et une issue glorieuse vers ce monde céleste dont Brizeux avait écrit :

> Ce monde a des grandeurs ; l’autre, plus vaste encor,
> A l’esprit du mourant montre ses sphères d’or,
> Et vers l’immensité décide son essor.

Mais c’est trop parler d’un seul. Poursuivons, allons chercher, auprès d’autres chantres de mensonge, de nouvelles leçons de vérité.

III

J’ai montré comment on trouve, dans les poètes du doute, un témoignage d’amour arraché à leur cœur en faveur de la religion. On y trouve, en second lieu, un témoignage de haine, et ce n’est pas le moins concluant en sa faveur, si on sait bien l’entendre.

Que remarquons-nous, en effet, chez tous ces romanciers, poètes, journalistes, artistes, dès qu’ils sont émancipés de la foi de leur enfance ? Ouvrez, si vous l’osez, ces Juvenilia des auteurs en renom : quels cris de colère contre Dieu et sa loi, contre son Église et son Christ ! quel déchaînement de la passion ! Le cynisme n’a pas de mesure, le blasphème n’a plus de frein ; et c’est une telle rage qu’il faut bien

qu’on soit ici à court de bonnes raisons pour dépenser tant d’insultes. En effet, l’impiété se juge elle-même par ses actes. Elle met ainsi à nu l’ignominie de ses causes, la violence de ses procédés et le douloureux désastre de ses résultats.

La cause de l’impiété, voici comment nous la révèle un de ceux qui l’ont trop connue :

« La curiosité du mal est une maladie infâme qui naît de tout contact impur… C’est une torture inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli. Ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s’enquièrent, ils cherchent, disputent. Du mal prouvé, ils en sourient ; du mal douteux, ils en jureraient ; le bien, ils veulent voir derrière. Qui sait ? Voilà la grande formule, le premier mot que Satan a dit quand il a vu le ciel se fermer. Hélas ! combien de malheureux a faits cette seule parole ! Combien de désastres et de morts, combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser ! Combien de cœurs, combien de familles où il n’y a plus que des ruines, depuis que ce mot s’y est fait entendre ! « Qui sait ? « qui sait ? » Parole infâme ! Plutôt que de la prononcer, on devrait faire comme les moutons, qui ne savent où est l’abattoir, et qui y vont en broutant l’herbe. Cela vaut mieux que d’être un esprit fort et de lire la Rochefoucauld[288]. »

L’irréligion, en outre, se déshonore par ses violences. Mais les violences de ces livres, qui oserait les redire ? Qui oserait déshonorer sa plume par les blasphèmes de ces bravaches d’impiété, rivalisant entre eux à qui lancera vers le ciel la plus grossière insulte ?

L’un de ceux-là, Henri Heine, au sortir d’une orgie, proclame que « le christianisme est la période morbide de l’humanité, la triste religion du mercredi des Cendres, qui étouffe les fleurs et peuple le monde de fantômes ». Comme conséquence pratique, il appelle de ses vœux « une

révolution allemande, drame auprès duquel la Révolution française ne serait qu'une innocente idylle ». Un autre, M. Quinet, demande qu'on étouffe le catholicisme dans la boue. Combien d'autres on pourrait citer ! Les impiétés de Rolla sont amères et lugubres, celles de Béranger sont cyniques, celles d'Hégésippe Moreau sont obscènes. On en écrit chaque jour qui réunissent tous ces genres de mérite ; et comme écrire n'est rien si l'on n'agit en conséquence, la poésie et le roman, se faisant socialistes, anarchistes, terroristes, ont demandé et demandent encore l'embrasement du vieux temple, se chargeant pour leur compte de fournir la torche et de chanter l'incendie.

Au fond, toutes ces colères ne prouvent qu'une chose : la crainte ; et, comme d'ordinaire on ne craint que ce qui est fort, la rage délirante de cette littérature est ainsi premièrement un hommage forcé à la puissance de Dieu. Ces pauvres furieux seraient-ils ses ennemis, s'ils ne voyaient en lui qu'une abstraction métaphysique ? L'honoreraient-ils de cette haine, si, retiré solitairement dans le ciel vide des déistes, ce Dieu avait renoncé à être leur maître dans ce monde et leur juge dans l'autre ? Il vit, et c'est pour cette raison qu'ils le haïssent ; il règne, et c'est pour cela qu'ils veulent le détrôner.

Puis ils ne le détestent que parce qu'il est parfait, d'une perfection qui les écrase ; ils le détestent parce qu'il dit le vrai et commande le bien ; sans cela ils le mépriseraient et ne se donneraient pas la peine de lui en vouloir. Mais comme ils n'ont pas pu le convaincre d'imposture, non plus que de péché ; comme son procès, rappelé, instruit devant chaque siècle depuis dix-huit cents ans, aboutit finalement à l'aveu de Pilate : Nullam invenio in eo causam ; que toutes les vaines idoles que nous élevons chaque jour tombent et se brisent en présence de l'arche où il réside ; et qu'il demeure toujours l'éclatante vérité, la beauté idéale, la pureté parfaite, la bonté infinie ; ses ennemis ne lui pardonnent pas cette vitalité qui leur est une menace.

Tant de perfection les irrite parce qu'elle les écrase ! Comme les Juifs d'autrefois, c'est encore par jalousie que les ennemis de Jésus le livrent à sa Passion, et c'est elle qui pousse contre lui le Crucifigatur.

Enfin ils le haïssent parce qu'ils l'ont aimé, et que, l'ayant aimé, ils l'ont trahi ensuite. Or c'est précisément ce qu'on pardonne le moins : Chi offende non perdona. Ils lui pardonneraient sa perfection peut-être, s'il n'avait jamais été pour eux qu'un étranger ; mais quand ils se rappellent que cette beauté sans tache fut également pour eux une bonté ineffable et miséricordieuse, qu'elle les a comblés de grâces, qu'elle les en inonde chaque jour ; qu'ils avaient fait le serment de ne l'oublier jamais, et que maintenant ils ne sont et ne peuvent être à ses yeux que des apostats et des parjures ; alors l'amour aigri se tourne en haine étrange, et le remords se venge des reproches de la conscience en faisant rage contre le drapeau dont elle est le transfuge.

> Ce temple l'importune, et son impiété
> Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté

Mais l'excès de cette fureur est un hommage à Celui qui en est l'objet, car l'honneur d'une telle haine n'est pas accordé à tous. Il faut être la grande vérité ou la grande vertu pour déchaîner de tels orages, et si persévérants. Il faut être fort pour provoquer le soulèvement de tant de forces. Il faut avoir bien combattu, et victorieusement, pour inspirer de pareils ressentiments aux vaincus ; et si jamais personne ne fut haï comme Dieu, c'est qu'il n'y a personne qui soit aussi grand que Dieu. Lui aussi, comme Aristide, n'est condamné à l'ostracisme que par ceux qui se lassent de l'entendre appeler le Juste.

IV

Troisième témoignage inconscient de ces âmes en faveur de la vérité : le témoignage de leurs luttes intimes, de leurs désaveux et de leurs contradictions.

On sait le mot de Pascal : « S'ils sont assez fous, ils ne sont pas assez forts. » Ainsi en est-il de tous ces faiseurs de romans, de vers et de brochures. Ils ont beau faire les braves en face de la religion, leur inconséquence les convainc de fausseté ; les faux témoins finissent toujours par se couper. Arrive un jour, une heure où leur rage se calme et où la grâce arrive, souvent par le chemin de la douleur ; alors une parole, un aveu leur échappe entre deux accès de colère : c'est une parole de foi, d'espérance et d'amour ! D'où peut-elle sortir ? D'un fond de christianisme demeuré obstinément dans ces cœurs révoltés, et qui se fait jour malgré eux par l'ouverture d'une blessure qui trahit leur secret. Il se révélait hier par des cris forcés de haine, il se traduit aujourd'hui par des regrets, des palinodies, des hésitations et des larmes.

Un de ces malheureux n'avait reculé devant aucune abomination ; il avait insulté et chansonné les prêtres qui l'avaient adopté et élevé gratuitement ; il avait glorifié l'orgie, versifié le blasphème, célébré le sacrilège cynique ou élégant ; volontiers même il se vantait d'avoir fait tomber du fronton de nos temples la croix qu'il avait déjà arrachée de son cœur :

> Complice des docteurs et des pharisiens,
> J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens ;
> Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
> Arrachant une croix à la coupole veuve,

Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.

Mais un soir voilà qu'errant au quartier Latin, il pénètre, il ne sait comment, dans l'église de Saint-Étienne-du-Mont.

Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense.
Ce sont des enfants, un vieillard,
…. Une pâle mère en deuil.

A cette vue, tout l'être d'Hégésippe Moreau se trouve reporté aux jours de sa pieuse enfance. Il hésite, il se trouble :

Et de vagues remords assailli de bonne heure :
« Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure ?
Où marcher dans la nuit sans une étoile aux cieux
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux…
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
Combien de jeunes fronts qu'il signale déjà ! »

Puis d'instinct il s'agenouille ; un livre est là, il l'ouvre : c'est le livre de l'Imitation. La rosace s'illumine de la pourpre de l'occident,

L’orgue remplit la nef d’un long murmure ;

une voix intérieure lui parle :

> Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire !... »
> Le vent d’hiver pleura sous le parvis sonore,
> Et soudain je sentis que je gardais encore
> Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
> Un peu de vieille foi, parfum évaporé [289].

Montaigne n’avait-il pas raison de dire : « Il n’est âme si revesche qui ne se sente touchée de quelque révérence à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d’ornements et l’ordre de nos cérémonies ; et ouïr le son dévotieux de nos orgues et l’harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux mesme qui y entrent avec mépris sentent quelque frisson dans le cœur et quelque horreur qui les met en desfiance de leur opinion[290]. »

Cette impression religieuse, cette juste défiance de son opinion, Alfred de Musset l’éprouve pareillement dans nos églises chrétiennes :

> Les orgues se taisaient, les lampes immobiles
> Semblaient dormir en paix sous les voûtes tranquilles ;
> Un écho prolongé répétait chaque pas…
> Solitudes de Dieu, qui ne vous connaît pas ?

Dômes mystérieux, solennité sacrée,
Quelle âme en vous voyant est jamais demeurée
Sans doute et sans terreur ?...

Mais c'est par-dessus tout l'aspect du Crucifix qui bouleverse le poète et le force à se dédire. L'incroyance a beau crier :

O Christ, je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.

N'en croyons rien : le chêne superbe est plus roseau qu'il ne pense. Écoutons plutôt avec quelle éloquente contradiction, quelques vers après, il fait au Crucifix son amende honorable :

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre

Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi.
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira[291] ?

Est-ce là une fiction ? Le peut-on croire lorsque le même sentiment remplit ou traverse des milliers de vers semblables ? Ce sentiment date de loin ; on le trouve déjà chez Musset, dans une sorte de rêverie de ses jeunes années. Il n'avait pas vingt ans qu'il écrivait ces lignes :

« Jésus, Jésus, m'écriai-je, sommes-nous frères ?... Oui, tu es sorti comme moi des entrailles d'une femme... — Un sourire plus doux et plus triste encore que le premier fut sa réponse ; un inexprimable regret me saisit. — T'aurais-je méconnu[292] ? »

Ce regret inexprimable est exprimé partout, corrigeant la brutale volupté de ses vers par ce je ne sais quoi d'amer qui a le goût des larmes.

Dans cette Confession d'un Enfant du siècle qui n'est, dit-on, qu'une page dramatisée de sa propre histoire, un jour le sceptique rencontre, sur le sein qu'il va percer, un crucifix d'ébène, ce crucifix inévitable qui le poursuit partout :

« Je reculai frappé de crainte, dit-il dans un récit émouvant que je n'ai pas le courage d'abréger, ma main s'ouvrit et l'arme tomba... Je joignis les mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre : « Sei-
« gneur mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur
« mon Dieu, vous étiez là ! »

« Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette page, ajoute-t-il. Je n'y croyais pas non plus. Ni enfant, ni au

collège, ni homme, je n’avais hanté les églises ; ma religion, si j’en avais une, n’avait ni rit ni symbole, et je ne croyais qu’à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. Empoisonné, dès l’adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j’y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l’impiété. L’orgueil humain, ce dieu de l’égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l’espoir du néant.

« ;.. Ah ! que je le sentis jusqu’à l’âme, et que je le sens maintenant encore : quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver une âme !... Comment ose-t-on toucher à Dieu ?

« Comme à un regard du soleil la neige descend des montagnes, et, du glacier qui menaçait le ciel, forme un ruisseau dans la vallée, ainsi descendait dans mon cœur une source qui s’épanchait. Le repentir est un pur encens : il s’exhalait de ma souffrance... Un seul instant m’avait rendu le calme, la force et la raison. Je m’avançai..., je m’inclinai..., je baisai le crucifix.

« Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi... ; j’en jure par ton Christ, je ne tuerai ni toi ni moi... Et toi, Jésus qui l’as sauvée, pardonne-moi, ne le lui dis pas. Je suis né dans un siècle impie, et j’ai beaucoup à expier. Pauvre Fils de Dieu qu’on oublie, on ne m’a pas appris à t’aimer. Je ne t’ai jamais cherché dans les temples ; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n’ai pas appris encore à ne pas trembler. Une fois avant de mourir, je t’aurai du moins baisé de mes lèvres sur un cœur qui est plein de toi. Protège-le tant qu’il respirera ; restes-y, sainte sauvegarde ; souviens-toi qu’un infortuné n’a pas osé mourir de sa douleur en te voyant cloué sur une croix. Impie, tu l’as sauvé du mal ; s’il avait cru, tu l’aurais consolé.

« Pardonne à ceux qui l’ont fait incrédule, puisque tu l’as fait repentant ; pardonne à tous ceux qui blasphèment ! Ils ne t’ont jamais vu, sans doute, lorsqu’il s étaient au désespoir. Les joies humaines sont railleuses, elles

dédaignent sans pitié, ô Christ ! Les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi : pardonne ! Quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard. Plains-les de se croire à l'abri des tempêtes, et d'avoir besoin pour venir à toi des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants ; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber... C'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton Père. Nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux [293]. »

Quelle n'est pas la grandeur et la beauté de la foi qui arrache de tels hommages

Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi 1

V

Mais il n'est pas le seul, et il faut continuer à raconter ces combats, à enregistrer ces aveux et ces contradictions.

Qui n'a vu, par exemple, avec dégoût et tristesse, un vieillard autrefois justement honoré pour avoir jeté dans notre histoire de France la poésie de son style, étonner le monde littéraire par la futilité non moins que par le scandale de ses derniers écrits ? « A chacun sa croix et ses stigmates, disait jadis M. Michelet, après une tirade émouvante sur le doute. La mienne date du jour où mon âme tomba dans ce corps misérable que j'achève d'user en écrivant ceci. Pauvre âme, qu'avais-tu fait pour traîner

cette chair ? Vierge tu fus lancée, comme Ève, dans le jardin des séductions, ignorante et passionnée, avide et timide, toute prête à la tentation et à la chute[294]. »

La tentation, hélas ! elle y a succombé ; sa chute, elle s'y complaît ; Michelet peint ainsi cet avilissement : « Puis cette âme condamnée à l'hymen de la matière s'est matérialisée volontairement. Elle a pris goût à son supplice, elle l'a embrassé, elle s'y est plongée. Elle s'est mise à voyager par la boue des carrefours, mangeant, buvant, jouissant à chaque porte[295]. »

Mais Ève parfois se ressouvient de l'Éden. M. Michelet nous racontera comment lui, le libre penseur, ne peut entendre le bruit de nos fêtes chrétiennes, voir les fidèles revenir de la table divine rajeunis et renouvelés, sans être triste et se dire : « Que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ses enfants ! »

Lui aussi s'émeut devant un crucifix, et quand il l'a rencontré dans le lieu le plus solennel qu'il y ait en ce monde, il est allé à lui respectueusement, tendrement, et il l'a salué de ces mots qui plaideront du moins pour sa mémoire, quand trop d'autres paroles la condamneront : « J'ai baisé de bon cœur la croix de bois qui s'élève au Colisée, vaincu par elle. De quelle étreinte la jeune foi dut-elle la serrer, lorsqu'elle apparut dans cette enceinte entre les lions et les léopards ? Aujourd'hui encore, quel que soit l'avenir, cette croix, chaque jour plus solitaire, n'est-elle pas pourtant l'unique asile de l'âme religieuse ? L'autel a perdu ses honneurs, l'humanité s'en éloigne peu à peu ; mais je vous en prie, oh ! dites-le-moi, si vous le savez, s'est-il élevé un autre autel[296] ? »

Chez d'autres, la rétractation est formelle et la contradiction est volontaire et avouée. Quelques-uns des blasphèmes de Henri Heine sont connus ; mais on ne sait pas assez quelle âme combattue fut cette âme d'impie et de cynique railleur.

Il avait épuisé la coupe de la mécréance jusqu'à la lie de l'athéisme, et fini par professer que le Dieu de l'homme c'est l'homme : « J'étais humilié de passer pour une simple créature, moi à qui le philosophe Hégel avait fait croire que j'étais un dieu ! Combien j'étais fier alors de ma divinité ! » Il était en même temps descendu dans le sensualisme jusqu'à la sentine, ne comprenant plus d'autre paradis que le paradis des sens : « Nous voulons, dès ici-bas, atteindre sur la terre le royaume des cieux. Nous voulons être heureux ; il y a assez de myrtes et de roses comme cela, assez de beautés et de joies ; laissons le ciel de là-haut aux moineaux et aux anges[297]. »

Mais voici que l'athée se trouble, et c'est lui, Henri Heine, qui écrit gravement : « Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres, quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul, abondonné par mon guide au milieu d'une foule de fous. Douter de Dieu, c'est douter de la vie elle-même ; ce n'est rien moins que la mort[298]. »

Puis, dans un mouvement de repentir trop fugitif, il abjure son passé, confesse ses erreurs, et dicte cette page étrange, où l'agression violente, la raillerie amère se mêlent à des expressions qui touchent au sublime :

« Oui, si j'ai fait la paix avec la créature, je l'ai faite aussi avec le Créateur. Et cela au grand scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont reproché amèrement d'être retombé dans la vieille superstition : c'est ainsi qu'ils nomment mon retour à Dieu. Tout le haut clergé de l'athéisme a prononcé sur moi l'anathème... Oui, je suis revenu à Dieu comme l'enfant prodigue, après avoir trop longtemps gardé les pourceaux avec les hégéliens. Est-ce la misère qui m'y a poussé ? C'est un motif peut-être moins misérable. Le mal du pays, le mal du ciel, s'est emparé de mon âme et m'a

emporté, à travers les forêts et les ravins, sur les cimes les plus glissantes de la dialectique. J'ai rencontré en chemin le Dieu des panthéistes ; mais je n'ai pu en faire usage. Ce pauvre être chimérique est mêlé au tissu de l'univers ; c'est dans la matière qu'il a grandi, qu'il est emprisonné, et il est là sans force, sans volonté, qui vous regarde en bâillant. Si on aspire à un Dieu qui puisse être secourable (et c'est là la chose essentielle), on est bien obligé d'admettre un Dieu personnel, supérieur au monde et doué de saints attributs, bonté, sagesse et justice infinies. Alors l'immortalité de l'âme nous est accordée... Que je n'aie point refusé cette joie, que j'y aie, bien au contraire, pensé sans cesse avec bonheur, tout homme de cœur le comprendra[299]. »

Que de confessions semblables dans l'histoire des âmes ! Un protestant, qui est d'une tout autre école, Sismonde de Sismondi, avait aussi méprisé les croyances chrétiennes et encouru par là ces reproches de sa mère : « Laisse en paix la Trinité, la Vierge et les saints, ce sont les colonnes qui soutiennent tout l'édifice, il s'écroulera si tu les ébranles. Et que deviendront les âmes que tu auras privées de toute consolation et de toute espérance ? » Mais cette religieuse mère vient à lui être enlevée. Sismondi relit les lettres qu'elle lui écrivait, peut-être celle-là même que je viens de citer, et, sentant tout à coup chanceler sa philosophie : « Que reste-t-il de tant d'amour ? s'écrie-t-il en présence de ces chères reliques ; serait-il possible qu'elle fût encore quelque part, songeant à moi, veillant sur moi, mettant, comme elle faisait alors, tout son bonheur dans le mien et jouissant de l'amour que je lui garde ? Que je voudrais le croire, c'est-à-dire le comprendre[300] ! »

Mais est-il nécessaire de comprendre pour croire ? Et s'il faut des preuves de l'immortalité, n'en est-ce pas une déjà que ce désir unanime, cet appel universel vers la vie à venir qui, le jour des Morts, arrachait à un autre et illustre

protestant ce souhait, bien digne de l'âme de Léopold Robert ?

« C'est aujourd'hui que l'on prie pour ceux qui ont été enlevés à la terre, écrivait-il de Rome peu de jours avant de se plonger lui-même dans la tombe. Hélas ! nos prières feront-elles du bien à ceux que nous regrettons ? Quoi qu'il en soit, je n'en suis pas moins porté à les faire, bien que dans notre culte nous n'ayons pas cette obligation. Mais tout ce qui parle à l'âme, au cœur, devrait être universellement reçu ; et il me semble qu'il y a quelque chose d'attendrissant dans ce commun accord de lamentations des vivants pour ceux qui ne sont plus. Elles nous font réfléchir à notre destinée[301]. »

Les souvenirs m'entraînent… Mais où serait le terme à toutes ces citations ? Quel est celui de ces poètes, artistes, historiens, romanciers, journalistes, qui n'ait eu ses combats, ses rappels, ses aveux, ses contradictions ? Et n'est-ce pas même la principale leçon à recueillir de tous ces écrits intimes, mémoires, confidences, souvenirs, confessions, qui nous mettent à même d'étudier de plus près le travail des âmes aux prises avec la vérité ? « Oui, et c'est l'enseignement que nous en retirerons, écrit M. Caro, oui, au fond, et malgré des apparences contraires, ce siècle a un grand instinct religieux. Les âmes les plus hautes ne jouent pas avec ce sentiment du divin, qui est la vive empreinte de l'infini sur nous. Quand elles se séparent du christianisme, c'est avec des luttes plus ou moins longues, c'est avec des angoisses. Elles le respectent, même après le divorce accompli, et longtemps le cœur saigne de ce déchirement. Quelle différence avec l'ironie légère ou l'amertume hautaine des sceptiques du dernier siècle ! Ces pages resteront donc comme l'expression vraie d'un grand nombre de consciences éprouvées par le même doute, frappées au même endroit, dépossédées de leur tranquille bonheur[302]. » Elles rendent à la religion, qu'elles

honorent et regrettent, ce témoignage sincère et parfois éloquent, qu'elle seule est reine et mère de ceux mêmes qui l'outragent ; que l'ont peut la quitter dans la première ivresse, mais que l'on est heureux de revenir vers elle et de la retrouver à la première larme.

VI

Un quatrième témoignage en faveur de la vérité est celui que fournissent, chez ces infortunés, la satiété du mal et le dégoût d'eux-mêmes.

Cette ivresse ne dure donc point ; le plaisir ne tarde pas à s'user par l'habitude ; on en touche vite le fond ; et de ce fond sort alors un jugement qui est déjà la vengeance du bien et le châtiment du mal :

> Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter son premier clou sous sa mamelle gauche !
> Le cœur d'un homme vierge est un vase profond :
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure,
> Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Alfred de Musset, plus que tout autre, devait comprendre le malheur dénoncé dans ces vers. Nous avons vu des âmes s'arrêter sur la pente de leurs égarements, et se bâtir, à mi-côte, un petit idéal d'existence moyenne faisant de la modération sa philosophie et de la médiocrité son bonheur.

Alfred de Musset, cœur altier, âme extrême, abhorre ces compromis :

> O médiocrité ! Celui qui, pour tout bien,
> T’apporte à ce tripot dégoûtant de la vie
> Est bien poltron au jeu s’il ne dit : Tout ou rien.

Il ira donc au fond de l’abjection elle-même. Après la volupté poétique, élégante, il ne reculera pas devant l’ivresse crapuleuse. Il sera dans ses vers le poète de l’orgie, en attendant qu’il en devienne la proie dans sa vie et la victime dans sa mort.

> Tu te gonfles, mon cœur ; des pleurs..., le croirais-tu ?
> Tandis que j’écrivais ont baigné mon visage.
> Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
> A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu ?
> — Non, rien de tout cela. Mais si loin que la haine
> De cette destinée aveugle et sans pudeur
> Ira, j’y veux aller. J’aurai du moins le cœur
> De la mener si bas, que la honte l’en prenne[303].

La honte l’en prend bientôt ; et quand, après une folle bacchanale, le soir arrive avec ses graves conseils, son éloquente solitude, ses lumières éteintes, ses parures flétries, ses fleurs fanées, ses coupes vides, ses derniers bruits mourants, ses voix secrètes et vengeresses, c’est

alors que commencent les représailles de la vérité et de la justice. Le malheureux se regarde : c’est un regard de mépris :

> . ..... Il n’existe qu’un être
> Que je puisse en entier et constamment connaître,
> Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
> Un seul Je le méprise ; et cet être, c’est moi.

« Ainsi, comme l’a remarqué M. de Lamartine, quand on ne veut plus combattre un destin, un penchant devenu plus fort que nous, il y a encore un moyen de se venger de lui, c’est d’en rire et de dire : Aimons, rions, buvons, amusons-nous, tout le reste est vanité. Il y a un amer plaisir et un âpre orgueil à chanter ainsi son propre avilissement et sa propre honte. On se venge du sort qui nous a fait fange en se barbouillant soi-même de sa propre boue, et en lui disant, ainsi défiguré : « Je te défie
« de me mépriser plus que je me méprise moi-même ;
« mais toi aussi je te méprise[304]. »

A cette exaltation délirante dans le mal, à ce sentiment fiévreux de son avilissement qui est le premier châtiment de la débauche, en succède bientôt un autre. C’est une tristesse profonde, la prostration, les larmes. Écoutons la voix qui s’échappe de chacune de ces âmes ou usées ou brisées : c’est une voix de sanglots.

« Nous sommes, s’écrie l’une d’elles, une génération infortunée, une colonie errante dans l’infini du doute, cherchant, comme Israël, une tente de repos, mais abandonnée, sans prophète, sans guide, sans étoile, et ne sachant même pas où dresser une tente dans l’immensité du désert.

« Voilà aussi pourquoi l’ennui nous dévore, les passions nous égarent, et le suicide, démon des ténèbres, nous attend à notre chevet, ou nous attire le soir sur le bord des eaux. Nous n’avons plus de fond solide pour y jeter l’ancre de la volonté, et cette ancre inutile s’est brisée dans nos mains. Nous avons perdu la garde de nous-mêmes, l’empire de nos affections, la conscience de nos forces. Nous doutons même de notre existence éphémère, de notre rapide passage sur cette terre maudite, et l’on nous voit sans cesse arrêtés devant le spectacle de notre propre vie, comme un homme qui s’agite dans la fièvre et s’éveille en criant : Que signifie ce rêve[305] ? »

Vous avez vu vingt fois le tableau mélancolique où Gleyre a poétisé Le soir de la vie ; cette nef qui glisse sans l’effort de la rame, ce chœur de vierges qui chantent, sourient et applaudissent ; ces voix qui semblent monter, ce jeune génie qui effeuille des roses et laisse baigner son pied dans la fraîcheur de l’eau ; puis, sur le bord, un vieillard, l’œil cave, le front penché, assis près d’un arbuste à demi desséché, à côté de sa lyre muette et de son bâton gisant, qui regarde tristement passer la fête joyeuse qui ne le connaît plus, pendant que l’ombre descend, que la lune se montre, et que les hirondelles, fuyant l’hiver, traversent le sombre azur des cieux.

C’est bien l’image de ces poètes pour qui déjà le plaisir n’est plus qu’un souvenir, quand ce n’est pas un objet de dégoût et de remords. Mais, au lieu d’un vieillard, souvent celui qui s’assied fatigué sur la rive, c’est un jeune homme usé, blasé avant le temps, qui a épuisé la vie et qui en rejette la coupe. C’est Henri Heine se traînant sur les bancs de nos boulevards, s’enivrant du spectacle du monde et de la foule où il ne se mêle plus, ou venant s’asseoir au Louvre devant les formes plastiques de la beauté antique, et là, pleurant de regret, de dépit et d’impuissance. C’est Alfred

de Musset, jetant dans ses Nuits d’été des plaintes comme celles-ci :

> Hélas ! toujours un homme, hélas ! toujours des larmes,
> Toujours les pieds poudreux et la sueur au front,
> Toujours d’affreux combats et de sanglantes armes.
> Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond [306].

Et dans une autre Nuit :

> L’homme est un apprenti, la douleur est son maître,
> Et nul ne se connaît tant qu’il n’a pas souffert...
> Les moissons pour mûrir ont besoin de rosée.
> Pour vivre et pour sentir l’homme a besoin de pleurs.
> La joie a pour symbole une plante brisée,
> Humide encor de pluie et couverte de fleurs [307].

Dans l’épître à Lamartine :

> O poète, il est dur que la nature humaine,
> Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,

Doive encore s’y traîner en portant une croix,
Et qu’il faille ici-bas mourir plus d’une fois.

Puis, entre mille plaintes semblables, cette plainte plus personnelle :

Oh ! viens dans mon âme froissée,
Qui saigne encor d’un mal bien grand ;
Viens verser ta blanche pensée
Comme un ruisseau dans un torrent.

Car sais-tu seulement pour vivre
Combien il m’a fallu pleurer ?
De cet ennui qui désenivre
Combien en mon cœur dévorer ?

Enfin voici l’abrutissement. C’est la borne sur laquelle vient parfois heurter et tomber le génie égaré par le doute et enivré par le vice. Quelqu’un a dit de Musset : « Le silence de cette voix, dans ses dernières années, n’a pas été, comme on a prétendu le faire croire, le silence de l’aigle qui, blessé, meurtri par le plomb, regagne son aire pour y mourir dans un fier isolement, loin de ceux qui l’ont attaqué. La muse s’est envolée parce qu’elle s’est heurtée à l’impuissance, parce que ce beau génie, qu’elle avait comblé de ses faveurs, a cherché dans un lent suicide l’oubli de ses douleurs et de ses espoirs déçus. »

Et lui-même n’en a-t-il pas fait l’aveu attristé :

Ah ! ce qui n’est qu’un mal n’en faites pas un vice !

Dans ce verre où je cherche à noyer mon supplice,
Laissez plutôt tomber quelques pleurs de pitié,
Qu’à d’anciens souvenirs devrait votre amitié.

Ces vers remontent à 1844. Le poète vécut encore treize ans ; alors chez lui le mal était devenu le vice, et cette pente l’avait entraîné dans les ignobles bas-fonds d’où il ne se releva plus.

Le poète en avait conscience. Il reste de lui quelques fragments d’une œuvre inachevée qui devait porter le titre significatif de Poète déchu. Il disait de cette espèce de confession nouvelle quine verra pas le jour : « L’histoire n’est pas tout à fait la mienne, ni un roman, puisque je parle à la première personne. C’est une œuvre sans nom. Ce qu’il y a malheureusement de trop réel, c’est la douleur qui me l’a dictée et les larmes que j’ai versées en l’écrivant. »

En vérité, ne sont-ce pas là « ces âmes, dont parle le prophète, que la grandeur de leur mal a faites tristes, qui se traînent courbées, malades, les yeux défaillants, le cœur inassouvi, et qui rendent témoignage de la justice de Dieu[308] » ?

VII

Quelques-unes toutefois essayent de se relever. Lorsque la satiété est parvenue à son comble, lorsqu’on a bien senti le néant de la jouissance et la honte du vice, du fond même de l’abîme on regarde le ciel : Là-haut, dans cette lumière, n’y a-t-il rien qui brille pour moi ? Et l’âme la plus dégradée se remonte par trois mouvements souvent trop tôt refoulés, mais d’où la vérité tire une gloire nouvelle.

D’abord ce ne sont que des aspirations, des questions, des appels. Le poète se demande :

> Pourquoi le Dieu qui me créa
> Fit-il, en m’animant, tomber dans ma poitrine
> L’étincelle divine
> Qui me consumera ?
> Pourquoi suis-je le feu qu’un salamandre habite ?
> Pourquoi sens-je mon cœur se plaindre et s’étonner,
> Ne pouvant contenir ce rayon qui s’agite,
> Et qui, venu du ciel, y voudrait retourner[309] ?

Franck, ce frère de Manfred, qui, lui aussi, n’est autre que l’Enfant du siècle, se pose la même question :

> O nature, dis-moi, dis-moi, mère imprudente,
> Pourquoi m’obsèdes-tu de cette soif ardente,
> Si tu ne connais pas de source où l’étancher ?
> Il fallait la créer, marâtre, ou la chercher.
> L’arbuste a sa rosée et l’aigle a sa pâture.
> Et moi, que t’ai-je fait pour m’oublier ainsi ?
> Pourquoi les arbrisseaux n’ont-ils pas soif aussi ?
> Pourquoi forger la flèche, éternelle nature,
> Si tu savais toi-même, avant de la lancer,
> Que tu la dirigeais vers un but impossible,
> Et que le dard, parti de ta corde terrible,
> Sans rencontrer l’oiseau, pouvait te traverser[310] ?

Poser ainsi la question, n’est-ce pas déjà la résoudre ? N’est-ce pas donner une preuve de l’immortalité que de montrer cette soif, cet imprescriptible besoin que l’on a de la vie ? Dès lors, s’étonne-t-on de voir Franck conclure aussitôt à l’espérance ?

> . ..... Ange de l’espérance,
> Sur mon cœur en partant viens encor te poser ;
> Donne-moi tes adieux et ton dernier baiser.
> Viens à moi. Je suis jeune et j’aime encore la vie.
> Intercède pour moi, demande si les cieux
> Ont une goutte d’eau pour une âme flétrie.
> (Il se jette à genoux.)

L’espérance, voilà la solution. Voilà le second mouvement qui succède au désir et par lequel se relève le pauvre être déchu. C’est à elle que Musset voudrait se rattacher. C’est par elle qu’il prétend se distinguer des sceptiques systématiques, obstinés, comme Gœthe, comme Byron. Se retournant vers ce dernier, l’Enfant du siècle lui dit : « O Dieu ! moi qui te parle et qui ne suis qu’un faible enfant, j’ai connu peut-être des maux que tu n’as pas soufferts, et cependant je crois à l’espérance, et cependant je bénis Dieu ! »

Que cet infortuné avait besoin de Dieu ! Il levait les yeux vers lui :

> Quand j’ai traversé la vallée,
> Un oiseau chantait sur son nid ;
> Ses petits, sa chère couvée,

Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l’aurore.
O ma muse, ne pleurez pas ;
A qui perd tout Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l’espoir ici-bas [311] !

Mais que lui promet cet espoir, et que peut-il attendre après une telle vie de désordre ? N’importe ; il se sait immortel et cette foi le console :

Créature d’un jour qui t’agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t’inquiète, et tu crois qu’elle pleure :
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d’un instant te trouble et te dévore ;
Tu dis que le passé te voile l’avenir.
Ne te plains pas d’hier : laisse venir l’aurore ;
Ton âme est immortelle, et le temps va s’enfuir !

Ton corps est abattu du mal de ta pensée,
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir ;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée ;
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Tes os dans le cercueil vont tomber en poussière ;
Ta mémoire, ton nom, ta gloire vont périr,
Mais non pas ton amour. Si ton amour t’est

chère,
Ton âme est immortelle et va s’en souvenir.

L’Espoir en Dieu couronne ces lyriques élans vers l’immortalité. C’est la plus grande poésie d’Alfred de Musset, celle qui, par son sujet et son sentiment profond, réalise le mieux l’idéal que Jouffroy avait conçu de la lyre telle qu’elle doit chanter dans dans notre âge souffrant. C’est l’inquiétude moderne, qui vit, palpite, tressaille, espère, prie dans ces vers. Et qui donc n’a retrouvé quelque chose de sa souffrance dans celle de cet homme jeune, plein d’illusions, qui voudrait s’arranger de la facile morale de l’épicuréisme, vivre commodément,

Et regarder le ciel sans s’en inquiéter ?

Mais je ne puis, dit-il,

Je ne puis, malgré moi l’infini me tourmente ;
Je n’y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et, quoi qu’on en ait dit, ma raison s’épouvante
De ne point le comprendre et pourtant de le voir.
Qu’est-ce donc que ce monde et qu’y venons-nous faire,
Si pour qu’on vive en paix il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste : est-ce donc être heureux ?

Non, c’est cesser d’être homme et dégrader son âme…

Lui pourtant ne voudrait pas dégrader son âme : il interroge les religions pour savoir ce qu’il en est de cette vie et de l’autre. Le paganisme dit : Jouis ; le christianisme : Espère. C’est bien jusque-là. Mais le christianisme commande en même temps de s’abstenir. C’est trop fort, et, repoussant un joug qu’il nomme tyrannique, le jouisseur amolli demande à l’indifférence son voluptueux sommeil Celle-ci le lui refuse :

Quand Horace, Lucrèce et le vieil Épicure,
Assis à mes côtés, m’appelleraient heureux,
Et quand ces grands amants de l’antique nature
Me chanteraient la joie et le mépris des dieux,
Je leur dirais à tous : « Quoi que nous puissions faire,
« Je souffre, il est trop tard ; le monde s’est fait vieux ;
« Une immense espérance a traversé la terre ;
« Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux ! »

Il ne lui reste plus de recours que dans les philosophies. Aristote, Platon, Pyrrhon, Zénon, Pythagore, Leibnitz, Descartes, Montaigne, Pascal, Spinosa, Kant, Voltaire,

….. Ces faiseurs de systèmes,
Sophistes impuissants qui ne croient qu’en eux-

mêmes,

défilent devant lui. Eux non plus ne possèdent pas la réponse qu'il cherche. Il les méprise donc :

> Voilà donc les débris de l'humaine science,
> Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
> Après tant de fatigue et de persévérance,
> Voilà le dernier mot qui nous en est resté 1

Que faire alors ? Prier, s'adresser directement à Celui qui a la clef des choses : telle est la ressource dernière, et la suprême démarche que se commande à lui-même le malheureux poète de l'Espoir en Dieu.

> Eh bien, prions ensemble. Abjurons la misère
> De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
> Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
> J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
> Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
> Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui :
> Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance.
> Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.

Sa prière est sublime. Qu'on y regrette, je le veux bien, les vers que le syncrétisme gâte de ses mélanges monstrueux et absurdes ; mais il y a des strophes d'une trempe si ferme, d'une énergie à la fois si forte et si plaintive, qu'il faut y reconnaître l'hymne de la grande douleur :

....
Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si, dans les plaines éternelles,
Parfois tu nous entends gémir,

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création,
Soulève les voiles du monde
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

Chose étrange ! ce vœu par lequel cette prière s'achève, c'est celui que Fénelon formulait, au début de ses Lettres sur la Religion, presque dans les mêmes termes :

« Oh ! s'il est vrai qu'il y ait au-dessus de l'homme quelque être plus puissant et meilleur que lui, duquel il dépende, je conjure cet Être par sa bonté d'employer sa puissance à me secourir... O Être infiniment parfait ! s'il est vrai que vous soyez et que vous entendiez les désirs de mon cœur, montrez-vous à moi, levez le voile qui couvre votre face, préservez-moi du danger de vous ignorer, d'errer loin de vous, et de m'égarer dans mes vaines pensées en vous cherchant. O vérité ! ô sagesse ! ô bonté suprême ! s'il est vrai que vous soyez tout ce que l'on dit et que vous m'ayez fait pour vous, ne souffrez pas que je sois à moi, et que

vous ne possédiez pas votre ouvrage ; ouvrez-moi les yeux, montrez-vous à votre créature ! »

Entre ces deux prières si étrangement semblables, où est la différence ? Les paroles sont les mêmes, ce sont les âmes qui diffèrent. — Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.

VIII

Quelle est la fin de ces luttes ? Des deux hommes que chacun de ces hommes porte en lui, et dont l'un ne cesse de livrer de si rudes assauts à l'autre, lequel finalement l'emporte ? Leur mort va nous l'apprendre ; leur dernier mot sera le témoignage suprême qu'ils porteront de la vérité, et cette fois sans appel.

Sans doute, — et c'est le regret de ceux qui aiment les âmes, — ces prodigues affamés ne reviennent pas tous à la maison du Père. Il y en a, et beaucoup, qui succombent loin d'elle, dans l'ignoble servage que l'Évangile a décrit. Mais tous, ou peu s'en faut, reconnaissent qu'ils se sont trompés, qu'ils sont non seulement malheureux, mais coupables ; et pour que la vérité soit vengée de leurs négations et de leurs profanations, il ne faut pas autre chose.

D'abord il y en a qui, comme Hégésippe Moreau, sont morts à l'hôpital, abandonnés de tous, ruinés par le vice plus encore que par la misère ; mais une sœur de charité s'est assise à leur chevet, et le prêtre a réconcilié leur âme avec Dieu.

Il y en a qui, comme Murger, se sont éteints dans la sève de leur vie, dans la fougue de leurs passions, mais qui, à l'heure suprême, n'ont pas fait dire au prêtre, comme un de leurs héros : « Réponds-lui que j'ai lu Voltaire ! » — « Impiété puérile ! écrit Jules Janin. A peine il fut entré, cet aimable esprit, dans les limbes misérables incessamment ouvertes au génie, au bel esprit, à l'abandon, à l'âme

indépendante qui ne sait ni flatter ni mentir, à l'imprévoyance, au doute, au désespoir, le premier soin, le premier cri de ce lecteur de Voltaire fut : « Un « prêtre, un confesseur ! qu'on me porte à la chapelle ! » Et le prêtre est venu qui l'a consolé de lui-même. O bohèmes ! ô voltairiens ! c'est ainsi que finiront les plus sages et les plus heureux d'entre vous ! »

D'autres, comme Alfred de Musset, surpris par le dernier jour, n'avaient pas attendu la lumière de cette heure pour scruter leur conscience et en tirer un cri de repentir éloquent. L'Espoir en Dieu était le testament de son âme. Il avait dit à son frère, en commençant ce poème : « J'ai assez lu, assez cherché, assez regardé. J'ai mieux à faire maintenant. » Il ajoutait : « Les larmes et la prière sont d'essence divine. C'est un Dieu qui nous a donné la faculté de pleurer ; et puisque les larmes viennent de lui, il faut qu'elles retournent à lui. » Il pleurait donc ; et quand il fut mort, on trouva à son chevet ces vers écrits par lui dans une heure de tristesse, et qu'il avait couverts de ses dernières larmes :

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté ;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passé d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu’on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d’avoir quelquefois pleuré.

Or ces larmes tombaient sur le saint Évangile. « Une dame chrétienne visitait la chambre du poète, peu de temps après sa mort. Elle aperçut sur un meuble un Nouveau Testament tout usé. La vieille servante d’Alfred de Musset, voyant qu’elle le regardait : « O Madame, s’écria-t-elle, ce livre ! Je ne
« sais pas ce que mon pauvre maître pouvait y trou-
« ver. Il avait pris une passion pour ce volume. A
« la fin, pour l’avoir la nuit à sa portée, il le met-
« tait sous son oreiller. Et si souvent je l’ai trouvé
« en larmes le lisant ! » Voilà tout. Que s’est-il passé ? que disaient ces larmes répandues à flots sur ces pages de miséricorde et d’amour ? Mon Dieu ! [312] » C’est le secret de Dieu ; et il faut redire, en les lui appliquant, ces deux beaux vers de lui :

« Dieu seul lut dans son cœur l’ineffable prière
Que les anges muets apprennent aux mourants[313]. »

Mais poursuivons ce lugubre inventaire des âmes.

D’autres infortunés ont désespéré, et, se jugeant eux-mêmes plus sévèrement que Dieu, sont sortis de la vie par la porte du suicide. Mais ils ne l’ont pas fait sans payer leur tribut à la sainte espérance, même en la repoussant ; et s’ils n’ont pas été guéris, ils ont su du moins reconnaître le remède qui les eût sauvés.

« Hélas ! disait à un de ses amis Léopold Robert, hélas ! trop souvent notre raison n’est pas assez forte pour combattre le mal qui nous arrive. Que peut-elle si elle n’est soulevée par ce sentiment intime… qui vient comme un souffle divin, et qui est à la fois notre espérance du repos et de la véritable consolation ? » — Et ailleurs : « C’est en moi un sentiment intime que ce monde n’est pas notre seule demeure… Je ne vois que craintes, souffrances et chagrins en ce monde, ce qui me fait désirer, avec bien trop d’ardeur et trop peu de raison, le repos éternel. » — Prions plutôt pour éloigner de nous la coupe amère de la vie, et disons avec notre modèle : « Mon Père, fais que cette coupe, s’il est
« possible, passe loin de moi, non point comme je
« le veux[314] ! »

Faut-il citer aussi Gérard de Nerval ? Faut-il rappeler le souvenir de cette nuit de février 1855, où quelques passants trouvèrent cet homme, jeune encore, pendu au fond d’une rue ignoble du vieux Paris ? Personne n’avait été plus que lui l’enfant du hasard, ainsi qu’il se nommait. Peu d’autres avaient jeté au désordre, au caprice, au rêve, à la licence, plus de richesses de goût, de sentiment et d’esprit. Mais, dans ce vagabondage de pensée et d’existence, lui aussi avait fini par lever les yeux au ciel. Avant le jour funeste, il avait déposé dans son livre, Aurélie ou le rêve et la vie, le testament de son génie ; et dans ce livre étrange, tout rempli de ces cris d’âme que le poète Lucrèce appelait les voix véritables, les voix irrésistibles, veræ voces, il y avait cette page, navrante d’émotion quand on vient à songer que l’auteur l’écrivait au pied de sa potence :

« Elle pourtant croyait en Dieu, el j’ai surpris un jour le nom de Jésus sur ses lèvres. Il en coulait si doucement que j’en ai pleuré ! O mon Dieu ! cette larme… cette larme… Elle est séchée depuis si longtemps ! Mon Dieu, rendez-la-moi [315]. »

Hâtons-nous de dire que d'autres ont fait mieux que pleurer, et qu'ils ont glorifié Dieu autrement que par les regrets stériles du désespoir. Je veux, en terminant, citer Paul de Molènes, soldat et écrivain, écrivain par passion et par entraînement comme il était soldat, promenant sa muse sur les champs de bataille et le soir s'entretenant avec elle dans sa tente, non point de sang versé, de bruit et de gloire, mais d'idéal sacré, de poésie éthérée et de ces choses de l'âme qui font battre, comme les autres, les poitrines recouvertes d'une cuirasse d'acier. Dans une première époque de fougue littéraire, il avait bien laissé aussi errer sa muse dans les courants mauvais de ce siècle sensuel. Mais c'était une de ces âmes ouvertes au dévouement, labourées par le sacrifice et par la discipline, lesquelles sont un champ merveilleusement préparé pour la semence céleste. « Ordonné soldat, » comme on est ordonné prêtre, il porta sa vie dans les camps comme dans une mission. C'est ainsi qu'il se battit en Afrique auprès de La Moricière ; à Paris, dans les rangs de la garde mobile ; en Crimée et en Italie, où il s'est représenté « savourant tous les nobles sentiments que la mort et le danger secouent de leurs ailes dans les cœurs des braves, écoutant le canon avec le recueillement d'un musicien qui entend l'oratorio d'un grand maître. »

Paul de Molènes devint chrétien : cela devait être. Ce qui n'avait été qu'aspiration confuse, poursuite de l'idéal, pressentiment d'une vérité et d'une beauté supérieures, prit une forme plus précise, un contour plus arrêté, et s'éclaira par le haut, du côté du ciel. Il avait déjà dit dans les Soirées du Bordj : « Quoique je ne sois pas aussi ennemi de la matière que je devrais l'être pour mon salut, j'ai toujours aimé l'idéal. Je l'ai cherché longtemps dans les rêves des poètes et dans mes propres songeries ; je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature : jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de

l’Évangile. C’est dans ce livre sacré que j’ai vu le divin fantôme. »

Le fantôme était vivant. Jésus s’approcha de lui comme de l’apôtre incrédule, se rendit visible et palpable, lui apporta la paix, et de Molènes le reconnut pour son maître et son Dieu. Je pourrais dire quelle main angélique et chère le conduisit à ses pieds. Puis un livre immortel, l’Imitation de Jésus-Christ, était le compagnon fidèle de ce jeune homme sur tous les chemins de la vie. Il le lisait sous la tente de l’Arabe comme auprès des tranchées de Sébastopol. Lui-même annotait le texte. Le texte de l’Imitation a reçu déjà de beaux et riches commentaires, mais je défie d’en trouver un plus grand et plus beau que celui-ci placé sous ces mots : Amanesciri et pro nihilo reputari.

« C’est là un de ces principes qui conviennent à la vie militaire encore mieux qu’à la vie monacale. Aimez le poste où l’on ne vous voit point, le coup de fusil dans le fossé. Pratiquez l’héroïsme de la nuit. Soyez heureux quand, perdu dans les rangs, suivant le drapeau et les tambours, vous sentez qu’on ne vous compte pour rien. Vous marchez alors dans la seule gloire qui éclaire l’âme sans la brûler. »

Continuons. L’Imitation lui a dit : « Appliquez-vous à détacher votre cœur de l’amour des choses visibles pour la porter tout entier vers les invisibles. » Et en marge il lui répond : « L’amour des choses invisibles, vcilà le sentiment dans lequel se résume toute l’Imitation de Jésus-Christ, et voilà ce qui en fait le charme si profond pour tout esprit, quel qu’il soit, qui est dévoré de la soif des choses spirituelles. Voilà pourquoi j’ai choisi ce livre entre tous et je lui ai demandé mes consolations. »

Dans le chapitre VI, Des affections déréglées, il a lu que l’homme devait être mort à lui-même. Il s’en effraye d’abord, puis il s’écrie comme un ascète : « Mourons à nous-mêmes en tout ce qui est, dans notre nature, infime, dépendant et passager. Anéantissons maints besoins,

maints appétits, maintes craintes, qui sont des embarras dans les routes du salut et de l'honneur. Mais ne brisons pas les ailes des grandes passions, à moins que nous ne soyons bien sûrs d'être dans les serres de l'amour divin. »

Le chapitre VII lui a « appris à se défier de lui-même et à mettre sa confiance en Dieu ». Aussi bien il redoute de sonder le mystère de notre propre et mauvaise nature : « Que ces secrets de notre âme nous tiennent sans cesse dans un salutaire effroi de l'orgueil. Demandons à Dieu de les pénétrer à l'aide de sa lumière céleste ; mais sachons bien que, si cette lumière disparaît, l'obscurité se fera de nouveau. »

La raison de cela il la trouve au chapitre XIV, où il dit : « Demandez à la grâce sa lumière pour voir au dedans de vous : c'est là ce dont les philosophes devraient se pénétrer... Dans les profondeurs de notre âme le flambeau de la philosophie s'éteint bien vite, tourmenté par des souffles inconnus, effleuré par l'aile mystérieuse des visions surhumaines. La lumière divine est la seule qui puisse triompher de nos ténèbres intérieures. »

L'Imitation lui apprend même le devoir de l'officier envers ses hommes : « Les soldats ne sont pas seulement monnaie dont s'achète la gloire : ce sont des corps et des âmes dont il faut avoir cure. Celui qui se dévoue à leurs besoins travaille pour le Père céleste de la grande famille humaine. » (Ch. XV.)

Ce saint livre prêche l'obéissance du moine. (Chap. IX) — Paul de Molènes l'applique à l'obéissance du soldat : « La grandeur du commandement a des limites. La grandeur de l'obéissance n'en a point ; elle est infinie comme tout ce qui est de la vertu, du ciel et de l'âme. »

Surtout la pensée du ciel l'exalte et le transporte : « Nous sommes dans un exil ! C'est un de ces mots d'appel qui ôtent à la mort le vain appareil des épouvantes, et qui ont l'air d'être tombés des lèvres d'un de nos frères d'au delà du tombeau. Mais il nous manque toujours la vraie patrie.

Mon Dieu, envoyez-nous quelquefois dans les nobles élans et les saintes pensées quelques bouffées de l'air natal ! »

Ces belles et vives manières de dire nous entraînent. Citons encore du moins ces lignes d'espérance, (livre II, chapitre x) : « L'élévation est une des voies qui nous amènent à la sainteté. L'homme qui a la passion des choses élevées arrivera forcément à Dieu ; car cette passion, comme toutes les autres, a horreur des limites, et l'abîme qu'elle rencontre forcément au bout des espaces où elle nous laisse, c'est l'amour divin ! »

Dans un chant de son poème, Dante a représenté, descendant dans le purgatoire, une forme blanche et ailée qui vient de la lumière, et devant laquelle Virgile crie à son compagnon : « Joins les mains, tombe à genoux, voici l'ange de Dieu. » Après quoi toutes les âmes, sentant tomber leurs chaînes, s'envolent en chantant le psaume de la délivrance : In exitu [316] !

Paul de Molènes, espérons-le, fut une de ces âmes délivrées. L'ange le tira des ténèbres et l'emporta dans les saintes clartés de la foi. Il aspirait à y monter par ces « deux ailes » dont lui parlait le livre qu'il aimait : « Peut-on croire que l'inconnu qui a tracé de telles lignes n'a pas été agité par un souffle plus puissant que ceux dont ont frémi les plus célèbres de nos lyres ? » (Liv. II, ch. iv.) L'une de ces deux ailes, l'Imitation l'appelle la pureté du cœur. Ne l'avait-il pas cassée dans les orages de sa vie ? Mais il y a d'autres lignes où il implore son pardon, le pardon de Madeleine pleurante aux pieds de son maître : « Pourquoi, se demande-t-il, ne visiterait-il pas un cœur où se tiendraient, comme elle, des tendresses humaines prêtes à s'humilier devant lui ? » (Liv. II,ch. VIII.) Et n'est-ce pas un acte de charité parfaite que cette aspiration sur le chapitre xi : « La voilà cette folie de la croix dont, pour ma part, j'ai souvent rêvé. Tout quitter, se quitter soi-même, ressembler

à ces aiglons qui se penchent toujours de plus en plus au bord de leur nid et finissent par se jeter dans le ciel ! »

Et puis il avait confiance dans le sang du Rédempteur : « L'agonie de Jésus a laissé aux branches sanglantes du crucifix une vertu qui est le seul remède contre les surhumaines terreurs. De là ces baisers éperdus que les bouches mourantes prodiguent au signe visible de la rédemption. Tâchons de les trouver, ces baisers, quand le sang est encore à nos lèvres. Nos bouches rencontreront ce qu'elles cherchent : une trêve aux troubles terrestres, une distance contre le mal de la vie. » (Liv. II, chap. XII.)

Il ne fut pas donné à cet amant de la croix de la presser sur son cœur, à ses derniers instants. Paul de Molènes mourut d'une chute de cheval, et expira presque sous le coup, sans avoir pu se reconnaître. Mais il avait espéré ; et c'est aussi avec espérance que nous lisons à la dernière page de ses notes : « Mon Dieu, ne me rejetez pas pour toujours, laissez mon nom écrit dans le livre de vie ! — C'est la prière que nous devons adresser chaque jour au Seigneur[317]. »

Après ces noms célèbres, voici un noble jeune homme dont on m'apporte les vers tout mouillés de ses larmes. Il a vingt ans, il doute ; il vient de sortir de l'école, où nous le voyons hier. Déjà il porte dans son cœur la blessure qu'il a reçue dans ce grand carnage d'âmes, et il s'en plaint ainsi :

> Porter la fin d'un siècle est un fardeau bien lourd.
> C'est la loi d'ici-bas : la nuit succède au jour ;
> La vérité d'hier aujourd'hui n'est plus vraie.
> Mais le doute a fauché le grain avec l'ivraie,
> Et la froide science, en dépeuplant nos cieux,
> A tué dans nos cœurs la force des aïeux.

Pourquoi mettre ses jours dans une œuvre éphémère,
Si le fils doit railler ce qu'adorait le père,
Si tout, même les dieux, ici-bas doit périr ?...
Faut-il dire à nos fils de vivre sans prière ?
Égaler à jamais l'esprit à la matière ?...
Las de chercher un Dieu, las de chercher un homme,
Las d'implorer le ciel, qui ne veut pas s'ouvrir,
Comme Caton vieilli désespérant de Rome,
Faut-il s'envelopper la tête pour mourir ? »

Le dernier mot de cette pièce est un mot formidable. Quelques pages plus loin, le jeune poète le reprend dans une seconde pièce :

Mourir ! lorsque ce mot revient à ma pensée,
Je sens mon cœur trembler d'une crainte insensée !
Oui, j'ai peur. Est-ce donc la crainte de souffrir,
Le frisson de la chair qui ne veut pas pourrir,
Ou le trouble muet de l'âme qui chancelle
Au moment d'aborder ce néant qui l'appelle ?

Ainsi les questions se poursuivent et se pressent. Le jeune homme invoque toutes les doctrines en vogue pour obtenir une réponse. Il invoque aussi les morts qu'il a pleurés et qu'il ne cesse pas d'aimer. Même le nom de sa mère se rencontre au bout d'une strophe. Tout ce petit volume s'intitule les Premières Larmes. Ce sont des larmes bien connues de l'Évangile. L'enfant prodigue en versait de telles loin de son père ; puis il finit par venir les cacher

dans son sein. J’apprends que c’est ainsi que le jeune douteur a fait ; et s’il veut savoir le nom de Celle qui l’a ramené au foyer paternel, il n’a qu’à se rappeler les derniers vers de cette strophe qu’il avait écrite :

> Or cette nuit j’ai vu, comme en rêvant,
> La Mère de Jésus, la Reine au doux visage :
> Je l’aimais autrefois quand j’étais un enfant :
> Et sur mon cœur je porte encore son image[318].

Le doute a beau frapper : on ne tue pas un enfant sur le cœur d’une telle Mère !

Telles furent ces existences, divergentes dans leur cours, mais aboutissant toutes par des voies différentes à rendre, bon gré, mal gré, hommage à la religion et à sa vérité. C’est ce qui restera de notre littérature. Un jour, bientôt peut-être, elle ne laissera d’elle qu’un souvenir confus. D’autres mœurs, d’autres idées recouvriront de l’oubli ces livres de nos poètes et de nos romanciers. Quelques pages seulement resteront dans les mémoires saines, parce qu’elles sont des fragments de l’histoire de l’âme, éternellement jeune, éternellement vraie. Ce sont celles d’où s’échappent les voix de repentir, de remords, de désespoir, d’aspiration souffrante, de satiété, d’action de grâces et d’adoration que nous avons citées. On les relira encore, on en recomposera le domaine inaliénable de la vérité ; on ramènera à un même foyer tous ces rayons, et il en jaillira une gerbe de lumière. De ces débris arrachés à des temples profanes, l’avenir reconstruira une apologétique qui sera le monument que chaque siècle a la tâche d’élever au vrai Dieu. Puissé-je y avoir apporté une

pierre enfouie dans les fondements, mais que Dieu regarde et bénisse !

CONCLUSION

I

Maintenant il faut conclure ; et ce qui résulte d'abord de ce malheur du doute, c'est que nul n'y peut rester sans se rendre coupable, et qu'il y a un devoir impérieux d'en sortir.

En vérité, c'est là une conséquence si claire, qu'il semblerait pour le moins étrange d'y insister, s'il n'existait de nos jours ce préjugé prodigieux, que le doute est et peut être un état comme un autre, où non seulement il est loisible de demeurer, mais où l'on peut se complaire avec un certain charme. Entre ceux qui sont le jouet de cette erreur monstrueuse, les uns se font de leur doute un titre à l'intérêt et à la sympathie : c'est une noble blessure reçue dans ces sacrés combats de l'intelligence où il n'est pas donné à tous de porter les armes ; on la montre volontiers, c'est presque une marque d'honneur et un sujet d'orgueil ! Étrange orgueil, vraiment, qui indignait Pascal et qui lui faisait dire : « Celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature[319]. »

Les autres, prenant prétexte de leur sincérité, ont prétendu se faire de leur malheur une justice, et de cette justice une garantie de salut. Ils se sont fait cette illusion, que, pour être digne de grâce, il suffit de souffrir de ses incertitudes et de se lamenter sur le chemin, qu'on tende

ou non vers le but. Car qu'importe le but ? se sont dit les plus hardis. « Le but peut-il être pour l'homme ailleurs que dans l'effort même, et la recherche du vrai n'est-elle pas aussi bien bénie que sa profession[320] ? » C'est ainsi que la sympathie de notre littérature s'est reportée de la foi solide à l'incrédulité plaintive ; même ceux qui, hier encore, étaient manifestement des hommes irréligieux, ont été réputés aujourd'hui les plus religieux des hommes, pourvu qu'ils doutent un peu, et qu'ils doutent sans rire[321].

Je comprendrais cet intérêt, mais à une condition. S'il est vrai que ces hommes ont cherché sincèrement, qu'ils se sont agenouillés, qu'ils ont lutté avec larmes, qu'ils ont appelé toutes les lumières, recouru à tous les remèdes ; encore une fois, c'est là une souffrance qui me touche. Je dis avec Pascal : « Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation. » Mais j'ajoute avec lui qu'il n'est pas juste d'avoir « les mêmes sentiments pour ceux qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs ».

C'est en cela que consiste la faute des sceptiques. Ils ne cherchent qu'en eux-mêmes. Mais ce retour sur eux-mêmes ne leur apprend-il pas que Dieu, nous ayant créés pour vivre de la vérité, a dû mettre sous notre main les moyens de l'atteindre ? Et si ces moyens nécessaires ne se trouvent point en nous, n'est-il pas à croire qu'il les a placés en dehors de nous, bien qu'encore près de nous ? La vérité n'est pas ensevelie dans un puits. Si obscurcie qu'elle soit, elle conserve encore, dans notre nuit impie, des reflets assez beaux pour se révéler aux yeux qui l'aiment et qui la cherchent. Seulement, étudiez, méditez, écoutez et priez : « Sanctifiez votre âme comme un temple, disait M^{me} de

Staël, et l'ange des bonnes pensées ne dédaignera pas d'y descendre. » Ce que vous n'avez pas, demandez-le. Notre Père a l'oreille souverainement délicate pour ses fils qui l'appellent. « Si vous demandez du pain, nous assure l'Évangile, Dieu excellemment bon vous donnera-t-il une pierre ? si vous demandez un poisson, vous donnera-t-il un serpent ? » Vous livrera-t-il au serpent du doute, au serpent du remords ? Cela est impossible. Lui, le Père des lumières et l'ami des âmes, souhaitant de nous sauver tous et de nous attirer tous, a disposé tout ce qu'il faut pour cela sur la route. Mais si vous refusez de prendre cette route pour entrer dans des voies personnelles et solitaires ; si vous ne demandez qu'à la suffisance de votre jugement propre la solution des grands problèmes ; si vous vous en tenez ainsi, votre vie tout entière, à votre scepticisme de collège, sans lire une page de l'Évangile, sans mettre le pied dans une église, sans interroger un seul prêtre, quel outrage ne faites-vous pas aux avances de Dieu, et quel mal à votre âme ! Vous avez bien raison de vous dire malheureux, mais vous ne pouvez plus vous dire juste ni sage ; et, révolté de votre orgueil autant que touché de votre perte, j'ai le droit de vous condamner autant que le devoir de vous plaindre.

II

Mais voici le leurre des âmes et le plus misérable subterfuge du doute. C'est ce qu'ils ont appelé la Religion de l'avenir. « Oui, nous souffrons, disent-ils par une des voix les plus pénétrantes de la littérature contemporaine ; oui, nous errons tristement, le scepticisme est une nuit où tout est morne et froid ; nous veillons, nous prions, nous doutons, nous gémissons ! Mais attendez l'aurore ; levez-vous et regardez ! Voici que déjà le matin descend parmi les fleurs, le soleil va se lever, et la terre s'émeut comme une mère qui sent tressaillir son enfant. »

Avec qui va marcher l’auréole de feu ?…
Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

Quel est le livre, pour peu qu’il soit dans le mouvement du siècle, où ne s’aventurent quelques-unes de ces prophéties ? Quel est celui de nos philosophes ou de nos poètes qui ne s’attribue à lui-même la seconde vue, et ne se sacre apôtre, voyant et précurseur de la religion de l’avenir ? Qu’est-ce que cette religion ? Que sera-t-elle ? Quand sera-t-elle ? C’est le secret des temps, et il y a d’ailleurs autant de religions futures que de prophètes. Ils ne s’accordent que pour en faire le règne du rationalisme sous une forme quelconque : en somme, religion de l’avenir, cela veut dire suppression de la religion du présent, en attendant que l’avenir en fasse naître une autre, qui sera ce qu’elle pourra.

Voilà leur espérance, voilà la solution qu’ils proposent au doute, voilà l’apaisement qu’ils offrent aux insatiables désirs de l’âme humaine ! On aurait peine à croire à cette duperie des mots, à cet ensorcellement de l’imagination, à cette fascination de la métaphore, si les faits n’étaient là avec leur éloquence. Et quand on vient à se dire que c’est de ces phrases creuses que s’alimentent les livres les plus avidement recherchés, n’est-on pas reporté, par le souvenir, à ces navigateurs de la Fable qu’un mauvais génie aveugle, qui prennent pour le rivage désiré de la patrie une ressemblance trompeuse, et dont le charme ne se rompt qu’au moment où ils sont jetés et brisés sur les écueils ?

Cependant il y aura une religion de l’avenir ; mais elle ne peut être autre que celle du passé, parce que la religion vraie doit être une religion éternelle, Evangelium sempiternum. « Elle recommencera, » selon la parole de M.

de Maistre ; elle reverdira comme le palmier ; elle rajeunira comme l'aigle. Et que lui manque-t-il pour qu'il en soit ainsi ? Il ne lui manque qu'une chose, c'est d'être plus connue, pour être mieux servie et aimée davantage. On la connaîtra mieux, et peut-être aussi on l'enseignera mieux, on ira plus au fond de ces harmonies intimes de l'âme avec la foi, que nous avons beaucoup fait ressortir dans ce livre, qui frappaient déjà Leibnitz il y a trois cents ans, et qui lui fournissaient le sujet d'un de ses livres. Certaines conséquences de la révélation, certaines vérités ensevelies encore dans le trésor de la tradition, seront mises peut-être dans un jour manifeste, comme on dit qu'il y a des étoiles perdues dans les profondeurs du firmament, desquelles nous n'avons pas encore aperçu la lumière. On définira et on précisera le progrès ; on verra peut-être finir ce long antagonisme de l'autorité et de la liberté, qui se retrouve partout dans les conflits de notre âge, et qui est la question vitale des temps présents. On fera prévaloir, dans le dogme et la morale, ce principe de l'amour divin, qui a trouvé de nos jours un culte plus ardent dans celui du cœur de Jésus. En ceci, et en d'autres choses, il y aura vraiment religion de l'avenir ; en ceci, il y aura perfection, évolution, révélation graduée, non nouveauté, mais progrès.

N'en espérons pas d'autre. Et que nous apporterait un nouvel Évangile ? Quel dogme, quel culte, quelle morale prétendraient à remplacer le christianisme auprès des hommes ? « La croix n'est-elle pas encore l'unique asile de l'âme religieuse ? Dites-moi, si vous le savez, demandait M. Michelet, je vous en prie, dites-le-moi, s'est-il élevé un autre autel ? »

Non, lui répond un de ceux qui lui ont succédé au Collège de France. Et, développant sa pensée, M. Édouard Laboulaye termine ainsi l'analyse d'un livre sur le scepticisme : « L'avouerai-je en finissant ? Quand, à la suite de guides aussi savants, j'ai traversé cette mêlée de doctrines, au sortir de ce bruit et de cette poussière, je me

trouve plus instruit sans doute, et cependant je me sens triste et découragé. Involontairement, je pense à Faust et à cette science qui, en nous enseignant que nous ne pouvons rien savoir, nous ôte toute croyance, toute joie, tout amour. Las et battu comme un homme accablé par un rêve pénible, j'ouvre l'Évangile ; il me semble que je sors de l'empire des ombres pour entrer dans le royaume de la vérité. Ce langage familier qui a charmé mon enfance m'étonne par sa profondeur ; j'y vois, j'y sens une science qui dépasse de bien loin toutes les conceptions humaines. Après dix-huit siècles, la sagesse du siècle nous ramène aux doutes d'un monde expirant ; après dix-huit siècles, le Christ nous parle de Dieu, de notre âme, du salut, de la liberté, du devoir, de la justice, comme s'il venait d'entendre notre voix émue, comme s'il répondait au cri de notre cœur troublé ! Voyez ce que Hégel a péniblement enfanté après une vie de méditations et de recherches ; étudiez ces constructions tourmentées, suivez la subtilité de ces raisonnements où les mots prennent la place des choses ; et maintenant, prenez l'Évangile, et lisez au hasard un discours du Christ ; mettez sans crainte à côté de Spinosa et de Hégel la douce et sereine figure de Jésus. Où est l'idéal du beau, du vrai, du bien ? Où est la doctrine qui puisse charmer les plus grands esprits et consoler les plus petits ? Où trouve-t-on la règle des mœurs pour l'homme, la règle du devoir et de la justice pour le citoyen ? Où est la vie, où est l'espoir ? Encore une fois, oubliez votre église, ou votre école, et regardez froidement.

« Les systèmes de Spinosa n'ont pas survécu à leur maître. Le système de Hégel est mort et ruiné, comme toutes les œuvres humaines. Une seule philosophie est debout ; dix-huit siècles l'ont si peu usée, que c'est à peine si l'humanité commence à la comprendre. C'est la doctrine de Celui qui seul a pu dire aux hommes : « Si vous tenez à ma parole,

« vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affran-
« chira (Joan. VIII, 32)[322]. »

III

Et maintenant, allons donc à cette vérité et à cette liberté !

Vous qui savez juger de l'aspect du ciel, disait Notre-Seigneur aux Juifs, vous ne savez donc pas connaître les signes des temps ? Quand vous voyez le soir le ciel empourpré, vous dites : Il fera beau demain [323]. Et vous ne voyez pas que la physionomie de l'époque présente nous présage un avenir où le bien sera nettement séparé du mal et où il ne restera plus que le mensonge absolu et la vérité pleine en présence l'un de l'autre ?

Je sais qu'il faut se défier d'un optimisme béat qui prend ses désirs pour des faits accomplis. Mais, d'autre part, est-il juste de ne compter pour rien cet ébranlement inconscient ou avoué de toutes nos facultés sous la commotion électrique de cette force mystérieuse qui s'appelle la foi ?

Les cœurs s'émeuvent et l'avouent. Il ne faut souvent qu'un souffle, un souvenir, la voix de la cloche, le spectacle d'une fête, et voici que le sceptique sent sa plume hésiter au bout d'une page impie, et il laisse tomber ces lignes détrempées de ses larmes :

« Faisons les fiers tant que nous voudrons, philosophes et raisonneurs que nous sommes aujourd'hui. Mais qui de nous, parmi les agitations du mouvement moderne, ou dans les captivités volontaires de l'étude, dans ses âpres et solitaires poursuites ; qui de nous entend sans émotion le bruit de ces belles fêtes chrétiennes, la voix touchante des cloches et leur doux reproche maternel ?... Qui ne voit, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui

reviennent de la table divine rajeunis et renouvelés ? L'esprit reste ferme, mais l'âme est bien triste… Le croyant de l'avenir, qui n'en tient pas moins de cœur au passé, pose alors la plume et ferme le livre. Il ne peut s'empêcher de dire : Que ne suis-je avec eux, un des leurs, et le plus simple, le moindre de ces enfants[324] ! »

Les intelligences s'ébranlent, elles aussi ; elles ont besoin de Jésus-Christ, nous l'avons vu. Elles ont aussi besoin de l'Église, parce que l'Église catholique c'est l'autorité de Dieu, et que la vérité ne peut nous être donnée et assurée que par là : « Il me semble, écrivait un des hommes les meilleurs et les plus distingués du nouveau protestantisme, il me semble qu'il suffit de descendre en soi pour comprendre combien l'Église romaine, avec les grâces dont elle dispose et sa divine autorité, trouve d'appuis dans les besoins profonds de notre âme. Qui n'a désiré quelquefois, au milieu des polémiques sèches et passionnées tout ensemble qui défigurent la religion du Sauveur, ballotté par les flots de l'incertitude et du doute, trouver un port tranquille et une autorité qui pût lui dire : Ici est la vérité[325] ? »

Les consciences, elles aussi, s'ébranlent et se mettent en marche. Elles ont besoin de pardon, de grâce, d'absolution ; et, se rappelant ce bain de sanctification qu'on ne possède pas hors de l'Église, elles s'interrogent elles-mêmes, et se répondent ainsi :

« Qui n'a tourné des regards d'envie sur le tribunal de la pénitence ? Qui n'a souhaité, dans l'amertume du remords, dans l'incertitude du pardon divin, entendre une bouche qui pût lui dire avec la puissance du Christ : Va en paix, tes péchés te sont pardonnés ? Pour moi, je ne sais si je suis seul de mon avis ; mais si je croyais trouver cette puissance surnaturelle que l'Église s'attribue, cette puissante source, précieuse et intarissable, de réconciliation, de restitutions, de repentirs efficaces, de ce que Dieu aime le plus après

l’innocence, debout à côté du berceau de l’homme qu’elle bénit, debout encore à côté de son lit de mort, et lui disant au milieu des adieux : Partez ; si je croyais trouver une pareille puissance sur la terre, il est bien des moments où j’irais déposer joyeusement à ses pieds cette liberté d’examen qui parfois se présente à l’esprit comme un fardeau bien plus que comme un privilège[326]. »

Enfin toutes nos facultés ont besoin d’ordre et de paix, parce que c’est en cela que consiste le bonheur. Et ceux qui l’ont trouvé proclament très haut que c’est dans l’Église qu’ils ont rencontré toute béatitude avec toute certitude : « On s’imagine, disait un ministre anglican après sa conversion, on s’imagine que le catholique vit et agit dans l’inquiétude et le sentiment mal défini, mais réel ; qu’il est victime d’illusions… Pour moi, du jour de mon entrée dans l’Église romaine, je me suis trouvé comme un homme qui secoue les liens qui le captivaient dès son enfance. Je sentais pour la première fois la plénitude de ma liberté et des facultés de mon âme. Comme l’aiglon qui s’élance pour la première fois de son nid aérien plane d’un vol assuré dans l’étendue immense, ainsi ma raison, soulevée d’une aile libre et ferme, contemplait avec bonheur ce système religieux, vaste et harmonique, qui seul entre toutes les religions de la terre est ce qu’il doit être : rien de plus, rien de moins. Je contemplais cet ensemble imposant de doctrine et de morale où tout se lie, s’enchaine sous des règles immuables, comme celle de la pesanteur dans l’univers… Plus je lé considère, plus il charme et affermit ma foi. Et si je suis esclave, c’est par la vérité que je suis subjugué ; et si je suis fasciné, c’est par l’irrésistible éclat d’une beauté sans tache[327]. »

Le même dit plus loin : « Comme un enfant qui se repose sur le sein de sa mère, se presse sur son cœur avec cette affection qu’on n’a que pour une mère, regarde dans ses yeux pour y lire l’amour qui est sa douce joie, ainsi j’aime

l’Église comme la mère de mon âme. Je n’ai qu’une seule crainte, la crainte que mon cœur ne soit infidèle à Celui qui m’a béni de cette bénédiction indicible. Je ne connais qu’un seul mystère, c’est que j’ai été appelé, moi, à cette béatitude du repos, tandis que des milliers d’âmes sont encore errantes sur l’océan agité du monde, s’efforçant d’atteindre le rocher et de s’abriter contre la tempête. »

Voilà la vérité. Elle s’empare de ceux-ci par le cœur, de ceux-là par l’intelligence, des autres par la conscience ; chez tous elle fait son œuvre, et c’est une œuvre conquérante.

Achevez-la, Seigneur ! Voici que, pareils à ces disciples qui se rendaient à Emmaüs, nous venons vous dire : O Maître ! nos espérances sont en vous : Sperabamus ! ne nous quittez donc pas : Manenobiscum. Aussi bien, le soir se fait de toutes parts dans ce siècle, qui est un siècle de déclin. Le doute répand des ombres qui annoncent la nuit, et le jour de la foi baisse à l’horizon de notre âge : Advesperascit, et inclinata est jam dies. C’est à peine si vous-même, qui êtes notre lumière, nous pouvons vous reconnaître au sein du crépuscule dont le scepticisme vous enveloppe. Montrez-vous donc, ô Maître ! faites-vous reconnaître à votre divin éclat, surtout à vos bontés. Les pèlerins d’Emmaüs, quand ils vous rencontrèrent le soir sur leur route, pressentirent votre présence aux ardeurs secrètes qui embrasaient leur cœur. Ainsi en fut-il parfois des pauvres désespérés dont l’histoire désolante vient d’être écrite ici. Plus d’une fois, eux aussi, ils ont senti dans leur cœur une ardeur qui leur venait de votre voisinage sacré. Faites davantage, Seigneur : entrez, entrez plus avant dans leur intimité ; et intravit cum illis ; asseyez-vous près d’eux, déroulez sous leurs yeux les mystères de votre parole : enfin qu’une Table sainte les réunisse à vous et vous unisse à eux. Là bénissez, consacrez pour ces

voyageurs trompés un viatique céleste, et que leurs yeux s’ouvrent enfin, et qu’ils vous reconnaissent à la fraction du Pain !

FIN

1 Lettre de Bayle au P. de Tournemine.

2 M. Lebre, Crise actuelle de la philosophie allemande. (Revue des Deux-Mondes, 1843, t. 1, p. 42.)

3 P. Gratry, de la Sophistique contemporaine, p. 89.

4 Cette accusation portée qui visait la Revue des Deux-Mondes, dans nos premières éditions, et qui n'était que trop fondée alors, ne l'est plus autant aujourd'hui, 1898, particulièrement depuis que ce Recueil est placé sous la direction de M. Brunetière.

5 Le docteur Chalmers, Nalural Theology, t. II, p. 249-265. Cité par M. Guizot, Méditations sur la religion chrétienne, t. 1, IV^{e} Médit., p. 127 et suiv. — V. la réponse si nette de Frédéric Bastiat, citée dans notre volume la Foi et ses victoires, t. Il, p. 185.

6 Faust, Scène i. — M. Taine, Histoire de la littérature anglaise, t. III, liv. IV, chap. I, p. 425, 426.

7 Jouffroy, Cours de droit naturel, t. I, p. 287 et suiv.

8 Jouffroy, Cours de droit naturel, p. 387.

9 Jouffroy, Nouveaux Mélanges philos., p. 81 et 82.

10 M. J. Tissot, dans la notice qu'il a consacrée à Jouffroy dans la Biographie universelle, parle de ses assiduités dans les cabinets littéraires et du peu de choix que mit le jeune homme dans ses lectures.

11 Jouffroy, Nouveaux Mélanges philos., p. 82.

12 Id., ibid., p. 38.

13 Jouffroy, Nouveaux Mélanges, p. 84.

14 Voy. M. Caro, Philosophes contemporains : Jouffroy. Revue des Deux-Mondes du 15 mars 1865, p. 340.

15 Jouffroy, Nouveaux Mélanges philos., p. 83.

16 Jouffroy, Nouveaux Mélanges philos., p. 84.

17 Nouveaux Mélanges philos., p. 84.

18 Voy. Jouffroy, Nouveaux Mélanges, p. 104 et suiv.

19 Nouveaux Mélanges, p. 84 et 85.

20 Jouffroy, Nouveaux Mélanges, p. 87.

21 Id., ibid., p. 88.

22 Id., ibid., p. 83

23 Jouffroy, Nouveaux Mélanges, p. 89.

24 Id., ibid.. p. 88.

25 Id., ibid., p. 89.

26 Id., ibid., p. 88.

27 Nouveaux Mélanges, p. 95.

28 Nouveaux Mélanges, p. 97.

29 Ibid., p. 99.

30 Nouveaux Mélanges, p. 97.

31 Ibid., p. 90.

32 Ibid., p. 101.

33 Nouveaux Mélanges, p. 84.

34 Ibid., p. 101.

35 M. Mignet, Notice lue dans la séance publique de l’Académie des sciences morales et politiques du 25 juin 1853.

36 Mélanges philosophiques, p. 314.

37 M. Dubois, cité par M. Sainte-Beuve, Portraits littéraires, t. I, p. 310.

38 Nouveaux Mélanges, p. 1G2.

39 Nouveaux Mélanges, p. 103.

40 Nouveaux Mélanges, p. 103.

41 Nouveaux Mélanges, p. 109

42 Ibid., p. 159.

43 Fénelon, III^{e} lettre sur la religion.

44 Mélanges philosophiques, p. 345.

45 Mélanges philosophiques. Du problème de la destinée humaine, p. 299.

46 Mélanges philosophiques. Du problème de la destinée humaine, p. 338.

47 Ibid., p. 309.

48 Mélanges philosophiques Du problème de la destinée humaine, p. 308.

49 M. Taine, les Philosophes français au XIX^{e} siècle, ch. ix, p. 200.

50 Mélanges philosophiques. Du problème de la destinée humaine, p. 324.

51 Mélanges philosophiques. Du problème de la destinée humaine, p. 321.

52 Cette restriction : qu'il ne comprendra pas, est une épigramme qui se réfute d'elle-même ; car s'il y a une chose que l'enfant chrétien comprenne sans effort, c'est qu'il est créé pour connaître Dieu, l'aimer, le servir, et par ce moyen obtenir la vie éternelle. (A. de Margerie, Philosophie contemporaine.)

53 Ozanam raconte lui-même cette protestation dans une lettre : « Jouffroy, l'un des plus illustres rationalistes de nos jours, s'était permis d'attaquer la révélation, la possibilité même de la révélation. Un catholique, un jeune homme, lui adressa quelques observations par écrit ; le philosophe promit d'y répondre ; il attendit durant quinze jours, pour préparer ses armes sans doute, et au bout de ce temps, sans lire la lettre, il l'analysa à sa manière et essaya de la réfuter. Le catholique, voyant qu'il était mal compris, présenta une seconde lettre au professeur ; celui-ci n'en tint pas compte, il n'en fit point mention et continua ses attaques, jurant que le catholicisme répudiait la science et la liberté. Alors nous nous réunîmes, nous dressâmes une protestation où étaient énoncés nos vrais sentiments ; elle fut revêtue à la hâte de quinze signatures et adressée à M. Jouffroy. Cette fois il ne put se dispenser de nous lire. Ce nombreux auditoire, composé de plus de deux cents personnes, écouta avec respect notre profession de foi. Le philosophe s'agita en vain pour y répondre ; il se confondit en excuses, assurant qu'il n'avait point voulu attaquer le christianisme en particulier, qu'il avait pour lui une haute vénération, qu'il s'efforcerait à l'avenir de ne plus blesser les croyances. Mais surtout il a constaté un fait bien remarquable, bien encourageant pour l'époque actuelle : « Messieurs, nous « a-t-il dit, il y a cinq ans, je ne recevais que des objections
« dictées.par le matérialisme ; les doctrines spiritualistes éprou-
« vaient la plus vive résistance : aujourd'hui les esprits ont
« bien changé, l'opposition est toute catholique. » (Lettres de
F. Ozanam. Lettre X, 25 mars 1832.)

54 Hégésippe Moreau, Myosotis. Un quart d'heure de dévotion.

55 Voy. ce discours au Moniteur universel du 24 août 1840.

56 C’était son Esquisse d’une philosophie.

57 Lettre de M. de Noirlieu à M^{gr} l’archevêque de Paris.

58 Pensées et Pages inédites de Maine de Biran, p. 51.

59 M. Em. Naville. Vie de M. de Biran, p. 12.

60 M. MAYJONADE. Pensées et pages inédites. Ibid.

61 Pensées, p. 120 et 140.

62 Pensées, p. 334.

63 Pensées, p. 120.

64 Pensées, 12 avril 1815, p. 173.

65 Ibid., p. 183.

66 A M. Maine de Biran. — Œuv. choisies de Charles Loyson. Paris, Albanel, 1869.

67 Cette belle lettre commence ainsi : « Monsieur le comte, j’ai beaucoup aimé les mathématiques, et j’ai longtemps été ce que l’on nomme en France un philosophe. Aussi j’ai vécu plus de trente ans sans Dieu et plein de mépris pour le christianisme… » Ayant décrit les étapes de sa conversion, il entreprend celle de M. de la Place : « Monsieur le comte, vous êtes un des plus beaux ornements de ce siècle et de votre nation. Vous tenez avec gloire le sceptre de bien des sciences… ; mais, ne vous offensez pas de mon utile franchise, il est trop vrai que vous ignorez la religion et même la philosophie… Il serait digne de vous de vous élever à une philosophie plus haute. J’ose vous en sommer au nom de votre propre génie, de votre bonheur, de votre gloire, du bien de votre nation et de celui de l’humanité. Oui, M. de la Place philosophe et religieux exercerait sur son siècle une influence à laquelle rien ne peut être comparé. Vous bornerez-vous, Monsieur, à être le premier de nos géomètres, quand vous pourriez devenir le plus

grand de nos bienfaiteurs ? « Ah ! laissez pour quelques instants reposer les mathématiques ! Ne soyez plus absorbé tout entier par des questions qui n'ont de valeur que dans le temps et dans l'espace. Consacrez aussi quelques veilles à ce qui est réel en soi-même, à ce qui veut être étudié en esprit et en vérité. La plus belle, la plus importante découverte vous reste encore à faire et à publier : c'est celle d'un Dieu créateur, Père et Juge suprême, devant qui doit s'humilier la raison la plus superbe, et qui mérite l'adoration de tous les cœurs dignes du nom d'humains. « Cette lettre, monsieur le comte, est aujourd'hui un gage de mon respect pour vous. Puisse-t-elle n'être jamais citée en témoignage contre vous, parce que l'homme de génie aurait méprisé les avis de l'homme simple, mais doué d'un sens droit, studieux et sincère... » (Voy. l'étude de M. Albert du Boys sur SÉBASTIEN DE PLANTA ou UN PHILOSOPHE INCONNU, Annales de philosophie chrétienne, nouv. série, t. I, 1879, pp. 149 et 245.)

68 Pensées, p. 267, et Vie, p. 80.

69 Ibid., p. 321.

70 Ibid., pp. 312 et 313.

71 Pensées, pp. 267 et 268.

72 Pensées, p. 374.

73 Pensées, p. 410.

74 Ibid., p. 399.

75 Ibid.

76 Ibid., p. 300.

77 Ibid. Fénelon cité, p. 277.

78 Pensées, pp. 384, 385.

79 Ibid., p. 302.

80 Ibid., p. 328.

81 Ibid., p. 325.

82 Pensées, p. 410.

83 Ibid., p. 414.

84 Lettres inédites, XIX, xx, XLI, XLVI, C, CVIII.

85 Pensées, p. 407.

86 Ibid., p. 437.

87 Pensées p. 284

88 Ibid., p. 311.

89 Pensées, p. 330.

90 Pensées, p. 335. C’est à ce jeune professeur, mort le 20 juin 1820, à l’âge de vingt-neuf ans, dans les sentiments de christianisme qui furent ceux de toute sa vie, que M. Cousin adressait cet adieu prononcé sur sa tombe : « Mon cher Loyson, nos cœurs sont devant ton cercueil. Nous y apportons une douleur que le temps ne pourra ni effacer ni distraire, mais que la raison et la foi éclairent. Les révolutions du temps et de l’espace, les troubles de la nature, ce phénomène d’un jour qu’on appelle la vie a cessé pour toi ; mais l’immortelle existence t’a recueilli dans son sein. Repose en paix, pauvre jeune homme ; ta journée a été rude, que ton sommeil soit doux ! « Il est vrai que tu n’as paru qu’un instant sur la terre ; mais pendant cet instant si court tu as cru à la sainteté de l’âme, à celle du devoir, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est bien, et tu n’as cessé de nourrir dans ton cœur les seules espérances qui ne trompent point. Ta vie a été pure, ta mort chrétienne. J’ai besoin de me souvenir que c’est là l’unique éloge que ta précieuse modestie voulùt bien recevoir*… »

* Notice nécrologique, par M. Patin, de l’Académie française. Œuvres choisies de Ch. Loyson, introduction, p. XIV. Parie, Albanel, 1859.

91 Pensées, p. 321.

92 Ibid., 29 avril 1816, p. 201-202. —

93 Pensées, 5 avril 1822, p. 375-376.

94 Ibid., p. 418. —

95 Ibid., p. 420.

96 Pensées, p. 421, fin.

97 Ami de la religion du 24 juillet 1824.

98 M. Cousin. Préface des Œuvres philos. de Maine de Biran, pp. XXXVIII et XLI.

99 M. Jules Simon, Philosophes français. — Revue des Deux-Mondes, 1841, p. 653.

100 Sainte-Beuve, Causeries du lundi, XXII, 6 avril 1857, pp. 255-259.

101 Id., ibid., p. 264.

102 M. Ernest Naville, Œuvres inéd. de M. Biran, Introd., pp. CCXII et suiv.

103 « La destinée humaine a des retours bizarres, écrit à ce sujet M. Charles de Mazade. Laissez s’écouler trente années. Lorsque Charles Albert monté au trône, et accablé sous le désastre de Novare, quittait le Piémont en proscrit volontaire, qui rencontrait-il sur son passage ? Quel était son dernier compagnon de route au moment où il franchissait la frontière du Pont-du-Var ? C’était le fils d’un de ces conjurés de 1821, le comte Théodore de Santa-Rosa, alors intendant général de Nice, plus tard secrétaire général du ministre de l’Intérieur, à Turin. « Bientôt après,

lorsque le Sénat piémontais envoya une députation pour rendre un suprême hommage au prince vaincu, dans son humble retraite de Porto, à la tête de ces derniers courtisans du malheur était M. de Collegno, qui venait s'offrir à partager l'exil d'un roi qui l'avait oublié jusque-là dans le sien. » (Ch. de Mazade : Une vie d'émigré italien, Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1859, p. 423.

104 Lettres de Santa-Rosa, publiées par M. Cousin, Revue des Deux-Mondes, 1er mars 1840. Lettre du 26 août 1824, p. 676.

105 Id., ibid.

106 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 14 août 1822.

107 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 7 juillet, p. 660.

108 M. Cousin, Revue des Deux-Mondes, Lettres de Santa-Rosa, p. 646.

109 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin. Revue des Deux-Mondes, p. 659.

110 Lettre de Santa-Rosa, p. 958.

111 Ibid. Alençon, 12 juin. Revue des Deux-Mondes, p. 659.

112 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin. Revue, p. 659.

113 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin. Revue, p. 659.

114 Id., ibid., p. 657.

115 M. Cousin, Œuvres de Platon, t.I, Arg. du Phédon, p. 179.

116 M. Guizot, Médit. sur la relig. chrét., t. I, Ire Médit., pp. 7 et 8.

117 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 14 août 1822, p. 663.

118 Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 15 sept. Revue des Deux-Mondes, p. 665.

119 Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 6 septembre, p. 665.

120 Lettre de Santa-Rosa. Alençon, 12 juin 1822. Revue, p. 659.

121 Ibid., 20 août 1822.

122 Lettre de Santa-Rosa. 20 août 1822. Revue, p. 664.

123 Ibid. Bourges, 15 sept. Revue, p. 664.

124 Lettre du 12 février 1823. Revue, p. 671.

125 Lettre de Santa-Rosa. Bourges, 1er oct. Revue, p.CG3.

126 Lettre de Santa-Rosa. Londres, 10 déc. 1822. Revue, p. 670.

127 Ibid., 16 sept. 1823. Revue, p. 678.

128 Lettre de Santa-Rosa. Londres, 30 sept. 1823. Revue, p. 674.

129 Lettre citée par le P. Lacordaire, Notice sur Ozanam.

130 Lettre de Santa-Rosa. Londres, 30 sept. 1823. Revue, p. 674.

131 Nottingham, 26 août 1823. Revue, p. 676.

132 Londres, 31 oct. Revue, p. 678.

133 Relation de Collegno.

134 Cette Étude a été écrite après les pr mières éditions de ce livre, et peu de temps après la mort de M. Cousin. Elle nous a paru devoir être un complément des Études précédentes, auxquelles elle se réfère en plus d’un endroit.

135 Voy, dans notre tome II de la Foi et ses victoires, l’étude sur M. de Tocqueville.

136 Dante, Divina Comedia, Del Purgatorio, canto XXXI, 11 et 17.

137 M. Cousin, Fragments philosophiques, t. I, p. 23.

138 M. Cousin, Fragments philosophiques, t. I, p. 24.

139 M. Cousin, Fragments philosophiques, t.I, p. 375.

140 M. Cousin, Premiers Essais de philosophie. Avertissement de la 3e édition, p. 11.

141 M. Augustin Thierry, dans le Courrier français, 1819 ; cité dans M. Cousin, Philosophie de Kant, Appendice, p. 3J5.

142 M. Taine, les Philosophes français au XIXe siècle, ch. IX, p. 197.

143 M. Cousin, Esquisse d'un système de philosophie, p. 280.

144 Correspondance d'Edgar Quinet. Lettres à sa mère, 2 vol. in-8°. Paris, 1877. Germer Baillère.

145 M. Cousin, Premiers Essais, p. 280.

146 M. Cousin, Cours de 1828, pp. 23 et 28.

147 M. Cousin, Introd. à l'hist. de la philosophie, 2e leçon, p. 45.

148 Le Globe, t. III, n° 50, 21 novembre 1826.

149 M. Cousin, Cours de 1828, p. 28.

150 Fragments philosophiques, préf. de la 1re édit., t. I, p. 76.

151 Instruct. pastorale dans la Quotidienne du 16 février 1828.

152 Fragments philosophiques, préf. de la 2e édit., t. I, p. 36.

153 Introd. à l'hist. de la philosophie, Avant-propos, pp. m et IV.

154 M. Taine, les Philosophes français du XIXe siècle : M. Cousin, ch. IV, p. 96.

155 M. Lherminier, Lettres philosophiques à un Berlinois, 1833.

156 M. Cousin, Introd. à l'hist. de la philosophie, 9e leçon, p.194.

157 Id., ibid., 9e leçon, p. 193.

158 M. Cousin, Inlrod. à l'histoire de la philosophie, 9e leçon, p. 194.

159 Du Vrai, du Beau et du Bien, Introd., p. 4.

160 M. Janet, Victor Cousin (Revue des Deux-Mondes, 1er février 1867, p. 743).

161 Du Vrai, du Beau, du Bien, 16e leçon, p. 410.

162 M. Amédée de Margerie, doyen de la Faculté des lettres à l'université catholique de Lille, Philosophie contemporaine, p. 66. — Et Revue trimestrielle, 2e année, 15 janvier 1881 : Le cardinal Pie, p. 25 et suivantes.

163 V. l'Histoire du cardinal Pie, t. I, liv. 11, ch. x, pp. 620 et suiv.

164 On sait que M. Cousin expira subitement, sans avoir eu le temps de recevoir les secours de la sainte Église. Le dimanche 13 janvier 1867, il venait de déjeuner avec son ami M. Barthélemy Saint-Hilaire, quand il se sentit pris d'un invincible sommeil. Ce sommeil était la mort. Le sang s'était épanché dans le cerveau. Il ne reprit pas

connaissance, et le lendemain à cinq, heures du matin il expirait à Cannes, dans sa villa des Anges.

165 Edmond Scherer, par M. Octave Gréard ; in-12, Hachette, 1890. M. Scherer, Mélanges de critique religieuse ; Paris, 1860. — Études sur la littérature contemporaine, de 1863 à 1885, 8 volumes. J. Astié : les Deux théologies nouvelles dans le sein du protestantisme français ; Paris, 1862. Id. : M. Scherer, ses disciples et ses adversaires ; Paris, 1854. M. de Rémusat : Théologie critique. — Revue des Deux-Mondes, janvier 1862. P. Ch. Daniel : Un rationaliste protestant, Études religieuses des Pères Jésuites, 1863, p. 510.

166 M. Scherer. Mélanges de critique religieuse, p. 62.

167 Ibid., p. 46.

168 Ibid., p. 29.

169 Mélanges de critique religieuse, p. 52-56.

170 M. Scherer, Mélanges de critique religieuse, p. 46.

171 V. Lettres du P. Gratry à M^{gr} l'archevêque de Paris dans la Connaissance de Dieu, t. I, Appendice.

172 Mélanges de critique religieuse, p. 33.

173 Guizot, l'Église et la Société chrétienne en 1861, p. 53.

174 M. Astié, les Deux théologies nouvelles, p. 146, 147.

175 M. Scherer, Lettres sur la Critique et la Foi, conclusion.

176 Matth., XVII, 21. p. 22.

177 Ibid., p. 9.

178 Marc, XIV, p. 28.

179 Mélanges, p. 167.

180 Mélanges, p. 11, 12, 47.

181 Id., p. 283.

182 M. Scherer, Nouvelles Éludes sur la littérature contemporaine, p. 155.

183 Mélanges de critique religieuse, p. 182-184.

184 M. Scherer, Revue des Deux-Mondes, p. 408.

185 Ibid.

186 M. Scherer, Mélanges de critique religieuse, p. 411.

187 Mélanges de critique religieuse, p. 186.

188 M. Scherer, Mélanges de critique religieuse, p. 17.

189 Ibid., p. 187.

190 Pèlerinage de Child'-Harold, chap. III, st. 3.

191 J'ai adouci intentionnellement les couleurs de cette peinture, parce que je déteste tout ce qui ressemble à l'outrage. Il y a dans l'histoire intime de ces sortes de personnages certains coins de tableaux qu'il ne faut pas découvrir et devant lesquels on passe en baissant les yeux. Puis c'est une opinion communément reçue que le cynisme de Byron s'est souvent complu à exagérer ses excès dans ses écrits. Mais ceux qui veulent suffisamment connaître de quelles sources infectées peut sortir le doute impie n'ont qu'à lire le prologue du Pèlerinage d'Harold. Longtemps avant ce poème, Byron avait tracé de lui-même cette image, dont son meilleur ami, le poète Thomas Moore, garantit la ressemblance : « Enfant d'après la loi, adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les plaisirs dégradants, ayant dépouillé tout semblant de pudeur et de vertu..., capricieux comme le vent, extravagant dans ses goûts..., déjà vieux dans le monde, quoique à peine sorti des bancs de l'école : tel est Damœtas. Il a parcouru tout le labyrinthe

du vice, et atteint le but à un âge où les autres ne font qu’entrer dans la carrière. Des passions contradictoires se disputent son âme et lui font vider jusqu’à la lie la coupe du plaisir. Mais, blasé par le vice, il ne tarde pas à briser sa chaîne ; ce qui naguère était pour lui le bonheur n’est plus aujourd’hui qu’amertume. » (Heures de paresse. Damœtas.)

192 M. Taine, Hist. de la littérature anglaise, t. III, liv. IV, chap. II, p. 543.

193 Byron, Pèlerinage de Child’-Harold, chap. II, st. 3.

194 Id., ibid., chap. II, st., 6, 7.

195 Byron, Heures de paresse, p. 11.

196 Id., ibid., p. 9.

197 Byron, Child’-Harold, chap. XVIII, st. 120 et suiv.

198 Byron, le Giaour, Œuvres complètes, p. 191.

199 Manfred, acte I, scène I, p. 372.

200 Byron, Don Juan, chap. xiv, st. 79.

201 Byron, Child’-Harold, chap. II, st. 97.

202 Byron, Child’-Harold, chap. III, st. 12.

203 Id., ibid., chap. II, st. 27.

204 Id., ibid., chap. IV, st. 27.

205 The lion is alone, and so am I. (Manfred, act. III, scène, p. 382.)

206 Byron, Child’-Harold, chap. n, st. 26.

207 Lettres de Byron en 1811. Œuvres complètes, p. 382.

208 Byron, Child’-Harold, chap. IV, st. 100.

209 Byron, Poésies diverses, p. 284.

210 Byron, Child’-Harold, chap. IV, st. 134.

211 Byron, Child’-Harold, chap. IV, st. 23.

212 Note de Walter Scott sur lord Byron. Œuvres complètes, p. 100.

213 Byron, Child’-Harold, chap. II, st. 9.

214 Byron, lettre du 11 octobre 1811. Œuvres complètes, p. 91.

215 Byron, Child’-Harold, chap. xi, st. 4.

216 Byron, Euthanasia. Œuvres complètes, p. 160.

Ay but to die, and go, alas
Where all have gone, and ail must go !
To be the nothing that I was,
Ere born to life and living woe !

217 Don Juan, chant xv, 99.

218 Byron, Child’-Harold, chap. n, st. 96.

219 Byron, Child’-Harold, chap. III, st. 14.

220 Id., Pensées détachées, t. I, p. 515 : « I own my partiality for spirit. »

221 Byron, Œuvres complètes, p. 630. Note sur le III^{e} chant de Don Juan.

222 Journal de Byron, 1821. Œuvres complètes, p. 382.

223 Byron, Morceaux détachés, p. 515.

224 Don Juan, chant xv, 18, et note.

225 Conversation de Byron avec Kennedy, 1823. Œuvres complètes, p. 382.

226 Byron, Child’-Harold, chap. III, st. 1 et suiv.

227 Byron, Pensées domestiques, Stances à Augusta (miss Leigh), p. 264.

228 Byron, Poésies domestiques, à Augusta, p. 270.

229 Byron, Manfred, act. II, sc. I, p. 376.

230 Byron, Parisina, xv, XVI, XVII.

231 Byron, Don Juan, chap. III, st. 101, 102, 103.

232 Byron, Don Juan, chant xv, 43.

Aurora Raby, a young star who shone
Over life, too sweet an image for such glass
A lovely being, scarcely form'd'or moulded,
A rose with all sweetest leaves yet folded.

Quelle traduction pourrait rendre ces vers ?

233 Byron, Don Juan, chant xv, 44, 45, 46, 47.

234 Don Juan, chant XVI, 104, 105, 106, 107, 108.

235 Byron, Manfred, act. III, scène i, p. 382. — Byron avait écrit de même dans Child'-Harold : « Oui, il faut que je pense moins violemment. J'ai pensé trop longtemps violemment et lugubrement, jusqu'à ce que mon cerveau soit devenu un gouffre tonnant de rêves et de flammes. Voilà comment, n'ayant point appris tout jeune à dompter mon cœur, les sources de la vie ont été empoisonnées. Il est trop tard.

236 Byron, Manfred, acte III, sc. I, p. 382 : « It is too late ! It never can be so to reconcile thyself with thy own soul and thy own soul with Heaven. »

237 Byron, Manfred, act. III, sc. i, p. 383 : « This should have been a noble creature. »

238 M. Villemain, Notice sur lord Byron.

239 Byron. Traduction de M. Laroche. Œuvres complètes, p. 775.

240 M. Taine, Histoire de la littérature anglaise, t. III, liv. IV, chap. II, pp. 608-613.

241 Scribo vobis, juvenes, quoniam fortes estis, et Verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. (I Joan. II, 14.)

242 M. de Barante, Œuvres de Schiller. Étude sur sa vie, p. 25.

243 Schiller, Poésie. Traduction de Marmier, p. 228.

244 Vie de Schiller, par M. Ad. Regnier, p.. 58.

245 Lettres philosophiques de Jules à Raphaël. Œuvres de Schiller, t. VIII. Traduct. de M. Ad. Régnier, p. 312-342.

246 M. Ad. Régnier, de l'Institut. Vie de Schiller, en tête de la traduction de ses œuvres, t. I, p. 72.

247 Schiller, Poésies. L'Idéal. Édition de M. Ad. Garnier, p. 390.

248 Ibid., Le Pèlerin, p. 244.

249 Schiller, Poésies. Le Fugitif, p. 451.

250 Ibid., Les Dieux de la Grèce, p. 414.

251 Schiller, Poésies. Résignation.Traduct.de M, Marmier, p. 161.

252 Le P. Schouvaloff, Ma conversion et ma vocation, p. 45. Voy. la Foi et ses victoires, t. I, p. 18.

253 Schiller, Poésies, p. 338.

254 Schiller, Poésies, p. 322.

255 Correspondance de Gœthe et de Schiller. Paris, Charpentier, 1863. Lettres de 1795, p. 272.

256 Voy., sur Léopardi, la belle étude de M. de Mazade : les Souffrances d'un penseur italien (Revue des Deux-Mondes,

1er avril 1861). — Giacomo Léopardi, par M. Bourbon del Monte (Correspondant, juillet 1863). — Giacomo Léopardi, sa vie et ses œuvres, par M. Bouché-Leclercq. — Essai sur les idées philosophiques, et l'inspiration poétique de G. Léopardi, par M. Aulard. — La maladie du pessimisme, — Leopardi, par M. Caro (Revue des Deux-Mondes, 15 novembre 1877). — La poésie de Léopardi avec introduction, par A. Lacaussade, 1879. Lemerre.

257 V. Un Guelfe au XIXe siècle : Le comte Monaldo Léopardi, par M. A. Aulard. Revue des cours littéraires, 1878-1879, p. 1176 et suiv.

258 V. l'article, trop démonstratif à cet égard, de la Civiltà cattolica du 19 juin 1880, intitulé : Di alcuni schiarimenti novelli, da alcune più recenti publicazione inlorno à Giacomo Leopardi, p. 699.

259 Léopardi, le Coucher de la lune.

260 Léopardi, Chant d'un pâtre de l'Asie à la lune.

261 Léopardi, le Genêt.

262 Léopardi, l'Amour et la Mort.

263 « Io stimò però che una mente cosi capace non sarrebbe indugiata grand tempo ad accorgcrsi dell' errore et a mutare camino, si avesse potuto proseguire a leggere e a meditare. »

264 Gioberti, Teorica del sovrannaturale, p. 370.

265 Léopardi, le Genêt (la Ginestra).

266 Tant de vers religieux écrits par Virgile ne peuvent nous faire oublier ceux-ci, pleins d'une incrédulité qui rappelle Lucrèce :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum

Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari ! (Georg. II, 490.)

267 Léopardi, le Chant du coq.

268 Jean-Paul Richter, la Vallée de Campan.

269 Victor Hugo, Chants du crépuscule.

270 Cette page était écrite avant la triste mort de M.Victor Hugo et son apothéose plus déplorable encore. C'est une étude entière qu'il faudrait consacrer à cette mémoire trop surface.

271 François Coppée, Paris. Solitude, t. II, p. 10.

272 H. Murger, les Nuits d'hiver, p. 92.

273 M^{me} Sand, Histoire de ma vie, t. I.

274 Le Livre blanc, Œuvres, t. I, p. 9.

275
Le Livre blanc, Œuvres, t. I, p. 8.

276
Poétique nouvelle, chant 11 ; Œuvres, t. II.

277 Le Livre blanc, p. 7.

278 Le Doute, Œuvres, t. I, p. 58.

279 Jésus, Œuvres, t. I, p. 73.

280 Le Mois d'août, Œuvres, t. I, p. 37.

281 Marie, ibid., p. 17.

282 L'Église blanche, Œuvres, t. II, p. 6.

283 Le Pays, Œuvres, t. I, p. 13.

284 En revenant du Lido, Œuvres, t. II, p. 92.

285 M. Saint-René Taillandier, Notice ; Introd. Œuvres compl., t. I, p. LI.

286 Id., ibid., p. LIV.

287 M. Saint-René Taillandier, Notice ; Introd. Œuvres compl., t. I, p. LX.

288 Alfred de Musset.

289 H. Moreau, Myosotis. Un quart d'heure de dévotion.

290 Montaigne, Essais, chap. XII.

291 A. de Musset, Rolla.

292 Id., le Tableau d'église, 1830. Fragment cité par M. de Moüy, les Jeunes Ombres.

293 A. de Musset, Confession d'un Enfant du siècle, chap. VI, p. 345.

294 Michelet, Hist. de France, t. II, p. 639.

295 Michelet, Histoire de France, t. II, p. 693.

296 Michelet, Introd. à l'Hist. de France, 1re édit., p. 22.

297 H. Heine, l'Allemagne. (Revue des Deux-Mondes, t. IX, p. 311.)

298 Voy. l'Allemagne. (Revue des Deux-Mondes, t. XIV, p. 25.)

299 Revue des Deux-Mondes, t. XIX, p. 30.

300 S. de Sismondi, cité par M. Scherer ; Nouvelles Éludes sur la littérature contemporaine, p. 155.

301 Voy. M. Feuillet de Conches, Léopold Robert. (Revue des Deux-Mondes, 1848, t. XXIV, p. 239.)

302 M. Caro, Philos. contempor., Jouffroy. (Revue des Deux-Mondes, 15 mars 1865.)

303 A. de Musset, Vœux stériles.

304 M. de Lamartine, Cours familier de littérature, Entret. XII, p. 505.

305 M^{me} Sand, Lettres à Marcie, lettre IV^{e}, p. 194.

306 A. de Musset, Nuit d’août, p. 61.

307 Id., ibid., p. 71.

308 Baruch, chap. II.

309 A. de Musset, la Coupe et les lèvres, act. sc. III.I,

310 A. de Musset, la Coupe el les lèvres, act. IV, sc. I.

311
A. de Musset, Nuit d’août.

312 Extrait d’une lettre adressée à Marie Jenna. Nous n’ignorons pas d’ailleurs qu’une sœur de Bon-Secours, la sœur Marcelline, qui l’avait soigné pendant une grave maladie et à laquelle il était très attaché, n’avait pas été sans exercer une religieuse influence sur lui. Il lui avait dédié quelques strophes inédites, que M. Paul de Musset a reproduites de mémoire :

Pauvre fille, tu n’es plus belle.
A force de veiller sur elle,
La mort t’a laissé sa pâleur ;
En soignant la misère humaine,
Ta main s’est durcie à la peine,
Comme celle du laboureur.
Mais la fatigue et le courage
Font briller ton pâle visage
Au chevet de l’agonisant.
Elle est douce ta main grossière
Au pauvre blessé qui la serre
Pleine de larmes et de sang.
Poursuis ta route solitaire :

Chaque pas que tu fais sur terre,
C’est pour ton œuvre et vers ton Dieu.
Nous disons que le mal existe,
Nous dont la sagesse consiste
A savoir le fuir en tout lieu.
   Mais ta conscience le nie,
Tu n’y crois plus, toi dont la vie
N’est qu’un long combat contre lui,
Et tu ne sens pas ses atteintes,
Car ta bouche n’a plus de plaintes
Que pour les souffrances d’autrui.

313 Dans la Vie de Berryer, par le R. P. Lecanuet, on lit cette note, chap. xx, p. 384 : « M. l’abbé de Mauléon a déclaré solennellement avoir confessé Alfred de Musset, à son lit dé mort. » (Librairie Bloud et Barrai, 1893.)

314 Voy. Léopold Robert, par M. Feuillet de Conches. (Revue des Deux-Mondes.)

315 Gérard de Nerval ajoute : « Lorsque l’âme flotte incertaine entre la vie et le rêve, entre le désordre de l’esprit et la froide réflexion, c’est dans la pensée religieuse que l’on doit chercher le secours. Je n’en ai pas trouvé dans cette philosophie qui ne nous a jamais présenté que des maximes égoïstes. Elle lutte contre les douleurs morales en anéantissant la sensibilité, et, semblable à la chirurgie, elle ne sait que retrancher l’organe qui fait souffrir. »

316 Dante, Purgatorio, canto II, 10.

317 PAUL DE MOLÈNES. Réflexions sur l’Imitation de Jésus-Christ. Pourquoi l’éditeur a-t-il été assez malheureux pour placer ces pages religieuses (de 270 à 301) à la fin d’un volume dont les 250 premières pages sont remplies par un roman passionnel qu’il faut passer en détournant les yeux.

318 Les Premières Larmes, par Maurice de Foucault. — Rêve, p. 11. — Le Doute, p. 113. — Ibid., p. 119.

319 Pascal, Pensées, chap. I.

320 Voy. M. Scherer, Mélanges de critiq. relig., p. 221.

321 M. Octave Feuillet, dans son Histoire de Sibylle, prête ce langage à M. de Chalys, qui ne croit pas : « Ah ! méprisez tant qu'il vous plaira ce qui est méprisable. Mais l'incrédulité qui souffre, qui implore, qui respecte, respectez-la ! Il y a des blasphèmes, sachez-le, qui valent des prières, et il y a des impies qui sont des martyrs. Oui, je crois fermement que les souffrances du doute sont saintes, et que penser à Dieu, y penser toujours, même avec désespoir, c'est l'honorer et lui plaire. »

322 M. Ed. Laboulaye, Études morales et philosophiques, p. 56.

323 S. Matth., XVI, 4.

324 Michelet, Hist. de France, t. V, p. 245.

325 M. Ernest Naville, cité par le P. Perrone : le Protestantisme et la règle de la foi, t. III, p. 524.

326 M. Ernest Naville, cité par le P. Perrone : le Protestantisme et la règle de la foi, t. III, p. 524

327 J. Moores Capes, de l'université d'Oxford, ancien curé de Saint-Jean-Baptiste, à Bridge-Water : Quatre années d'expérience dans la religion catholique.

Le Doute et ses victimes dans le siècle présent, par Mgr Baunard,... 10e édition (28e mille)

http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6581875d

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état

du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

qu'il faudrait consacrer à cette mémoire trop surfai e.

Retour